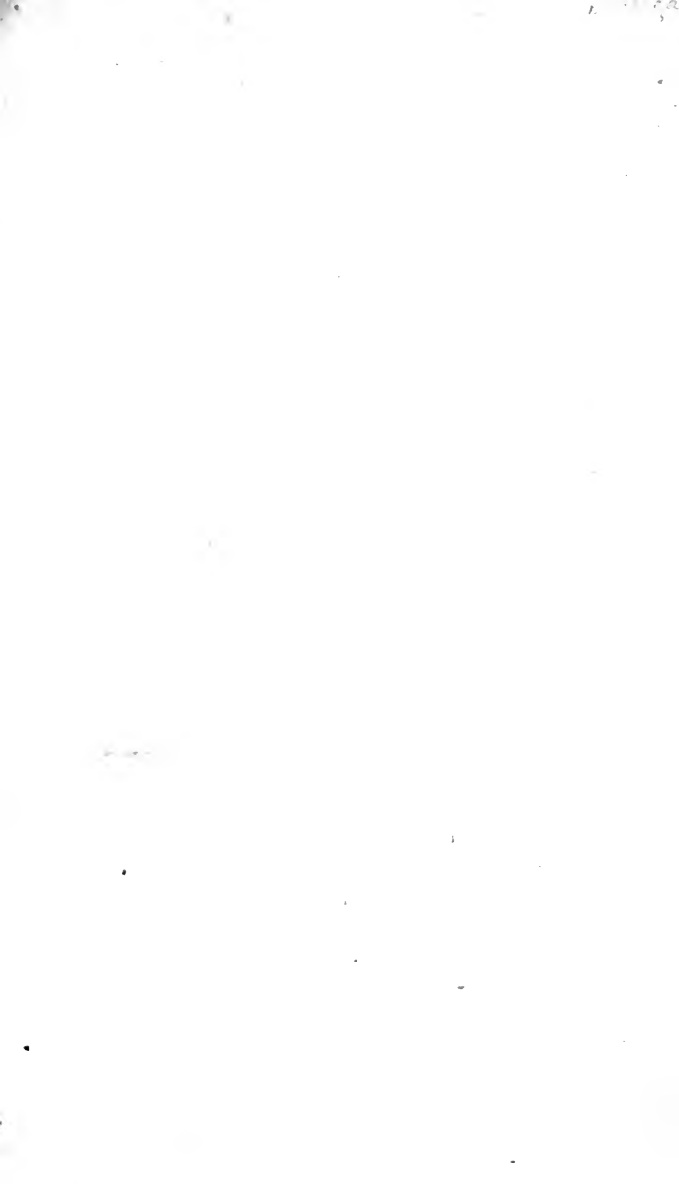
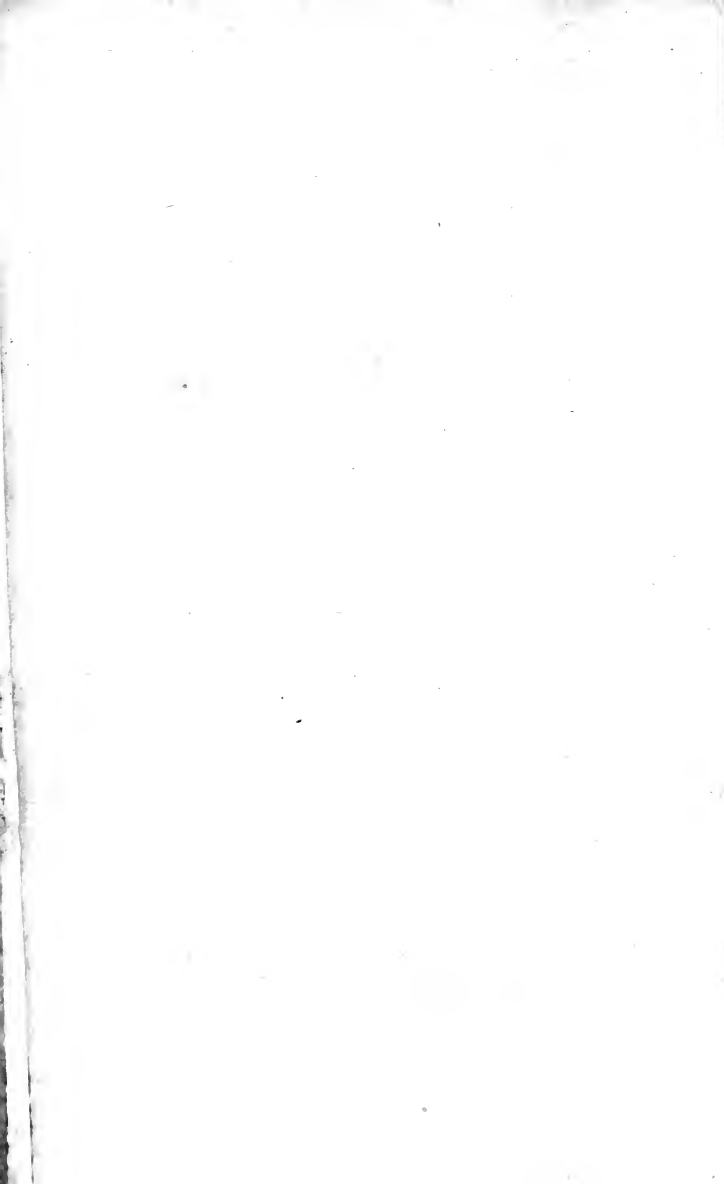


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa





LA
METAMORPHOSE
DU VERTVEUX,

Liure plein de Moralité.

Tiré de l'Italien de Laurens Selua,

Et mis en François par
I. BAUDOIN.

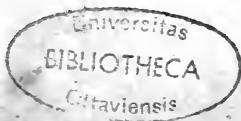


A PARIS.

Chez CHARLES SEVESTRE, rue Saint
Iacques deuant les Mathurins.

M. DC. XI.

Avec Privilège du Roy.



PQ

4627

M8D44

1611



A MADAME LA
COMTESSE DE MONTLOR,
Marquise de Maubecq. &c.



A D A M E,
Ce n'est pas icy une
METAMORPHOSE tel-
le que les Poetes nous
figurent. On n'y void
ny Caliste changee en Ourse, ny l'infor-
tune de Myrrha, ny le sort de Teree. C'est
un *VERTVEUX* qui se donne plus de
formes que Prothee mesme. Mais s'il se
rend susceptible du chagement, sa trans-
formation est volontaire. Son courage se
iouë des ruses de la *FORTVNE*, sa ge-
nerosité deffie ses trauerses, & bien que
d'abord il paroisse inconstant, il ne laisse
pas de porter les deux pieds sur le *CVBE*.

*Vostre beau IUGEMENT, qui donne
des aisles à la RENOMMÉE, & vos
vertus auxquelles L'IMMORTALITE'
s'offre pour fidelle partage, y recognoistrōt
ce qui est de l'intention de l'Autheur. Si
celuy qui fait voir son dessein en Fran-
çois auoit autant de pouuoir qu'il a de de-
sir de vous tesmoigner les effectis de sa
bonne volonté, vous verriez qu'il ne
cherit rien tant dans le monde, que
l'honneur de vos COMMANDEMENTS,
puis qu'il est né pour auoir ce bien de vi-
ure tousiours,*

MADAME,

Vostre tres-humble, &
obeyssant seruiteur.


I. BAUDOIN.

<i>Harangue d'un Theologien.</i>	<i>page. 227</i>
<i>Histoire de Marcel de Saint Marceau, & d'une Damoyselle Florentine.</i>	<i>page. 162</i>
<i>Histoire du Secretaire Marradi, & de la belle vef- ue.</i>	<i>page. 271</i>
<i>Histoire du Fils d'un Roy des Indes, & d'Agapé jeune Damoiselle.</i>	<i>page. 286</i>
<i>Histoire du Berger Siluius, & de Cinthia.</i>	<i>page. 361</i>
<i>Lettre d'Acrise à Cloris.</i>	<i>page. 377</i>

Fin de la Table des Histoires.



TABLE DES VERS.

	<i>Eluy qui fonde son espoir. &c.</i>	23
	<i>Que les miroirs glissants, &c.</i>	28
	<i>La terre seiche, comme arene.</i>	34
	<i>Le pleure plein d'amour.</i>	39
	<i>Enchantemens diuers.</i>	74
	<i>Des carmes enchanteurs la puissance incogneuue.</i>	42
	<i>D'un simple filet ie te lie.</i>	74
	<i>Qu'il change sa fortune humaine.</i>	75
	<i>Qu'il soit couuert par le dehors.</i>	75
	<i>Que durant le cours de sept Lunes.</i>	75
	<i>Que le sang de celle qu'il ayme.</i>	75
	<i>Le faux honneur delecte.</i>	99
	<i>La lumiere de vos beaux yeux.</i>	145
	<i>Ne me puis ie pas dire heureux.</i>	176
	<i>Croirois tu bien ô ma chere ame.</i>	183
	<i>Petit Archer, dont les miracles.</i>	201
	<i>Par ceste vnion admirable.</i>	208
	<i>L'ingratitude est vn vice.</i>	220
	<i>L'aiguille del' Aymant te conduit.</i>	242
	<i>Dieu te gard ô caverne obscure.</i>	252
	<i>Non, non, ie ne suis pas si sot.</i>	283
	<i>Forests que les Zephirs.</i>	373
	<i>Quand Cynthia lui soit iadis.</i>	373
	<i>O nuit qui des Amans.</i>	378
	<i>La seule nuit renouuelle.</i>	378

<i>Grimpe d'un pied leger.</i>	382
<i>Que le fidelle Amant.</i>	390
<i>Ceste vie est un pré.</i>	403
<i>Amant desolé que ie suis.</i>	404
<i>Cet enfant qui blesse les Dieux.</i>	407
<i>Ainsi le Ciel jaloux.</i>	431

Fin de la Table des vers.

Extrait du Priuilege du Roy.



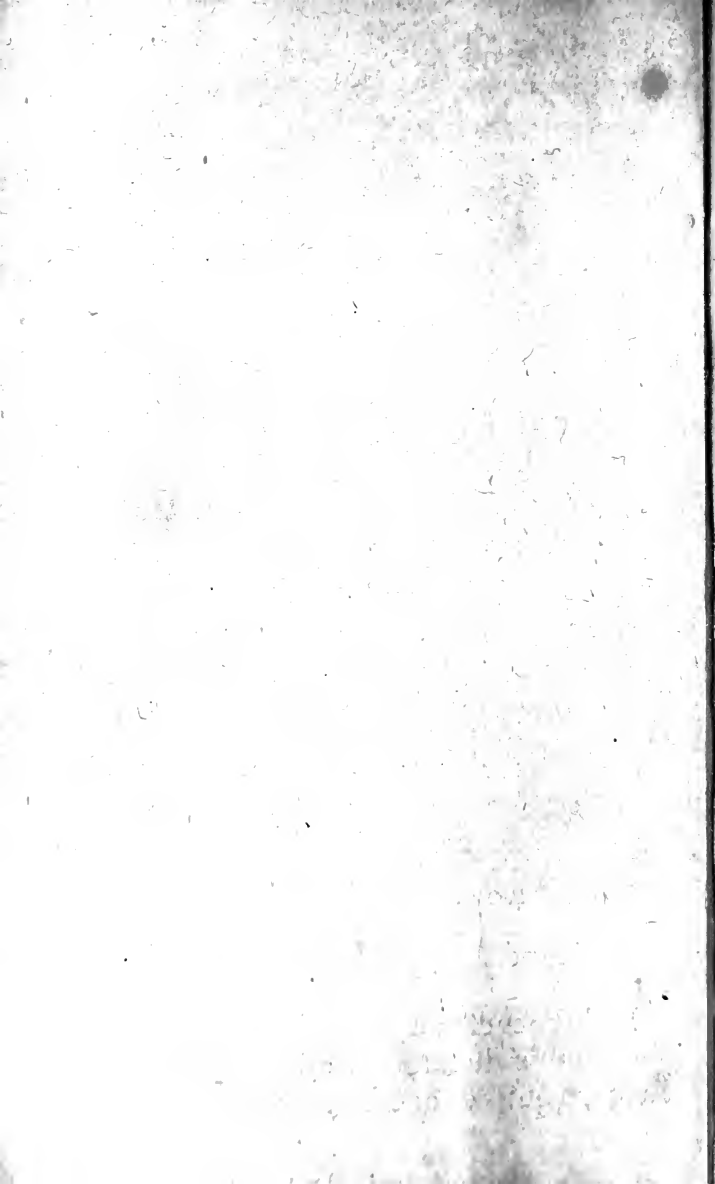
L O V I S par la grace de Dieu Roy de France & de Nauarre. A nos amez & feaux Confeillers, les gens tenant nos Cours de Parlement, & à tous nos autres Officiers & Iusticiers, ou leurs Lieutenans: Salut. Nostre bien Amé Charles Seuestre, nous a fait humblement remonstrer que non sans grand frais, il luy auroit esté mis és mains, *un Liure traduit d' Italien en François, intitulé la Metamorphose du Vertueux*, lequel il desiroit faire Imprimer & mettre en lumiere: mais il doute qu' autre que luy ou ceux auxquels ledit suppliant auroit donné charge de ce faire, se voulussent ingerer de le faire Imprimer, le frustrant par ce moyen de ses frais & trauaux, sil ne luy estoit pourueu de nos lettres sur ce conuenables. P O V R C E E S T I L, desirant subuenir nos suiets selon l' exigence des cas, voulans ledit suppliant estre recompencé de ces frais, mises, peines, & trauaux, luy auons permis & octroyé permetons & octroyons par ces presen-

tes, d'Imprimer ou faire Imprimer, vendre & distribuer par tout nostre Royaume lesdits Liures, sans qu'autre que ledit suppliant, ou ayant cause & pouuoir de luy, le puissent Imprimer ou faire imprimer vendre & distribuer iusques au terme de six ans, à compter du iour & datte del'impression, sur pene de confiscation & d'amende arbitraire, & de tous despens dommages & interests, enuers luy: voulons en outre qu'en mettant ou faisant mettre au commencement ou à la fin dudit Liure ces presentes, ou brief extract d'icelles, qu'elles soyent tenues pour signifiees, & venuës à la cognoissance de tous, sans souffrir ne permettre luy estre fait, mis & donné aucun empeschement au contraire: Car ainsi nous plaist il estre fait, nonobstant quelconques lettres à ce cōtraires. Donnée à Paris le quinzième iour de Nouembre. 1611. Et de nostre regne le deuxiesme.

Par le Roy en son Conseil.

Signé. P E R R O C H E L.

Ledit Seuestre a permis à Daud Gilles, de iour du susdit Priuilege, suyuant l'accord qu'ils en ont fait ensemble.





P R E F A C E

A V L E C T E V R.



LES Hébreux n'ont pas *Sapientia*
esté les seuls qui nous ont *trahitur*
caché la Philosophie ce- *de oculis.*
leste sous des figures; Ils
ont eu pour imitateurs les Egypti-
ens & les Grecs. Ces grands hom-
mes faisoient conscience de semer
des perles deuant ceux qui n'en te-
noyent compte, & leur sçauoir a-
uoit trop d'esclat, pour estre veu des
Ignares en son Midy. Il falloit vn
voyle pour conseruer la veue aux
louches entendemens.

Dans les Temples des Egyptiens
on ne voyoit que Hieroglyphes, &
les Grecs ne parloyent que par Eni-

gmes. Les vns imitoient les bons Lapidaires; Ils faisoient valoir leurs pierreries ; & les autres ne monstroyent leurs escrits qu'en fueille, parce qu'ils sçauoyent que la seule rareté fait priser les Diamans. Ainsi pour ne rendre leur science familiere qu'aux beaux Esprits, ils figuroyēt le superbe par vn Lyon ; le colere par vn Ours , le gourmand par vn Loup, le malicieux par vn Renard, l'imprudent & grossier par vne Pierre, & le sage par vn Serpent.

Ne t'estonne donc pas, Lecteur, si ie donne à mon Acrise, non la forme d'un caillou, comme au pere de Danae: mais bien celle d'un Serpent pour embleme de sa prudence. Ceste ame genereuse ne courtise que sa Cloris, qui signifie la vraye Vertu, pour monstrier qu'un courage masse a des yeux d'Aigle pour s'esleuer aux choses plus hautes. Ce Liure te seruira de Tableau, où tu verras de-

peinte au vif ceste verité, si tu dai-
gnes tant seulement d'y ietter la
veue, & supplier au defaut du Tra-
ducteur, auquel son absence a denié
de reuoir cet ouvrage. Adieu.

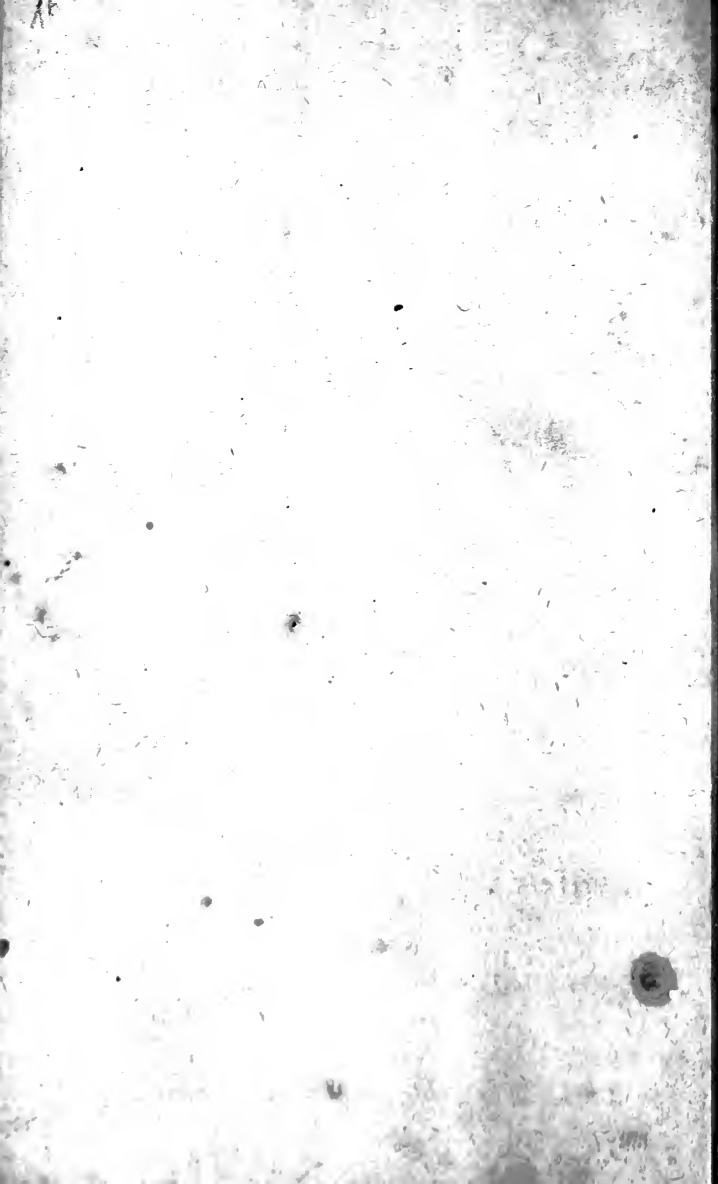




TABLE
DES HISTOIRES
contenues en ce Liure.

- V**oyage d'Acrise à Naples, & recit
de ses auantures. page. 1. 2. & 3
Acrise enchanté, & transmué en
Serpent. page. 35
Acrise porté en l'air par vn Ai-
gle, décrit en peu de mots tout le monde. page. 83
Acrise reuicit sa Cloris, qui luy meurt entre les
bras, picquee par vne araignee. page. 332
Dialogue d'un ieune homme avec un vieillard.
page. 99
Histoire de Beatrix de Peruge & de Lucio Romain.
page. 142
Histoire de Clorixia Lyonnoise, & sa mort.
page. 158
Histoire de Gelanxio, & d'Hercilia. page. 177
Histoire de deux Pelerins, & d'une Fee, qui leur
apparoit en forme de Serpent. page. 188
Histoire d'une Sorciere, & d'un ieune homme
transmué en Asne. page. 193
Histoire d'un Villageois assailly de trois Damos-
selles, qui luy paroissent en formes de Chattes.
page. 197
Histoire de Dalida, & d'un Gentilhomme. page. 223







LA
 METAMORPHOSE
 DV VERTVEVX,
 LIVRE PREMIER.

S O M M A I R E.

Acrise est persuadé par sa Mere de s'en aller à Naples pour s'y enquerir de son Patrimoine: Mais il luy monstre les grandes incommoditez qu'il en peut recevoir s'il y va, iusqu'à ce que son opiniastreté vaincuë par les prieres de sa Mere, il se met en chemin contre la volonté de Cloris, laquelle saisie d'une extreme douleur de son depart, demeure cōme pasmee.



M O N pauvre pays est scitué au pied de l'Apēnin, proche de la fontaine d'où le Rhin prēd sa source, & ie suis né dans vne petite cabanne au milieu d'une forest toute touffue de chastaniers: Ce lieu est si recreatif, qu'en esté, tant

2 *La Metamorph. du Vertueux,*
à cause de la frescheur des eaux, & de
l'ombrage des arbres, que pour la serenité de l'air il ressemble vn second Eden.
I'y ay vescu vn long temps avec vn merueilleux plaisir, me contentant en ma pauureté, & d'y faire profession des vertus, qui font plustost leur demeure dans les bois, que parmy les villes: En ce lieu, les grandes fatigues, & incommoditez de mon infortunee condition donnoient par fois tant soit peu de relasche à mon esprit; & ma mere chargee d'ans, & assez auare m'inuitoit tous les iours à chercher les moyens pour deuenir riche, sans considerer que i'estois redeuable à la pauureté de laquelle ie tenois & mon repos & mon bien. Ceste conuoitise l'incita à m'appeller vn iour qu'elle estoit assise pres d'une fontaine, qui sourdoit du creux d'un vieil Chastanier, d'où serpenoit vn ruisseau, qui entouroit la maison, & à me parler de la sorte: Puis que ie voy mon cher enfant, que le plus beau de ton contentement ne se repose que sur le cube de la vertu, & que par consequent si tu estois tant soit peu poussé, tes esperances, qui me promettent beaucoup pourroient s'aboutir à vne belle fortune; cela m'esmeut à te dire que tu les entretiennes,

afin que moy-mefme qui t'ay montré les premiers principes des lettres, te puiffe faire cognoiftre à la lógue à quelle intention ie l'ay fait. Tu dois doncques fçauoir que bien que tu fois né en ces folitudes, & en vn lieu pauure, comme tu vois, que ta condition neantmoins a tousiours esté releuee, & que s'il y a eu de la bafteffe par le passé, la cause n'en deriue d'ailleurs que de la mort de ton Ayeul: veu que tes Ancestres ont tousiours tenu le premier rang en ceste fameufe ville de Naples; mais comme il aduient qu'és guerres ciuilles, la fortune est escharfe de fes faueurs à l'endroit des grands, & prodigue enuers les petits; les troubles, & diffentions populaires tallonnerent ton Ayeul de fi pres, qu'il fut contrainct de quitter tous ses biens, & partir de là pour s'en venir icy, deguisé en villageois, de peur qu'il auoit d'estre recogneu. Il auoit bien moyen s'il eut voulu de paroiftre autrement, & en plus riche equipage, car il ne manquoit pas de moyens, mais il ayma mieux laisser quelque somme d'argent en son pays, & la plus part de ses obligations, & autres papiers qu'on luy pouuoit voler par les chemins, que de les porter avec

4 *La Metamorph. du Vertueux,*
foy. S'estant donc asseruy sous cette
pauvreté volontaire, il vescu en ces so-
litudes, sans se soucier d'autre chose, que
de passer sa vie sans ambition, & sans
conuoitise : tellement, que se voyant
proche de la mort, il mit tous ces pa-
piers entre les mains de ton pere, lequel
apres son deceds se resolut d'y aller pour
secouer le ioug de la pauvreté : Mais la
mort qui le preuint, coupa chemin à cet-
te resolution : de sorte qu'il ne nous laissa
non plus de moyens, qu'il en possedoit
parauant : bien que neantmoins sa vie
nous allegeast assez en nos plus grandes
miseres : car qui ne sçait combien la pre-
sence des hōmes de la qualité qu'il estoit
soulage le defaut des richesses : veu que
nous pauvres femmelettes ne sommes
propres qu'aux larmes, flechissons sous
la moindre secousse de la fortune, &
noustenons pour bannies de ses faueurs,
si elle cesse de nous rire tant soit peu.
Quel chemin prendrons nous doncque,
si elle nous accable de tout, & si la ne-
cessité nous defféd de luy resister? Quoy!
perdre courage, & mettre le tout au
desespoir, nenny? le mal-heur ne fon-
dra pas tousiours sur nostre chef: car si tu
me veux croire, ie te mettray au che-

min, qui nous sortira de ce labyrinthe: Je te conseille doncques de t'en aller iusqueslà (sans t'estonner, ny des fatigues, ny des destours des passages) où tu trouueras le reste de nos moyens, & te seruant de ces papiers, recouueras sans doute les biens que ton Ayeul ta laissez, pour te mettre à ton ayse durant ta vie. Que si ce voyage te semble long, tu ne dois pourtant perdre cœur, ainst y porter de grande affection, considerant que l'esperance d'un si grand gain, amoindrira les trauaux que tu souffriras. Je ne vois rien qui te puisse empescher d'effectuer l'aduis que ie te donne, pourueu que tu t'y laisses porter d'affection & de volonté.

Je me monstray fort attentif à tout son discours, & apres que l'occasion, & la bien-seance me permirent de luy repartir, ie commençay de la sorte: Je vous remercie, ma chere Mere, de tant de bien-faiçts que i'ay reçeus & reçois tous les iours de vous, qui ne m'auetz pas seulement engendré, mais aussi nourry: chose qui vous acquiert d'autât plus de louanges, que les autres meres meritent d'estre blasmees.

Aussi ne m'auetz vous pas nourry à l'or-

C'est vn grād
bien aux Me-
res de nour-
rir elles me-
mes leurs
propres en-
fans.

dinaire des autres nourrices, lesquelles ne donnent que le seul laiēt à leurs propres enfans, ou aux estrangers, là où vous m'avez allaité de celuy de l'entendement, me renforçāt en mesme temps, & les membres du corps, & les puissances de l'ame, me donnāt (semblable à vne autre Cornelia) les commencemens, & les premiers principes des sciences. Et de plus, ce que ie dois cōsiderer de bien pres c'est que vous n'avez pas tant seulement vn soin de moy, tel que doit auoir vne sage & vertueuse Mere, mais qui plus est les obligations que ie vous ay sont infinies, en ce que tous vos desseins aboutissent à ceste fin, que ie ne m'esgare point de la vraye trace de la vertu: & vrayemēt l'affection que vous me portez est si grāde, ma Mere, qu'il est impossible de la louer selon son merite, & comme i'ay desia dit, les actions des graces que ie vous en rends, sont eternelles, vous assurant, que cette espee d'honneur fait naistre en moy de si grādes merueilles, que ie ne la puis passer sous silence: veu qu'elle ne tend à autre but, sinon que ie paruienne au cōble de la vertu, mais auēc de si grādes contrarietez, qu'elles sēblent du tout opposēes: car vous voulez que ie m'aille

cherchât des richesses à trauers mille dangers, & au grand hazard de ma vie. Ce qui me fait penser à part-moy que vous me faites ceste proposition, ou pour me fonder, ou parce que c'est possible vostre entiere resolution, si vous le faictes pour me fonder, ie vous en ay del'obligation, & ce pour autant que c'est pour sçauoir si ie suis vertueux ou non: tout ainsi que les corps bien sains & robustes se recognoissent par la bonne disposition; tout demesme la constance és traueux est la pierre de touché où les ames vertueuses s'espreuent, lors qu'elles ne flechissent iamais sous la rigueur de fortune: vous m'auiez desia recogneu pour tel, mais si vous m'obiectez cecy, que c'est là vostre principale intention, ie recognois alors, que le grand amour que vous me portez est capable de m'esloigner de ceste viuacité d'esprit que vous decouurez en moy.

C'est pourquoy ie ne suis icy pour autre suiect, que pour vous donner à entendre si ces effects sont en moy veritables ou non: Ie vous demande donc partant d'icy sain & sauue pour m'en aller à mon pays, où ie n'ay esté de long temps, suis ie assureé d'y treuuer ces richesses

8 *La Metamorph. du Vertueux,*
sans aucune peine, si tost que i'y seray ar-
riué? & de n'estre fait possesseur: Ie veux
que cela soit ainsi, dictes moy ma Mere
que ferons nous à la fin? Estimons nous
de pouuoir remplir nos coffres de tre-
sors, sans combler nos entendemens d'v-
ne confusion: de pensees. Ô que de fantai-
sies nous rompront le cerueau! Ô que
nous nous imaginerons de chasteaux en
Espagne, & de iour & de nuict! Tantost
nous ferons abbatre & planir les fonde-
mens de nostre petite cabane, pour faire
bastir vn Palais entouré de porches & de
perrons embelly de magnifiques sales,
tantost nous le voudrons agrandir, fai-
sant de nouvelles acquisitions, & ache-
tant les territoires de nos voisins, sans
pardonner ny aux montaignes, ny aux
forests d'alentour, lesquelles nous ferons
abbatre & brusler par fer, & par feu,
pour en faire des parcs, & des magnifi-
ques iardins: tantost les elans de l'ambi-
tion venans à s'enfler, & à se ioindre aux
vagues de nos pensees, nous ne nous
contenterons pas de faire de la cognois-
sance parmy ces rustaux, qui n'ont autre
demeure que la solitude, mais qui plus
est, nous voudrons paroistre parmy les
plus grands de la ville, où l'on void toute

sorte de gens: tellement qu'y faisant nostre seiour nous commencerons à pratiquer ores avec les vns, ores avec les autres, pour estre logez à souhait, & pour nous acquerir du credit, & de l'authorité, cherchant premierement de bons seruiteurs, de beaux vases, de riches tapisseries, de pretieux meubles de sōptueux vestemens, tels que sont les lits, tables, garde- robes, coffres, sieges, & autres vtenfilles de maison, & pour ce qui est du mesnage des champs, de bōs laboureurs, de bœufs, de chariots, de cheuaux, & mille autres choses necessaires, tant à la ville qu'aux champs. Mais quand nous aurons tout cela, combien sentirōs nous d'ennuys? car le soucy de cultiuer la terre à moitié de gain, ou à nos propres frais, ne nous laissera iamais en repos; Pour le premier poinct, nous soupçonnerons nos metayers de peu de fidelité: pour le second, nous n'en serons pas les possesseurs, parce que dans trois ans nous n'en tirerons pas les reuenus que nous en deuriens rēporter dans six mois. I'obmets les fatigues que nous aurōs à faire cōduire aux champs nos meubles de ville, ou à les vendre pour en acheter d'autres; car il faudra de necessité que nous fassions

10 *La Metamorph. du Vertueux,*
 les familiers avec les moissonneurs, vi-
 gnerons, bouviers, & autres telles gens
 grossieres qui ayment mieux s'adonner
 à choses abiectes & viles, qu'à des exerci-
 ces honorables. Mais supposons que ce-
 la soit ainsi, & que nous deuenions ri-
 ches comme vous le croyez; *belas!* chere
 mere, combien aurons nous d'enuieux?
 combien d'ēnuis? il faut que nous croyōs
 que ceux qui ne nous aurōt iamais veus,
 commenceront aussi tost à nous hayr
 qu'à nous cognoistre, croyez moy: ils
 seront en plus grand nombre que les
 soucis, qui nous tourmenteront pour
 amasser des richesses, & ne penseront à
 autre chose qu'à nous nuire. Que diray-
 ie de la peine que nous aurons à conten-
 ter le Seigneur, sous la domination du-
 quel nous serons? Pensez vous que nous
 voyant deuenus riches en si peu de tēps,
 il ne vueille sçauoir où nous aurōs prins
 tant de moyens, & que surueillant au
 gain, plustot qu'à autre chose, il ne croye
 tout aussi tost que nous aurons treuue
 quelque tresor, & que nous aurons ac-
 quis tant de biens, par quelque moyen il-
 licite? ce qui sera cause que nous n'aurōs
 iamais point de repos: ains que nous se-
 rōs au hazard de perdre & nos richesses

*En l'ho de
 orda. enons
 d'auis, C
 v'itatis.
 Affidua emi-
 uentis fortuna
 comes inuidia
 est, alius finis
 que coheret.
 Patercul.*

& nostre hōneur, voire mesme la vie: & ce sera pour lors que nous recognoistrans que nous estions vrayemēt heureux auãt qu'estre riches O que nostre cōdition seroit biē astree, si nous venions à cōsiderer tous ces accidens! Or quelle chose nous peut empescher de viure en repos, & ioyusement, comme nous auons faict iusques à present? Dictes moy ie vous prie, la Nature n'a-elle pas pourueu à tout ce qui est requis & necessaire à la vie, sans auoir esgard à la superfluité des richesses? ouy de verité: car elle se contente de peu, & met tout son ayse en l'abstinence: que si nostre table n'est chargee de toutes sortes de mets, comme celle des riches: si nous n'auons pour breuuage leurs vins delicats, ceste fontaine d'eau courante n'est elle pas suffisante, pour estancher nostre soif, sauoureuse au goust, saine & aussi nourrissante que tous les vins de Candie, ou que ceux qu'on apporte dans Rome, pour saouler les appetis des plus grands. Que si nous n'auons icy les medecins, les medecines, les bains, les consumez, & autres compositions confites dans le sucre, comme les riches ont à la ville, rendons graces à Dieu, de ce que nous n'en

12 *La Metamorph. du Vertueux,*
auons point de besoin : car l'abstinence
dont nous vsons nous sert d'antidote,
contre toutes les maladies, & faict que
nous ne sçauons que c'est ny de la dou-
leur de teste, ny du mal de costé, ny de la
goute, ny de la sciatique, ny de l'hidropi-
sie, ny de paralysie, & autres telles infir-
mitez, desquelles nous sommes exempts,
Dieu mercy: si nous ne sommes seruis en
vaisselle d'or ou d'argent en nos repas,
nous prenons autant d'appetit à manger
& boire en des plats & pots de terre du
laiet, de la cresse, & du miel, que dans
des vases les plus somptueux. *Qu'est-ce*
que les riches ont plus que nous? plu-
sieurs beaux vestemens de soye, de drap
d'or, qu'ils les gardent, car nous ne leur
en portons point d'enuie: car nous sça-
uons assez, que l'or est trop pesant en esté, &
trop froid en hyuer: O que ie prens du plaisir
d'estre couuert de ces chemises, bien que
grossieres, & d'estre vestu en hyuer d'une
simple peau, avec laquelle ie suis aussi cõ-
tent, pourueu qu'elle me couure entie-
rement, que si i'auois tous les habits avec
lesquels les lascifs & effeminez courti-
sans se font paroistre en vne Cour: car
c'est tout mon trophée que d'estre mal
vestu, moyennant que i'aye pour princi-

Notable sen-
tence de De-
nys le Tyran.
Voy Valere
le Grand. Li-
ure 1. chap. 11.

pal ornemēt ce beau nō de VERTVEUX. Que les riches se plaisent tant qu'ils voudront en leur musique, tant d'instrumens que de voix, pourueu qu'ils apprenent de moy, que celle des oyfillons, que i'oy dans ces bois m'est beaucoup plus douce que la leur, laquelle se conuertit en plaintes le plus souuent, là où la mienne ne respire iamais qu'apres la ioye: ne voyez-vous pas, que la Nature, comme vne bonne mere, nous fournit de tout ce que nous auons de besoin, & d'auantage qu'elle nous eslargit plus de contentemens, que non pas aux riches?

Ce m'est assez d'auoir discouru iusques icy de tout ce qui nous eust peu succeder, selon les souhairs, & de nos intentions & de nos desirs. Mais estes-vous asseuree que ie puisse faire mon voyage sain & saue, & que ie puisse treuuer la seureté que ie recherche avec tant de peine, ou les deniers que mon Ayeul me laissa, moy estant encore ieune? qui sçait si ses descendans qui les auoient en garde, sont encores au monde? & quand bien ils y seroient pēsez-vous qu'ils nous les vueillent rendre ou confesser qu'ils les ont? Ne nous persuadons pas cela, ie vous prie, nous sçauons assez combien

14 *La Metamorph. du Vertueux,*
grande est la fin que les hommes ont de
l'or, pour lequel, les freres ne font point
de difficulté de se couper la gorge, les
peres d'air leurs propres enfans, & les
amis de trahir ceux qu'ils aymēt le plus.
Que si cela se voit entre les parens, à
combien plus forte raison les estrangers
auront sujet d'en faire de mesme: Et
quand ainsi seroit, qu'on ne me fit point
de tort, ains qu'on procedast avecque
moy par voye de iustice, & par autres
deffenses, que demanderois-je? & où
prendrois-je des presens pour donner à
mon Aduocat ou pour faire la cour à
mon Procureur? l'entretiendrois-je de
ceste esperance qu'apres auoir gagné
ma cause ie le satisferois de ses peines &
vacations? O que ie serois fol si ie m'ar-
restois sus ceste opinion! on me pour-
roit aussi tost blasmer, que celuy qui vou-
loit vendre la peau de l'ours auant que
de l'auoir pris. Que si i'estimois par auan-
ture de pouuoir gagner mon procez,
faisant accord avec mon Aduocat que
ie luy donnerois vne partie du gain, que
sçay-je si mes aduerses parties luy en pre-
senteroient d'auantage. Mais quoy: c'est
bien la verité, ma chere mere, que toutes
ces raisons vous semblent superflues, &

imaginaires: c'est pourquoy desirieux de vous faire voir le contraire de ce que vous pensez, ie n'obmettray aucune partie de tout ce qui fait à mon dessein, ains allegueray vne seule raison, bien que i'en aye desia rapporté plusieurs, sur laquelle ie m'arresteray, si vous la iugez agreable. Quand la fortune voudroit que i'enfesse ces deniers, comme seroit il possible que nous peussions viure en repos & en seureté. Pour moy ie tiens que portant ces deniers avec moy, ils ne me seruissēt que commela lettre d'Vrie, & qu'ils ne me soient tout autant de compagnons pour m'assassiner. Que si ie les fais tenir par la banque, seray-ie hors de soupçon, sçachant qu'il y a d'aussi grands voleurs parmy les villes que parmy les bois, voire plus grands, & ce pour autant que ceux-cy ioignent la tromperie à la cruauté, enuers les estrangers, & ceux-là tout au contraire, trompent & volent leurs plus proches, & qu'ils feignent d'aymer sur tous autres, par où ie concluds, que l'acquisition de ces deniers estant incertaine, vous deuez auoir plus d'égard à la protection de ma vie, car on ne me sçauroit faire accroire, que pour acquerir des moyens, vous voulussiez

Voy l'histoire
de Vrie au
chap. ii. de
li. des Roys,
lequel porta
les lettres ou
estoit inferes
sa mort.

16 *La Metamorph. du Vertueux,*
laisser d'estre bonne & charitable mere à
vostre fils, parquoy ie vous prie de vous
desister de cette entreprise.

Là ie finis la suite de mon discours,
lequel bien que contraire à tous ses sou-
hairs, elle l'ouit neantmoins tres volon-
tiers, pour repartie ne me dit autre cho-
se, sinon que ma vie luy estoit plus chere
que toutes les richesses du monde : &
qu'elle n'entendoit pas que le moindre
accident me suruint ny d'une façon ny
d'autre. Plusieurs iours s'escoulerēt ainsi
iusqu'à ce que peu apres ayant eu nou-
uelle que quelques ieunes hommes de sa
cognoissance s'en alloient à Naples pour
quelques affaires qu'ils y auoient, elle
se mit à rechercher par vn nouveau
moyen, ce qui autrefois luy auoit esté
denié, & deslorstascha de me persuader
par mesmes raisons, mais beaucoup plus
preignantes que ie m'en allasse avecques
eux, me remonstrant que la commodité
qui se presentoit estoit belle, & que i'e-
stois en bonne compagnie. Ce nonob-
stant ie ne pouuois me resoudre à ce
voyage, & ce pour autant que l'amour
qu'une Nymphé, où plustost vne Deesse
de ses montaignes me portoit, m'auoit
tellement obligé, qu'il m'estoit impossi-
ble

ble de faire autre chose que ce qu'elle a voulu, toutefois ceste cōsideratiō auoit trop peu de force pour me faire deroger en quelque chose à l'amitié que ie deuois à ma mere, cela fut cause que ie me resolu d'adherer à sa volonté, me preparant tout à l'heure d'accomplir tout ce que bon luy sembloit, apres en auoir aduertiy ma maistresse. Ainsi deux iours auant mon depart, m'estant acheminé deuers elle qui ne demeuroit gueres loing de ma cabanne, & la treuuant en vn sien iardin, accompagnee d'vne petite fille, laquelle frappant contre vn bassin, appelloit vn eslein d'auettes, qui sorties de leurs ruches, voletoient par l'air: Hé pourquoi? luy di-ie, ô Cloris (elle se nommoit ainsi) ne peux tu rappeler avec vn semblable son, celuy qui dans peu de iours est contraint de se departir de toy? A ces mots, elle me regarda fixement, & me demanda qui estoit celuy qui la deuoit laisser? alors luy ayant respōdu que c'estoit moy, elle fut long temps comme pasmee, & hors de soy mesme, iusqu'à ce que reuenuë à soy, elle me tint ce discours. Pour quel sūiect me quitterez-vous? sera-ce pour chercher vne nouvelle demeure, estant chassé de la vostre com-

Tout respect de pieté naturelle doit ceder à l'amour de la Vertu.

18, *La Metamorph. du Vertueux,*
me ces abeilles, où pour treuver ailleurs
vn plus heureux seiour? Si c'est pour l'vn
par quel son pourray-ie vous arrester,
si vous desirez de partir? Si pour l'autre
ie rendray vn son tel que celuy des vases
courbez, pour vous mōstrer qu'vn nou-
uel amant ne chasse iamais le premier.
Ah! qu'il ne plaise à Dieu, luy repliquay-
ie; que ny l'vn ny l'autre suieēt m'occa-
sionnēt à me departir de vous, aussi tiens-
ie le premier pour incroyable, & le se-
cond pour impossible. Apres ces paroles,
ie luy decouuris tout le fait, non sans
pleurer, & ce que i'auois resolu de faire,
pour contenter ma Mere: & apres luy en
auoir fait recit, ie commençay à me
plaindre, de telle sorte, que mes souf-
pirs entrecoupez deroboient la parole
à ma bouche: tellement que prenant
congé d'elle, iela priay que le lendemain
il luy pleust de se treuver à la fontaine,
qui sourd de la plus proche forest, & qui
arrouse tout son iardin, ce qu'elle m'ac-
corda plustost par signes que par paro-
les. La nuict qui nous auoit sembler
fort longue à tous deux, n'eust pas si
tost cedé à la premiere clarté de l'au-
rore, que ie m'en allay au lieu desti-
né, où ie ne fus pas le premier, car des-

ia elle y estoit arriuee deuant moy : d'abord que ie la veis se reposant, & penchante la teste sus des gazons, toute pensue, & sans dire mot, ie me fis à croire qu'elle dormoit, ce qui fut cause que ie m'approcha y d'elle le plus bellement que ie peux, pour ne l'esueiller. Cependant m'estant assis tout proche, ie me perdois à contempler sa modestie, sa pudique beauté, ses cheueux annelez, aussi desliez & iaunes que le fil d'or, & lesquels les mignardises des Zephirs faisoient partie ondoyer dessus son espaule, partie flotter nonchalamment sus sa belle iouë, son teint ne differoit en rien de celuy des lis, & sembloit que la grande fascherie qu'elle auoit luy eust pally ce vermillon qui faisoit rougir les roses de honte, à cause dequoy enseuelie, non dans vn profond sommeil, mais bien dans vn labyrinthe de soucis, elle paroissoit plus morte que viue. Finalement apres vn long silence, ou plustost vn muet discours que nous auions tenu ensemble, elle se prit à hausser le chef, & à me parler de la sorte, avec des souspirs que la force de la douleur luy tiroit du milieu du cœur.

Acrife, (tel est mon nom) que fera ta miserable Cloris apres ton depart? ô que tes esperances fragiles se sont bien tost caſſees, mais en plus de pieces qu'un verre: où est maintenant ceste promesse que tu m'auois faite autrefois que tu ne m'abandonnerois iamais, & qu'il t'estoit impossible de viure sans moy: où est cette fidelité, qui sembloit m'asseurer qu'il n'y auoit chose au monde, pour grande qu'elle fust, qui peust me separer d'avec toy: & maintenãt te voila prest à me dire Adieu, non pour vn iour, ny pour vn mois, ains pour vn an entier: & à la mienne volonte que ce ne soit pour iamais. Mais helas! quelle chose si grande te derobbe à mes yeux, si ce n'est vn petit espoir de richesses? Que s'il est ainsi ie peux dire à bon droit que tu parts pour faire vne autre maistresse, & que cela ne peut estre autrement, car comme se pourroit-il faire, qu'estant riche, & moy pauvre, nos affections peussent subsister par ensemble? Non, non, tu ne te contenteras pas d'estre vestu simplement; comme tu as esté iusqu'à present, tu voudras auoir des habits de soye, & de grands prix; les herbes, & les fleurs ne t'agreeront plus tant que l'or & les pierreries: tu de-

daigneras d'estre en la compagnie des Bergers & des Nymphes, si tolt que tu te verras suiui de ieunes gentils-hommes, & aymé des dames, tu prefereras l'ombre des magnifiques palais, & des beaux iardinages à celle des mōtaignes & des vallees : car quelle chose peut auoir la pauureté pour saouler les appetits d'vn cœur qui ne court qu'apres les richesses? aucune à la verité: par où ie concluds que si pour auoir des tresors tu me quites avec intention de ne me reuoir iamais & qu'ainsi en perdant l'esperance, ie puis dire à bon droit avec le Poëte:

Pris de Sto-
bee Ser. 85.

*Que vous vous abusez ô mondains miserables
De mettre vostre espoir aux choses perissables.*

Miserable que i'estois de m'affier sur ceste esperance, mais comme pouuois ie faire autrement? Ne suis-ie pas vne fille bien mal-auisee? Les flammes d'Amour n'ont elles pas autant de pouuoir dessus moy, que dessus les autres? Si ces mēbres ne sont secs & arides, cela n'empesche pas qu'ils ne soient tendres: & par consequent susceptibles du feu, comme le bois sec: & de mesme qu'il n'y a point de feu sans chaleur, aussi n'y a-il point d'amour sans quelque esperance: Or ne deuois-ie pas esperer d'estre aymee en ay-

22 *La Metamorph. du Vertueux,*
mant: Que s'il se treuve de la fraude &
de la tromperie en ces hameaux, com-
bien doiuent estre grandes les trompe-
ries qui se practiquent aux villes, où ce-
tuy cy se veut retirer? Toutefois cela me
console, que ie n'y ay pas apprins d'vser
de fraude en ayment, ny en mes discours,
de promettre vne chose & ne la tenir
pas, de donner ma foy & de ne l'a point
maintenir: bref de dementir mes paroles
par des changeantes resolutions. Abu-
see tu croyois que la fidelité de tó cœur
eust quelque simpathie avec celle d'au-
truy, mais l'euenement t'apprend le con-
traire. Tu aymes & l'on fait semblant de
t'aymer! tu suis, & l'on te fuit! tu cher-
che, & l'on te quitte! tu veux plustost fi-
nir ta vie que ton amour, & ton infidel-
le veut viure ailleurs pour ne te point ay-
mer icy; Toutes les autres choses ne te
sont rien au respect d'un sincere amour,
& cestuy-cy ne fait estat que de la riches-
se: Ainsi les passions de ton cœur sont
bien differentes: Ainsi tu te treuves mes-
chamment abusee, & ainsi tes esperances
abbatues n'ont plus de force pour te re-
leuer des miserables où tu te vois maintenãt.

*Celuy qui fonde son espoir
Aux choses fresles & legeres,*

Et mal-aduisé ne peut voir

Que les grandeurs sont passageres;

S'il se treuve à la fin deceu

A faute de pouuoir atteindre

Au bon-heur qu'il auoit conceu

Il n'a point sujet de se plaindre.

Mais le deuois-ie croire trompeur, & periure, cōme mortel, & ces arbres qui s'ont icy à l'étour ne sont-ils pas corruptibles tout de mesme que nous autres mortels? Si sont à la verité, & neantmoins on voit qu'estant ostez de leur place, pour estre plâtez en vn autre lieu, ils se seichēt tout aussi tost, & qu'au contraire les laissant où ils ont prins racine, ils ne pourrisēt qu'à la longue. C'est donc la verité que la trōperie ne procede pas de ce que nous sommes mortels, ains de la naturelle inclination au mal, & d'vne conuoitise d'auoir beaucoup de moyens. Mais qui est celuy qui la fit iamais naistre en ces solitudes, ou qui luy apprist de faire bresche à vn cœur chaste & amoureux: avec quelle force ceste meschāte ambitiō chasse-elle les plus saintes affectiōs? C'est ainsi dōc que le vice a exilé la vertu de sa demeure, & la haine l'amour? Mais cōme f'est peu faire cela, principalement à l'endroit de ceux, qui ont esté passionnez d'vn vertueux,

24 *La Metamorph. du Vertueux,*
& fidelle amour : ô combien de maux
doiuent causer les richesses aux villes,
puis que leur seul souuenir a produit
tant de malheurs en ces lieux champe-
stres & folitaires. Helas! quelles ruines y
doiuent elles faire, lors qu'elles y ont
vne fois pris pied, puis que là où elles ne
cōmencent que de naistre, on y voit
que rauages & meschancetez? Et c'est ce
qui m'induit à croire maintenant, qu'au-
trefois les hommes ont esté changez en
plantes & en bestes sauuages, aussi ce Mi-
das que les Poëtes nous representēt avec
des oreilles d'asnes, ne vouloit sans dou-
te signifier autre chose, que le peruers
naturel de celuy qui ne conuoite que les
richesses, lequel ne veut escouter au-
tre chose, que ce qui peut contenter en
quelque façon, ses conuoiteux appetits:
Miserable Cloris, pleust à Dieu que ton
perfide portast de semblables oreilles,
pour punition de la conuoitise qui le
possede d'at donner son propre pays,
pour chercher de l'or és terres estrange-
res. Infortunee d'estat delaissee mainte-
nant pour de tromperesses richesses, &
de voir que la fidehté de ton amour est
contrainte de ceder à la perfidie d'vne
affection deguisee: Faut il que celuy que

Ces paroles
font prises
d'Antiphon,
qui souloit
dire, que les
plus riches ne
font pas les
plus sages, ny
les scauans,

tu as aymé plus que toy mesme te ioué maintenant vn si lasche traict sous pre-
 texte de l'amitié qu'il doit à sa Mere? Mais hélas! qu'elle amitié voila de resi-
 ster à la vraye vertu pour se rendre à la
 mercy du vice! Si tu ne cherches qu'à t'en-
 richir, puis que ta mere le veut ainsi, dis
 moy de quelles richesses veux tu faire
 gloire? Quant à moy ien y cognois rien:
 mais la verité m'apprent assez à l'enuy
 de l'experience que les fatigues de l'es-
 prit, les trauaux du corps, & les forfaits,
 cruels bourreaux de la conscience, sont
 inseparables d'avec les riches. Quant
 aux forfaits, ie n'aduouë pas qu'ils puis-
 sent faire vne trop grande bresche à mon
 ame: car la force de ma Constance arreste
 leurs furieux élans, mais ie sçay bien que
 les soucis & les peines se peuuent empa-
 rer de ce cœur qui ne respire que sous le
 ioug des afflictions qui l'oppressent. C'est
 donc pour l'amour des seules richesses,
 qu'on entreprend de faire des voya-
 ges si longs, d'escheller les hauts pre-
 cipices des montagnes, trauerfer les
 perilleuses riuieres, scillonner les va-
 gues des mers, sans craindre les bris des
 escueils, passer par les sombres forests,
 & marchant à pas incertains, & au gré

aussi voyons
 nous coutu-
 mieremét que
 là ou il y a
 tant de titres,
 il n'y a gue-
 res de let-
 tres: comme
 disoit fort
 bien vn de
 nos Roys
 Francois.

26 *La Metamorph. du Vertueux,*
de la nuit s'heurter de moment en moment par des lieux deserts, & où l'on ne peut iuger ny de l'amy, ny de l'ennemy: car quand ce lieu seroit franc de peril, & de tout soupçon, ie ne vois pas que les plus superbes citez en puissent estre exemptes, bien qu'on y viue avec plus de plaisir: tellement que ie serois tousiours en peine de luy, ores craignant qu'il ne perdit la vie, ou qu'il ne changeast d'affection.

C'est donc en vain qu'on court apres les richesses qu'on les cherche où elles ne se treuuent pas, & en vain qu'on les treuue souuent sans les chercher, puis qu'elles corrompent les bonnes mœurs & la pureté de la vie. A cette occasiõ ie ne m'en dois moins donner de la peine, & en esloigner toutes mes pensees sans les y plonger d'auantage, car ainsi ie seray libre de si euidens dangers, & viuray hors de tout soupçon. Les chimeres & ombres des enfers ne tourmenteront plus mon esprit de nuit par des visions fantasques & horribles, les soucis incertains & douteux ne me tiendront plus dans leurs lacets, tous les iours: quel moment pourra s'escouler, auquel ie ne consulte avec mon iugement que le temps est vn trompeur, &

qu'il traine apres luy des euenements
contraires, & inopinez, lors qu'on y pen-
se le moins.

Or qu'est-ce autre chose que l'a-
mour, esloigné de ce qu'on ayme le
plus, qu'un abisme d'ennuis iournaliers?
que maudite soit la perfidie de celuy, au-
quel vne conuotise de trop auoir a faict
troubler tout mon repos, changer mes
douceurs en amertumes, & mes ioyes
en pleurs. Que me pouuoit faire autre
chose son ambition, que de me rauir ce-
luy, lequel ie possedois entierement sans
elle? C'est bien la verité que ie suis asseu-
ree de perdre ce que i'aymois par dessus
toutes choses, mais il est bien certain
aussi qu'Acrise n'est pas asseuré de re-
treuver les tresors qu'il a perdus, mise-
rable que ie suis? Qu'est-ce que ie dis, &
quelles paroles sortent de ma bouche
sans y penser. Il me faut donc perdre,
ce que i'auois si long temps posse-
dé? O ciel plain de pitié! & toy
beau Soleil, qui radores ces monta-
gnes de ta clarté, & qui en esclaires
les ombrages de ces forests, & de ces val-
lées, plaise toy plustost de m'oster la vie,
quel'agreable presence de celuy duquel
depēdent tous mes cōtentemens, & sans

*Res est sollici-
ti plena timo-
ris amor.*

Ouid. in epist.

28 *La Metamorph. du Vertueux,*
lequelie ne sçauois viure? La force de
ces piteuses paroles auoit tellement atta-
ché mes penfers à leur attention, non
sans espondre vne source de larmes, qui
sembloyent grossir les claires ondes de la
fontaine sur laquelle ie glissois mon visa-
ge penchant, lors que tenant mes yeux
comme colez sur elle, il me sembla la voir
telle qu'vne des Prestresses de Bachus,
roulant & sa face, & son corps, tandis
que grosse d'vn demon poëtique, ceste
fureur luy fit proferer ces vers,

*Que les miroirs glissans de cest' eau doux cou-
lante,*

*Perdent tout leur plus beau, & ces Prez ver-
doyans*

*Leur esmail printanier, & ces flots ondoyans
Le murmurant cristal de leur onde parlante.*

*Que Phebus esteignant sa perruque brulante
Laisse au sein de Thetis ses rayôs flamboyans,
Et que les doux Zephirs avec eux se noyans,
Ne parfumèc plus l'air d'vne haleine odoräie.*

*Que les Monts soyent sans fleurs, sans arbres les
Vergers,*

*Et les Arbres sans fruit, sans Amour les
Bergers,*

*La Terre sans couleurs, le Ciel sans estincelles,
Les Deesses sans ieux, & les Graces sans ris,*

*Puis que tu perds Acrise, affligee Cloris,
Et que tes vieux ébats sôt des pertes nouvelles*

Après ces paroles sans m'enuifager plus long temps, elle se leua si promptement, & se departit de moy avec tant de vitesse qu'il me fut impossible de luy pouuoir dire Adieu, ce qui fut cause que tout confus & estonné ie m'en allé droit à ma cabanne, pour y rechercher le moyē de parler à ma Mere, & tascher de luy persuader qu'elle ne s'obstinast plus en son opinion, ains qu'elle retardast mon depart, & me permist de viure avec Cloris, les regrets de laquelle me seruoient d'esguillons pour m'espoinçonner de plus fort à l'amour que ie luy portois. Mais tous mes discours ne peurent iamais gagner cela sur elle, tellement qu'il me falut resoudre de m'apprester pour le iour iuyuant, auquel ma compagnie deuoit partir. Ainsi me repant prest tout ce qui me faisoit besoin pour mon voyage, elle n'attēdoit que le lendemain. O malheureux celuy qui ayme, & qu'on croit n'aimer pas vrayement: combien de larmes respandis-ie tout le reste du iour? combien digeray-ie de plaintes, & de regrets à part moy? combien de soupirs

30 *La Metamorph. du Vertueux,*
se firent place dans mon cœur ? combien d'imaginations me troublerent ? combien fis-ie naistre de diuersitez de pensees, ores aduouant vne chose, ores des-aduouant l'autre, ores approuuant cecy, ores ne l'approuuant pas, & changeant de resolution de moment en moment. O heureux celuy qui n'a pas appris par espreuve de rendre conte des foudis & des afflictions qui se couuent dans vn cœur amoureux, la moindre partie desquelles est capable de liurer le plus genereux à la mort.

La fin du iour s'approchoit, mais non pas celle de mes douleurs, lors que le silence de la nuict me fit esclorre de nouueau des regrets, qui n'auoyent rien de commun avec ceux que i'auois parauant conceus, pour lesquels aller ie fis dessein en moy mesme d'aller reuoir Cloris en sa petite loge: mais n'y treuuant personne, i'entray dans son iardin, & de là m'en allé droict à la fontaine, où i'auois esté du commencement, où ne l'ayant treuuee d'abord, ie commençay d'auoir peur que quelque inconuenient luy fust suruenu, iusqu'à ce que me prenant à courre avec vne telle vitesse, qu'à peine pouuois-ie respirer: ie fis tant qu'à la par-

fin ie la treuuy au sommet d'vn petit mont releué, assez loin de son logis, où se voyoit vn grand Chastanier, lequel par la large estendue de ses rameaux ombrageoit tout le lieu d'alentour: au milieu d'iceluy paroissoit vn quarré, dans lequel estoit enchassée l'image de la glorieuse Vierge, tenant entre ses bras son fils bien-aimé. Ce fut à ce glorieux pourtrait, deuant lequel ie m'apperceue que ma deuote faisoit sa priere, accompagnant les paroles d'aurant de larmes que de soupirs, ce qui m'esmeust de m'aduancer plus pres pour l'ouyr, priant de la sorte,

Je sçay bien ô Royne du Ciel qu'on ne doit pas plus aimer la creature que le Createur, aussi ne le fay-je pas: mais c'est bien la verité que ie l'aime autant que mon inclination m'y sçauroit porter, que s'il ne m'est pas defendu de l'aimer plus que toutes les choses sensibles, qu'il me soit semblablement permis pour l'amour de luy de ne penser à rien qu'à me consoler: tellemēt que sitous les obiects qui se presentent à mes yeux me semblent inutiles au respect de luy, & si son absence faict sortir tant de soupirs de mon cœur, & tant de pleurs de mes yeux.

32 *La Metamorph. du Vertueux,*
ne m'en blasmez-pas ? ô chaste Deité,
car vous sçauiez assez que mon Amour
n'est point lascif. Vos celestes yeux, qui
percent les secrets de mon ame sçauent
qu'elle est son intention, & que ie ne
desire d'aymer & estre aymée à autre des-
sein, que pour autant que ie cognois,
qu'un amour chaste, cōme celuy là, & qui
procède d'une si belle cause peut m'a-
cheminer à mille vertueuses inclinatiōs.
Que si maintenant ces cuiſantes flāmes
ne me passionnent qu'au bien : & si ie ne
recoгноis en elle point de mal, il me
semble que ie n'en dois pas estre reprise:
ains au contraire cest Amour & ceste
chaste intētion qui s'augmēte en moy de
iour à autre, doit estre vrayemēt appel-
lée vertueuse : puis qu'elle ne m'incite à
aymer ny la beauté, n'y la richesse, l'une
desquelles ie ne cherais pas beaucoup, &
ay l'autre entieremēt en hayne, n'aspirāt
qu'aux seules actions vertueuses, des-
quelles ie me vois auoir faute. Ie voulois
passer plus outre, mais vn oyseau qui se
vint brancher sur ce chastanier, non
sans vn grād bruit l'effraya d'abord, & fut
cause, qu'ayant tourné la face derriere,
elle me decouurit, & toute peurue. ne
me recognoissant pas d'abord, tomba
comme

cōme morte & pafmee. Mais cōmençant à luy parler, ie la releuay de terre, bien qu'elle fit vn peu la fafchee, & que ma curiosité feruit de pretexte à son mefcontentement, iufqu'à ce qu'en fin, la force de fon amour fust plus grande que celle de fa timidité. Ainfi nous estans affis l'vn pres de l'autre, nous commençafmes à nous entretenir fur diuers fuiuets. Sur le point du iour ie la priay qu'elle prit en gré mō depart, & que ie ne tarderois pas plus d'vn mois: Paroles qui la fafcherent tellement, qu'elle ne peut se tenir de m'injurier par plusieurs fois, & de me nōmer perfide & cruel, s'efforçāt par tous moyēs des'écouler d'entre mes bras, ce nonobstant ie la laiffay quelque temps à la mercy de ses plaintes, & de ses larmes, luy demonftrant qu'elle nauoit occasion d'estre fafchee de ce mien depart, puis que ie l'affeurois de reuenir au pluftoft, ains qu'au contraire, l'affeurance qu'elle auoit de mon amour, luy deuoit fuffire pour m'obliger à l'amitié de ma Mere, qui me forçoit à ce voyage: mais moy voyant que toutes ces perfuasions ne me garantiffioient pas de ses outrages, & qu'elle cōtinuoit de m'accuser de perfidie & de cruauté, esmeu de pitié par sa

34 *La Metamorph. du Vertueux,*
pitié mesme, i'approchay mon visage du
sien, & nos deux faces iointes ensemble
sembloient se noyer dans nos larmes, cō-
me dās vn ruisseau. Finalemēt apres plu-
sieurs plaintes la voulāt encores certiorer
de tout ce que ie luy auois dit, l'Amour
sembla me dicter ces vers, pour luy de-
couvrir mon dueil.

*La terre seche, comme arene
Et despoillee de ses fleurs.
Derobe à l'Amour ses honneurs,
Et au Ciel sa clairté serene.*

*Puis que ie quite ma Cloris
La premiere Beauté du Monde, xi
Ses mignardises, & ses ris,
Son corail, & sa tresse blonde.
Demons de ces plus hautes Cimes
Maintenant precipitez moy
Dedans vos infernaux abismes.
Si iamais ie luy romps ma foy.*

A peine auois ie finy ces paroles, que l'au-
rore cōmençant à decouvrir son émail
i'ouys que ma compaignie s'en alloit par-
tir, & me sommoit de mon voyage. Cela
fut cause, que finissant mes discours, ie
pris congé d'elle, & la laissay plus morte
que viue, assise au pied du Chastanier où
elle arrousoit tout son beau visage de
larmes. *Fin du premier Livre.*



LA
METAMORPHOSE
 DV VERTVEUX,
 LIVRE SECOND.

S O M M A I R E.

Icy se meût vne dispute, sçauoir si par la force des paroles les transmurations se peuuent faire, ou non. Vne fille impudique deuiet amoureuse d'Acrise, & par ses enchante-mens le transforme en serpent, pour n'auoir voulu consentir à ses desordonnez appetits.



HE ne fus pas si fasché, bien-aymez Lecteurs, au premier & second iour de mō voyage d'auoir laissé ma Cloris, (le pourtrait de laquelle ne pouuoit s'effacer de mes yeux ains seruoit de perpetuel obiect à mō entendemēt) que ie le fus de m'estre mis, sās y pēser en la cōpagnie de gēs perdus, insolēs, debordez en toute sorte de vices, & les paroles desquels indiscrettes & impudētes, me des-

36 *La Metamorph. du Vertueux,*
plaisoient plus que ne faisoient le coaccement des grenouilles, que si par fois ils vouloient mettre fin à leurs ennuyeux discours, ils commençoient à dire des chansons si impudiques & sales, que i estois cōtraint ou de me boucher les aureilles, ou de m'esloigner de eux. Mais à la parfin au troisieme iour ayant decouvert de grād matin certains Hermites qui venoient de saint Iacques de Galice, & tiroient droit à Rome, ie m'accostay d'eux: ils estoient huit de compagnie, & entr'autres il y auoit vn vieillard, la cheueleure duquel estoit si blanche, & sa barbe si venerable, que ie ne pouuois me saouler de le regarder: tous les autres de sa suite portoient plustost l habit de religieux, que de Pelerins, deux desquels auoient la mine d'estre issus de bon lieu, tant à ouyr leurs discours, qu'à voir leur maniere de faire. D'abord il me sembla d'estre éclairé d'un nouveau Soleil, m'estant ioint à la compagnie de ceux-cy: tellemēt qu'après les auoir saluez, & ayant appris d'eux qu'ils s'alloient à Rome, ils s'offrirent à moy pour cōpagnons, avec tant de courtoisie, & d'honneur, qu'ils rendoient assez de preue & de leur merite, & de leur vertu. Je fus infiniment ioyeux de ceste

heureuse rencontre, & m'accostât de ce bon vieillard, pris la hardiesse de luy demander, d'où il venoit, lequel, avec vne grace admirable, pour satisfaire à ma curiosité me fit vn long discours de tout le voyage qu'il auoit fait, tant en France, qu'en Espagne, descriuât toutes les Provinces l'vne apres l'autre si exactement, que ie ne sçay, si les cartes de Ptolomee, me les eussēt mieux demōstrees: De plus il auoit vne si parfaite cognoissance de l'histoire, qu'ores il m'alleguoit plusieurs traits pris des commentaires de Iules Cesar, & d'Appian Alexandrin, & ores me discourroit de ce qui s'estoit passé par plusieurs annees, & avec vn grand contentement me parloit de regagner deux iournees de chemin, que i'auois perdues en la compagnie de ces gens dissolus, & dignes du nom des bestes irraisonnables, plustost que de celuy d'homme. Nous auions employé presque vn demy iour en tous ces deuis, & si à peine me sembloit-il y auoir passé vne heure entiere, si grand estoit le plaisir que i'y auois pris. Nous nous arrestames donc en vne hostellerie, où nous fumes assez bien traitez au disner, & n'en peusmes partir si tost, que nous eussions bien vou-

38 *La Metamorph. du Vertueux,*
lu, pour les affaires qu'un de nostre com-
pagnie auoit en ce lieu. Apres le disner
vne des filles du logis commença de
prédre vn luth à la main, lequel elle pin-
ça si mignardement, que ses airs furent
capables d'attirer ceux de la compagnie,
voire plusieurs des voisins qui accou-
roient au logis, espris de ceste harmonie,
laquelle les tenoit comme ravis avec au-
tant de merueille que d'attention. Car
la douce voix de ceste fille, qu'elle ma-
rioit aux accords de cest instrumēt, char-
moit tellement l'oreille des escoutans,
qu'ils estoient entierement attachéz à la
mignardise de ses fredons, sur tout quād
elle commença de chanter ce premier
couplet d'un sonnet de Petrarque.

Giunto m'ha amor tra belle, è crude brac-
cia.

*Entre des bras cruels & beaux Amour m'a
ioinct*

Puis repetant le dernier vers avec vne
grace merueilleuse:

Il me glio è, ch'io mi mora amando, è
taccia.

*Il me vaut mieux mourir en ayant, &
me taire.*

Elle se fit tellement admirer de moy,
que ie croyois plustost son esprit an-

gelique qu'humain : Apres auoir finy ceste chāson, elle fit la reuerence & donna son luth à vne autre ieune fille sa compagne, laquelle se mist tout aussi tost à ioüier: mais avec beaucoup plus d'adrefse, & de perfection, car elle touchoit les cordes si doucemēt qu'il est du tout impossible de mieux faire, de maniere que tous ceux de la compagnie furent charmez, lors qu'elle commença ceste chanson.

*Quando il soaue mio fide conforto. &c,
Lors que mon doux, & fidele confort*

Et apres.

*Io piango, & ella il volto
Con le sue man mi asciuga, è poi sospira,
Dolcemente, è s'adira.*

*Con parole, che i sassi romper ponno,
E dopo questo si par t' ella, è il sonno*

*Je pleure plein d'amour à mon desaduan-
tage*

*Lors qu'elle de ses mains m'essuis le vi-
sage.*

*Je sousspire en mon mal, & elle s'enaigrit,
Ces propos couroucez peuent fendre les ro-
ches.*

*Quand ie la vois languir, le souci m'amaigrit
Et elle fuit de moy quand ie viens aux
approches.*

Lequel couplet fut par elle repeté avec tant de grace, & d'harmonie, qu'il tira les larmes des yeux de tous ceux qui l'ouyrēt chanter. Quoy fait, ô vertueux & galāds ieunes hommes, dit l'hoste, ie suis fasché de ce que ie n'ay eu le moyē de vous traiter avec toutes les viandes du monde: car pour celles que ie vous ay donnees ie ne vous en demande aucū payement. Ainsi bien que ie le priaſſe de tout mon possible, de prendre de nostre argent, il n'en voulut iamais rien faire, ains tout au contraire, nous pria fort instamment de passer ceste iournee en son logis: Mais le vieillard (les paroles duquel nous estoiet tout autant de conseils) estant resolu de passer outre, nous nous mismes en chemin à sa suasion, bien qu'au grand regret de nostre hoste, & de tous ceux qui nous suiuoient en nostre voyage, lesquels ne tenoient autre discours tout du long du chemin que de la galantise de ces deux filles. Mais moy, qui la nuit d'aparauant auoit veu en songe ma Cloris toute pensue & faschee, ie ne pouuois me resoudre à autre chose qu'aux plaintes, tellement qu'à chaque pas que ie faisois son idee se presentoit à mes yeux. Et bien que le bon vieillard (lequel outre la

grande sagesse qui reluisoit en luy, ne manquoit pas d'experience en toutes choses pour les diuers dangers que durant sa ieunesse il auoit encourus) cogneut aucunement le mal qui me possédoit : ce nonobstant ie ne laissois pas de le cacher le plus que ie pouuois pour couper chemin au soupçon, & pour m'oster cette fantaisie de l'ame, ie commençay à discourir sur le bel esprit de ces deux ieunes filles que nous auions ouyes, demandant au vieillard, comme entendoit il ce vers qu'une d'entre elles auoit chanté:

Con parole che i sassi romper pouno.

Et s'il croyoit, que les paroles eussent tant de force que de pouuoir rompre les pierres. Alors le vieillard me repliqua, que cela se deuoit entendre des charmes de la vertu, à laquelle, selon le dire du mesme Poëte, rien n'estoit impossible.

Null' al mond' è, che non possino versi

Egli aspidi incantar fanno in lor note.

Tout ce qu'on void ça bas, cede aux charmes flatteurs.

Et aux cris venimeux des Aspics enchanteurs.

Virgile en dit de mesme.

42 *La Metamorph. du Vertueux,*

*Des charmes enchanteurs la puissance incon-
nuë*

Peut attirer çà bas du plus haut de la nuë

*Le flambeau de Latone, & leurs enchan-
temens*

*Qui changerent iadis les compagnons d'U-
lisse*

*Quand Circe leur fit voir l'effect de sa ma-
lice,*

Ont mille euencemens.

Toutesfois (cōtinua cest hōneſte hōme) ne voyez vous pas, que ſi nous nous arreſtons au dire des Poëtes, nous aurōs bien de la peine à cognoiſtre ce qui eſt de la verite, ſi ce n'eſt que nous nous arreſtiōs au ſens myſtique, & allegorique: car tout ainſi que les compagnons d'Ulisse, furent changez en beſtes brutes par les charmes de l'enchantereffe Circé: tout de meſme les hommes luxurieux, & adonnez à toute ſorte de voluptez, font eſchange de la vertu avec le vice, par le moyen de leurs appetis deſordonnez, & brutaux: & c'eſt ainſi que le Poëte l'entend. Mais de croire que ce fut vne tranſmutation réelle, telle que celle de la femme de Loth en vne ſtatuë de ſel, ou de la baguette de Moyſe en ſerpent, ce ſeroit ſ'abuſer grandemēt. Il n'y a point

*Carmina, vel
caelo poſſunt
deducere Lu-
nam
Carminibus
Circes ſocios
mutauit Uliſ-
ſis.
Virg.
Eclog. 8.*

*Gen. 19.
Exod. 7.*

de doute, respondit alors vn ieune homme des nostres, que toutes ces transmutations furent faites par la Toute-puissance diuine, & sans y adiouster aucunes paroles. On ne peut nier aussi que les Mages de Pharaon, qui transmuerent semblablement les baguettes en serpens, le firent par la vertu des paroles, veu mesme que la sainte Escriture le tesmoigne en ces termes: *Fecerunt etiam ipsi per incantationes Aegyptiacas, & arcana quædam similiter*: Et puis qui ne sçait que les enchantemens se font avec paroles, le Prophete le tesmoignant ainsi: *Sicut aspidis surdæ, & obturantis aures suas, quæ non audit vocem incantãtis venefici, incantantis sapienter?* Par où il faut conclurre, & parce que les Poëtes en ont escrit, que la force des paroles sur les enchantemens est du tout grande. O avec combien de cõtentemēt ouys-ie de si belles preuues, & combien le docte discours de ce ieune homme m'agrea, ie fus encore plus reiouy quand le vieillard reprit ainsi son discours. C'est la verité que tes raisons semblent vray semblables: mais si est ce pourtant qu'elles ne contentent pas ma demande, laquelle ne vise à autre chose, qu'à sçauoir: Si parle moyẽ des paroles vne

Psal. 57.

44 *La Metamorph. du Vertueux,*
chose se peut transmuer en l'autre, & non
par vn sens mystique, ainsi que le Poëte
l'entend, lors qu'il parle des compagnõs
d'Ulisse: ou bien parla seule apparence,
comme firent les Mages de Pharaon, car
ils peurent bien faire paroistre serpens la
baguette, mais non pas la transmuer, cõ-
me fit Moysè la sienne. Alors vn autre
ieune homme se tournant vers ce bon
vieillard: Cõme est-il possible, luy dit-il,
ô mon Pere, que la trãsmutation de ceste
baguette, ne fut qu'en simple apparen-
ce, puis que l'escriture nous telmoigne
tout le contraire, disant. Que les Mages
firët tout de mesme que Moysè auoit fait.
Que si la transmutation de la baguette
de Moysè fut vraye & reelle, ne s'ensuit-
pas que la leur la deuoit estre aussi: La
sainte Escriture, respondit le bon hõme,
ne d'escrit pas tousiours la chose, selon
l'essence de la verité, ains suiuant l'opi-
nion de ceux-là qui sont presens, comme
par exemple, lors que la glorieuse Vierge
Mere de nostre Sauueur Iesus-Christ,
treuant son fils bien aymé dans le Tem-
ple, luy dit: *Fili quid fecisti nobis hic, ecce ego*
et Pater tuus dolentes querebamus te; Il ne
falloit pas inferer par là que Ioseph fust
son Pere, ains croire que la Vierge luy

disoit cela, parce qu'elle sçauoit bien que les Iuifs auoyent ceste opinion, & le croyoient. Ainsi lisons nous dans Sainct Matthieu que Herode fust fort fasché, Matth. c. lors que la Danceresse luy demanda le chef de Sainct Iean, quoy qu'il ne peût que bien difficilement s'en attrister, ayãt desia faict ce mauuais dessein à part l'oy, selon que Sainct Hierosme le demonstre fort bien en ses Commentaires: tellemēt que ce n'estoit qu'une tristesse masquee. Tout de mesme puis-ie dire veritablement, que lors que le Diable supposoit des serpens au lieu des baguettes par les Magiciens de Pharaon, les assistans ne prenoyent pas garde de quelle façon cela se faisoit: mais ils voyoient bien qu'il aduenoit de mesme de ceste baguette, que de celle de Moyse. A cause dequoy la Saincte Escriture dit, qu'ils firent ce que Moyse auoit faict, mais en apparence: *Fecerunt similiter*, dit-elle, & non pas *fecerunt simile*, donnant à cognoistre, que c'estoit vrayement, vne apparence, mais non vne existence. Il est bien vray que Sainct Augustin au troiesme liure de la Trinité, chap. 7. & 8. remarque, qu'ils pouuoient bien transmuer leurs baguettes en serpent, non seulement par existen-

de Recognit.

ce, mais aussi essentiellement, non par la puissance du Diable, mais par la volonté de Dieu: car comme dit Clement en son troisieme liure: Les Diables firent ceste metamorphose par illusion de sens. Mais quoy que s'en soit, sans refuter ny le dire de Saint Augustin, ny de la Glose, ie demeure ferme en mon opinion, qui est, Que les paroles n'ont point de vertu pour transmuier vne chose en vne autre, (toutefois ie n'entends pas parler de l'ineffable Sacrement de l'Autel, ains de la force des paroles considerees en elles mesmes, & nõ de celles que Dieu a ordonnees.) A cecy les deux ieunes hommes respondirent par ensemble: Que dirons nous donc de tant de transformations que les Poëtes n'aduouent pas seulement auoir esté faictes, mais aussi les Philosophes, & qui plus est les Chrestiens? Ne lisons nous pas en la vie des Saints Peres, qu'une ieune femme fust changee en iument: & en la vie de Saint Cyprian, qui parauant estoit Magicien, ne se lit il pas que toutes les fois que son compagnon Aglaius vouloit aller treuver Sainte Iustine, il se transmuitoit en oiseau, & prenoit plusieurs autres formes semblables? A cecy, dit le vieillard,

nous respondrons , que les paroles de Sainct Augustin , en son liure & chapitre dixhuitiesme de la Cité de Dieu, se peuvent entendre, entant que cela se faisoit en idee, & en songe, comme il arriue bien souuent à ces femmes , lesquelles songent par fois qu'elles sont transportees d vn lieu à l'autre , reellement & de faict, bien qu'elles demeurent fermes & immobiles en vne mesme place, comme il appert par plusieurs decret. Quelques vns mesme, (bien que ne chāgeans point ny d'estre ny de forme accoustumee) ils paroissent neantmoins aux assistans par operatiō du Diable ores chats, ores cheuaux: toutefois ceste illusion n'aduient pas à tous les regardans, veu que ceste fille, qui sembloit estre iument, estant emmenee à ce saint Abbé, il ne la vid en autre forme qu'en la sienne naturelle. Que si quelqu'vn me demande , comme est-il possible qu'une fille qui paroist iument, & qui ne l'est pas, porte neantmoins vn aussi pesant fardeau que scauroit porter vn cheual? Je responds avec saint Augustin, lors qu'il parle du Pere de Prestantius changé en cheual, que le Diable opere à cest effect, & supplée au defaut de force de la personne,

Decret. caus.
26. quest. 5.
cap. Episcopi

48 *La Metamorph. du Vertueux,*
selon qu'elle en a besoin. Comme par exemple, si elle est grande & robuste, il luy donne tant moins de force, & tant plus si elle foible & petite. Et bien que Pline tienne pour impossible la transmutation de l'homme en loup, ce nonobstant Olaus Magnus rapporte plusieurs autoritez, par lesquelles il preuue que cela est autrefois aduenu au pays de Suede & de Pruse. Entre autres exemples il allegue celuy d'un ieune homme, lequel voulant monstrier à vne certaine femme (qui ne le pouuoit croire) que toutes les fois que bon luy sembloit, il luy estoit facile de se changer en loup, il parust tout à l'heure en ceste forme hideuse, le poil herissé, le regard affreux, la gorge beante, de maniere que les mâtins luy courant apres, il prit la fuite, & se defendit avec vne telle rage, qu'il resista quelque temps aux atteintes des dogues: mais à la parfin, il ne peut pas se defendre si bien, qu'il ne perdit vn œil en ce combat: tellement qu'ayant repris sa premiere forme, il fust tousiours borgne du depuis. Nous pouuons rapporter à ce propos ce qui escrit Dorothee de Nabuchodonosor, disant que par permission de Dieu, qu'il vouloit rabaïsser son trop grand orgueil, il fut changé

Histor. natu.
lib. 7. cap. 22.

lib. 18. in fine.

In Synopsi.

changé moitié en bœuf, & moitié en lion, & bien que les sacrez Canons, & les SS. Docteurs ne soient d'accord touchât ceste transmutation, nous disons neantmoins, que quand à l'estre, elle pouuoit estre veritable, mais non en apparence.

Bref, nous pouuons conclurre selon nostre premiere proposition: Que les paroles n'ont point de force, pour trāsformer les choses, & que ce que le Poëte a dit, ç'a esté par figure, & pour monstrier que les passions de l'ame, exprimees par vne riche eloquence, sont capables d'esmouuoir à pitié les cœurs plus barbares, & de fendre les roches par maniere de dire.

C'est ainsi que l'entēd le Comique quād il dit. *Hæc verba, me hercule, vna falsa lacrimula, quàm oculos terendo miserè vix expresserit, resinguet, & te ultro accusabis, & eis dabis ultro supplicium.* *Terent. in Ennu.*

Il est bien vray que selon le dire de S. Augustin, toutes transformations se peuuent faire par permission de Dieu, les iustes iugemens duquel sont lettres closes à nous, & patētes à luy. Ce bon Vieillard auoit ainsi parlé, lors que s'apperceuant que la fin de nostre iournee, & de nostre voyage s'approchoit, il finist son discours, auquel ie pris vn merueilleux

50 *La Metamorph. du Vertueux,*
plaisir. Arriué que ie fus à Rome, ie pris
congé de ma compagnie à mon grand
regret, & apres auoir visité les lieux
saincts m'en allé droit à Naples, pour y
chercher le logis de ceux, lesquels me de-
uoient rendre mon argent, & qui m'e-
stoient debiteurs. Mais i'en euen bien de la
peine à le treuuer. Toutefois parce qu'ils
estoyent des plus grands de la ville, & que
leur qualité ne cedit en rien à celle des
premiers Gentils hommes du pays, ie re-
cogmus sur vn grand portail les armoi-
ries de mes Ayeuls, sçauoir, vn tronc d'o-
ranger, & trois rameaux ensemble, avec
cette deuise, prise de Iob : PRÆCISVM
RVR SVM VIRESCIT.

C. 17. 14.

Quoy voyant, ie me resouuins de mon
ancienne extraction, & de la noblesse de
mes ayeuls, mais venant à considerer
d'autre part que i'estois en si pauure
equipage, & que l'habit que ie portois
sur moy ne valloit pas beaucoup, ie flot-
tois entre l'esperoir & la crainte, ne sça-
chant si ie deuois entrer ou non. Apres
plusieurs longues considerations, m'ad-
uisant que les ornemens d'honneur, &
d'amour m'embelissoient assez : & que
i'appartenois à la premiere Dame du
Monde, qui ne faisoit estat d'autres do-

rures que de celles de la vertu, ny d'autres brillans, que de ceux de la gloire, ie forçay ma resolution à consentir à ce que le deuoir lui dictoit, & rēdis graces à Dieu de ce que mon hōneur estoit sans tache, & que ie ne faisois trophee que des parures du vray biē. Ainsi la larme à l'œil, & les souspirs enclos dedās l'ame apres que i'eu heurté à la porte, ie vis venir à moy vn seruiteur qui mesurant ma cōdition à mon habit, & croyant que ie demandois l'aumosne, me renuoya comme vn pauure gueux. Ce renuoy ne m'empescha pas de heurter pour la secōde fois hardiment & sans crainte de persōne iusqu'à ce qu'un autre seruiteur vint à moy, & me presenta vne piece de pain, laquelle il m'offrit comme en colere. Mais moy qui n'auois pas fait vn si long voyage, pour si peu, considerant que pour auoir ce que ie demandois il me falloit vser d'artifice, & de patiēce, ie fleschis sous les rigueurs de la necessité. Ie ne peus neātmoins me tenir de luy dire, **Q**ue i'estois venu pour autre suiect, que pour vne piece de pain, sur quoi il me demāda, qui i'estois, d'où ie venois & pour qu'elle occasiō ie l'importunois ainsi: Tu le sçauras vne autre fois, luy di-ie alors, & il n'est pas besoin que ie te le

52 *La Metamorph. du Vertueux,*
diemaintenant, sçachez seulement que ie
viens ceans pour parler à Monsieur d'af-
faires de grande importance. Il n'y a per-
sonne à la maison (me repartit il alors)
qu'une sienne fille, deux seruanes & moy
tous les autres sont allez hors la ville se
promener avec Monsieur, ie croy qu'ils
ne seront icy que sur le soir. N'y a-t-il pas
moyen (luy respondi-ie) que ie les atten-
de en la maison avec toy, Bien difficile-
ment, me dit-il, sans la permission de la
fille, toutefois pour l'amour de toy ie
m'en vay l'en prier. A l'heure il s'en alla
parler à elle, & peu apres me vint dire de
sa part qu'elle en estoit contente, & que
i'entraffe: Ce que ie fis, & apres auoir
passé par plusieurs chambres, & anti-
chambres, i'entray finalement en la sien-
ne, où luy ayant fait vne reuerence telle
que ie l'auois apprise aux montagnes de
l'Appénin ie luy fis en peu de mots tout
le recit de mon voyage, & luy dis, com-
me ie n'estois venu à autre intention que
pour parler à son Pere. Elle me voyant
d'abord si pauurement vestu, & plustost
semblable à vn Satyre qu'à vn homme de
ville, ne fit point de semblant de me re-
garder, ains me tenāt à mespris, comme
chose vile & abiecte, faisoit la dedaigneu-

le, & pendânt que ie luy parlois, ores elle mettoit son mouchoir à la bouche, ores me voyât si grossier & sauuage, elle branloit la teste: Mais la grandeur de mon courage qui n'auoit rien de commun avec la bassesse de ma cōdition me fit resfoudre à ne m'estonner point pour tout cela: tellement que me resfouenant du Prouerbe qui dit, *Qu'un asne se frotte bien contre l'autre pres d'une muraille*, ie m' hazarday de luy parler ainsi. Dites moy de grace, Madamoiselle, quel arbre croyez-vous plus noble ou le laurier qui ne perd iamais sa verdure ny son odeur, ou la vigne qui change avec les saisons, & gist comme morte par terre. Elle qui n'auoit pas d'entendement de reste, & qui toutefois se croioit estre la seule, qui n'auoit point sa pareille en sçauoir, ne sçachant pas à quel dessein ie luy faisois ceste question, me fit responce, qu'elle prisoit plus la vigne que le laurier, pour autant que son fruit n'estoit pas si doux que celui de la vigne. Ne vous ennuyez donc pas, luy repliquay- ie, de me voir si grossier, & brutal en apparence, ains persuadez-vous que sous vne escorce si rude, sont cachez de beaux reiettons, lesquels promettent de porter de bons fruits. Ceste

54 *La Metamorph. du Vertueux,*
mienne conclusion fust vn peu cinique,
& luy fit changer de couleur: tellement
qu'elle commanda tout à l'heure au ser-
uiteur de me donner vn siege, & tout ce
qui me feroit besoin en attendāt son pe-
re, & ainsi print congé de moy, me par-
lant vn peu plus modestement qu'elle
n'auoit fait du commencement. Cepen-
dant ce ieune homme, qui m'auoit re-
ceu à la porte avec tant de courtoisie
m'entretint iusqu'au retour de Mōsieur,
lequel ne tarda gueres à venir, fuiuy
d vn grand train, & ayant en sa compa-
gnie plusieurs tant estrangers, que de sa
maison.

A peine fust-il entré, qu'on luy ra-
conta mon arriuee, de laquelle il m'in-
terrogea fort long temps, iusqu'à ce
qu'il apprit de moy, Que ce n'estoit pas
l'argent qui m'auoit amené vers luy: ains
le seul desir que i'auois de recognoistre
les parens de mes deuāciens & les miens,
de l'extraction desquels ie luy discours
assez amplement. Si tost qu'il reconnut
au vray, que ie l'attouchois de parenta-
ge, & que son ayeul, & le mien auoient
esté freres, & nōurris en la mesme mai-
son, les larmes luy vindrent aux yeux de
de telle façon, ne pouuant se tenir, ny de

m'embrasser, ny de s'aduouier mon re-
deuable de tout ce que ie luy demandois.
par mes papiers, il dit à tous ceux de sa
maison que i'estois de son sang, & com-
manda qu'ils eussent à me traiter & hon-
norer comme sa propre personne, il en-
joignit de surplus à quelques vns de ses
seruiteurs d'aller leuer des estoifes chez
le marchand, pour me faire des habits.
Alors me resouuenant des paroles, que
ma bien aymee Cloris m'auoit dites,
(Que quand ie me verrois vne fois riche,
ie ne me contenterois pas d'estre vestu
simplement, ains que ie voudrois auoir
des somptueux habits) ie n'en voulus
iamais prendre d'autres, que les miens,
lesquels ie fis bien nettoyer, & m'estant
laué depuis la teste iusqu'aux pieds,
pour effacer la noirceur que le Soleil
m'auoit causé: ie me semblois aussi beau
que le Berger Coridon quand il di-
soit:

*Je ne suis pas si laid, nagueres au ri-
uage
Comme dans un miroir i'ay veu mon beau
visage.*

*Nec sum a-
dèd informis
nuper me in
lucore vidi.
Ecloga. 10.*

Mais pour plaire à ma bonne fortune, ie

56 *La Metamorph. du Vertueux,*
desprisois tout ce qui sembloit bon à au-
truy, me cōtentant d'aggreer à ce que ma
belle Cloris aduouoit, le souuenir de la-
quelle sembloit seruir de poignant ai-
guillon à mes soucis, & aux afflictions
qui me suruindrent depuis. Car vous
auez à sçauoir, Lecteurs, que comme
i'ay dit cy deuant, n'ayant iamais voulu
prendre d'autres habits, que ceux que
i'auois portez avec moy: le soir m'estant
mis à table avec Monsieur, Madame &
sa fille, ils auoient tousiours les yeux at-
tachez sur moy, comme sur vn autre Pa-
ris, ores regardant mes cheueux anne-
lez, & de couleur chastaniere, tantost mō
teint qui n'estoit ny trop blanc ny trop
brun, ores le poil folet de ma premiere
barbe, & tantost mes yeux amoureux, &
desquels ceste fille esperdue se sentoit
nauree, comme de deux poignantes fa-
gettes. Elle ne faisoit mētion neantmoins
icy de ma bonne mine, ny de la grace que
i'auois en mes discours, ny de toutes les
autres perfections, qui releuent vne bel-
le ame. Et qui ne sçait que tout ainsi
qu'vne pomme bien que grosse, & d'vne
belle couleur, si neantmoins elle est ai-
gre & de peu de goust, elle est par conse-
quent de peu de valeur: de mesme en est.

il de l'homme ou de la femme Je veux qu'ils soient beaux en apparence, & semblables à vn may du printemps, on les tient neantmoins pour grossiers, & rustaux, s'ils n'ont quelque grace en leurs paroles & façons de faire. Mais qu'est ce que ie fais? ô bien aymé Lecteur, ne me tiendras-tu pas pour vn indiscret de me louer de la sorte? Possible ceste loüange que ie me donne à moy mesme te seruira elle d'occasion pour te gauffer de moy, mais ie te prie, par la force qu'un vertueux Amour peut imprimer dans vn cœur genereux, que tu pardonnes à ces miennes paroles, & que tu ne me croyes pas si peu discret, biẽ que i'aye esté nourry & élevé aux montaignes de l'Appennin. Scaches donc, que ce que i'escriis n'est à autre intention, que pour te proposer les commencemens de l'ardente Amour laquelle contre mon gré se presente à moy, & aux yeux de celle là, à laquelle ie donne ces flammes, & qui n'est pas moins amoureuse de moy que Echo l'estoit iadis de Narcisse, car tous les appas, & les œillades que comme vn nouveau Soleil elle m'élançe, comme sur la neige, me sont autant d'indices du feu qui ne cesse de la brusler. Car ne se con-

58 *La Metamorph. du Vertueux,*
tentant pas de m'enuoyer de soulpirs, &
des attraits, pour messagers de sa grand'
amour, elle me tesmoigne par escrit, ce
que l'hōneur & la honte luy defendēt de
me dire de bouche, tãtoft m'escriuāt vne
lettre, tãtoft vne autre, & les mettant tou-
tes sur l'oreiller de mon liēt: En la premie-
re lettre que i'y treuuay, elle me décou-
uroit sa passion & sa volonté tout à fait, &
avec tant de priuauté que i'en auois hon-
te moy mesme. Quant à la seconde, ie ne
daignay de la lire m'estant apperceu que
c'estoit vn amour lascif que le sien, Qu'il
n'auoit point de frein, ains se laissoit por-
ter au courāt de ses appetis desordōnez.
Ces desdains ne furent pas si grands, que
les impudicques atteintes auxquelles elle
s'estoit laissée gagner, ne fussēt encores
plus violentes, tellemēt qu'elles la porte-
rent si auant, que de me venir voir en la
chãbre où ie couchois. Moy qui ne pou-
uois dormir de toute la nuict, & qui ne
cessois de songer au souuenir de ma che-
re Cloris, oyant ouurir l'huis petit à petit
(lequel ie n'auois pas accoustumé de fer-
mer) & ayant peur d'abord, ie cōmençay
d'hausser la teste & de demander à basse
voix, qui estoit là: Mais on ne m'eust pas
si tost respondu, que ie me sentis accolé

de pres, & ouys vne voix, qui me disoit, Dors tu encores ma chere ame? Le fus encore bien plus effrayé, lors que me reculant en arriere, elle me dit pour la seconde fois: Quoy, qui te fait auoir peur? me crois-tu estre quelque ombre sortie d'enfer? non, non, sçache, que ie suis celle à qui l'exces de l'amour que ie te porte fait franchir tant de dangers pour te venir voir.

Ah cruel! que t'ay-ie fait, que tu me vueille faire mourir? mes lāgueurs n'ont elles point de force sur toy? mes cris ne sont-ils pas capables de te fleschir à pitié? & mes flammes assez ardantes pour fondre ta glace? malheureuse que ie suis! où est-ce que le destin m'appelle? Respons moy ie te prie: Mais hélas! tu es inexorable à mes cris! ie me plains, mais que me seruent ces plaintes, si on les esteint au plus ardent de mon grand Amour? Le pleure: mais pourquoy? si mes larmes seruent de risée à autruy? Les souspirs qui luy estouffoient la parole, ne luy permirent pas de parler d'auantage, ains se laissant cheoir toute pasmee dessus son lict, elle redoubla ses plaintes plus que iamais, apres auoir re-

60 *La Metamorph. du Vertueux,*
pris haleine. C'est icy, cher Lecteur, qu'il m'est bien difficile de l'exprimer en quelques extremitez ie me treuuay pour lors: car peu s'en fallust, que la pitié ne me força d'adherer à sa volonté. Miserable condition des mortels! que les glissades du peché sont coulantes! & combien peruerfes nos inclinatiõs qui s'y laissent porter si facilement! O qu'il est bien plus aysé de vaincre les plus fiers ennemis, que les passions amoureuses, & que la victoire de soy mesme est bien plus grande que celle d'autruy, puis que l'homme qui se sçait commander n'a rien de commun avec les autres hommes, ains s'auoisine d'autant plus pres du ciel, que son esprit est éloigné des choses terrestres. L'experience le m'apprend assez: à moy, di-ie, qui pour ne point gauchir à l'honneur, ny à la vraye vertu, ay nagueres esté trauersé de tant d'orages, desquels neantmoins ie me suis eschappé, aymant mieux m'offrir à mille morts, que souffrir qu'il aduint de ma part que ma Cloris receut le moindre tort que ce fust, contre la foy que ie luy ay iuree si saintement.

Peu apres, qu'elle commença de donner relasche à ses passions, ie m'appro-

chay d'elle, & luy dis, Voulez-vous, Mademoiselle, porter quelque respect à vostre honneur & au mien? Voulez-vous pouruoir à ma seureté? Permettez, ie vous prie, que ie meure plustost que de me porter à vn acte, duquel ie me repentirois à iamais. Ie ne doute pas que vous n'aymez, & ie ne refuse point de vous aimer aussi, pourueu que ce soit d'un amour chaste, qui n'ayt rien de lascif, & qui ne soit aucunement hors des bornes de l'honneur & de la vertu, laquelle ne peut estre sans los, tout ainsi que le vice sans deshonneur. Ce qui me fait croire, que ce que vous faictes, ce n'est qu'un faux semblant, pour me seruir de pierre de touche, & qu'il est impossible à vne ame si releuee que la vostre de faire bresche, voire de penser à souiller sa pudicité de la moindre tache. Car vous scauez assez qu'en ces effects si honteux & blasmables, les dangers y sont aussi communs que les repentirs, lesquels s'entresuiuent ensemble, & ne vont iamais l'un sans l'autre. Puis quand ainsi seroit, que vous seriez libre de tout danger, quel suiect auez vous de vous adresser à moy, plustost qu'à quelqu'un des seruiteurs de vostre pere, lesquels ne se ressentiront pas si tost

Ceste folle passion nous arreste en des lieux ou nous talonnét des malheurs, qui nous font couler en pleurs l'humour de nostre vie.
Voyez la fable de Galatee.

62 *La Metamorph. du Vertueux,*
du mal, qui leur en pourroit aduenir, cō-
me ie ferois, si ie m'étois vne fois laiffé dé-
baucher à mes passiõs, auxquelles ie tâche
de resister courageusement. Si l'amour
que vous me portez est si grāde que vous
ne pouuez viure sans moi, que ferez-vous
quād ie seray mort? Ie voulois passer plus
oultre, mais m'apperceuant qu'on faisoit
du bruit à la porte, i'eu peur, & demeuray
paisible, sans dire mot, iusqu'à ce que l'im-
pudique partit fort faschee & mal contē-
te de moy. Quelques iours se passerent,
durāt lesquels elle tascha par tous moyēs
de feindre ceste rage que l'Amour luy al-
lumoit de plus fort dedans l'ame, & les
impressions de laquelle esto yēt trop for-
tes pour ceder si soudainemēt à ceste pas-
sion qu'elle auoit si long tēps couuee. Le
lendemain ie cōmēçay de parler à son pe-
re (bien que non sans crainte) des deniers
dont il estoit questiō. Quoy voyant il se
resolut de faire en sorte, que de me rete-
nir en sa maison, & de ne me point rēdre
mō argēt, que par maniere de dot, & avec
cōditiō que i'espouserois sa fille, & ne fe-
rois ailleurs ma demeure qu'en la ville de
Naples, & dās son logis. O folles & auares
richesses, si vos cōuoitises ont tāt de pou-
voir sur les cœurs de ceux qui ne sçauent

que c'est de la vraye vertu : comme est-il possible que le vertueux puisse courre apres vos ambitieux appetis, & vous rechercher parmi tant d'orages & de trauerfes? Ie voy bien que c'est : Tout ainsi que selõ le dire du Poete, l'Amour & la Maiesté ne peuuēt subsister ensemble, ny demeurer en vn mesme siege: De mesme les pensees hautes & releuees ne cõpatissent iamais avec les courages lasches & poltrõs. Toutefois pour satisfaire à sa volonte, ie me disois estre fort cõtent de ce qu'il me proposoit, pourueu que tel fut le plaisir de ma mere, bien que ien'eusse autre intention dãs l'ame, que de porter mõ corps où i'auois le cœur. Nous le conclusmes donc ainsi par ensemble, & le iour de mõ depart s'approchant, il aduint qu'estant prest à me cõucher, & ayant à cest effect biẽ fermé les portes, ie me mis sur mõ liẽt & cõmençay à dormir d'vn profõd sommeil sans me douter de riẽ: mais alors que i'y pensois le moins, voici ceste passiõnee qui me vint treuuer, & entre par vne certaine porte, de laquelle ie ne m'estois pas apperceu. Ie vous laisse à penser si elle ne fut pas bien aise de me voir si à souhaiẽt tout nud, car ie croy qu'elle m'auoit tellement assoupi les sens, que ie ne la sentoie pas, biẽ qu'elle fut à mõ costé toute nue.

*Non bene cõ-
ueniunt, nec
in vna sede
morantur
Maiestas &
Amor.*

Cependant ie repousois d'un si doux sommeil sur l'idée de Cloris, me voyant libre de tous soucis, charmé du sommeil, & du souuenir de ma Dame, qui insensible à ce qu'on me faisoit : Finalement m'esueillant en sursaut, ie me treuuy les bras liez avec des rameaux de lierre. O débordez plaisirs, & contētemens illicites que vous rendez obstinees les ames, que vous auez de force sur les cœurs, lors que vos passions s'en font vne fois emparees! Perfides, n estes vous pas semblables à celuy, qui se voyant au dernier desespoir s'obstine de plus fort à la mort, lors qu'il reconnoist la rigueur du supplice estre d'autant plus cruel & insupportable. Ceste impudique obstinee en ses lascifs appetits me le montre assez, des liens de laquelle me voyant les mains estreintes, comme d'un venimeux couleuvre, ie me iette de mon liēt en bas, & pantelant de colere contre elle, luy fais vne telle inuectiue. Dōcques lasciuie que tu es, ce sont là des effects de ton amour? Doncques tu m'apprens maintenant que ces torrēs de larmes où nagueres tu te noyois, ruisseloient des yeux d'une putain, & non d'une fille d'honneur, & tant de souspirs messagers de tes folles amours que ton

cœur

*Sentit amans
sua damna
fore, tamen
heret in illis.
Ouid. Trist.*

cœur passionné de luxure, portoit à mes yeux; me dōnoient à cognoistre ta villainie, & ce feu de paillardie que tu cachois pour en mettre les flammes au vent, les chaleurs en euidence, & les cendres au tombeau de ton honneur, duquel tu veux faire les funerailles. Miserable que tu es, deuois-tu pas parauant sonder l'essence de mon amour, recognoistre qu'il estoit saint, & non te faire acroire qu'il ne respiroit que pour saouler tes brutaux appetits? Tes larmes, & tes soupirs ne me desplaisoient pas au commencement, car i'en deriuois la source d'vn vertueux hōneur, non d'vne furieuse luxure: Mais puis que les effets m'apprennent maintenant le contraire, ie porte vn grand regret en mon ame, de ce que i'en eu compassiō: Toutesfois l'Amour ne veut point estre blasmee, pour estre vn accident qui n'est pas incompatible avec les loix de Nature, & auquel nous deons commander, comme hommes, & l'appeller fureur, lors qu'il nous veut esgarer tant soit peu de voyes de la raison.

Ton Amour estoit donc furieux, & par consequent indigne d'estre prisé, puis que ses elancemēs couroient à bride abbatue apres le vice, sans s'arrester au cen-

66 *La Metamorph. du Vertueux,*
tre du vray & solide bien: furieux, di ie,
puis que ses appetis le desbauchoient à
sa volonté, & que semblable à vne gi-
rouette, il se tournoit au moindre vent.
O vertueuse Cloris, c'est maintenant
que ie recognois la saincteté de ton A-
mour! Hé que ie suis miserable de t'auoir
delaisé, ô vase de pudicité! pour venir
treuver ce cloaque d'ordure, & ceste
sentine de lubricité laquelle faisant tro-
phee de sa beauté, de sa race, de ses riches
habits, & de ses honneurs, ne cognoist
pas, que son cœur est vne retraite à tous
vices. Elle ne fait pas comme toy, ô bel-
le Ame, qui te vantes, non des dons du
corps, mais de ceux de l'esprit: aussi te
tiens-ic, comme vn autre Semele, & el-
le comme vne Iunon, lors qu'elle luy
parloit en forme de vache. Que mainte-
nant ceste insolente se die issuë de nobles
ayeuls, pourueu que tu paroisse auoir
pris ton extraction de gens d'honneur?
Que ses beaux habits l'enorgueillissent,
pourueu que tu sois parée tousiours des
riches ornemens de vertu, & que tu
portes escrite la pudicité sur ton front.
Qu'elle ne respire qu'apres des hon-
neurs muables, & inconstans: pour-
ueu que tu n'aspire qu'à vne gloire,

que nyle temps, ny l'enuie ne peuuent effacer.

Méchante que tu estois, de penser que ton impudique beauté peût enlacer vn courage si genereux que le mien? Ne sçauois-tu point que les choses periffables, ne sont pas reelles, & que par cōsequent le vray amour ne pouuoit naistre des richesses, ou que si ces biens mondains, desquels on faict tant de cas, luy donnoient l'estre, & l'existence, il n'estoit pas vray amour, à proprement parler. Aussi tu te trompois de croire, que ie t'aymassé, ou pour tes moyens, ou pour seruir à ces appasts, desquels tu te faisois si prodigue en mon endroit. Il est vray, que ie ne puis nier d'estre sorty d'vn mesme tige que toy, mais tu dois sçauoir aussi, qu'en vn mesme arbre se cueille diuerses pommes, & differentes en goust. Et quand il me faudroit confesser que i'ay les racines aussi sterilles que toy, tu serois contrainte de m'aduouër, que par le moyen de ma Cloris, les rameaux de cest arbre porteroient de bons fruidts. Je parlois de la sorte; lors qu'elle vaincuë d'impatience & ne pouuant me re-

68 *La Metamorph. du Vertueux,*
garder plus long temps, interrompit
mon discours, & me dit. C'est vn grand
cas, que i'ay aymé vn homme si sauua-
ge, que cestuy-cy, né dans les montai-
gnes, & nourry parmy les bestes brutes.
Il m'appartient bien aussi d'en auoir le
traictement que i'en reçois, car ie de-
uois considerer, que ta condition estoit
pire que celle des bestes, lesquelles ne
different d'avec toy, qu'en ce seulement
qu'elles ont vn seul vice, là où tu les à to^o
ioints ensemble. Car tu n'es pas seule-
ment cruel, ains d'auantage inhumain,
inciuil, grossier, vilain, & qui me pen-
ses faire accroire avec ton asnerie villageoise,
que la vertu, de laquelle tu n'as entamé
que l'escorce, consiste au peu de cour-
toisie & de ciuilité qu'on remarque en
toy. Va t'en donc d'icy vilain, va cruel
vers celle qui ne sçauroit donner de l'a-
mour aux bestes mesmes, & qui est desti-
nee de porter sur elle tous tes defauts, &
imperfections: Elle vomit ces outrages
contre moy, avec tant de fureur, & de
rage (changeant toute son amour en
hayne) que Phedre n'eust iamais en si
grande hayne Hyppolite. Ce pendant
le iour commençant à paroistre, &
tous ceux de la maison à se leuer: elle

grosse de colere, & surprise d'une soudaine fièvre s'alla ietter sur son lict, se roulant d'une part & d'autre, comme si elle eust esté frenetique, mais sans me foudrier de tout cela, ie fis tous mes aprests pour partir le lendemain, & fus en tel soucy tout le reste du iour, que chaque heure me sembloit vne année : Mais miserable que i'estois, croyois-ie d'eschapper des lacets de ceste furieuse Tygresse sans en recevoir quelque offense, non, non, il ne se pouvoit faire, le destin vouloit que ie fusse puny pour auoir delaisné ma Cloris, laquelle ie ne deuois iamais abandonner. C'est icy, benins Lecteurs, que ie vous prie d'auoir pitié de mon affliction, & de voir la fin de la Tragedie.

La nuit que croyois estre la dernière à mon plus grand contentement, m'estant allé coucher non en ma chambre, ains en celle de ce seruiteur, qui m'affectionnoit tant, comme ie vous ay desia dit, ie me mis à dormir apres auoir songé long temps à part moy, & pensé aux grandes perfections de ma Cloris, qui me faisoient conceuoir vne hayne d'autant plus grande, contre ceste Lais impudique. A peine commençay ie de

Quid. au deu-
iesme de sa
Metamorph.
it, que la
raison du
sõmeil estoit
sans huitz,
pour mon-
trer, que du-
rant le repos,
nos sens sont
entièrement as-
soupis, que
nous ne sen-
tons aucun
bruit. Voy
ce qu'en dit
Virgile en
son sixiesme
de l'Eneide.

dormir, qu'il me sembla la voir toute
passe & affligee, couchee de son long
sur vn petit liët, & tirant à la mort, ces
yeux tristes & languissans m'inuitoient
à plaindre son affliction, & son beau vi-
sage, ou son teint accoustumé ne relui-
soit plus, m'émouuoit à telle pitié, qu'à
peine me pouuois-ie refoudre à la regar-
der d'auantage, iusqu'à ce qu'ayant ietté
ma veüe dessus sa bouche, ie m'apper-
ceui, qu'elle en faisoit sortir ces paroles
avec mille souspirs amoureux. Garde
moy quelque temps, & si tu veux em-
pesche que ie ne meure pas: Que vous
mouriez, luy di-ie alors, ma Maistresse?
Voudriez-vous biẽ quitter ceste vie sans
moy, ie ne le sçauois croire: où si cela
est, ie vous prie de me dire au vray, pour
qu'elle occasion vous ne voulez plus vi-
ure: C'est, respondit elle, parce que non
content de t'en estre allé contre mon
gré, encores ne t'en veux-tu pas retour-
ner: Ie ne le veux-pas! ô Dieu que ne
vous est-il possible de cognoistre ma vo-
lonté, & que si i'auois le pouuoir, vous
en verriez bien tost des effects: puis
que ie ne desire autre que vous: Suiuez-
moy, & vous le verrez. A l'heure elle
me prit par la main, & ainsi me vou-

lant tirer hors du liêt, il me sembla voir vne cheneuiere de laquelle sortoit vn lōg & gros serpent, lequel s'elançant sur mon dos, m'estreignit si fort la gorge, les bras, & les iambes, que ie ne me pouuois aussi peu mouuoir qu'vn autre Lacon, ains demeuroid immobile, comme vne pierre. O moy malheureuse, se me disoit elle, tu ne veux doncq' pas que ie meure, mon cher Acrise ? Ceste voix m'entra si auant dans le cœur & avec tant de sueur, & de peine, que pantelant de peur, vn soudain frisson me saisist, lequel s'augmenta de plus fort, quand m'estant retourné du costé de mon compagnon, pour luy faire recit de mon songe, ie ne le treuuy point dedans le liêt. Ainsi m'efforçant de l'appeller à haute voix, & redoublant mes cris de tout mon possible, à l'instant mesme ie vis la chambre toute en feu, par la porte de laquelle qui estoit assez large entra vne grande vache hideuse, & espouventable à la veuë, avec la fille impudique amoureuse de moy.

Croyez-moy ie vous prie, Lecteurs, & ne pensez pas, que ie vous raconte des fables, ains des veritez,

que mes propres yeux ont apperceuës , & desquels ma plume fait foy. Je puis dire que ie fus à ce coup tellement effrayé que demeurāt sur la place plustost mort que vif, la frayeur deffendit à mon iugement de se recognoistre foy mesme. Mes sens l'espreuerent assez, desquels ie fus alors entierement priué, excepté de la veuë, car il me fut loisible de voir tout ce que ie m'en vay vous raconter maintenant. Si tost que ceste ieune fille, plus lasciue que ie n'eusse iamais creu, fut entree dedans la chambre, forcence de colere, & de rage, il me sembla qu'elle parla de la façon à ceste vache. Ma chere, & bien aymee Mere, ie vous ay desia dit, comme ce barbare, venu nagueres du creux des montaignes de l'Apennin, ose bien se faire accroire, qu'il s'en retournera en ses deserts sauuages & inhabitez apres m'auoir fait vn affront, & pour y faire gloire de ma honte. A cette occasion ie vous prie maintenant autant qu'il m'est possible, que si iamais les desirs de venger. vne perfidie lasche, vous ont possédé, vous le montriez à cest' heure, le changeant en forme de beste, puis qu'il est indigne de viure parmy les hommes, estant d'vn na-

turel si grossier & brutal, qu'il n'a iamais appris que c'est que de la douceur, ie sçay bien que l'amitié que ie vous ay portee de tout temps, vous oblige à ce faire, & à ne souffrir point, que ie sois le iouet de cest estrangier, & qu'une humeur si barbare que la sienne, ayt tant soit peu d'avantage sur moy. Vous m'avez fait d'autres plaisirs, desquels, ie ne me suis iamais monstree ingrate, & espere qu'il en sera de mesme de cestuy cy, car ne pensez - pas qu'à l'aduenir vous ayez iamais faite de rien, aussi peu que par le passé; Punissant ce déloyal d'un supplice digne de son merite, ie vous en seray si redeuable, qu'un tel bienfait ne s'effacera iamais de ma souuenance. Sus d'oc, ne tardez plus d'affliger cest ingrat, les deportemens & sottises duquel me sont insupportables, & trop cruelles. Donnez luy ie vous prie vne telle forme, que par le moyen d'icelle, il ressent vne infinité de blesseures, afin que les plaies qu'il receuera en son corps, luy soient beaucoup plus seignantes en l'ame. Que sert-il de me tant prier, respondit ce monstre sauuage, ne sçauiez vous pas que ie suis du tout à vostre seruice & qu'il n'y a rien au monde que ie ne

Voy le Liure intitulé,
Malleus Maleficarum. p. 2
q. 1. c. 12.
ou il est fait mention d'une semblable transformation.

74 *La Metamorph. du Vertueux,*
face pour vous, commandez & vous en
verrez des effets: car pour le grand de-
sir que j'ay de vous complaire, ie luy fe-
ray souffrir tant de mal, que vous mes-
me en aurez pitié, bien qu'il soit impossi-
ble de pouuoir saouler par assez de cruau-
té la hayne que vous luy portez. Ayant
ainsi parlé elle mit sur vn coffre qui
estoit au pied du liect, vne boette qu'el-
le auoit en la main, pleine de plusieurs
autres petites boettes à diuers onguents.
Quoy fait, elle m'envisagea vn fort long
temps, & roulant sur ma face ses yeux hi-
deux & malins, marmota sur moy ie ne
sçay quels enchantemens, & me cracha
par tout le corps, puis ouurant la boet-
te y prit d'vn certain onguent duquel
elle me frotta la gorge, & peignit sur les
extremitez de mon ventre le pourtraict
d'vn serpent si naïfement, qu'vn pein-
tre nel'eust sceu mieux tirer au naturel.
Alors ayant pris du fillet, elle m'en lia le
bras gauche, disant,

*D'vn simple fillet ie te lie
Le bras gauche que ie manie.*

Après prenant de l'onguent d'vne au-
tre boette avec le pouce, elle en oignit
le nœud du fillet, disant:

Voy dans O-
uide au 7. de
la Metamor-
phose les en-
chantemens
de Medee
deseris au
long.

*Puisse-tu felon, & sauvage
Changer de forme & de visage.*

Puis elle me l'aua les yeux d'une eau artificielle, disant,

*Qu'il change sa forme humaine
Et son visage benin
En la plus proche fontaine
Des hauts monts de l'Apennin.*

Et soudain elle me ceignit le col, les flancs, & les genoux de la peau d'un serpent, disant:

*Qu'il soit couuert par le dehors
De la despoüille venimeuse
D'un serpent, & que son corps
Se change en ceste forme hideuse.*

Ayant proferé ces mots, elle prit vne aiguille, & m'en picqua en sept diuers lieux de mon corps, sçauoir au front, en la gorge, en l'estomac, au nombril, en la iointure des cuisses, au genoüil, & aux pieds, disant

*Que durant le cours de sept Lunes
Il coure diuerses fortunes.*

Puis me mettant les deux bras en croix, elle dit:

*Que le sang de celle qu'il ayme,
Seul puisse detourner l'effort*

*Auxiliary can-
nit, secretaf-
que aduocat
artes.*

*Qui veut que par malheur extreme**Il soit tributaire du sort.*

Quoy fait, elle sortit, avec la perfide qui l'accompagnoit, le iour commençoit à se faire voir, lors ie me vis couché pres de ce ieune homme, que parauant ie n'auois sceu treuuer, ce qui me rēdit effrayé de telle sorte, qu'à peine pouuois-ie respirer. Ie l'éueillay dōcques, & voyant qu'il estoit grand iour, il se ietta du liēt en bas, & me dit: Hé! qu'avez-vous fait. le Soleil est desia bien auancé en sa course, & vous n'avez daigné de m'esveiller, la faute n'est pas à vous me respōdit-il, ains plustost à moy mesme, qui vous deuois appeller pour vous faire partir de grand matin. Ainsi ouurant la fenestre il commença à merégarder, & ayant horreur de me voir si passe, & si deffait, il me demanda si i estois malade, moy semblablement tout estonné ie l'interrogé à quelle occasion me disoit-il cela, que ie pensois me bien porter. Mais qui pouuoit bien estre que le songe triste & funeste que i auois fait m'auroit ainsi fait changer de couleur: Car, luy di-ie, i'ay eu ceste nuict vne vision la plus estrange qui se puisse dire, & à laquelle ie ne peux penser sans horreur, veu mesme que desia voulant t'en faire

recit, les poils se heriffent sur mon chef. Tu es bien fol, m'interrompit il alors, d'adiouster foy aux songes, qui ne sont que pure folie, & qui ne nous peuuent rien presager de certain. Apres ces paroles, nous changeasmes de discours, & ie commençay de m'habiller pour partir: tellement qu'ayant pris congé du Maître de la maison, & de tous ceux de la famille, ie me mis en chemin, tout sōgeard, & ne pensant à autre chose qu'à ceste vision, laquelle ie croyois ores pour chose vraye, ores pour fausse, tantost ne me cognoissant plus moy mesme, tantost m'estimant estre transmüé en quelque nouvelle forme. A quoy i'insistois avec opiniastreté, me resouuenant de la dispute que ce bon vieillard auoit eüe avec ces deux ieunes hommes qui m'accompagnoyent en mon voyage de Rome, où il auoit esté conclu, selon saint Augustin mesme, qu'une chose pouuoit en appareñce sembler transformee en vne autre par la force des enchantemens & des charmes: ce qui me faisoit craindre de telle sorte, qu'à tout coup iettant la veüe sur moy, i'auois ceste creance d'estre transmüé en vne autre forme, & ne pouuois me le persuader autrement: ce qui fut

78 *La Metamorph. du Vertueux,*
fut cause qu'estant pres de l'Apennin,
quelque soif que i'eusse, ie m'abstins tou-
iours de boire par les fontaines, me re-
souuenant qu'elle auoit dit,

*Qu'il change sa forme humaine
Et son visage benin
En la plus proche fontaine
Des hauts monts de l'Apennin.*

Ainsi apres auoir continué mon voyage,
par plusieurs iours, ie paruius à la ville,
* au champ de laquelle Catiline fut def-
fait & d'où ma chere Cloris estoit natiue,
ce qui m'occasionna d'y seiourner quel-
ques iours. Ie fus si ioyeux de voir le lieu
de sa naissance, & les mafures de sa mai-
son, que ie ne peux me tenir de m'escrier.
O murailles, que vous estes heureuses,
d'auoir veu dans vostre enclos ma bien
aymee Cloris: mais vous seriez bien plus
belles, & plus riches, si sa presence vous
honoroit maintenant, ou si ses beaux
yeux, qui ne voyoient que des forests, &
des solitudes, vous pouuoient lancer
la moindre œillade à present. Apres a-
uoir soupiré long temps en ces termes,
ie partis de la ville, & pris mon chemin à
costé de la riuiera. Ie n'eu pas fait enui-
ron vne lieuë, que de fortune vne cer-

Il entend
parler de Pi-
stoia, ville de
Toscane, l'e-
timologie de
ce mot est ti-
ree du Grec
πισος, qui
signifie foy,
par ou l'Au-
theur veut
donner à en-
tendre, que
Cloris ne pou-
uoit pas man-
quer d'estre
fidele à Acri-
se, puis qu'el-
le estoit nati-
ue d'une ville
qui prenoit
son nom de
la fidelité, &
que son beau
naturel la por-
toit d'incli-
nation à ceste
vertu.

tainne femme me vint à rencontre, portant deux sceaux plains d'eau qu'elle venoit de puiser d'un puits qui se voioit pres d'une petite maison: d'abord ie m'en approchay pour boire estât si alteré, que ie ne pouuois auoir mon haleine. Elle qui me vit si deffait & defiguré commença de me dire, que ie me gardasse bien d'en boire, qu'ayât chaud pour le chemin que j'auois fait, l'eau ne me feroit point de bien, ains me mettroit au hazard de ma vie, laquelle ie deuois conseruer, & y auoir plus d'esgard qu'à la soif qui m'alteroit tant: Alors ie luy respondis, que ie n'auois pas à faire de tout cela, que ie voulois boire, s'il luy plaisoit de me donner vn peu d'eau, ou à tout le moins rafraeschir la bouche, luy disant au reste qu'il me seroit impossible de faire vn pas autrement, sans mourir de soif par les chemins. L'importunité de mes paroles la contraignit à la parfin d'adherer à ma volonté, bien que contre son gré, veu mesme que me voyant obstiné à ma demande, & courre à ce qui m'estoit le plus defendu, elle me dit ces belles paroles, desquelles j'ay bien faict mon profit depuis: Qu'il est bien malaisé de faire croire à autruy ce qui luy est profitable: cc

» boy, ie le veux bien, mais Dieu vueille
 » que ce ne soit à ta ruine: quoy disant el-
 » le posa bas ses sceaux, & me laissa boire
 » tant que i'estanchay ma soif. Mais à peine
 eus-je paracheué de boire, que plus froid
 que glace ie me sentis perclus de tous
 mes membres. Miserable que ie suis, dis-
 ie alors, que veut dire cecy, n'est-ce pas
 vn commencement d'une nouvelle trans-
 formation? L'eau des puits & des fontai-
 nes n'est-ce pas vne mesme chose? & ces
 paroles de la Sainte Escriture n'en font
 elles pas foy? *Iesus s'assied sur la fontaine, qui
 neant moins n'estoit autre que le puits de Iacob:*
 Ainsi craquetant des dents, & tout gelé,
 bien qu'il fit fort chaud, ie m'allay met-
 tre à l'abry d'une petite muraille, où il y
 auoit reuerberation de Soleil, mais à pei-
 ne me fus-je assis, que ie sentis les ioinctu-
 res du bras gauche toutes retirees, & y
 portant la main tout à l'instant, ie treu-
 uay que c'estoit là où ceste vache enchā-
 teresse m'auoit lié avec du filet, lequel se
 referra comme la corde d'un luth. Misē-
 rable pourray-je bien raconter la cata-
 strophe de ceste piteuse tragedie; il le
 faut, & que vous en ayez pitié, Lecteurs,
 puis que le recit en est veritable. Ie fus
 encores bien plus estonné, lors qu'ayant
 rompu

Iacob cap. 4.

rompit ce filet, tous mes habits me cheurent du dos, de façon que ie me treuuy aussi nud, que lors que ie sortay du ventre de ma mere. Ce fut alors, que deuenant tout passe & deffaict, ie ne promis plus à mon espoir de voir le Soleil plus long temps: car comme ie voulus commencer à crier, vne soudaine frayeur me surprit, & me suffoqua tous les conduits. A l'heure mon cœur se resserra, mes bras changerent de forme, mes iambes se transmuerent en la queue d'vn horrible serpent, & mon chef n'eut plus ces cheveux, ce front, ces yeux, ce nez, & ceste bouche qui souloit auoir autre fois, ains des escailles, des cerceaux, & des aiguillons. P'auois beau me debatre durant ceste Metamorphose, & appeller les vns, & les autres à mon secours. C'estoit en vain, car en vn moment ie me treuuy transmué en la forme de cest animal, qui deceut nostre premiere mere.

Fin du second Liure.



LA
METAMORPHOSE
 DV VERTVEUX,
 LIVRE TROISIÈSME.

S O M M A I R E.

Tourmenté de diuerses sortes d'animaux , il s'entretient par plusieurs iours avec quelques Dames, oyt leurs discours, en fait recit, est porté en l'air par une Aigle , décrit en peu de mots tout le monde, s'arreste sur vn bref sommaire de Theologie fait par vn Berger, & finalement apres plusieurs fatigues, il reprend sa premiere forme, & s'en vauenoir sa Cloris.

Sentence
 Tragique.
 Voy. Strob.
 Ser. 105. tom.
 2. Sup. fin.



E prouerbe par lequel vn Philosophe moral, donna iadis à entendre, que les faueurs de la Fortune se cassoient tout ainsi que le verre, n'a pas be-

soin d'autre preuve, pour plus grande assurance de sa vérité, que de celle dont tu fais essay maintenant, ô pauvre Acrise, lequel possédant entièrement le cœur d'une Dame, que tu cherissois plus que toy-mesme, & les vertus de laquelle estoient inseparables d'avec ton amour: vois tes esperances abatues, tes desseins amortis, tes honneurs rabaissez, & ton corps despoüillé de sa premiere forme pour paroistre avec celle d'un hideux serpent. Miserable que i'estois, à quoy pensois-je, lors qu'au lieu de remuer les bras, les mains, & les pieds, ie me vis sur l'herbe enlacé de mille nœuds, avec vne telle frayeur, que i'enuie vn stile plus haut que le mien, pour te descrire Lecteur, les diuerses conceptions que i'eu pour lors, desquelles neantmoins ie te feray ce récit tant pour satisfaire à ta curiosité, qu'à ma iuste douleur. Ie ne sçauois, quand vne si soudaine metamorphose se fit de moy, si ie deuois croire d'auoir pris vne autre forme que celle d'homme, mais ie vois bien d'autre part que ie n'auois plus ce chef, ces bras & ces pieds, qui me faisoient croi-

84 *La Metamorph. du Vertueux,*
re homme, & que par consequent
ie ne me pouuois dire autre qu'une be-
ste brute. De maniere que tout eston-
né & la nature ne m'ayant pas de-
nié la force de discourir à part moy,
plus ie pensois à cest estrange acci-
dent, plus i'auois de peine à m'y resou-
dre. L'hideuse & effroyable forme en
laquelle ie me voyois transformé, ne
mè permettant pas ny de soupirer ny
de me soulager par larmes en mon de-
sastre, ie ne laissois pas d'auoir du res-
sentiment dans l'ame, & de me souuenir
du changement de ma condition: Que
ie n'estois plus celuy que ie soulois estre,
Que ie ne me cognoissois plus pour
homme, ains viuois parmy les deserts en
la compagnie des bestes.

Tellement qu'il me souuint qu'un iour
entre autres, ainsi que ie considerois
mon estre, ie me pris à faire ceste plain-
te. O malheureux que ie suis, ne pou-
uois ie pas prendre vne plus belle for-
me que cette-cy? A tout le moins si i'eus-
se esté changée en vache comme Io, en
Ourse comme Caliste, ou en asne com-

Io fut fille de
Imachus,
Roy des Ar-
gues, de la-
quelle Iupi-
ter estant
qu'en dit Oui.

amoureux elle fut par luy transformée en vache, Voy ce
au premier de sa Metamorph.

Caliste fille
de Licaon, laquelle fut semblablement aymée de Iupiter, &
changée en Ourse, & depuis en vn signe celeste. Ouid. liu. 1.

me Apulee , ie n'aurois point horreur de moy mesme , & viurois sans crainte d'estre assailly des passans, là où tous me dressent des embusches. Aussi à qui pouuoit estre vtile ceste mienne transformation? à personne. Car ne sçait on pas que cest animal venimeux & reptile est fuy d'vn chacun : & qu'il porte quant & soy l'aiguillon de la mort? Encore si celle pour l'amour de laquelle ie supporte iustement ceste peine me pouuoit regarder sans auoir peur de moy , ie me consolerois en mon mal: Mais comme sera-t-il possible que ie la voye, sans qu'elle me fuye, comme luy pourray-ie parler , ou luy enuoyer des lettres à mon nom , comme faisoit la dolente Io à son pere? O cruelle pouuois-tu par tes enchantemens faire vne plus estrange metamorphose de moy? N'as-tu pas bien monstré par tes charmes, que tu te voulois vanger à bon es-cient, me rendant ennemy, d'amy que i'estois? Infortuné que ie suis ie ne puis maintenant plaire à aucun : tous m'ont en haine , les autres animaux m'ont mesme en horreur. Mais quoy? la nature peut elle bien souffrir que tu

86 *La Metamorph. du Vertueux,*
m'ayes fait ce tort? meschante femme,
monstre de nature, serpent plus dange-
reux & plus venimeux que ie ne suis pas,
c'est maintenant que tu me fais reconnoi-
stre la verité de ce proverbe, *Que la mer, le
feu & la femme sont les trois maux desquels
on doit auoir plus de peur au monde.* A ce pro-
pos ceux là ne doiuent pas estre blas-
mez qui ont dit qu'elle estoit le prin-
cipe du peché, l'arme du diable, la tran-
sgression de la loy, la perdition des bon-
nes coustumes, le seminaire de tout
mal, la ruine de l'homme, qui traîne
tousiours la tentation apres soy, le sup-
plice ineuitable, le danger, le naufrage
& la perte, puis que le moindre de ses
regards est capable de nous liurer à la
mercy de mille supplices. Seirenes, qui
n'ont point de voix que pour nous
tromper, harpies deguisees qui n'ont
rien que l'exterieur, d'une vierge: Me-
duses qui changent les hommes en
pierres, & qui les rendent plus insen-
sibles que les rochers: Scyllés gloutons,
escueils dangereux, Sphinges, Tygres,
Chimeres, qui ne pouuez estre depein-
tes autrement que sous la figure d'une
femme. Je reuiens donc maintenant

à toy, nouvelle Circé, mais plus grande
 forciere qu'elle ne fut iamais: Que t'a-
 uois-ie fait pour me donner telle forme!
 Quelle faute auois-ie commise digne
 d'une punition si cruelle, & qui te peut
 emouuoir à m'enchâter en pleine nuit,
 & à charmer mes sens avec tant d'af-
 foupissement, que la parole me fut de-
 niee, ô plus sauuage que les bestes! de
 me punir de la sorte sans t'auoir iamais
 offensee, (si ce n'est possible que tu tien-
 nes la fidelité pour vne offense) tu ne
 manquois pas de cordeau ou de lacets
 pour m'estrangler, ny de poignard pour
 le fourrer dedans mon sein, ny de poison
 pour m'oster de ceste vie: Aussi ne sou-
 haittois ie que la mort. Quoy doncq?
 que tardois-tu plus long temps? que ne
 te baignois tu dans mon sang? que ne me
 mangeois-tu le cœur, pour vanger ta fe-
 lonnie sur moy? que ne t'acharnois-tu sur
 tout mon corps, au lieu de me trans-
 muer en la plus hideuse beste du monde,
 pour me faire auoir horreur de moy
 mesme à ma grande honte, & à la con-
 fusion de tous mes desseins? Sus donc
 es-tu saoulee maintenant? mon mal
 satisfait-il à ta cruauté? ma douleur

Il n'y a mes-
 chanceté,
 qu'une fem-
 me ne cōmet-
 te lors qu'elle,
 a tant soit
 peu d'auanta-
 ge sur celuy
 qui l'a zymee
 autrefois. Les
 vagues de la
 mer sont bié
 perilleuses,
 les tempestes
 bien effroya-
 bles & les
 flots irritez
 font horreur
 au Nocher.

Mais ce mō-
 strueux ani-
 mal cause pl^{us}
 de mal à l'hō-
 me, que ne
 font tous les
 monstres ma-
 rins aux au-
 tres poissons
 de la Mer.

88 *La Metamorph. du Vertueux,*
à ta perfidie? mon affliction à ta trahison?
nenny. Car ie croy que ceste ame barba-
re, de laquelle tu as monstté tant d'effets
ne sçauroit s'adoucir tant soit peu, quãd
elle me verroit estre le iouet des suppli-
ces les plus rigoureux. Impudique ne
voyois-ie pas bien, combien grandes
estoyent les prieres, que tu faisois à ceste
vieille forcierre, pour l'inciter à prendre
ceste vengeance de moy? Ris toy doncq
à ton ayse de mon malheur, & que mes
plaintes soient tous tes esbats, puis que
le destin le veut ainsi, & que mon opi-
nia treté me reserue à des si dures peines.
Mais infortuné, avec quelle langue par-
les tu? quelle piteuse voix fais tu reton-
ner maintenant? est-ce celle d'un hōme?
rien moins. Ce ne sont plus là ces mem-
bres qui t'embellissoient autrefois, ny
ceste peau qui couuroit ton corps, à qui
la despoüille d'un serpent tachetee de
diuerses couleurs, sert maintenant de pa-
rure. Ah Dieu! s'il m'est denié de mourir
en premiere forme, pourquoy ma peine
est elle plus cruelle, ou si ie ne dois point
mourir, pourquoy vis ie si affligé que ie
suis? Si la forme d'un serpēt m'est dōnee,
que n'ay ie à tout le moins la cognoi-

sance de ce qui est propre à sa nourriture. Il me souvient bien d'auoir ouy dire autresfois que les serpens se deuorent l'un l'autre quand ils n'ont de quoy manger: mais hélas! que ne leur fers-ie d'ocq maintenant de pasture? O misere qui n'a point sa semblable! Quoy? ne voyez-vous pas, ma Mere, que vous auez maintenant le moyen de conseruer ce tresor par vous recherché avec tant de conuoitise, puis que l'histoire nous fait foy, que c'estoit vn dragon, qui gardoit iadis les pommes d'or, duiardin des Hesperides, & qu'en l'isle de Colchos vn autre dragon, que Iason occit, defendoit semblablement la toison d'or? Ainsi à leur imitation ie garderay maintenant aux pieds de ces montaignes de l'Apenin, le tresor que vous m'auiez enuoyé chercher.

O belles plaines! ô agreables valees! ô forests verdoyantes! ô claires fontaines! ô murmurans ruisseaux! ô delicieux iardins! & vous ma belle Cloris, ne vous reuerray ie iamais, non, non, s'en est fait, car ie ne puis viure plus long temps. Puis quand ainsi seroit, quel plaisir auriez-vous de me voir de la sorte? Ne

Voy ce qu'en dit Ouide au 7. de sa Metamorph. Et cōme à l'ayde de Medee il assoupi le dragō & ainsi emporta la toison d'or.

90 *La Metamorph. du Vertueux,*
vous enfuiriez-vous pas ? ne me voudriez-vous point tuer ? ô que ie serois heureux, si ce bien me pouuoit aduenir, que de mourir d'une si belle main que la vostre ? mais pourquoy heureux, si tu ne me cognoissois pas ? Non, il vaut mieux que ie meure d'autre façon, iusqu'à ce que ces enchantemens ayent pris fin, ou que la faim m'ayt osté du monde.

Ayant parlé de la façon, ie demeuray long temps tout pensif, & immobile, restuant de moment en moment sur la cruauté de ceste impudique, sur le nom delaquelle ie faisois plusieurs allusions, qui ne marquoient assez sa cruauté: Car qui ne sçait portant le nom de Sylla, qui fut vn homme fort felon, & grand ennemy des bonnes loix, elle ne pouuoit estre gueres plus douce, tellement que i'accusois sa perfidie en ces mesmes termes. O Sylla que tu es cruelle! mais quoy ie profere plus de mots que ie n'en dis pas alors, car ceste seule syllabe de *si* m'eschappa, sans pouuoir dire autre chose, ce qui m'estoit fort facile, veu que les couleures ne siffent autre chose que ce *si*, lequel sembla seruir d'appel à plusieurs autres serpens. Mais deux entre autres au son de ce sifflement, ac-

coururent à moy, & iettant le feu par les yeux, commencerent à me menacer de leur aiguillon venimeux, & de m'af-faillir à gueulle ouuerte. Si tost que ie les eus detournez de loing, tant par la veuë, que par la senteur de leur venim dangereux & mortel, ie pensay à me sauuer le plus viste que ie peus. Alors l'vne d'entre eux, me coupant chemin, & s'eslançant sur moy, melia fort estroitement de sa queuë, iusqu'à ce que l'autre accourant au secours, ie me vis serré de si pres, qu'il ne me seruoit de tout rien de me debattre tant avec le chef, qu'avec la queuë pour m'en eschapper. Mais pourquoy vous entretiens- ie si long temps, ô Lecteurs, d'vn discours, qui n'est ny vtile, ny profitable? Qu'il vous suffise de sçauoir, que ie m'en allois estre la proye de leur venim, n'eust esté que quelques passans estans accourus aux hideux sifflemens, qu'ils oyoient d'vne part, & d'autres, ils se denouerent de moy, de peur qu'ils auoyent qu'on ne les tuaist: & ainsi ie m'eschappay. Cela n'empescha pas neantmoins, que peu apres ils ne se ruassent sur moy, qui restay tout sanglant de leurs naureures

Tout ainsi que les vertus sont enchainées par ensemble, les vices le sont aussi quelque fois: car c'est vn peché qui n'est iamais seul, & marche tousiours de peur avec quelque autre.

Ce combat ne fut pas si tost finy, que ie me vis assailly de nouveau de trois ou quatre hommes, qui me voyans serpen-ter par le milieu d'un chemin firent fonder sur moy vne telle gresle de cailloux, que me voyant attaqué de toutes parts, ô malheureux que tu es, dis-je alors, qu'il te faille sortir d'un danger, pour entrer en l'autre ! Comme ie parlois ainsi, ie m'aperceus qu'un de ces autres serpens, qui nagueres me poursuiuoient de si pres, fut mis en deux pieces, & party par le milieu du corps d'un coup de pierre qu'on luy rua sur l'eschiné. Ce fut alors, que ie me trainay d'une telle vitesse dans vn marescage proche de ce lieu, que ne paroissant en aucune façon, il me fut facile de m'exempter des coups. Ie n'eus pas esté là quelque tēps, que ie vis venir de loing des ieunes Dames, qui s'en alloient à la pourmenade, accompagnées de plusieurs ieunes gentils hommes : D'abord elles s'arrestèrent tout court à la veüe du premier serpent qu'on auoit tué, les naureures duquel paroissoient encores toutes sanglantes, & demandans à vn Villageois, que vouloient dire tant de serpens ensemble, elles s'amuserent long temps à les regarder, iusqu'à ce qu'une de ces Damoi-

selles iettant sa veuë sur moy, & voyant que i'auois quelques traicts qui me rendoyent different d'avec les autres: elle se prit à dire que i'estois vne Fée, tellement que me considerant encores de plus pres & avec plus d'attention, elle me contemploit avec tant de merueille & d'estonnement, qu'elle persistoit tousiours en sa premiere opinion, disant qu'il estoit impossible que les marques de pieté qui se voyoient en moy ne denotassent quelque chose d'humain, par où elle affermoit tousiours que i'estois plustost vne Fée qu'un serpent. Ne vous fiez pas à cela, dit pour lors vn de ces villageois, ces serpens sont tous sans doute d'une mesme engeance, & aussi venimeux l'un que l'autre. Quoy disant, il prit vne pierre, qu'il merua contre de toute sa force: de sorte que ne m'ayant atteint que bien peu, il m'estourdit tant seulement, & m'offensa le bout de la queuë. Ce fut pour lors qu'une de ces ieunes Dames nommee Arthemias, faschee contre ce rustaut elle luy parla de la façon: *Quet'a fait ce pauvre serpent, cruel que tu es, que tu le frappes avec tant d'inconsideration?* Rien, respondit-il, mais ne scauez-vous pas que c'est vn animal venimeux, & en-

94 *La Metamorph. du Vertueux,*
nemy des hommes. Ainsi, sans dire autre chose, il s'en alla à mon grand contentement, & des deux ieunes Dames, lesquelles pour me contempler plus à souhait, & pour recognoistre par quelque signe, si ceste opinion qu'ils auoyent de mon estre estoit veritable, s'estant assises par ensemble à l'ombre d'un arbre, furent long temps à me regarder. Mais tandis que ie me lechois ma playe avec la langue, voycy qu'un autre serpent accourt à moy, & s'eslance de plein saut, & avec vne rage incroyable. Ie suis bien asseuré que pour les diuerses blessures qui m'affoiblissoyēt i'estois mort sans doute, si ces honnestes Dames ne m'eussent derechef assisté, lesquelles sans craindre le venin, ny le sifflement, firent tant que l'attaquant à coups de cailloux, il me fut loisible de m'en depestrer avec le plus de vitesse que ie peuz. Ce qui m'esmeut le plus à pitié, ce fut l'inconuenient d'une de ces Dames, laquelle pour me defendre avec trop d'affection, heurta contre vne pierre, & se laissa cheoir par terre, en danger d'estre offencee par vn de ces hideux animaux, lequel s'alloit ietter sur elle, si la compagne ne l'eut defendue. Soudain il accourut encores vn ieune Gen-

tilhomme, lequel mettant l'espee à la main, l'en frappa si à point sur la teste, qu'il le mit à mort, & apres le tailla en plusieurs pieces. A l'heure il sortit vne si grande puanteur du corps de cet animal, que ces Dames furent contraintes s'en aller. Assurez-vous, dit alors ce ieune Gentilhomme, que ce serpent estoit fort dangereux, là où cestuy cy (disoit-il, parlant de moy) me semble n'auoir point de venim. Ce disant, sans auoir aucune peur, il me prit en sa main, laquelle ie luy leschay soudain avec ma langue, faisant plusieurs nœuds tout à l'entour de son bras, en signe de l'amitié que ie luy portois : dequoy tous ceux de la compagnie furent fort estonnez, & entre autres ceste ieune Dame, qui m'auoit parauant si bien defendu, non sans vne grande enuie de me manier. Elle n'osoit neãtmoins, iusqu'à ce que ce ieune homme qui me tenoit en main, luy disant qu'elle n'eust point de peur, elle commença de me toucher d'vne fleur. Elle me prit donc, enhardie de plus fort par les paroles de celuy qui me tenoit, qui l'asseuroit que i'estois vne beste apprivoisee, que ie ne manquois pas de discretion, & qu'il ne pouuoit croire que

96 *La Metamorph. du Vertueux,*
 sous la forme d'un serpent ie ne ca-
 chasse vn iugement humain. Ainsi elle
 commença de me manier ores la teste, o-
 res l'eschine, & treuuant que i'auois la
 peau fort delicate, outre que mon odeur
 ne luy sembloit point venimeuse, elle ne
 peut se tenir de me prendre entre ses bras,
 comme esprise de moy: tout de mesme
 que la belle Europe le fut iadis du faux
 Taureau. Les caresses qu'elle me faisoit
 estoient sans fin: car ne se contentant
 pas de me flatter, & de m'amadouer, elle
 me mit dans son sein, dequoy ie fus fort
 aise, & si me porta iusques dans la ville, où
 arriuee qu'elle fut, elle me monstrois à
 tous ceux qui luy venoyent à rencontre.
 Qui plus est, elle se tenoit si fiere de moy,
 que me voyant si appriuoisé elle me soi-
 gnoit fort curieusement, au grand eston-
 nement de tous ses voisins, qui depuis se-
 merent le bruiet par tout, que i'estois v-
 ne Fée, que sans doute ie promettois vn
 grand bien à la Dame à qui i'appartenois.
 Et de faict cela fut ainsi recognu par ces
 deux euenemens qui sen enuyirent,
 lesquels en augmentèrent le bruiet de
 plus fort. Le premier fut cestuy cy: Il ad-
 uint vn iour comme on vouloit tirer de
 l'eau, en vn certain puits, que la corde
 s'estant

Le scauoir
 mondain, à
 proprement
 parler, ne
 doit point es-
 tre qualifié
 du nô de scié-
 ce, puis qu'il
 sert d'obsta-
 cle à nos cõ-
 ceptions, em-
 pêche le res-
 pos de nostre
 ame, & nous
 distraict de la
 medication.
 S. Thom. qu.
 66. art. 2.

s'estant rōpuë, & la cruche cheute dedās, aucune le treuant en toute la maison qui l'a peut r auoir ny auéc des crochets, ny par aucun autre instrument : Ceste Damoiselle s'apochadu puits pour faire ses efforts, comme les autres, me tenant tousiours en main, car elle ne me laissoit iamais ny de iour ny de nuict. Ainsi ayāt pris en main la corde, au lieu de la cruche qu'elle pensoit d'atteindre, il aduint de bonne fortune, qu'elle en tira vne chaisne d'or de huict ou dix onces. chose qui fut tout aussi tost treuue pour vn grand miracle, & duquel on n'en attribuoit l'effect qu'à moy seul. Le second euenement fut tel. Il y auoit plus d'vn an que la mere gisoit au lict, malade d'vne fioure continuë, qui ne luy laissoit point de repos, tellement qu vn iour elle l'allant visiter, & me tenant en main. Regardez ma Mere, luy dit elle, le ioly animal que c'est. I'en'eus pas si tost ouy ces paroles, que luy voulant faire feste, ie m'essayay sur elle, d'vne grace, qui sembloit n'auoir rien de commun avec les bestes: Dequoy elle toute effrayee & ne pēsant à rien moins qu'à moy, elle en perdit la fioure de peur : Cela n'empescha pas que ie ne fusse bien battu: car tout à l'instāt

les seruantes & les domestiques se ietterent sur moy, & pour recompense me battirent si rudement, que sans le secours de ceste ieune fille qui ne faisoit autre chose que s'escrier i'eusse resté roide mort sur la place. Mais peu apres qu'on vint à considerer, combien grands estoient ces deux euenemens, lesquels on disoit n'estre aduenus que par mon moyen, & que la Dame de la maison m'estoit redeuable de la guerison de sa fieure, on se repentit de m'auoir battu, & depuis on me creut ou pour vne Fee, ou pour quelque Sybille. Ceste opinion les gaignoit de plus fort, lors qu'ils consideroient tous en general que ceste fille me portoit tant d'affection, qu'elle me tenoit pour vn esprit familier, estimant qu'elle ne pouuoit manquer, ny de richesses, ny de beauté, tât qu'elle m'auoit en son pouuoir. Ceste grande curiosité fut cause, qu'un iour vn fort galant homme, ie ne sçay si c'estoit son mary, vint avec elle, ensemble plusieurs autres, tant hommes que femmes, lesquelles la recognoissât pleine de ceste superstition qu'elle auoit de moy, vindrent à parler de la vanité du monde. Celuy que ie croyois son mary, fut le premier qui en eut

Platō souloit dire que la science qui manquoit de sagesse estoit que pour vne femme & qu'elle nuisoit au lieu de profiter.

rama le discours, lequel ie ne peüs ouyr à mon grand regret, par ce qu'elle, craignant la honte, qu'elle eut peu receuoir deuant la compagnie, me laissa tout seul dans sa chambre. Et par ce que le lendemain, ce mesme discours commencé deuoit estre traité au long ie me resolus de faire tout mō possible, pour y auoir part, & en ouyr la dispute, par ce que, ce que ie souhaitois le plus, c'estoit de sçauoir si ce que i'auois autres fois ouy dire & leu de l'asne d'or d'Apulee estoit veritable ou non.

Ainsi cest honnestes homme estant reuenu le iour suiuant il me voulut voir, par ce qu'on luy auoit fait recit que i'estois vn esprit familier, auquel ceste ieune Dament adioustoit pas peu de creance. Il ne pensoit pas neantmoins d'auoir vn tel auditeur que moy, ny qu'il fut possible que i'eusse le iugement de comprendre la matiere qu'il commença de traiter, assis a l'ombre d'vne treille & proche d'vne belle fontaine où ie me treuay. Tellement qu'apres m'auoir regardé

Volateranciant Suidas en son Antropologie afferme

qu'Antonio Alexandrin eut vn asne pour auditeur, lequel neantmoins faisoit les meimes fonctions, & comprenoit aussi bien qu'vn homme.

98 *La Metamorph. du Vertueux,*
fort long temps, & avec beaucoup
d'attention ; il commença sa harangue
en ces mesmes termes.

Bien que le discours que ie vous fis
hier, Messieurs, sur la vanité du monde
fut assez long, la journee neantmoins me
sembra trop courte pour traiter vne
matiere si ample, pour laquelle vous ex-
primer naïvement, les nerfs de mon es-
prit sont trop foibles, & les forces de
mon discours trop petites. Toutes fois
parce que ieremis hier la partie à ce iour
icy auquel ie vous promis d'en discourir:
selon que le temps & vostre patience le
me permettoient, ie me suis présenté
à vous pour m'acquiter de ma promes-
se, & pour vous dire, Que les princi-
paux poincts où la crainte du monde
aboutit, sous ceux-cy, De se glorifier
des richesses & des loüanges que le sot
populaire nous donne, bien que ces vers
d'un grand Poëte de nostre temps nous
apprennent, Que les ames courageuses
foulent aux pieds les perissables gran-
deurs, dedaignent les loüanges du vul-
gaire, & se ioüent des calomnies qu'on
leur met sus.

*Le faux honneur delecte , & la gloire
trompeuse
Rend les lasches esprits de soy mesme
amoureux,
Mais qu'est-ce qu'embrasser une vague
escumeuse,
Et heurter aux escueils des flots aduantu-
reux?*

Belle doctrine , Messieurs , & qui ne
consiste pas tant aux parolles qu'aux ef-
fets. Mais parauant que de la compren-
dre, il faut que vous sçachiez cōme il se
faut comporter pendant que la Fortu-
ne nous rit, ou qu'elle nous est escharse
de ses faueurs. Vous entendrez cecy
plus facilement par vn Dialogue que ie
m'en vay vous faire, où i introduiray vn
Vieillard parlant de la sorte à vn ieune
homme.

DIALOGUE.

V. **D**Y moy miserable ieune hom-
me , que feras-tu ? ne sçais-
tu pas qu'il te faudra mourir?

I. Ouy vraiment ie le sçay , & que
ie ne suis né que pour ceste derniere
fin.

» V. Mais qu'y a t'il de plus horrible que
 » la mort?

Voy. Se-
 necque.

Epist. 99. &
 79 ad Luci-
 linn.

» I. Toutes choses, & c'est vne grande er-
 » reur, de la nommer horrible que puis
 » qu'elle termine tous nos mal heurs.

» V. Quoy donc? n'aurois tu point de
 » peur s'il te falloit mourir mainte-
 » nant?

» I. Nenny, car l'effroy n'a point de pou-
 » voir sur vn cœur, qui sçait au vray
 » qu'il ne peut gauchir à cest extreme
 » accident.

» V. Tes responses m'estonnent fort: &
 » sur tout quand tu me replies que tu
 » ne redoutes point vne chose si hideuse
 » que la mort, laquelle les Sages ont
 » nommee le plus horrible de tous les
 » maux.

» I. Tes demandes me font biẽ plus eston-
 » ner quand tu me veux faire apprehen-
 » der vne chose que ie ne puis fuir.

» V. Tu as à partir de ce monde?

» I. Ien'en doute pas, aussi n'y suis-ie que
 » Pelerin.

» V. Tu quitteras cestuy cy pour en aller
 » habiter vn autre.

» I. Tant mieux, ie sortiray d'un labyrin-
 » the confus & perissable, pour entrer
 » en vn Royaume eternel.

V. Mais tu souffriras beaucoup en mourant? cc

I. C'est tout vn, les douleurs seront ou petites, ou grādes. Si elles sont petites, i'auray tant moins de peine à les supporter. Si elles sont grandes, ie ne manqueray pas de courage ny de constance. cc

V. Tu seras abandonné de tes plus grands amis en ceste derniere heure cc

I. Ie ne me soucie pas beaucoup de l'aide de des hommes pourueu que ie meure en la grace de Dieu. cc

V. Tu n'auras pas tant seulement vne goutte d'eau pour te rafraischir la bouche. cc

I. Celuy qui nourrit les petits corbeaux qui l'inuoquent ne permettra pas que ie meure de faim. cc

V. Tu mourras sans qu'aucun te console. cc

I. Qu'ay ie besoin de me consoler, si ce n'est avec Dieu? cc

V. On ne t'enueuilira point apres ta mort. cc

I. Au contraire ie ne puis manquer de sepulture, puis que toute la terre n'est qu'un sepulcre au respect du Ciel. cc

V. Tu seras la proye des oyseaux & des chiens? cc

» I. Que m'importe ne dois-ie pas estre la
 » pasture des vers, voire quand ie fe-
 » rois enclos dans vne tumbé toute de
 » pur or?

» V. Mais tu seras pendu, ou auras la teste
 » trenchée?

» I. Tant mieux, mon supplice ne fera pas
 » si grand.

» V. Quoy donc? tu n'apprehendes point
 » d'estre executé comme vn criminel, &
 » à ta grande honte & confusion?

» I. Ce ne me fera point de deshonneur,
 » ains beaucoup de merite de mourir in-
 » nocent. Que si c'est pour mon peché,
 » ma repentance couurira la honte, &
 » ma patience le deshonneur que i'en
 » puis encourre.

» V. Toute ta race en sera diffamee.

» I. Ouy par les meschans, mais non par
 » les gens de bien.

» V. Tu mourras ieune.

» I. Moins de mal auray-ie fait.

» V. Tu n'auras point en ce monde vn iour
 » de bon temps.

» I. Et qui est celuy qui se peut vanter d'a-
 » uoir eu iamais vne seule heure de re-
 » pos en ceste vie Non, non, ceste con-
 » sideration est trop foible pour m'e-
 » stonner, car ie ne manqueray pas de

L'hōme de
 bien ne se
 doit aucu-
 nement
 soucier du
 mépris
 que le vul-
 gaire fait
 deluy.

compagnons. " "

V. Tu viuras donc miserablement? " "

I. Tant plus volontiers prendray- ie- la mort en gré. " "

V. Tu seras pauvre. " "

I. Ce me fera vne instruction pour apprendre l'humilité. " "

V. Les maladies ne t'abandonneront jamais. " "

I. Si ie suis malade de corps, tant plus sain seray- ie d'entendement. " "

V. Tu seras boiteux. " "

I. J'apprendray par là à fuir les compagnies, & à ne perdre le temps çà & là. " "

V. Tu seras aueugle. " "

I. Ie ne verray point les folies du mōde. " "

V. Tu seras sourd. " "

I. J'auray tant plus de calme en mon entendement : car les vains discours n'auront point d'auantage sur luy, & ne pourront le distraire de la méditation. " "

V. Tu seras muet. " "

I. Et bien, ie seray exempt de calomnier mon prochain, & de mesdire deluy. " "

V. Tu seras louche, & donras subiect aux hommes de se rire de toy. " "

I. Qu'ils s'en rient tant qu'ils voudront, " "

» pourueu que ie souffre mon mal &
 » leurs gaulleries en patience.

» V. Tu seras bossu , difforme , contre-
 » fait & semblable à vn autre Ther-
 » site.

» I. La laideur du corps ne nuira point à la
 » beauté de mon ame.

» V. Tu te laisseras porter d'inclination à
 » des choses vicieuses, & deshonestes.

» I. L'art à quelque plus de force que la na-
 » ture, & l'odeur de la vertu a pouuoir
 » d'estouffer la mauuaise senteur du
 » vice.

» V. Tu n'auras point de parens.

» I. l'en seray d'autant plus heureux , car ie
 » ne souffriray pas les traueses, qu'on es-
 » preuue d'ordinaire pour l'amour d'eux.

» V. Les amis te defaudent.

» I. Ouy , mais ie ne defaudent pas à mes
 » amis.

» V. Les vertueux te fuiront.

» I. Qu'ils me fuient, pourueu qu'il me soit
 » permis de le suiure

» V. Aucun ne t'invitera ny aux festins, ny
 » aux danfes.

» I. Cela sera bien fait, aussi bien en ce lieu
 » là y a il plus à perdre qu'à gagner.

» V. Tu ne te verras iamais eleué en aucun
 » grade d'honneur.

I. Seneque m'apprendra de ne m'en sou-
cier pas beaucoup, car si ie suis sans di-
gnité, on ne m'en reputera pas indigne.

V. Les plus incapables d'estre esleuez
aux charges seront tes superieurs.

I. En cela, j'admireray la grande prou-
idence de Dieu, lequel s'est seruy des
moindres instrumens, pour le gouver-
nement de ce monde.

V. Le monde ne fera point d'estime de
toy, te voyant si vil, & abiect.

I. Il me fera plaisir car ie n'agree rien
tant que de luy desplaire.

V. Chacun te fera des affronts.

I. Je seray plus constant à les supporter,
qu'eux patiens à les faire.

V. Tu seras le iouiet des enfans.

I. Et qu'est-ce autre chose que la vie,
qu'un ieu d'enfans.

V. Mais finalement tu mourras.

I. Je n'attens autre chose, & ceste espe-
rance adoucit toutes mes amertumes.

V. Tu mourras.

I. Ce sera le corps qui mourra, non pas
l'ame.

V. Tu mourras.

I. Je sortiray d'une mort d'afflictions,
pour entrer en une vie de plaisirs.

V. Tu mourras.

» I. Que ie seray ayse quand tous mes vi-
 » ces mourront avec moy , & que ie
 » n'offenceray plus celuy qui m'a mis
 » au monde.

» V. Tu mourras.

» I. Que ie meure mille fois si faire se peut,
 » pourueu que i'aille voir ma vraye pa-
 » trie.

» V. Tu mourras.

» I. Puis que i'attends de moment en mo-
 » ment ceste derniere heure, pourquoy
 » en auray- ie peur?

» V. Tu mourras.

Seneque
 parlant à
 Lucilius
 luy dit,
 qu'il ren-
 dra plus
 de graces
 aux Dieux
 lors qu'ils
 le feront
 mourir que
 s'ils le fai-
 soient vi-
 ure long
 temps au
 monde.

» I. La consideration de la mort m'ap-
 » prend à me cognoistre en mon rien.

» V. Tu mourras.

» I. Si ie le pensois autrement, ie ne viurois
 » pas comme homme, car celuy qui ne
 » pense pas à la mort, est indigne de ce
 » beau nom.

» V. Tu mourras.

» I. La vie ne me fait voir que des larmes,
 » la mort ne me presentera que des
 » ris.

» V. Tu mourras.

» I. Ne feray, ie meurs tous les iours, tou-
 » tefois ie veux bien mourir, mais
 » d'vne mort, qui m'achemine à la
 » vie.

V. Tu mouras. cc

I. Je ne feray pas le premier, ny le dernier cc
 aussi. cc

V. Tu mouras. cc

I. Que ce discours m'est importun, que cc
 sert il de me repeter si souuent vne cc
 chose, que ie dois tenir pour la plus cc
 certaine, & pour la meilleure du mon- cc
 de, selon le iugement qu'en donna ia- cc
 dis vn Satyrique, lequel interrogé, cc
 Quelle chose estoit la meilleure pour cc
 l'homme, De ne naistre point, respon- cc
 dit-il, ou de mourir aussi tost qu'on est cc
 né. cc

V. Tu auras la fortune contraire. cc

I. Quem'en soucieray-ie, puis que tou- cc
 te chose est vanité. cc

V. Or tournons la medaille, & difons cc
 que la Fortune te sera fauorable. cc

I. Qu'elle le soit ie ne m'y fieray iamais: cc
 car c'est vne fille d'Amour, tous ceux cc
 qui couchent avec elle ne l'espousent cc
 pas. cc

V. Elle te comblera de tous ces biens. cc

I. Elle n'a point de biens, puis qu'ils sont cc
 perissables, & inconstans. cc

V. Elle t'ennoblira par l'extraction de cc
 tes ancestres. cc

I. J'en feray redeuable à mes parens, & cc

- » non à elle.
- » V. Elle t'enrichira.
- » I. Tant plus me donra elle d'occasion de
» faire du mal.
- » V. Tu feras respecté d'un chacun.
- » I. Tant plus auray-ie d'enuieux.
- » V. Tu commanderas aux autres.
- » I. Tant plus auray-ie de peine à commã-
» der à moy-mesme.
- » V. On tiendra tes discours pour doctes
» & beaux.
- » I. Il sera bien difficile d'en iuger à ceux
» qui les considerans, les croiront ores
» pour bien dicts, ores pour inutiles, & de
» peu de valeur.
- » V. Tu treuueras plusieurs qui te vou-
» dront rendre du seruice.
- » I. Ouy, mais i'en treuueray bien peu qui
» m'ayment fidèlement.
- » V. Tu te porteras tousiours bien.
- » I. Sçauoir si ie seray sain d'entendement?
» & si ceste santé ne me prouuera pas
» au vice.
- » V. Tu feras beau.
- » I. Je n'en seray pas pourtant beaucoup
» prisé.
- » V. Les Dames te verront volontiers.
- » I. Mais ceste beauté m'accroistra d'au-
» tant plus de soupçon & de ialousie.

- V. Elles te rechercheront d'amour. cc Euripid.
- I. Leur amour n'a point de fondement, cc
 puis qu'il ne s'appuye que sur l'incon- cc
 stance, & qu'elles ne sçauent ce qu'el- cc
 lesaiment. cc
- V. Elles t'enuoyeront des poulets. cc
- I. Je seray bien éceruelé si ie m'amuse à cc
 les lire. cc
- V. Ceteur sera beaucoup d'heur d'estre cc
 favorisees d'une seule de tes lettres. cc
- I. Voire, ô le grand heur, & qui ne confi- cc
 ste qu'en vne demie feuille de papier! cc
- V. Elles te feront des grands presens. cc
- I. Que ie seray sot si ie les reçois, puis que cc
 il me leur en faudra donner de plus cc
 grands, & si elles me croiront enco- cc
 res leur obligé. cc
- V. Les louanges qu'elles te donneront cc
 ne seront pas petites. cc
- I. Tant pis, Ce sera contre l'essence de la cc
 vraye vertu, laquelle se contente du cc
 milieu: Or est il que la femme apporte cc
 tousiours de l'excez ou aux louanges, cc
 ou aux blasmes qu'elle nous donne. cc
- V. Les Dames se dontont à toy comme cc
 tu voudras. cc
- I. Ceste proye me sera bien chere: & ie cc
 nel acheteray qu'à beaux deniers con- cc
 rans, ou au grand hazard de ma vie. V cc

- » V. Elles ne voudrôt de toy que ton seul
 » amour.
- » I. Elles me diront bien cela de bouche,
 » mais non pas de cœur.
- » V. Les promesses qu'elles t'e ferôt seront
 » grandes.
- » I. Tant moins auront elles d'effect, car
 » les promesses qui procedent ou d'un
 » extreme peril, ou d'un trop grand a-
 » mour, sont de peu de duree.
- » V. Tu te façonneras à toutes leurs cou-
 » stumes & manieres de viure.
- » I. Il est bien difficile de complaire à vne
 » femme qui se laisse plustost conduire
 » par sa fantaisie, que par l'amour mes-
 » me.
- » V. Tu les possederas entierement.
- » I. Ce bien est commun à tous ceux qui
 » le louent, & que la Fortune cherit.
- » V. Toutes tes actions seront agreables à
 » vn chacun
- » I. Mais ceste grace d'où prouiendra-elle?
 » sera-ce de Dieu, ou des hommes? De
 » Dieu, non: car la grace ne depend pas
 » de la Fortune: Si des hommes, ie vous
 » nie de pouuoir complaire à tous, puis
 » que leur iugement n'aboutit le plus
 » souuent que sur ce qui est imparfaict.
- » V. Tu seras vn grand homme de lettres.

» I. O vanité des vanitez, puis que tout lo-
 » gis pour petit qu'il soit, me peut suffire:
 » veu que, cōme dit Seneque, les logis ne
 » sont pas à nous, mais nous sōmes à eux.

» V. Tu auras plusieurs meutes de chiens.

» I. Tant plus cruel seray-ie de faire mou-
 » rir de faim les pauures, faits à la sem-
 » blance de Dieu, pour nourrir les bestes
 » irraisonnables.

» V. Les autours, tiercelets, esperuiers, &
 » autres oyseaux ne te manqueront pas
 » pour aller à la chasse.

» I. O que ie seray miserable de n'auoir
 » point d'autres esbats que les bestes!

» V. Tu auras de beaux & agreables iar-
 » dins pour t'y pourmener.

» I. Ils ne seront pas plus beaux que cest
 » Eden, où Dieu fut iadis offensé par
 » nostre premier Pere.

» V. Tu auras de grandes possessions.

» I. M. Crassus en auoit bien d'aussi gran-
 » des, & si neantmoins on ne treuua pas
 » vn seul poulice de terre, pour l'ēseuelir.

» V. Tu possèderas des thresors infinis.

» I. Que me seruira-il d'auoir autant d'or
 » que Midas, si comme luy ie suis con-
 » traint de mourir de faim?

» V. Tu seras le bien venu chez les grands
 » Monarques.

I. Il faut donc que pour me faire aymer
d'eux ie leur serue ou de boufon, ou de
mauuais conseiller, ce que ie ne scau-
rois faire qu'à regret.

V. Tu te verras suiuy d'un grand nom-
bre d'amis.

I. J'aymerois beaucoup mieux en auoir
moins, puis que la vraye amitié ne con-
siste pas en la quantité.

V. Tu cognoistras toutes les proprietéz
des simples.

I. Les herbes n'ont point de vertu pour
m'exempter de la mort.

V. Tu seras chery de tous, voire des be-
stes, & des animaux venimeux.

I. Que me seruira-il d'estre caressé des be-
stes, si ie suis deuoré par mes propres
vices, comme Acteon par ses chiens, &
si le ver de la conscience ne cesse de me
ronger.

V. Durant toute ta vie tu ne souffriras
aucune douleur, ains viuras tousiours
ioyeux, & content.

I. A Dieu ne plaise que cela soit, car si
durant ma vie ie n'auois point souffert
d'affliction, en mourant vne once de dou-
leur me peseroit autant que cét liures.

V. Tu seras bien heureux en ce monde,
& en l'autre.

» I. Cela ne peut estre : & nostre Sauueur
 » nous l'enseigne en ces mesmes ter-
 mes : *Malheur à vous, qui iouïssiez de tous*
 » *vos plaisirs en ce monde, & qui ne souffri-*
 » *rez que peine en l'autre.*

» V. Que veut dire donc que les hommes
 » pour vn peu de contentement s'aban-
 » donnent à des supplices eternels?

» I. Leur trop grande vanité leur cause
 » cela, tellement qu'ils n'ont iamais de
 » repos.

» V. le voudrois donc bien sçauoir, qu'est-
 » ce que vanité?

» I. C'est toute chose qui plaist à vne ame
 » vaine.

» V. Et qu'elle ame peut on appeller vai-
 » ne.

» I. Celle, qui fonde son esperance sur les
 » choses basses, & indignes d'un hom-
 » me.

» V. Qu'y a il de plus abiect en l'enten-
 » dement de l'homme?

» I. Ce qu'il souhaite le plus & qui luy ap-
 » porte moins de profit.

» V. Quelle est la vanité des vanitez?

Eccl. 1. 1. » I. De s'arrester à ce qui est perissable.

» V. Quel moyen auons nous pour fuir la
 » vanité?

» I. Je le diray en peu de mots: C'est, que

nous obseruons les commandemens⁶⁶ de Dieu. Voyla le seul moyen de nous faire paroistre vrays hommes: car faisant autrement, nous serons changez en bestes: tout de mesme, que ce serpēt que vous voyez là.

Telle fut la fin de leur Dialogue, qui me pleut merueilleusement sur tout, quand ie m'apperceue, qu'ils auoient recogneu ma transformation, & que i'auois esté doué de raison autrefois: Alors ceste ieune Damoiselle toute estonnee de ces parolles me prit, & me laissa cheoir sur vn amas de pierres qui estoient en vn sien iardin, de façon que m'estant froissé la teste, il me sembla que i'y laissay ce peu qui m'estoit resté de ceruelle, & par ce que ie ne pouuois me depestrer facilement du lieu où ie m'estois engagé fortuitement, ains m'y enueloppois de plus fort, cela fut cause que ie ne peüs ouyr la conclusion du discours que cest honneste homme auoit commencé: Ce n'estoit pas encores la fin de mon mal, vn plus grand desastre me pendoit sus: Car il aduint qu'vn gros chat s'estant pris garde à moy, se ietta dessus, & m'assaillit à belles griffes. Malheureux que ie suis (dis-ie alors) d'auoir treuue vn plus fa-

Science mondaine nuisible: *Qui addit scientiam, addit dolorem. Eccles. 1.*

116 *La Metamorph. du Vertueux,*
rouche ennemy que ie n'eu iamais , &
duquel ie ne me pouuois aucunemēt de-
fendre, estāt des-ja nauré de toutes parts,
& en vn lieu, d'où ie ne pouuois me tirer
quelque effort que ie sceus faire. Mais ie
fus bien plus estonné, lors qu'il s'eslança
sur moy à corps perdu, & avec vne telle
rage, que ie n'en pouuois plus, si de bon-
ne fortune, vne ieune fille ne fut accou-
ruë, laquelle aussi estonnée du combat
que ce furieux animal auoit avec moy,
que de celuy qu'Hercule eüst avecques
l'Hydre luy fit peur sans y penser, & fut
cause, qu'il prit la fuitte, me laissant à de-
my mort sur la place: Aussi est ce le pro-
pre de cest animal de fuir au moindre
bruiēt, contraire au naturel du chien en
cela, qui paroist plus hardy, plus il void
de gens à l'entour de luy. O combien de
fois beny ie l'arriuee de ceste fille, pour
m'auoir garanty d'vn si grand hazard:
bien que neantmoins cest ennemy, qui
sembloit auoir coniuéré ma ruine, ne lais-
sa pas de me guetter fort long temps
au mesme trou où ie m'estois caché:
Mais parce qu'il estoit à demy bouché
d'vne pierre, il ne me peūt plus faire de
mal.

Tandis que i'estois aux escoutes, pour

fortir de ce trou, ie decourris de loing, vn bon villageois, que i'auois autresfois cognu, & la maison duquel n'estoit pas beaucoup esloignee de mon ancienne demeure. Ce fut alors que ie fortis sans aucune peur, & me resouenant du dire de ce Sage. Que c'est vne maniere d'in- cc Boet. lib. 2.
Prosa. 4. fortune bien malheureuse d'auoir esté cc par trop heureux: ie commençay à m'attrister de mon infortune, voyant que ie n'estois pas celuy, que i'auois esté autrefois, & que luy, (lequel ie recognoissois fort bien) n'auoit point changé de forme; Au plus fort de mon affliction, ie le regarday de pres, & me prenant garde, qu'il arrachoit du foin tendre, & en faisoit vn fardeau, disant que c'estoit pour le souper de son asne, ie m'y glissay bellement au dedans, presupposant que ce me seroit vn moyen pour m'en aller voir ma Cloris, pres du logis de laquelle ils acheminoit. I'estois si aise de me voir en repos parmy la frescheur de ceste herbe, & de m'entretenir d'espoir de reuoir celle, pour qui tout le mal que ie souffrois m'estoit agreable, que ie pensois de n'y arriuer iamais assez tost.

Le pecheur
treuve bien
souuent de
l'amertume
ou il pense
treuver de la
douceur.
*Ecce in pace
amaritudo
mea, amarissimi-
ma. Esc. 38.*

Ainsi ce bon villageois ayant fait son fardeau, il commença de partir: Arriué

118 *La Metamorph. du Vertueux,*
qu'il fut, pres de ceste mesme riuere, au
bord de laquelle i'auois esté assailly des
deux serpens, dont ie vous ay parlé cy
deuant, il rencontra tout contre la
montaigne quatre femmes, lesquelles
s'en alloient riant par ensemble, bien que
fort lassées du chemin, tant pour la gran-
de chaleur qu'il faisoit, que pour estre as-
sez biē chargees. D'abord que cestuy-cy
s'approcha d'elles, il les salua fort cour-
toisement, leur demandant d'où elles ve-
noient, & si elles n'estoient point lassés.
Alors vne d'entre elles prenant la paro-
le: Vous deuez croire (luy respondit elle
en soufriaunt) que vous ne sçaurez pas
d'où nous venons, si nous ne prenons la
peine de le vous dire: Quāt à ce que vous
nous demandez si nous auons chaud,
vous le voyez assez, & que nos fardeaux
nous pesent si fort, qu'à peine pouuons
nous faire vn pas deuant l'autre. Mais la
plus lasse de nostre compagnie c'est ceste
ieune fille que vous voyez, (monstrant
vne des leurs, qui pouuoit auoir environ
dix sept ans) laquelle n'en peut plus tant
est fatigüe du chemin. Ce bon vieillard
en ayant pitié fit poser son fardeau à la
plus ieune, & luy dit, s'il luy plaisoit de
monter sur son asne, dōt elle le remercia

du commencement , plustost pour vne petite hôte qu'elle auoit, que pour autre chose. Mais en fin à la suasion de ces compagnes elle permit que ce bon homme la mit dessus, luy faisant vn aureiller du faisceau d'herbes, où i'estois caché. Ie fus si content, de me voir si proche de cette fille, me resouuenant de ma Cloris, qu'en moins d'vn rien i'oublaiy tout le mal passé & fus si aysé de ma condition, qu'à l'heure ie n'en eusse pas fait eschange avec celle d'vn homme. Ce qui me faisoit souhaitter que ce voyage fut d'autant plus long, que le contentement que i'en receuois estoit grand. Peu apres ce bon homme commençant de deuiser avec ces villageoises. Dequoy riez-vous tantost, leur dit-il, quand ie vous ay treuues sur ces costaux? C'est maintenant repliqua la plus aagee, que nous voulons vous dire au vray d'où nous venons, ce qui a esté la premiere demande que vous nous auez faite, si vous vous en resouuenez-bien : Et quand vous le sçaurez, il vous sera facile de iuger si nous n'auions pas occasion de rire.

S O M M A I R E.

Vn certain homme du village de Lamporecchio, qui pour sa grande avarice fut surnommé Roba mia, n'ayant iamais voulu loger personne (car s'il aduenoit qu'il logeast quelqu'un, il le traittoit le plus rudement qu'il pouuoit) receut en sa maison vn Siennois, auquel il fit si pauvre chere que n'ayant presque rien mangé de tout le soir, il sceut bien rendre l'eschange à son hoste.

VOUS devez sçauoir que nous venions du village de Lamporecchio, où nous auons quelques parens qui nous retindrent sept ou huict iours, & nous firent vn fort bon traitement, principalement Dimanche dernier passé, qui fut le iour du sacre de leur Eglise: L'affluence du peuple qui y accouroit de toutes parts estoit si grande, qu'à peine pouuoit on treuuer à loger, tant à caule des estrangers, qui se rendoient là, que pour le desir qu'vn chacun auoit de se treuuer à la feste. Entre autres habitans de ce lieu, il y en auoit vn fort riche, qu'on nommoit d'ordinaire *Roba*

mi, parce qu'à chaque propos qu'il tenoit il auoit ce mot à la bouche. Cest homme est si miserable, & auare, que ie ne sçache aucun, qui se puisse vanter d'auoir esté receu en sa maison vn iour de feste. Car c'est la coustume ou de s'en aller avec sa femme, & ses enfans, ou bien de se faire celer à tel iour. Que si de fortune, pour ne rougir entieremēt de honte, il est par fois contrainct de receuoir quelques siens amis, il les traite si maigrement qu'il leur est force de s'en aller, tellement qu'il n'y a pas vn de tous ceux qui le cognoissent, qui ne medise de luy, à cause de sa grande auarice. Comme ie parlois ainsi, vn ieune homme de nostre compagnie qui l'escoutoit fort attentiuement, prit la parole, & dit, vous me voulez faire croire, que *Roba mi* ne reçoit personne en son logis, & qu'il est si sauage, qu'aucun n'a iamais fait espreuue de la courtoisie: Mais voulez-vous gager, que si ie m'y en vay tout maintenant, i'y seray le bien venu. Quy, repartit vn de la cōpagnie: mais le mal receu: car si cela est, ce sera plustost pour contēter ton importunité que pour te faire plaisir. I'en'ay pas peur de cela. (repartit il) car s'il ne me traite selon mon merite, ieluy feray

122 *La Metamorph. du Vertueux,*
bien autant de mal, qu'il m'en sçauroit
faire: sur ceste resolution, il se va reioue-
nir que *Roba mia* auoit des parens en la
vallee de Valdesa, & à cest effet, feignant
d'estre enuoyé de leur part, il contrefait
vne lettre & s'en alla le voir avec sa Me-
re, & vne sienne sœur. D'abord l'auare se
prenant garde que cest homme icy ne ve-
noit pas à luy les mains vuides, ains luy
apportoit vn present, il le receut, ensem-
ble la lettre, & deguisant le traictement
qu'il auoit à luy faire, & à sa compagnie: il
le fit approcher du feu, pendant que le
souper s'apprestoit. Assis qu'ils furent à
table, *Roba mia* pour ne deroger en rien à
son auarice accoustumee, à mesure qu'õ
feruoit les viandes, il les faisoit ferrer en
vne chãbre proche de celle où il traictoit
son parent pretédu. Cependant le ieune
homme qui ne manquoit pas d'appetit,
& qui voyoit qu'il ne pouuoit se saouler,
comme il eust biẽ voulu, auoit tousiours
l'œil sur la viande qu'on ferroit, & à la fa-
çon des chiens grondoit tacitement à
part soy, lors qu'on luy ostoit deuant luy
l'os qu'il auoit desia commencé de ron-
ger. Cela fut cause, que saisi d'vne pa-
tience, il se leua de table tout affamé, &
s'alla mettre pres du feu: car c'estoit en

hyuer. Mais à la parfin ennuyé de s'estre chauffé si long temps, il s'en alla pour reposer, ensemble sa mere, & sa sœur, en vne certaine chambre où il y auoit deux lits assez grands. L'hoste qui auoit fait cela tout expres, afin qu'ils ne mangeassent pas (bien qu'ils eussent ia souppé, mais assez maigrement) pensoit que ce ieune homme s'iroit coucher tout aussi tost, mais il fut bien trompé, quand il luy dit: Monsieur ie vous ay beaucoup d'obligation de ce qu'il vous a pleu de faire preparer vn bon liçt pour ma mere & ma sœur, car elles sont si lasses, que le plus grand bien qui leur sçache aduenir, c'est de reposer. Quant à moy, ie ne puis dormir si ce n'est sur la dure: car depuis que i'ay commencé de courre çà & là, & d'apprendre que c'est du bien & du mal, i'ay pris ceste habitude de ne point reposer dans les lits en quelque part que ie me treuve. C'est pourquoy ie vous prie de me permettre de dormir en ceste chambre là pres du feu (dit-il monstrant l'endroit où estoit serree la viande.) A Dieu ne plaise (repartit la femme de *Robamia*) que ie permette que ceux qui me sont enuoyez de la part de mes amis couchēt sur les coffres, ou sur le pané. Quelle re-

124 *La Metamorph. du Vertueux,*
proche m'en feroit-on ? Tout cela est bon & beau, repliqua le ieune homme : mais si faut-il pourtant que vous m'accordiez ce que ie vous demāde: car puis que ie suis en vostre maison, c'est à faire à vous à complaire à ce qui est de ma volonté, sans me faire refus de rien qui vous soit possible. Apres ces paroles, la fille de la maison mena coucher ma mere & ma sœur en la chambre dont nous auons parlé. Pendant que la Maistresse du logis faisoit la bonne mefnagere, feignant d'aller tantost çà, tantost là, ie m'apperceu qu'elle aduertit son mary, quil se gardast fort bien de me faire coucher où ie voulois, parce que la viande estoit cachee.

Mais soudain, luy rompant sa parole, ie luy repartis qu'elle n'eust point de peur de ses viandes, & que ce n'estoit pas pour souper: ains plustost pour dormir, que i'auois si grande enuie de coucher en ceste chambre. Je sçauois bien pourtant le contraire en mon ame, & *Robamio* s'en apperceut fort bien, lequel maudit plus de quatre fois moy, ma mere, ma sœur, & tous les amis, qui luy auoyent enuoyé de si beaux

mangeurs: & apres lesquels il auoit tant de peine. Peu apres la femme reuint à moy, pour me dire que i auois grand tort, que c'estoit faire peu d'estat de ses amis, que de ne les vouloir point obliger des faueurs qu'ils leur presentoyent, & qu'il ne deuoit pas pour son honneur coucher sur la dure, si ce n'estoit pour luy faire receuoir vn affront de tous les siens. Mais moy qui auois le vuide, & à qui toutes ces paroles n'aggreoyent pas beaucoup. Je ne daignay luy respondre, aussi peu que si i'eusse esté mort: ains m'en allay mettre sur le lict, voyant que ie ne pouuois gagner autre chose sur eux. *Robamia* fort mescontent de ce qui s'estoit passé, s'estant assis au pied de son lict, commença à se brotter la teste, & à faire du fasché. Dequoy sa fille s'apperceuant, pour le destourner de cet ennuy: Nous auons, luy dit elle, mon Pere, de la farine dans ceste chambre toute preste pour faire le pain lundy, prenons en vn peu, & pour nous desennuyer faisons en maintenant vn gasteau. Cela se peut il bien faire si soudainement: respondit le Pere, Ouy repartit sa femme.

Ils prindrent donc de la farine avec du leuain, y ietterent de l'eau, la paistrèrent, & apres auoir fait leur gasteau le mirent au feu pour le faire cuire. Ce ieune homme qui ne dormoit pas, & qui auoit ouy tout leur discours, bien qu'il fit semblant de ronfler & d'estre au plus profond de son somme, feignāt de n'en sçauoir rien, il se iette du liēt en bas, & donnant le bon iour à son hoste & à sa femme, Vous estes bien matiniers, leur dit il, est-il bien si tost iour? la nuict ne m'a gueres duré, & ie dormirois encores, n'eust esté que ie me suis esueillé de grād froid que i'auois. Il me vient bien à propos que vous auez faiēt si bon feu, car ie suis tout gelé si ie ne me chauffe vn peu avec vostre permission. Je vous laisse à penser si ce ne fust pas vn fascheux reueille-matin à Monsieur du logis, à Madame sa femme, & à leur fille, lesquels ie voyans surpris sans y penser, & dissimulans la fascherie qu'ils en auoyent, se leuerent tout aussi tost, & sous pretexte de respect, luy firent place. Alors ce maistre drolle, qui commençoit d'auoir les pieds chauds, & qui n'auoit pas oublié de se taire, ains estoit vn grand discoureur, se mit à leur en conter d'vn & d'autre: & pour mieux descouurer le

gasteau

gasteau prit en main les pincettes du feu, & comme si c'eust esté sans y penser mettant les charbons l'un sur l'autre leur tint ce meisme discours. Il faut que vous sçachiez, (mon hoste) que ie ne me suis pas leué si matin sans suiect, ains pour vous dire, Que ie suis de la ville de Siene, & qu'il y a long temps que mon Pere estant Capitaine de ceste Seigneurie, & venant à mourir, laissa trois enfãs, lesquels il eust en secõdes nopces. Il fut donc question apres la mort de partager le bien dont nous auions herité, lequel consistoit en plusieurs maisons, l'une desquelles me fut assignee pour ma part, à quoy ie m'accorday tres volontiers. Nous ne fusmes en different entre nous que du partage d'une fort belle vigne, qui pouuoit estre à vn mil de la ville de Castellino, laquelle nous partageasmes à la parfin de ceste façõ. (Ce disant il fit vne croix avec les pincettes qu'il auoit en main sur le mesme lieu, où estoit le gasteau). Nous en fismes faire la diuision sur vne fueille de papier: Et bien que les parts ne fussent gueres esgales, & qu'il y en eust vne beaucoup plus petite que toutes les autres: il me fallut neantmoins contenter quand on me dit, Voila pour nous autres

128 *La Metamorph. du Vertueux,*
freres, & ceste petite piece sera pour
vous. Quoy que pour lors ie voulusse
faire du fendant, & que me disant estre
aussi releué de condition, que mes autres
freres i empoignasse le manche d'une
hallebarde; que ie treuuy là de fortu-
ne, rompant & le partage, & le papier,
où estoit pourtraite nostre vigne, ie n'a-
uançay rien neantmoins, car on me
laisa passer ma fougue, & euaporer la
colere que i'auois en teste, à laquelle ie
taschois de satisfaire par ces paroles: Vo^s
pensez me tromper, parce que ie suis ieu-
ne, mais ie vous en empescheray bien si
ie puis; car bien que ie vous semble n'a-
uoir tāt de force que vous, si est-ce pour-
tant que si nous venons vne fois aux pri-
ses, ie vous mangeray tous trois. C'est
pourquoy n'en venons pas là si faire se
peut, ains persuadez vous resolument
que ie ne veux ny ceste part, ny ceste cy,
ny ceste là; ie n'en veux point du tout.
Quoy disant il mettoit le gasteau en pie-
ces avec les pinçettes, & le couuroit
tout de cendres, comme si c'eust esté le
mesme pourtraict de la vigne; lequel il
auoit déchiré & pis en pieces. *qu'on*
Tellement que ce miserable auare vit
biffer en sa presqñce Voub son gasteau;

qui se reseruoit ia pour son déieuné, sans oïer en dire le moindre mot. Le iour s'approchant, ce ieune homme s'en alla faire leuer sa mere & sa sœur, parce qu'il vouloit partir de bonne heure pour arriuer à temps à Florence: Mais deuant qu'elles fussent prestes, il fut tard, & ainsi le pauvre *Roba mia* fut long temps sans mager, iusqu'à ce que ceste compagnie fut partie, laquelle estant venue depuis en la maison de nos parens, me fit recit de ceste farce, qui nous émouuoit à rire tantost, comme vous auez veu.

A l'heure ce bon vieillard ne pouuant se tenir de rire auécques nous. O (dit-il) comme cest auare deuoit s'écrier, *Roba mia, Roba mia*, quand ce beau partageur de vigne luy mesnageoit si bien son gasteau! Aussi à dire la verité, cela luy estoit bien deu: car ayant des moyens, comme i. en a, celuy est vne grande honte d'estre si auare. Pour moy ie suis bien pauvre, mais ie vous iure bien, que ie ne fus, ny ie ne feray iamais taché de ce vice. Vous ferez fort sagement, respondit vne d'entre elles, car aussi bien plus vous serez auare, tant moins vous aurez, car les auares ont tousiours faute de quelque chose.

Pendant que ce bon vieillard deuiroit avec ces Villageoises, & qu'il se desennuyoit ainsi le long du chemin, la plus ieune qui s'asseoit sur moy sans en l'auoir rien, ayant de fortune mis la main dans le faîteau d'herbes pour se la rafraischir, parce qu'il faisoit chaud, fut si effrayee lors qu'elle me sentit entre ses mains, qu'elle se ietta de l'asne en bas. Tous ceux de la compagnie en furent encore bien plus estonnez, cōme ceux qui en ignoroïent la cause. Elle à qui vne si soudaine frayeur, auoit rompu la parole, ne sonnoit mot, ains toute palmee, me monstroït à ce Vieillard, comme estant la cause de son mal. Cependant ie me iettay en bas, & tachant de me sauuer, d'abord que le Vieillard me découurit, il me courut sus, & me donna trois ou quatre coups de baston sur l'eschine, ne cessant de me poursuire, iusqu'à ce qu'il m'eust perdu de veüe: Car alors il se prit à dire: Malheureux que i'estois d'auoir fait vn fardeau, où se cachoit vn si venimeux animal. Ie ne laissay pas de me trainer tousiours sans sçauoir où i allois, passant ores d vn costé, tantost de l'autre. Mais à la par fin estant attiré par l'armonie d'vne certaine voix, bien que ie ne visse personne, ie ne

cessay de me glisser, iusqu'à ce qu'ayant
 decouuert proche d'un iardin des mu-
 railles toutes couuertes de draps blancs,
 ie iugeay tout à l'instant que possible y
 auoit il là quelque ieune fille qui esten-
 doit du linge. Cela fut cause que ie m'a-
 uançay de plus pres pour l'ouïr, mais
 bien plus pour la voir. Trauersé que i'eus
 vne petite haye, ie ne manquay pas de
 treuver vne fille aagée d'environ seize
 ans, & si belle qu'elle n'auoit point de
 semblable, si ce n'estoit ma Cloris. D'a-
 bord ie fust tout estonné de voir, & da-
 uoir vn si bel obiect, & pour mieux le
 contempler, ie m'approchay le plus pres
 qu'il me fut possible, admirant ores l'or-
 de ses cheueux, ores me mirant dans la
 glace de ses beaux yeux. A tant de beau-
 tez, desquelles elle estoit vn parfait abre-
 gé (car il n'y auoit rien si beau que son
 col, rien si beau que sa bouche, rien si
 beau que son front, rien si beau que ses
 tetins) estoit ioint vn maintien gratieux,
 & vne modestie du tout admirable, qui
 me la faisoit iuger si belle que iamais ie
 n'eusse voulu partir de celieu. Pendant
 que ie me repaissois les yeux de la veüe
 de ceste beauté, & l'oreille des doux
 airs qu'elle respiroit, qui n'auoient que

La vertu mo-
 rale s'auoisi-
 ne fort de la
 speculatiue
 non quant à
 l'obiet, mais
 quant à l'o-
 peratiō. Ainsi
 ceste ieune
 fille qui re-
 presente la
 vertu morale
 est rédue me-
 morable par
 sa vertu.

trop de force pour me charmer, ie me pris garde en moins d'un instant qu'un ieune hōme amoureux, & extremement passionné d'elle (cōme il se monstra bien par effect) se decouvrant à elle par dessus la muraille, luy tint vn semblable discours. O ma douce Ame, puis que le ciel m'a fauorisé de tant, que de treuuer si à propos, & que ie luy suis redevable de ceste faueur, laquelle il m'auoit deniee iusqu'à maintenant: Ie n'abuséray pas de l'occasion, & ne permettray point, que la proye que ietiens dans mes filers vienne à s'eschapper. Ceste pauvre fille qui estoit toute seule, & plus morte que viue, voulut commencer à crier, lors que ce cruel se iettant sus elle, & luy mettant la main à la gorge: Praxilda, luy dit-il, ne

Boet. au cō-
mencemen-
de sa Philo-
sophie, dit
que le vice le
degrie quel-
que fois des
ornemens de
vertu, & nous
flatte long
temps, ius-
qu'à ce que le
voyant auoir
de l'auantage
sur nous, & que
sa foiblesse est
contrainte de
ceder à la force
de la vertu, il
nous porte au
dernier desespoir.
Ce traistre
amoureux nous
en fournit d'ex-
emple, lequel
reconoissant
que cette chaste
fille ne vouloit
adhérer à sa
mauuaise volon-
té, sortit hors
des bornes de
la raison, &
hasarda son
courage de l'es-
perer à faire
essay de forcer
celle que le
Ciel deliura de
sa pernie.

sonne mot si tu es sages, car si tu cries tāt soit peu ie te tuë. Puis, que te seruira il de crier, ne vois-tu pas qu'il n'y a personne par icy qui puisse venir à ton secours, & que tes cris ont trop peu de force pour attirer à ta deffence ceux auxquels le de-

stin ne permet pas de se treuver icy pour
te reuancher. Indiscrette, crois-tu qu'a-
pres tant de refus que tu m'auois faits, ie
n'eusse pas l'esprit de guetter le temps le
plus propre pour t'attaquer lors que tu
serois seule. Sus donc ô rebelle, ou pre-
pare toy à mourir, ou pense d'adherer à
ma volonté. Ceste pauvre fille surprise
comme vn agnelet par ce loup rauissant,
demeura d'abord sans poux, & sans voix,
iusqu'à ce que son honneur qu'elle auoit
en recommandation, plus que toutes les
choses du monde, luy fit prendre haiei-
né, & luy commanda d'appaïser la rage
de ce barbare par telles paroles. Ne me
forcez point ie vous prie Leonzio, que
premier vous ne permettiez à mon inno-
cence de vous dire, que ie ne suis pas cel-
le, à laquelle il falloit parler de la façon.
Quoy: sont ce là des paroles d vn hōne-
ste homme, *laisse moy faire à mon plaisir, si tu
ne veux que ie te tue.* Que me pouuiez vous
dire d'auantage? He! malheureuse que
ceste plaie m'est bien sensible? Que cesté
blesseure me seigne bien auant au cœur,
& que vostre perfidie, donne de subiect à
ma pudicité, de se plaindre de vous, cōme
du plus meschant homme du monde:
Mais ô affligée que ie suis! à qui parlay- ie

134 *La Metamorph. du Vertueux,*
n'est-ce pas flatter celuy qui m'affaillit
avec tant d'infidelité: Non, non barbare,
Tu ne m'occiras pas, ce n'est pas encore
mon heure, le ciel vangerá ta meschan-
te volonté, ou si son decret veut que ie
meure de ta main, tu m'osteras bien la
vie, mais non pas l'honneur! Serois tu
bien si sot que de croire, que ie me don-
nasse en proye à ta lubricité, pour por-
ter vne hôte eternelle sur le front: l'ayme
beaucoup mieux que tu me fasses mou-
rir, aussi bien mourrois-ie tous les iours,
quand ton impudique desir m'auroit ra-
uy ce que ie possède de plus cher: Mal-
heureuse aurois ie bien ce courage de
me presenter à mon pere apres auoir
faoulé tes lasciuetez & souillé mon
honneur, mon pere m'auroit il bien
nourrie si chèrement, & avec tant
de soin, pour te rendre le possesseur du
gage, que ie ne reserue à autre qu'à mon
futur espoux: Il t'est facile ô Leonzio
de me menacer de la mort, mais il t'est
bien difficile de me forcer, si ie te resiste
de volonté. O malheur, repartit alors
ce paillard, tu penses donc de me faire re-
fus d'une chose que le temps & le lieu me
font demander avec tant de passion, &
tu ne me complairas pas maintenant

qu'il n'y a personne qui nous épie, & qui puisse sçauoir ce que nous faisons par ensemble. Il n'y a personne? repliqua-elle; & Dieu où est-il? ne nous regarde-il pas? ne voit-il point nos intentions? n'oyt-il pas nos discours? & nos volontez peuvent elles estre cachees à sa preuoyance diuine? Desesperé que tu es, les elements n'ont-ils pas des yeux pour voir ton forfait? l'air & l'eau, & la terre ne l'accusent-ils pas, & ce feu de concupiscence qui te brusle, ne peut-il pas s'esteindre dans les flots de mes larmes? Tout ce que tu me sçauois dire Praxilida, sont autant de paroles iettees à la mercy du vêt, leur fumee s'éuanoüit, & tu as beau m'entretenir de discours, car ie ne partiray iamais d'icy, que parauant tu n'ayes satisfait à ma volonté. Que si tu m'accordes ma demande, pour l'amour de moy ie t'en auray de l'obligation: si autrement tu n'y perdras que ta peine: Ma force emportera ton opiniastrété & fera trophee par tout de t'auoir rauy ce que tu me denies si laschement.

Les paroles de ce felon, irriterent tellement la pudicité de ceste chaste vierge, que les saincts élans d'une iuste colere, luy firent faire ceste inuectiue. Que tu

te vantes donc de m'auoir forcee ô meschant, & que tes lasciuetez triomphent de ma chasteté? que la terre m'engloutisse plustost, & que ie me donne en partage à la mort. Non, non, Tu te fais tort de croire que tu me peux forcer, sans considerer que ie me deffendray, ou que pour sauuer mō honneur j'auray assez de courage, & de resolution pour m'occire. Tant mieux, repartit le cruel, cela ne te garantira pas du des-honneur. Je diray par tout, que ça esté moy mesme, qui t'ayant prise sur le fait, ay fouillé mes mains de ton sang, te tenant couchée avec vn autre, & que parmy tes embrassemens, tu as finy tes iours selon ton merite. Voyla de belles paroles, respondit la fille, Comme si tu pouuois bien resister aux furies de ta conscience, & si elles ne vangeoient pas ceste calomnie. Quoy pourrois-tu bien t'en vanter? Aurois-tu bien la hardiesse, de te dire mon assassin, sans respect ny de la iustice, ny de la verité? Ne craindois-tu pas, que l'effort des supplices ne te fit confesser le contraire? Je voy bien que c'est, continua il, tu as trop de paroles pour moy, mais j'ay bien plus d'effets pour te vaincre: Quoy disant, il se iette à corps per-

du sur elle, & tache de la forcer. Elle se voyant assaillie si viuement, commence de se defendre avecque les seules armes que la nature luy auoit donnees, & semblable à vne lionne, n'ayant recours qu'aux morsures, & aux ongles, fit quelque temps résistance, iusqu'à ce que sa foiblesse, fut contrainte de ceder à la force de cest inhumain, qui la iettant par terre, peût bien l'empescher de se defendre, mais non pas de dire ces paroles, qui tesmoignerent assez sa iuste douleur. O Royne du Ciel, aydez-moy, & ne m'abandonnez-pas en ce dernier besoin, où il s'agit de la perte du gage que ie tiens si cher. Les plaintes de ceste vierge qui eussent esté capables de fendre les marbres, m'esmeurent à telle pitié, que ie me resolu de l'ayder, tellement que me iettant à la gorge de ce meschant, ie l'enueloppay de tout mon corps, cōme d'un cordeau, & le ferray de si pres, que se sentāt aiguillonné, & presque suffoqué il se rendit à la par fin, & quitta la proye, qu'il pensoit auoir attrapé desjà.

Ce pendant la fille s'estant eschappée de ses mains, épouuentee d'un si sanglant & heureux spectacle, elle s'enfuit le plus viste qu'elle peut, & me laissa

138 *La Metamorph. du Vertueux,*
vanger le tort que ce perfide vouloit faire à son honneur. il auoit beau se defendre, & taschoit en vain à me resister, car d'abort qu'il me pensoit prendre pour se delacer de moy, ie le mordoys si furieusement, que ie l'empeschois bien d'y mettre la main. Cela fut cause, que se leuant sur ses pieds, il marcha enuiron deux mil, criant à l'ayde tout le long du chemin, & disant que ie l'estranglois. Peu apres ie me defis de luy, & le laissay demy mort sur la place, courant apres les traces de cette ieune fille, laquelle arriuee qu'elle fut en sa maison toute tremblante d'effroy, elle fit recit de tout le fait à son Pere, (qui auoit de fortune vn Prestre à souper chez luy,) & luy dit, cōme ce perdu l'ayant voulu forcer, elle auoit esté miraculeusemēt deliuree par vn serpēt qui s'estoit ietté sur luy, & qu'elle croyoit qu'il l'auoit rendu mort. A peine eut elle finy son discours, au grand estonnement d'vn chacun, que voila arriuer vn ieune garçō de la part de certains villageois lesquels auoiēt treuue l'impudique tirāt aux derniers souspirs) qui commence de dire à ce Prestre: Qu'il vint prōptement, & qu'à vn mil de là, il y auoit vn ieune homme qui s'en alloit mourir.

A ces paroles, le Prestre homme fort deuot, se leue de la table & s'excuse au pere de ceste fille, luy disant que ce seroit pour la matinee du lendemain, & qu'il ne falloit pas quitter vne bonne œeuure pour vn souper. Ce sera donc quand il vous plaira, respondit le pere, vous serez tousiours le bien venu, & ie vous attendray demain matin, ensemble vostre niepce & sa compagne Pandicia : mais ie vous prie de venir le plustost que vous pourrez, afin que nous nous puissions réiour tout le long du iour, & souper ensemble pres de la fontaine de nostre iardin. Ie n'y faudray pas, respondit le Prestre, & ce disant, prit congé & s'en alla. Le grand desir que i'auois d'estre tousiours aupres de Praxilida, me fit resoudre de me porter au mesme lieu, où ce souper se deuoit faire le lendemain, & où ceste compagnie deuoit passer la iournee. Ie les attendis là fort long temps, iusqu'à ce que tous s'estant mis en chemin au point du iour, ils y arriuerent à la parfin, & s'assirent par ordre pour se reposer tandis que le souper s'apprestoit. Ie m'estois caché ce pendant au pied d'un figuier, pour de là regarder plus à mon aise comme vn autre Paris, ces trois Deesses, assi-

uno . Pallas,
 & Venus, se
 presenterent
 vn iour à Pa-
 ris en la Fo-
 nest Dida,
 pour le faire
 l'age de leur
 Beauté.

ses l'vne pres de l'autre, sçauoir Praxilda,
 la niepce du Prestre nommee d Acilia &
 Pandicia sa voisine, les beaux yeux des-
 quelles m'estoyēt autant de miroirs pour
 m'y regarder, pres de la claire source de
 ceste fontaine. Assiles qu'elles furent Pra-
 xilda commença de leur parler ainsi: Et
 bien, quand l'heure du souper sera venuë
 de quels discours entretiendrons nous la
 compagnie? chanterons nous? ou bien
 si nous raconterons des histoires? Quant
 à moy, respondit Acilia, ie ne sçay pas
 chanter, mais Pandicia qui a fort bonne
 voix, pourra supplier à ce defaut. Vous
 vous trompez, dit elle, si quelque fois
 vous m'oyez chanter, c'est plustost pour
 me defennuyer que pour me flatter en
 ma voix, qui n'est pas si belle que vous
 dictes. Racontons plustost, si vous me
 voulez croire, quelque chose qui soit
 passée de nouueau, sans nous arrester à
 des chansons: car i'ay tousiours ouy dire
 qu'il fait bel ouyr raconter vne nouueau-
 té, ou quelque conte fabuleux: veu mes-
 me (adiousta Pandicia) qu'encores que
 les fables d'Esop, traitent des choses les
 plus basses du monde, si est-ce neant-
 moins qu'elles sont pleines de tant de
 moralité, que plusieurs grands Poëtes,

comme Dante, Petrarque, & autres sy font arrestez, & en ont fait leur profit, ayant esgard à leur explication. Et de fait, Qui ne void que la fourmy, bien que petite, est vn hierogliphe du trauail & de la Prudence, qui sont deux choses fort grandes? Quoy disant, & tournant la veuë du coste de Praxilda, Que vous en semble, luy dit elle, Ce qui est pëtit & mediocre, n'est-il pas souuent le plus beau? C'est la verité, repartit elle, Il n'y a rien de si grand que parfois la mediocrité ne surmonte: Ainsi voyons nous que le trop de sçauoir nous perd quelque fois nous autres filles: tellement qu'il vaut mieux n'estre pas si curieuses, que d'entrer si auant dans les vaines recherches, qui ont fait faire naufrage à la pudicité de plusieurs filles. Car se seruants de leur trop grand sçauoir, comme d'vne flammèche pour attizer de plus fort leurs ardeurs amoureuses, elles n'ont peu les esteindre, qu'en amortissant la vigueur de leur vie. C'est pourquoy ne vous addonnez iamais à la recherche de tant de choses, ains contentez-vous d'vne mediocrité, faisant le contraire, vous vous perdriez sans doute, comme celle dont ie men

142 *La Metamorph. du Vertueux,*
vay vous faire le récit. A l'heure elle eom-
mença l'histoire suyuate, au grand con-
tentement de toute la compagnie qui
l'escoutoit avec vne merueilleuse atten-
tion.

S O M M A I R E.

Beatrix natine de Peruge, estant encores fort ieune, deuiet amoureuse de Lucio ieune Gentilhomme Romain: & pour auoir entreteu long temps ses flammes secrettes, sans se descouuir à personne, elle vescu en perpetuelle langueur, & en fin mourut entre les bras de son amant, surprise de ioye & de trop d'amour.

DV temps que mon frere estudioit à Peruge, il y aduint vne histoire fort remarquable, qui fut telle: Vne ieune fille nommee Beatrix, qui pouuoit auoir douze ans ou enuiron, estant deuenue amoureuse de Lucio ieune Gentilhomme Romain, s'en rendit si passionnee de iour à autre, que n'osant descouuir son mal à personne, ains le cachant de plus en plus, elle ne prenoit ny repos, ny repas, ne frequentoit personne, estoit en perpetuel ennuy, & ne pouuoit se resoudre.

dre à autre pēsee qu'à celle de son amour. Mais ce qui l'affligoit le plus, c'estoit de ne pouuoir iouir de l'obiet desire qui la tint depuis en vne telle langueur, qu'à la parfin elle fut contrainte de se mettre au liēt. Toutes les medecines que ses pere & mere luy faisoient donner, ne luy seruoiet de rien, on auoit beau y appliquer des remedes, il falloit cognoistre la maladie, & apprendre, que la guerison de l'amour ne peut prouenir que de celuy qui nous a blessez. Tellement que son seul dictame c'estoit de voir celuy, qui la tenoit en langueur. Les medecins, qui faisoient tout leur possible, pour cognoistre son mal, restoient tous estonnez de n'en pouuoir decouvrir la cause. Et bien qu'ils iugeassent à peu pres qu'elle estoit amoureuse par ce qu'elle fuyoit les compagnies, & ne se plaisoit qu'en la solitude, ce nonobstant ils n'osoient pas l'asseurer au vray, par ce qu'ils la voyoient encores trop ieune, car elle n'auoit pas atteint l'aage de puberté. Cela fut cause, qu'ils l'assaillirent d'un autre costé, & luy demanderent, si elle n'auoit pas eu peur, ou veu quelqu'un qui leur effrayee. La ieune fille, à qui l'ennuy defendoit de respondre, se voyant importunee. Je n'ay veu

*Non mihi, quae
nullu amor est
medicabilu her
bu.*

144 *La Metamorph. du Vertueux,*
personne, leur dit-elle, qu'une lumiere,
* qui ma priuée de sentiment, tellement
que ie ne puis viure sans elle. Alors les
medecins, qui n'entendoient pas bien
encores son ramage, luy demanderent si
elle auoit veu souuent ceste lumiere ou
bien vne seule fois. Pleut à Dieu, leur re-
partit-elle, qu'il me fut permis de la voir
toufiours, puis que ne l'ayant veüe qu'un
seul coup, i'en ay toufiours l'idee de-
uant les yeux. Ces enigmes estoient trop
obscures, pour estre entendus des Medecins,
lesquels ne s'auoient quelle consequence
en tirer: Ains tous estōnez, man-
quoient de iugement, aussi bien que de
remedes pour cognoistre & guerir ceste
maladie. O Amour que tu rends subtils
les esprits, & que tes loix ont de pouuoir
sur ceux, qui leur sont tributaires! Petit
demon, n'est il pas vray que tu parles par
la bouche de ceux que tu possedes, &
que celles, qui viuent sous ton empire
rendent des Oracles, que les plus doctes
n'entendent pas? Et de fait, quelle mer-
ueille de voir qu'une fille en l'aage de
douzeans, ayt de si belles reparties, & que
le seul souuenir de son amant luy four-
nisse de raisons, pour confondre celles,
des plus doctes Medecins? Il falloit bien

L'Allusion
est en ce mot,
veüe appro-
chant à celuy
de l'Amant
nommé Lu-
is.

que le portraict de la chose qu'elle ay-
moit le plus luy fut agreable, puis qu'elle
luy caufoit tant de mal, qu'elle pouuoit
dire à bon droit de cest obiect, ces mes-
mes vers, qu'une passion amoureuse fai-
soit chanter à Philo-Muse pres de son
Vranie.

*La lumiere de vos beaux yeux
Plus belle que celle des cieux
Charme tellement mon courage
Qu'au plus dur effort de mes iours
Je voudrois ou languir tousiours,
Ou ne voir point d'autre visage.*

*Faut-il que mon ame guidee
Du Souuenir de vostre idee
Ne pense qu'à vos seuls appas,
Et que mille esperances vaines
Me fassent souffrir tant de peines
Bien que ie ne vous voye pas?*

Mais, comme i'ay desia dit, les Mede-
cins ne pouuât iuger de ce mal, leur der-
nier recours, ce fut de croire qu'elle
estoit possedee de quelque mauuais de-
mon: Cela fut cause, que sa mere en vou-
lant auoir l'auis de quelque sçauât Theo-
logien, auoit desia desseigné, de la faire
interroger, si ellen eust esté détournée
par les paroles de sa fille aisnee, sœur de la
malade, laquelle portoit l'habit de Reli-

146 *La Metamorph. du Vertueux,*
gieuse, & ne sortoit gueres de la maison
à l'intention de ne se marier iamais. Elle
luy dit doncques, qu'elle sonderoit sa
sœur de si pres, que possible, luy seroit-il
permis de decouvrir la cause de ceste ma-
ladie incognüe. S'estant donc vn iour
apperceüe qu'en luy parlant elle chan-
geoit de couleur à ce mot de *Luce*, elle
vsa de ceste feinte, pour sçauoir que cela
vouloit dire. O *Beatrix*, luy dit elle vn
iour en entrant dans sa chambre, si tu sça-
uois ce que ie te veux dire, tu sortirois du
liet tout maintenant & serois guerie: Elle
desireuse de sçauoir que c'estoit, luy fit
ceste responce. Quoy? qu'est-ce que vous
m'apportez de nouveau, alors elle ou-
urant la fenestre. Ne vois tu pas ta lu-
miere, luy dit elle, regarde la puis que tu
as si gād enuie de la voir: Ce n'est pas là,
ce que ie demande, respondit la malade,
en soupirant, la lumiere que ie souhait-
te tant est bien autre, & les rayons ont
bien plus de force, que ceux là pour dis-
siper les broüillards, & les ennuys de
mon cœur. O belle lumiere, quand te re-
uerray-ie? ne m'esclaireras tu pas enco-
res vn'autrefois, auant que ie meure: D'a-
bord sa sœur ne sceut que iuger de tout
ce discours: ains se laissa porter vn long

temps à la mesme creance que les autres, quelque demon la possedoit, iusqu'à ce que par la force de son eloquence, elle luy fit confesser à la parfin, que c'estoit vrayement le Demon d'Amour, qui la tourmentoit de la façon : Cela fut cause que'elle s'efforça d'y apporter tout le remede qui luy fut possible, ores taschant à la destourner de ceste frenésie d'amour, tantost des fantaisies qu'elle s'alloit figurant : Mais s'apperceuant à la parfin que toutes ses suasions estoient vaines, & qu'elles ne seruoient que de vent pour enflammer de plus fort l'amour de sa sœur, elle se resolut, mais trop tard, d'auoir recours à celuy d'où deriuoit la source du mal, & qui auoit tant donné d'amour à ceste ieune fille qu'elle en estoit toute defaite, & plus morte que viue. Tellement que sa blesseure, qui se regregeoit de iour à autre esmeut sa sœur à faire en sorte qu'un iour elle luy amena son Lucio, ou pour mieux dire Soleil. Cest Astre n'eust pas si tost rayonné sur le visage terny de nostre malade, que les forces luy defaillirent du tout, les playes de son cœur se serroyent, son poulmon fut hors d'haleine. La veüe inopinée de son Amant, luy fut d'abord si nuisible, que

148 *La Metamorph. du Vertueux,*
surprise d'aïse & de douleur tout ensemble, arroufant son beau visage de larmes, & les souspirs luy estouffans la parole, elle rendit l'ame entre les bras de celuy qui la luy auoit dérobee. La douleur ne luy permit de dire autre chose à son amant que ces derniers mots : Et quoy ? ma chere ame, vous voyla ? Paroles, qui luy furent autant de flèches, qui depuis le trauerferent tout le temps de sa vie.

PANDICIA n'eust pas si tost fait recit à la compagnie de ce discours lamentable (lequel i'escoutay fort attentiuement) que Praxilda & Daffilia prenan's la parole. Nous auons eu plus de plaisirs, dirent elles, à ouyr ceste histoire, que non pas vne chanson, & ie suis d'aduis, que chacune d'entre vous die la sienne. Ie le veux bien, repliqua Pandicia, & puis que nous auons desia dit, que le trop de sçauoir est souuent cause de la perte des filles: Ie m'en vay vous dire ce qui est arriué nagueres à Virginia Damoiselle Romaine.

S O M M A I R E.

Virginia Damoiselle Romaine, apres auoir passé le plus beau de son aage en toute sorte de luxe, se rendit finalement en vn Couuent de Nonains, lesquelles elles débaucha par ses mauuaises mœurs, mais la punition s'ensuiuit bien tost, car elle fut occise miserablement.



Ily eut iadis à Rome vne grãde Dame, riche au possible, laquelle estant demeuree veufue au milieu de son aage, se resolut en satisfactiõ de ses pechez, d instituer vn Couuent de filles repenties, où elle leur feroit apprendre les actiõs pieuses, & digne d vn Chrestien, les instruisant en toute sorte de vertus; Elle auoit presque employé la plus part de ses moyens, pour faire bastir, en sēble vne grosse somme de deniers pour leur entretien, & pour fournir à tout ce qui leur feroit de besoin. Ceste action la faisoit louier d'vn chacun, & rēdoit sa deuotion recommandable par tout le pays d'alētour Mais la fin n'ē fut pas si louable que le cõmencement. Car biē que durāt

150 *La Metamorph. du Vertueux,*
quelque temps elle eut assez témoigné
de zele, & de repentance au grand eston-
nement de tous ceux qui faisoient estat
de ce merueilleux changement: Cela ne
continua pas pourtant, & les effets furēt
du tout cōtraires à l'esperance qu'un cha-
cun en auoit conceüe. Car le diable en-
nemy iuré des choses sainctes, & qui ne se
plaist qu'à ce qui deplaist à Dieu, tascha
tout aussi tost d'empescher l'aduance-
ment de ce beau dessein. Il y auoit à Ro-
me en ce temps, vne fille à agee de quel-
ques dixsept ans, doüee de toutes les
beautez dont la nature sçauroit embellir
vn beau corps: mais si impudique, & adō-
nee à ses sensualitez qu'elle se laissoit por-
ter à tous vices, laschoit la bride à ses pas-
sions déreglees, & se donnoit en proye à
tous venans. Bref, elle estoit si meschāte,
& si corrompue en ses mœurs, qu'à peine
en eut on sceu trouuer vne sēblable. Car
il sembloit qu'elle se fut donnee en parta-
ge à tous les vices, sçauoir à la gourman-
dise, à l'yurognerie, à la lasciueté, à l'or-
gueil, à la colere, à la medifance, & à tel-
les autres imperfectiōs. De sorte qu'il n'y
auoit personne, fut homme ou femme,
qui s'osast attaquer à elle, car elle sçauoit
si bien desguiser son vice, que par ses

discours elle eut fait croire des filles d'honneur, putains publiques, & les putains mesmes, filles d'honneur. A tant de vices estoit iointe vne inconstance la plus estrange du monde : si bien, que semblable à la girouette d'un Tēple, elle se tournoit à tout vent, & ses passions déreglees luy faisoient aymer auiourd'huy ce qu'elle haïssoit demain, ores se donnāt à l'un, tantost à l'autre: tousiours irresoluë, déloyalle, mensongere, sans foy, sans promesse, ny sans honneur. Le diable donc voulant corrompre les chastes mœurs de ces saintes filles, qui estoient en ce conuent, suscita ceste impudique de laisser sa vie deshoneste, & de se rendre à la compagnie de ces deuotes, pour penser au salut de son ame. Mais les suasions de ce meschant luy souffloient aux oreilles ceste action vertueuse, pour luy ouurir le chemin à vn plus grand mal. Et parce qu'on ne receuoit en ce conuent que des filles d'honneur & issues de bon lieu, elle se resolut de suppler à ces deux defauts, & de s'ayder de ceste astuce. Ayant dit à l'un de ces rufiens, (le nombre desquels estoit assez grand) qu'elle auoit grand enuie d'aller en masque avecques luy par la vil-

152 *La Metamorph. du Vertueux,*
le de Rome, aux prochains iours de Ca-
resme-prenant. Elle se fit faire de fort ri-
ches habits. Ainii vestuë iort somptueu-
sement vn iour qu'on y pensoit le moins,
elle s'en alla droit au Conuent, & ayant
demandé la Dame, luy fit dire, qu'elle
auoit à luy parler d'affaires de grande im-
portance. Et de fait apres l auoir tiré à
part, elle commença de se plaindre avec
tant d'indices d'vn esprit affligé, qu'elle
sēbloit ne pouuoir dire le moindre mot.
D abord que ceste Dame la vit bonne si
triste, & si biē vestuë, elle se prit à luy de-
mander dequoy elle se plaingnoit, & la
consola le mieux qu'elle peūt, l'interro-
geant du lieu de sa naissance, de ses pa-
rens, de la cause qui l'auoit portee au
conuent. L'impudique apres s'estre fait
prier vn long temps, respondit en fin en
se plaignant. Qu'elle estoit de natiō Flo-
rentine, Damoiselle de bon lieu, & que
l'importunité de ses parens, qui la vou-
loient forcer à se marier contre son gré,
n'auoit iamais peu gagner cela sur elle,
veu que son ambition n'estoit autre, que
de consacrer sa virginité à Iesus Christ
son souuerain Seigneur. Ceste bōne Da-
me fut si aise d'ouyr ces feints propos,
que tout à l'instāt elle la baisa fort estroi-

tement, & la prenant par la main, l'amena vers les autres filles, auxquelles elle communiqua son dessein. Le premier iour de Carefme, l'ayāt depouillée de son habit, elle luy en donna vn autre beaucoup plus sainct & religieux: & ainsi, la receuant au Conuēt, elle mit vn corbeau, parmy des colōbes, vn loup rauissant entre des agneaux, & vne putain en la compagnie des vierges, bien que la croyant chaste, elle luy donna ce beau nom de Virginia.

O ennemy du genre humain, que tu es rusé, & cōbien est-il difficile de cognoistre tes mechantes intentions: Ce fut le diable, qui l'ayant incitee à entrer en ce Conuent, l'émeut semblablement à colorer sa meschanceté d'vne hypocrisie couuerte. De sorte que tout le Carefme, elle ne cessa de porter tous les iours le cilice, ieusner au pain, & à l'eau, & se discipliner si rudement, que toutes les autres Religieuses s'en estoient, & la tenoient desia pour quelque grāde sainte. Ayant passé le Carefme de la façon, elle se fit encores paroistre fort deuote aux festes de Pasques, durant lesquelles, elle disoit auoir eu plusieurs visions. Tellement que se laissant gagner à la presumption

154 *La Metamorph. du Vertueux,*
elle pria l'Abbesse fort instamment, qu'il luy pleust de luy donner les Nouices en charge, disant qu'elle esperoit par les bons exemples, de les acheminer en la voye de perfection. D'abord, la bonne Dame, qui n'auoit rien tant en recommandation que les choses saintes, fut fort aise que ceste nouvelle sainte demanda ceste charge avec tant de zele, & pour l'encourager d'auantage à la deuotion, la luy accorda fort facilement.

Mais si tost qu'elle se vit maistresse à l'instigation du diable, elle se laissa vaincre à ses appetits, quitta le Cilice, & le ieunier, & se rendit aussi indeuote que du commencement. Non contente de ce, elle infecta par ses mauuaises mœurs ces chastes vaisseaux, & dans peu de temps moula si bien à ses impudicitez toutes les filles du conuent, qu'on pouuoit nommer à bon droict le lieu de leur demeure, non vne maison de Religieuses, ains vne retraite d'impudiques, & méchantes Ames. O que quelquefois le vice empiete bien dessus la vertu ! O qu'un mauuais exemple à bien plus de force qu'un bon, veu que nous sommes portez d'inclination au peché. Ce conuent en fournit vn assez euident tesmoignage :

les deuots exercices en sont bānis maintenant, on n'y preſche plus la parole de Dieu, on n'y parle que de laſciueté: & les ſaincts diſcours qu'on y pouuoit ouyr autrefois ſont tranſmuez en paroles laſciues. Ces filles ne ſe plaiſent plus qu'à l'imitation de leur laſciue maiſtreſſe, qu'à lire des liures impudiques, & qu'à chanter les vers qu'une folle paſſion fait compoſer aux Poètes laſcifs. Bref il n'y a point de meſchanceté que ceſte ieuneſſe n'apprenne, point de vice qu'elle ne ſuyue, point de vertu qu'elle ne fuye: Ce ne fut pas encores tout, car ceſte maudite n'eut point de honte de faire vn bordeau d'un lieu ſacré & deſtiné au ſeruice diuin. Tellement qu'on n'y voyoit plus ces perſonnes deuotés qu'on y ſouloit treuuer autrefois. Ce n'eſtoient que viſites de gens perdus, & de ces rufiens qui paſſoyent les nuicts entieres là dedans, & y commettoyent toute ſorte d'inſolences.

La Dame reconnut bien à la parfin la faute qu'elle auoit faicte, & qu'il ne falloit pas donner la garde de ce troupeau à ceſte Louue incognue. Mais quoy? il n'eſtoit plus temps, car bien qu'elle taſchant depuis par tous moyens de reparer

160 *La Metamorph. du Vertueux,*
ceste faute, elle ne sceust pourtant quel remede y donner : ains pour gauchir aux calomnies de ceste Diablette, elle n'osoit dire mot, & attendoit que l'occasion luy permit d'y mettre ordre. Ce pendant la malicieuse vomissoit contre elle tous les outrages qu'on scauroit s'imaginer, & poussee d'un instinct de Demon, la nommoit ores hypocrite, & ores meschante. Qui plus est, elle ne faisoit point de difficulté de l'appeller putain, luy reprochant que ia de long temps elle se prostituoit à vn ruffien, mesme qu'elle auoit esté grosse de son faict, mais qu'à force de medicaments, elle auoit faict auorter son fruit. Dauantage elle auoit si bien appris à mesdire, & à inuenter des calomnies qui pourroyent sembler incroyables, que pour mieux diffamer l'Abbesse elle faisoit courre des fausses lettres, par des personnes supposees, qui la deshonoroyent entierement. Dequoy elle conceut vne si grande douleur, que peu de temps apres s'estant mise au liect, elle en mourut de regret. Ce pendant, l'autre prit la fuitte avec celles qu'elle affectionnoit le plus pour leur vice, lesquelles ayant recognu que tout leur

malheur ne deriuoit que d'elle, l'estranglerent la nuict en vne hostellerie. Et telle fut l'issuë de sa malheureuse vie. Daffilia finit ainsi le triste discours de la meschante Virginia, duquel ie fus si estonné, que ie me pris à penser à part moy, que la meschanceté n'a point de bornes, & que celle qui m'auoit transformé en serpent n'estoit pas encores si determinee que ceste-cy. Praxilda & Pandicia s'en estonnerent fort aussi, & à peine pouuoient elles croire que tant de meschans actes eussent lieu dans le cœur d'une femme. Tellement qu'elles en restoyent si honteuses, que comme elles se regardoyent ensemble sans sonner mot, Praxilda se prit à dire finalement: Cheres Compagnes, vous deuez sçauoir, que tout ainsi qu'il se treuve des femmes semblables à Eue, il s'en treuve aussi qui imitent de tout leur possible la glorieuse & tres sacree Vierge. Or c'est bien la verité que ceste meschante est digne de blasme, d'auoir commistant d'actes infames, mais sa miserable fin nous sert d'exemple pour recognoistre le iuste iugement de Dieu, lequel permit qu'elle mourut d'une mort si tragique & digne de la meschante vie.

158 *La Metamorph. du Vertueux,*
Et bié que les mauuais exemples ne nous
doiuent point estre proposez pour les i-
miter, si est-ce pourtant qu'ils nous peu-
uent seruir de beaucoup, pour detester la
laideur du vice, & nous exempter des
peines qui le talonnent. Cela nous ap-
prend, dis-ie, d'aimer vn mediocre sça-
uoir, mais bien plus de cherir la sageſſe,
Vous auez veu par le premier discours
que nous auons fait de Beatrix, combien
nuisible est à vne fille de trop de sça-
uoir, & par celuy de Virginia, comme le vice
s'approprie bien souuent à faux le nom
de Vertu. Voyõs maintenant si les vrayes
estincelles de gloire, ont brillé sous le
nom de Glorizia, laquelle nous appren-
dra quels exemples il nous faut fuir, &
quels ils nous faut quitter.

S O M M A I R E.

*Glorizia vierge digne de louange, est poursuiue
par deux siens freres heretiques, pour quit-
ter la vraye Religion, & n'y voulant pas
consentir, est destinee à la mort en la repre-
sentation d'une Tragedie de la fille de Irphré.
Mais s'estant eschappée miraculeusement,
& taschant de se sauuer, elle vient à ren-
contre à plusieurs autres heretiques, de la
main*

*main desquels elle meurt comme martyre, ne
voulant abandonner sa creance.*



L n'y a pas long temps que mon Pere estant de retour de la guerre de France. il me fist rapport qu'à Lyon, ville fort renommee pour le grãd commerce, qu'il y a de toutes parts il aduint vne histoire fort tragique, representee en la personne d'vne ieune fille nommee Glorizia, aagee d'environ quinze ans, & à qui le Ciel, & la Nature auoient departy toutes les graces qu'on scauroit souhaitter en vn corps; embelly de mille raretez, & en vne ame qui possede des plus belles vertus. Car outre ce qu'elle auoit esté nourrie en la vraye Religion, elle estoit si deuote que la plus part de ceux du Calvinisme qui la cognoissoient, la cherissoient fort, bien que deux de ses freres luy portassent peu de respect, & nel'aimassent gueres. Ceux cy tournans le dos à la vraye foy, & pour auoir leur liberte, se donnans à la fausse creance des Sectaires, firent tous leurs efforts, pour y attirer leurs Pere & Mere. Mais s'apperceuans que cela ne se pouoit, & que ceste place estoit trop forte,

162 *La Metamorph. du Vertueux,*
ils tournerent leur batterie du coste de leur sœur, comme foible, tant pour son aage, que pour son sexe. Elle qui auoit vn esprit releué, & qui ne s'adonnoit a autre exercice, qu'à celuy des choses deuotes (veu que ses esbats iournaliers s'estoient les saincts liures, ses delices les meditations, ses veilles les prieres, son repos les predications, & ses repas les ieunes au pain & à l'eau) ne redoutoit pas beaucoup les atteintes, qu'ils luy en faisoient, ains se renforçant plus elle s'y voyoit forcee par eux, leur prouoit par viues raisons qu'ils auoient quitté le corps pour suiure l'ombre, & que leur religion n'estoit autre chole, qu'vn amas de cōfusion, vn abisme de faussetez, & vn labyrinthe d'erreurs. Ils ne laissoient pas pour tout cela de l'inciter de plus en plus à delaisser ce qu'elle affectionnoit sur toutes les choses du monde, & à changer de creance, & de religiō. Et afin de n'obmettre aucun moyen à eux possible pour luy faire changer sa sainte resolution, ores ils luy amenoient vn ieune homme de leur religion, tantost vn autre, pour l'en faire rendre amoureuse, lesquels taschoient de luy complaire en tout, & ne manquoient-pas de luy faire croire que leur amour en sō endroit estoit grande: Mais ce chaste cœur, qui

ne meditoit autre chose que la seule deuotiõ, se iouoit de toutes leurs paroles, & plus il se voyoit attaque. plus il se roidissoit cõtre les atteintes de ces meschãs. Et bien qu'il ne faille le plus souuēt que tant soit peu de vent pour allumer vn grãd feu, ce neãt-moins tous ces impudiques auoient beau euanter aupres d'elle leurs vains discours, elle n'aymoit que sõ seul Seigneur, & ne dõnoit iamais point de lieu à la tentatiõ, ains redoubloit sa premiere ardeur, par la force de leurs poursuittes. Tout ainsi que le feu s'augmēte à force de bois. Tout au cõtraire ainsi qu'elle croissoit en vertu, la haine, & le dẽdain de ces ieunes hõmes prenoient accroissement de plus fort. Ce qui fut cause, qu'ils se resolurent de nela laisser point en repos, & de luy faire autant de mal, qu'il leur seroit possible, iusqu'à cõclurre qu'il luy falloit oster la vie, puis qu'ils ne pouuoient la destourner de ses louables desseins. Ceste ieune fille qui ne pẽsoit à riẽ moins qu'à l'amour mondaine & qui s'estoit vouee à son espoux bien aymé Iesus Christ, à qui elle vouloit cõsacrer sa virginite dans vn monastere, irrita tellement ces perdus par ses glorieux desseins, qu'ils delibererent de la forcer, & de luy oster ce qu'elle

164 *La Metamorph. du Vertueux,*
possédoit de plus beau. A cest effet, ils
communiquerent leur meschante inten-
tion à vne grande Dame de leur religion,
& arresterent par ensemble de nela for-
cer pas seulement, mais bien d'auantage
de la faire mourir.

ephé Ca-
itaine des
Hebreux sic
roca a Dieu
le sacrifier la
premiere
noie qu'il
encontreroit
s'iluy fat-
oit la grace
de gagner la
victoire, tel-
lemēt qu'ayāt
rencontré vne
sienne fille
vni que ils'ap-
presta pour l.
sacrifier. voy
le . chap. du
liu. des iuges.

Ils conclurent doncques de represen-
ter en elle la fille de Iephthé, laquelle de-
uant estre sacrifiée à Dieu, pour le vœu
que son Pere en auoit fait, s'en alloit pleu-
rant, & par les monts, & par les valees la
perte de sa virginité: Les meschans en
voulurent faire de mesme, plustost par
mocquerie, que pour autre suiect. Ainsi
Glorizia se deuoit plaindre en la compa-
gnie de plusieurs ieunes hōmes, lesquels
par gaufferie contreferoient les tristes, &
apres l'auoir violee, l'occiroient, quelque
bruit qu'elle sceut faire. Et parce qu'il
estoit biē difficile d'introduire ceste ieu-
ne vierge en la compagnie des garçons
sans qu'il y eut du souçon ils enuoye-
rēt des ieunes hommes vestus en filles en
la maison de son Pere, pour le prier de
permettre que la fille y assistast, disāt que
l'histoire estoit fort belle, & qu'il n'y a-
uoit que des Catholiques qui la represē-
toient. Peu apres le temps de ceste trage-
dies'approchant, laquelle se deuoit iouer

en la maison de ceste Dame, ses freres prièrent derechef leur Pere de ne point econduire vne telle Dame, & d'enuoyer leur sœur chez elle. disant qu'elle mesme l'en eust esté prier, si son indisposition le luy eust permis. Le Pere biē qu'à regret, licentia neantmoins sa fille, considerant qu'elle estoit en la cōpagnie de plusieurs ieunes Damoiselles, mais il ne preuoyoit pas, que c'estoient des ieunes hommes & non pas des filles, qui deuoient iouer le personnage de la fille de ephé. Ainsi ces mauuais freres menerent leur sœur, & au bordeau, & à la boucherie, & apres l'auoir conduite en vne chambre, luy dirēt qu'elle s'habilla, qu'il estoit temps, & que toutes ses compagnes estoient prestes. Ceste fille se preparoit desia. & tiroit sa robe du coffre, pour s'en vestir, lors que Dieu, qui ne permet iamais la ruine des innocens inspira celuy-là mesme qui deuoit faire le coup, de s'en desister. Ce qu'il fit, car ne pouuant souffrir qu'une telle beauté fut violee, & traitee si cruellemēt, il luy declara la trahison qui se tramoit à l'encontre d'elle. D'abord la pauvre fille demeura toute estonnee, & ne pouuant croire que ses freres luy voulussent iouer vn si lasche traict, elle ne sceut qu'en pen-

166 *La Metamorph. du Vertueux,*
fer iusqu'à ce qu'elle se resolut en fin de
ne se point treuver au theatre: non pour
crainte de sa vie, mais pour ne point souil-
ler sa virginité. Cela fut cause, que priant
ce ieune hōme de la cōseiller de ce qu'el-
le auoit affaire, Ie ne te sçauois donner
autre conseil (luy respondit il), sinon
que te vestant en homme, tu te sauues
le mieux que tu pourras, passāt par ceste
fenestre au logis qui est icy tout contre.
Et parce qu'on me soupçonne d'estre
l'auteur de ce meschant coup, pour
faire paroistre le contraire, ie suis con-
tent de m'en aller avecques toy, & de te
suiure par tout, pourueu que tu ne me
decelles à personne. Ce disant, il l'aida à
la vestir, & la fit sortir dehors, avec le
plus de seureté qu'il peut. Elle qui ne sça-
uoit pas trop bien les coings, ny les dé-
tours de la ville, courut vne bonne par-
tie de la nuict sans treuver iamais person-
ne, & au point du iour partit hors, reso-
lue de s'en aller, où il plairoit à Dieu de la
conduire. Peu apres il aduint que passant
son chemin, elle treuua plusieurs de la
religion, s'en al'ans à leur presche, qui
l'inviterent tout aussi tost à y venir avec
eux. Mais d'abord elle en faisant refus,
ils luy demanderent, si elle estoit l'a-

piste. A quoy elle fit responce, que non, & qu'elle ne sçauoit que c'estoit de leur religion. Ces meschans l'oyant parler de la sorte, l'a tirerent de force, & la firent suiure apres eux, la menans à leur Temple à son grand regret, & contre sa volonté. Ceste violence n'empescha pas, qu'elle ne demeura tousiours ferme en sa foy, detestant la folle creance des Heretiques, qui taschoient, de l'attirer à leur secte.

Ce nonobstant elle persistoit tousiours en sa louable resolution, & ce bel Ange poursuiuy par ces diables, leur repliquoit qu'il ne vouloit pas laisser le vray, pour le faux, ny le S. Siege, pour la Synagogue de Satan. Paroles qui les irriterent tellement que tout à coup, ils se ietterent sur elle, & la menaçant de mort, si elle ne tournoit le dos à sa religion: Et quel plus grand signe, leur dit elle alors, de la vanité de vostre religion, & de vostre felonnie, pourroit on treuuer que cestui-cy? Vous voulez forcer les gens à vostre religion, comme si vous ne sçavez-pas qu'en matiere de croyance, la force n'a point de lieu, & que la Religion ne veut pas estre violente. A ces paroles

168. *La Metamorph. du Vertueux,*
ces meschans repliquerent de la sorte,
Comme si vostre religion Papistique n'a-
uoit pas esté plantee par armee, plustost
que par paroles, & comme si nous ne
voyons pas tous les iours que plusieurs
de vos Predicans contraignent ceux de
la nostre à la quitter du tout. Tous ces
discours sont faux, leur repartit-elle, &
quant à ce que vous allegués ces paroles
de l'écriture: *Qu'on doit forcer à une reli-
gion ceux qui n'y sont point portez,* Cela se
doit entēdre de vous, & non pas de nous.
L'Église est vne si bonne Mere qu'elle re-
duit à son giron, & y maintient les enfans
par douceur. Ah! que dit ceste temeraire,
repartit vn de la compagnie, comme
si nous ne tenions pas la vraye foy. Si
vous estiez en la vraye foy, respondit
Glorizia, vous ne seriez pas si nouveaux
venus que vous estes. Il n'y a que trois
iours que vous estes au monde, & nous
y sommes depuis le temps des Apostres.
De plus qui ne sçait que toutes vos maxi-
mes sont fausses: Vous niez le Sacrement
que les Apostres ont aduoué, vous niez
la primauté de saint Pierre: vous avez
en horreur les ieusnes, & autres exerci-
ces de deuotion, & haïssez le Celibat,
quoy que vous sçachiez bien, que ce

C'est argu-
ment est tiré
de S. Gre-
goire d' Na-
tanz en vne
bonne Epi-
tre à Cleo-
mus.

n'est pas vne nouvelle coustume, que les filles consacrent à Dieu leur virginité. Ces saints discours leur despleurent tellement, qu'un d'entre eux la frappant fort rudement se prit à luy dire : Meschante, es-tu bien si osee de nous reprendre ainsi? Je ne vous reprendray pas seulement (repartit elle) comme faisoit l'Aueugle, les Pharisiens, mais qui plus est ie voudrois qu'il me fut permis de vous pouuoir aussi bien iuger, que fit Daniel ces vieillards qui auoient diffamé la chaste Susanne. A ces paroles se ietterent sus elle la frappans, qui avec vn baston, qui avec vne espee, Tandis que se mettant à genoux, elle faisoit ceste plainte à Dieu: *Domine quid multiplicati sunt, qui tribulant me?* Ce ne fut pas tout, car bien qu'elle fut desja demy morte, vn d'entr'eux la frappa d'un baston avec tant de rudesse, qu'il l'acheua du tout: & pour preuue de la constance de ceste sainte vierge, ouyt ces dernieres paroles. *In manus tuas Domine commendo spiritum meum.* Ceste piteuse mort, ne soula pas la furie de ces satellites du diable: Car comme ils estoient apres à la despouiller, d'abord qu'ils s'apper-

*Ioan. cap. 9.
Daniel. cap. 13.*

psal. 3.

psal. 30.

170 *La Metamorph. du Vertueux,*
ceurent que c'estoit vne fille sous l'habit
d'un garçon, se regardans l'un l'autre
tous pleins d'estonnement & de con-
fusion, soudain ils prindrent la fuitte,
& laisserent là ce sacré corps, que les
Chrestiens enterrerent depuis, à la gran-
de honte de ces barbares qui en furent
punis selon leur merite. C'est, cheres
compagnes, le sçauoir de ceste cy qu'il
nous faut imiter, non celuy de Beatrix,
& de l'infame Virginia, Praxilda finit ain-
si son discours, lequel i'escoutay si at-
tentiuellement, que quand la Nature
m'auroit donné cent langues, il me se-
roit impossible de vous raconter le
grand plaisir que i'y pris. Les autres
deux estoient restees toutes tristes &
sans dire mot au recit de la derniere
histoire de ceste saincte Vierge, iusqu'à
ce que Dacilia leur dit ainsi: C'est vn
grand cas, que ie ne vous sçauois e-
mouuoir à chanter, & que vous ne
prenez plaisir qu'au recit de ces tragi-
ques discours: Je suis neantmoins bien
aise de les ouyr, pour apprendre ce
qui est de la vraye vertu. A ces mots
Pandicia repartit, Tu veux doncques ô
Dacilia, que nous chantions mainte-

nant. En chantant , répondit Praxilda , nous serons certaines à tout le moins de n'estre point surprises , comme nous fusmes hier, dessous ceste treille. Ce n'est pas cela, dit Dacilia , en chantant nous n'aurons point peur des serpens , lesquels , si ce qu'on dit est vray, se plaisent merueilleusement à ouyr chanter. Commence doncques , & nous te suivrons. Elle voulut commēcer, mais tout à l'instant eile en fut destournee par vn certain qui vint heurter à la porte du iardin: tellement qu'y estant accouruë pour voir qui c'estoit, & ayant sceu, que son frere la prioit de faire haster le souper, elle s'en alla donner ordre à la cuisine, & remit les chansons à vne autre fois. Ce pendant la plus ieune d'entre elles qui couroit d'une part & d'autre par le iardin, se prit garde à moy sans y penser, & s'en alla le dire à toutes ses autres compagnes, qui tout à l'instant vindrent droit à moy avec des bastons en main pour me faire mal mes affaires. Et bien que ceste ieune fille fit tous ces efforts pour me frapper à coups de pierre, si est-ce pourtant, que ne pouuant me nuire, à cause des rameaux qui me couuroient de toutes parts,

172 *La Metamorph. du Vertueux,*
elle treuva de fortune, vne longue per-
che, & cōmença de m'en frapper fort &
ferme. ie ne me voulois pas reuancher,
craignant de l'espouuanter, & pour au-
tant que ie sçauois bien que si elle me iet-
toit de l'arbre en bas ie luy ferois belle
peur, & la mettrois bien tost en fuitte.
Mais soit qu'elle n'eust point de frayeur,
ou qu'elle voulut faire la resoluë, elle ne
cessoit de me frapper. Cela fut cause que
vaincu d'impatience, ie me iettay sur elle
à corps perdu, & ce fut alors qu'elle &
ces compaignes toutes effrayees prin-
drent la fuitte, crians à l'ayde: ie ne vou-
lus pas neantmoins leur faire aucun mal,
ains en ayant compassion, ie me cachay
sous des gazons. Mais pour tout cela, el-
les ne laisserēt pas de me regarder vn fort
long temps des fenestres, à quoy ie pre-
nois vn grand plaisir. Car desirieux de
leur donner quelque marque de mon
naturel humain, ie prenois des fleurs en
leur presence, & les leur allois porter sur
leurs fenestres. Dequoy s'apperceuant
Praxilda, qui me regardoit fort attenti-
uement elle appella toutes ses autres cō-
paignes pour leur monstret ce que ie fai-
sois. D'abord elles furent plus estonnees
que iamais, & voulurent derechef m'af-

saillir à coups de pierres, mais Praxilda ne le permit point, disant qu'il ne falloit pas rendre mal pour bien, & alors elle me jetta d'en-haut les herbes qu'elle tenoit en la main. Je les reprit tout à l'instant, & les allay mettre au mesme lieu où i auois porté les fleurs. Dequoy s'esmerueillant encores, elle me jetta pour la troisieme fois vne pesche, laquelle ie mangeay deuant elles, avec vn tel appetit, qu'elles ne peurent se tenir de me dire, bien te face. Praxilda toute estonnee se prit à dire, que possible i'estois vne Fée, & qu'autrefois elle auoit ouy dire que plusieurs serpens auoyent porté ce mesme nom. Pour moy (repliqua l'andicia) ie le pense ainsi, & croy qu'il ne peut estre autrement, car il nous en a monstré des signes trop euidens. Mais pour plus grande assurance appellons le frere de Dacilia, & voyons ce qu'il nous en dira. Si c'est vne Fée, dit Praxilda, sans doute elle sçait bien tout ce que nous disons. Appellons-la donc, & si de fortune elle vient, nous croirons indubitablement qu'il est ainsi, & luy ferons toutes les caresses à nous possibles. Ouy vrayment, dit Dacilia, car il y a vn grand plaisir d'appriuoiser vn serpent. Nous vous auons desia dit, repartirent

174 *La Metamorph. du Vertueux,*
les autres deux, que c'estoit vne Fee. Je
veux bien que cela soit ainsi, dit Dacilia,
mais quant à moy ie ne la sçauois appel-
ler. Quoy? crains-tu qu'elle te mange,
continua Pandicia, pour moy ie n'en ay
point de peur: ny moy aussi, dit Praxilda.
Ce disant, elle l'appella, & luy parla ainsi:
O esprit qui pour mōstrer que tu as quel-
que chose plus que d'humain, nous fais
paroistre tant de signes de ta douceur, &
qui sous la despouille d'un serpēt, caches
sans doute un cœur humain, ie te prie de
venir tout à l'instāt. A ces paroles ie haus-
say la teste, & m'en allay droict à elles,
lesquelles fort timides, bien qu'elles me
creussent vne Fée, me regardoyent avec
grande frayeur, & si ne pouuoÿēt croire
que ie n'eusse en moy quelque diuinité.
Ce nonobstāt elles estoÿent en doute, &
n'osoyēt m'ouurir la porte, iusqu'à ce que
le grād desir qu'elles auoyēt de voir quel-
que chose de nouueau les enhardit de ce
faire. Mais parauāt que de m'ouurir, Da-
cilia regarda par la fente de l'huis, & sem-
bloit que par mes façons de faire ie l'in-
uitasse à m'ouurir hardimēt & sans peur.
Car ores ie baissois la teste, ores ie la flat-
tois avecques la queuë, & tachoÿ de luy
donner à entendre par tous moyens que

ie n'auois point de venim. A peine m'eut on ouuert l'huis, que le chat de la maison, comme ialoux de mon entree, vint droit à moy pour me courre sus. I'auois desia fait esprouue de la furie de cet animal, qui m'auoit bien fait de peine ailleurs, comme i'ay dit cy deuant: tellement que pour m'asseurer d'auantage, ie m'approchay de Pandicia, laquelle recognoissant que ie semblois implorer son ayde, elle se mit au deuant, chassa cest importun animal, & voyant que pour luy cōplaire, ie luy faisois feste de ma queue, & la frottois cōtre sa robe, elle en resta fort estōnee, & ne sçachāt cōme me manier, elle me toucha premierement la teste avec de l'herbe, laquelle ie leschay au grand contentement de toutes trois. Bref, ie fis tant qu'elles s'estant enhardies, me toucherent avec la main, puis me mirēt dans leur sein. Dacilia mesme (bien que d'un naturel fort timide sortit de la cuisine pour me voir: de maniere que ie puis dire avec verité, que ces filles estoient plus empeschees apres moi, qu'à apprester le souper. Car tantost l'une me tendoit le col, & tātost l'autre la bouche pour me baiser. L'heure du souper estāt venuë, les pere & mere de Praxilda se mirent à table avec ces ieunes filles.

Ce pendant ie seruois de passe temps à toutela Compagnie, & baissant le beau sein de Pandicia, i'estois ores touché de l'vn, ores de l'autre, caraucun ne faisoit difficulté de me mettre le doigt dans la gorge. Apres le souper, Domitius pere de Praxilda prit son luth en main, & inuitant toute la compagnie à chanter il cōmença ceste Chançon :

Le Vertu morale aggree
beaucoup
plus que l'or
mesme.

*Ne me puis-ie pas dire heureux,
Autant qu'homme de mon village,
Bien que les autres amoureux
Se vantent d'un plus beau visage.
Ie ne suis ny sourd, ny boiseux,
Et les deux crocs de ma moustache
Font souuent deuenir honteux
Ceux-là qui portent le panache.
La desmarche d'un de mes pas
Fait trembler les plus galands hommes,
Encore que tu ne m'aime pas,
Et que pour sot tu me renommes.
Mais si la dure pauvrete
N'abaissoit ma façon haraie,
I'aurois beaucoup plus de beauté,
Que tu n'as d'amour, ô Lidie.*

Ceste plaisante chançon esmeut vn chacun à rire, tant pour la grace des couplets,

plets, que pour la mine grotesque de celui qui la chantoit, lequel apres auoir acheué: Nous voulons encore dit il, que Sophronia nous face recit de cest homme qui fut enterré hier matin, afin que nous ayons double plaisir d'ouyr ce discours, & ensemble la chanson de Dacilia. Alors Sophronia, pour complaire à la compagnie commença d'en parler ainsi.

S O M M A I R E.

Gelanzio ieune gentilhomme de Pistoia s'estant rendu amoureux d'Ercilia natius de la mesme, & voyant que contre son gré on l'auoit depuis mariee à vn homme fort riche, se veut laisser mourir de faim, & à cest effet se retire en vn lieu solitaire où il est treuue par vne vieille sorciere, la fille de laquelle s'en rend amoureuse, & s'estrange à la parfin, ne pouuant le pleschir à sa volonté. La Sorciere s'apperceuant qu'il estoit cause de la mort de sa fille, le change en asne, & faut que reprenant sa premiere forme au bout de quelque temps, il meurt en languer.

VOUS deuez ſçauoir qu'en la ville de Piſtoia, il y eut n'agueres vne ieune Damoiſelle des plus belles du pays, mais fort pauure, ces Pere & Mere pour ne faire pas tant de deſpence demeuroident en vne petite maiſon où ils faiſoient du mieux qu'ils pouuoient: il aduint donc que ceſte fille qu'on nommoit Hercilia, ſe rendit amoureuſe de celui qui fut enterré hier matin, lequel bien que noble de race comme elle, & habitant d'une meſme ville n'auoit pas beaucoup de moyens, & demeuroidit avec vne ſienne tante, de laquelle il ſe departoit le plus ſouuent pour s'en aller faire l'amour à Hercilia. Cela dura quelque temps iuſqu'à ce que les parens d'une & d'autre part en eſtans aduertis, ils ſe reſolurent de paſſer outre, & de faire ce mariage au grand contentement de tous les deux partis qui ne deſiroient autre choſe. L'affaire cōclue de la ſorte, il aduint peu apres que le fils d'un bourgeois de Rome, (le pere duquel auoit vaillant plus de vingt mille ducats, outre l'argent conſtant, & les poſſeſſions) à la premiere veüe de ceſte fille, il en deuint amoureuſ & pour le deſir qu'il auoit de ſe marier

à quelque Damaïſelle d'honneur, il s'en alla treuver le Pere d'icelle, luy dit ce qui estoit de son deſſein, & qu'il ne vouloit auoir affaire à autre qu'à luy. Dabord il en fut extrememēt ayle, conſiderant que c'estoit vne montaigne d'or, ſa nobleſſe, & les riches heritages qu'il poſſedoit, biē qu'il fut aucunement faichē de manquer de parole à l'autre, du naturel duquel il auoit fait eſpreuue de lōgue main: Apres pluſieurs & diuerſes reſolutions ceſte-cy fut la derniere, Que le premier qui recherchoit ſa fille estoit à la verité galant homme, mais fort pauvre, & que le ſecond ne manquoit ny de richesses, ny de galantise. Ce qui fut cauſe qu'il ſe delibera de preferer Monardo (tel estoit sō nō) à Gelanzio, & de luy promettre ſa fille Hercilia en mariage. La triſteſſe que Gelanzio conceut de cecy fut ſi grande, que le iour des nopces eſtant venu, il s'alla retirer au pied d'vne montaigne eſcartee, ou pour la foibleſſe qu'il auoit, n'ayāt rien māgē de long tēps, il ſe laiſſa cheoir à demy mort. Proche de là ſe tenoit vne vieille ſorcierē, laquelle voyant comme le tout ſe paſſoit, & croyant ce ieune homme mort, accourut pour en tirer la graiſſe, & s'en ſeruir en ſes

Alluſion au moat duquel parle Ouide au quatriēme des ſaſtes.

180 *La Metamorph. du Vertueux,*
forceries, comme telles femmes ont de
coustume. Mais vne sienne fille qui l'ac-
compagnoit le reconnoissant beau ieu-
ne homme elle ne le voulut iamais per-
mettre, ains s'apperceuāt qu'il reprenoit
courage, & se remuoit, en prit compas-
sion, luy donna à manger, & le traita du
mieux qu'elle peut, bien que luy se desti-
nant à la mort, ne voulut prēdre aucuns
alimens qu'avec grāde difficulté. Ce nō-
obstant il fut là quelques iours, & sy re-
fit de sorte que ceste ieune fille en deuint
amoureuse. Apres auoir souffert ceste
passion durant quelque temps, elle se re-
solut en fin de luy decouurir l'amour
qu'elle luy portoit. D'abord Gelanzio fit
refus de son amitié, & luy dit que puis
que le ciel l'auoit disgracié de l'a-
mour de sa Dame, il estoit deliberé
de naymer iamais personne du monde,
ains de viure parmy les solitudes, & les
deserts, & d'y lamēter son desastre. Mais
ces paroles estoient des flammes pour
l'embraser d'auantage. Ce qui fut cause
qu'elle se hazarda de l'importuner de re-
chef, & de l'inviter à son amour, tant à
force de larmes que de souspirs trop foi-
bles pour offenser sa resolution. Tous
ces refus porterent si auant ceste misera-

ble, que ne pouuant venir à bout de ses intentions elle eut recours aux enchantemens, & s'essaya de tenir de si pres ce ieune homme, qu'il ne sortiroit pas de sa maison sans auoir parauant adheré à ses volonte. Mais elle auoit beau se plaindre, & pleurer sa disgrâce. Car Gelanzio qui ne pouuoit la voir de bon œil, ny se rendre aucunemēt amoureux d'elle, fut contraint de le luy dire hardimēt, & de luy parler ainsi. A quel effect me penfes-tu retenir icy: Crois-tu que ie demeure tousiours en ceste prisō. & que tes violēces me forcent à t'aymer. Non, non, tu te trompes fort, il te faut croire, que iamais ce cœur n'aura de l'amour pour ame du monde, puis que le destin l'a separe d'avec celle qu'il cherissoit avec tant de plaisir. Tu peux t'asseurer que les fleuues retrograderont leurs cours, & les serpens se lairront appriuoiser deuant que ie t'ayme iamais. Le seul aduantage que tu as sur moy, c'est que tu me peux faire mourir, mais helas que ceste mort me sera douce, puis qu'il y a si long temps que ie la recherche. Que si tu ne me veux occire, ny permettre que ie sorte de ceās, cela n'empeschera pas, que ie ne demeure à tousiours obstiné plus que iamais, &

182 *La Metamorph. du Vertueux,*
que ie ne t'apreue par effet, que la violence ne peut rien sur l'amour. Aussi suis-
ie resolu desormais de ne te dire plus
mot, & de n'auoir point d'oreilles, pour
écouter les paroles que tu me diras. Ceste
miserable se voyant ainsi mesprisee,
& passionnee outre la raison eut re-
cours à la seule mort, & s'estranglant
d'un licol finit, & ses passions, & sa
vie.

Dequoy la Mere s'estant apperceuë,
& en ayant sçeu l'occasion, pour van-
ger la mort de sa fille, elle s'en alla treu-
uer Hercilia, & par vn seul de ses re-
gards l'infecta tellement que dans deux
iours elle mourut miserablement auant
qu'estre mariee. Non contente de cela
elle fit par ses charmes, & enchante-
mens que Gelanzio fut conuertý en as-
ne. durant le meisme terme, que la fille
auoit esté amoureuse de luy, & qu'ayant
repris sa premiere forme, il demeura
tousiours malade dans son lit. Quoy
fait, elle donna cest asne à vn meufnier,
& portee de desespoir se pendit à l'imi-
tation de sa fille. Depuis Gelanzio re-
prenant sa premiere forme fut malade
tout le reste de ses iours, & mourut par
les charmes de ceste forcierre.

hose admi-
ble qu'une
forcierre ayt
suy x. aufsi
enmeux
ue le Basilic,
ni fait mou-
r les persõ-
es par sa seu-
e Veue.

Cela me fit iuger alors que possible apres ma transformation de serpent en homme, comme d'homme en serpent, ie finirois aussi miserablement que luy, lors que ie m'apperceu que Prudentio se prit à dire: Vous sçavez assez, mes enfans, que ce ne sont que fables, & que le Diable ne sauroit transmuer vn corps. C'est pourquoy ie vous prie de ne point adiouster de foy à tous ces enchantemens, desquels ie discourray plus amplement le iour que nous irons à la feste tous ensemble. Maintenant ie suis d'avis que pour nous recreer, Dacilia chante sur sa viole ceste mesme chanson qui fut dite au iour de ses nopces. A l'instant ceste belle fille pour obeir à la compagnie, prit sa viole en main, & avec vne grace admirable entretint tous les assistans de ceste chanson.

*Crois-tu bien, ô ma chere Amie
Que priué des rays de ta flame
Je puisse viure desormais,
Ou que te suiuant de la sorte
Je n'ay un regret à iamais
Voyant mon esperance morte?*

Toy de qui ma peine procede

Causes le mal qui me possede

Et l'amour qui n'a point de loy

Que celle de la perfidie

Fait naistre de ton peu de foy

La cause de ma maladie.

Que cest enfant de Cytheree

M'a de fois l'ame martyree

Enuieux de me voir aymer,

Combien ay-ie souffert de charmes,

Afin de ne me consumer

Dedans la source de mes larmes

Mais ie me plais tant en mes plaintes,

Que toutes mes flames esteintes

Par les estans de mes souffirs;

N'e me seroient point tolerables

Si les effets de mes desirs

M'ostoient du rang des miserables

Beaux yeux quand ie pense en moy mesme

Que ie souffre une peine extreme

Si ie ne suis avecques vous,

I'ay tant de plaisirs, & de ioye.

Que mon espoir en est jaloux,

Et ne veut pas que ie vous voye

Petit demon de mes pensees:

Amour qui les vois esclancees,

Dans le cœur que ie chers tant

Lie moy tousiours de tes charmes.

Ou permets qu'en me contentant

*Je n'endure plus tant de gesnes.
Mais non, ie veux bien que tes fleches
Facent à mon cœur mille bresches
Pourueu que mes piteux accents,
Mes souffirs, & mes yeux encore
Soient assez fermes & puissants
Pour fleschir celuy que i'adore.*

Il me seroit impossible de vous dire combien grand fut le contentement que ie receus oyant chanter ces vers si mignardement à ceste ieune fille, laquelle fut grandement louée d'un chacū, tant pour sa belle voix que pour la grace qu'elle auoit à la dire. Apres le repas se leuerent de table pour s'en aller dormir en vne fort belle chambre, qui auoit esté preparee expres pour les trois filles, ensemble pour la vieille, à laquelle Praxilda tint ce mesme propos, ainsi qu'elle se dépoüilloit. Dittes-moy, ie vous prie, ma mere, n'est il pas vray que quelque fois il y a des Fées serpens? Ie le croy ainsi, respondit-elle, & me souuiens de l'auoir ouy dire autrefois. Que si de fortune vous voulez apprendre qu'est-ce que des Fées, il faut que vous scachiez que ce sont des esprits sçauants, incorruptibles, & qui tiennent de la diuinité: car elles sçauent le passé

186 *La Metamorph. du Vertueux,*
predisent l'aduenir, & la cognoissance
des astres ne leur est aucunement ca-
chee, par le moyen de laquelle elles font
souuent des miracles qui rendent les
hommes fort estonnez. Quelques vns
ont voulu dire que les Fées estoient ainsi
nommees du nom d'une certaine femme
nommee *Fatua* qui depuis fut canonisee
par les Romains à cause de sa grande pu-
dicité. Car on tient que durant sa vie el-
le fut si chaste que iamais elle ne voulut
voir autre visage d'hōme que celuy de sō
mary. Oū il faut remarquer qu'en ce lieu
icy le mot de Fée vaut autāt à dire qu'une
ieune fille fort chaste. Et par ce que le
mot de *Fatua* approche aucunement de
Fatum qui signifie destin, il leur a esté
approprié pour autāt que, comme nous
venons de dire, elles sçauent que c'est
du destin, & ont le pouuoir de predire
les choses destinees à vn chacun, com-
me estans grosses d'un entousiasme di-
uin, & d'une fureur prophetique. Mais
que veut dire, repliqua Pandicia, qu'el-
les sont representees sous la figure d'un
serpent plustost que d'aucun autre ani-
mal?

C'est, respondit la Vieille, parce que
routainsi que les Poètes disēt que Proser-

pine fut changee en serpent , & condamnée de demeurer aux enfers six mois durant avecque son mary , & six au Ciel avecque sa Mere , de mesme tient ont que les Fées doivent estre six mois en figure de serpent , & six mois en leur propre forme , pour monstrer par là que le monde n'a point de parfait contentement , que les grandeurs sont perissables , & les puissances imaginaires. Et de fait nous voyons souuent qu'il y a du meslange du vice avec la vertu , & du mal avecques le bien. Ainsi que les Fées se font voir, ores sous la forme humaine ores sous celle de cest hideux animal. Mais, continua Pandicia , ne s'est il iamais treuvé personne qui les ayt veuës en ces deux formes tout ensemble ? Ouy sans doute , car il me souvient que moy estant encore ieune fille , on en faisoit courir vn semblable bruit.

Proserpine
signifiela Lu-
ne qui pa-
roist ores
pleine, ores
cornue.

S O M M A I R E.

Deux pelerins se reposans au pied d'une fontaine à l'ombre de plusieurs arbres sont surpris par un fort beau serpent, & l'un d'iceux le voulant tuer est empesché par son compagnon. Peu apres il aduient que continuans leur voyage il se leue un si mauvais temps, que battus de la pluye & de l'orage ils sont contrains de se mettre à couuert sous vne vieille mazure, ou ayans passé la moytié de la nuict vne belle Fee s'apparoist à celuy qui auoit defendu le serpent, & le meime en vn riche Palais sous terrain, où apres l'auoir fort bien traité, elle luy donne vne bouette pleine de diuerses poisons, pour la bailler à son compagnon, lequel ne la pas si tost ouuerte qu'il sumbe roide mort.



L'aduint vn iour que deux ieunes hommes s'en allans par le pais en temps d'esté arriuez qu'ils furent pres d'une fontaine, ils se couchèrent à l'ombre de certains arbres pour s'y reposer. A peine eurent ils commencé de dormir, qu'un long serpēt, lequel n'estoit sans doute autre chose qu'une Fée, se mit

à les regarder fixement, toutes fois sans leur faire aucun mal. L'un d'entr'eux qui ne dormoit pas, prenoit plaisir à contempler cest animal, & sembloit s'y plaire merueilleusement, iusqu'à ce qu'ayant éveillé son compagnon pour luy en donner le passé temps & voyât qu'il prenoit des pierres pour luy ietter contre, il tascha de l'en empescher, & luy dit. Pourquoi veux tu frapper ceste beste qui ne te fait aucun mal? laisse la viure en paix puis qu'elle ne te nuit point. Tu dis vray, repartit l'autre, sçais tu pas qu'elle est venimeuse, & que par consequēt il faut que ie la tuë? Apres ces discours ils poursuiurent leur voyage, iusques à ce qu'estans arriuez en vne haute mōtagne le Ciel se troubla tout à coup, & la force de la pluie, l'impetuosité de l'orage, & les violences de la tempeste les contraignirent de se mettre à couuert sous des vieilles mazures, où ils furēt iusques à la minuit. Ce fut alors que celuy qui auoit defendu le serpent s'aperceut d'une grande lumiere qui luy frapoit la veuë & peu apres vit vne ieune fille, aagee d'environ dix-sept ans, doüee d'une singuliere beauté, & vestuë fort richement, laquelle le prenant par la main le mena en vn Palais

190 *La Metamorph. du Vertueux,*
souterrain, & avec vn visage riant luy
dit, qu'il n'eut point de peur. Ce Pa-
lais estoit fort grand, bien basti, les
sales toutes tapissées, les murailles do-
rees & enrichies de pierreries, bref, si
magnifique & admirable, qu'il seroit
bien difficile d'en treuuer vn sembla-
ble en tout l'vniuers. Ceste Fee apres
luy auoir fait voir toutes les magnifi-
cences de ce superbe logis, le fit asseoir
à table, où les viandes les plus exquises
qu'on scauroit desirer, sembloient e-
stre apprestees expres pour rassasier sa
faim. Ce pauvre qui ne māquoit pas d'ap-
petit, fit ce que la Fée luy cōmandoit, &
apres le repas fut mené en vn liēt riche-
ment pare, pour s'y reposer: & de là en v-
ne belle chambre où elle luy donna de
forts beaux habits, & si luy permit de
prendre de son thresor tout ce qui luy
aggreeroit. Et à celle fin que son com-
pagnon participat au mal comme luy
aubien, elle luy tint tels discours. Tu
n'es pas d'aduis que ie face du bien à
ceux qui ont fait tout leur possible pour
me nuire? Car n'a-t'il pas esté bien cruel
celuy qui t'accompagnoit de me vou-
loir tuer, sans que ie le prouoquasse à

ce faire? Je veux que tu sçaches que ie suis ce mesme serpent que tu vis près d'une fontaine, il y a quelques trois semaines. Mais quoy que c'en soit, bien quil m'aye grandement offencee, ie nay pourtant intention de luy nuire, au contraire ie luy fais present de ce vase d'or pour l'amour de toy. Va donc, & le luy donne, avec condition que tu ne l'ouviras point, ains le remettras entre ses mains. Le ieune homme plein de respect & de crainte, ne luy voulut iamais contredire, & la remerciant de tant de biens-faicts, partit pour s'en aller treuver son compagnon, lequel tout estonné de le voir si bien vestu, mais bien plus lors que l'autre luy eust fait le recit de tout ce qui s'estoit passé, luy presenta le vase d'or de la part de la Fée. Cestuy-cy qui pensoit desia de s'estre acquis vn nouveau thresor, le prit tout à l'instant, transporté d'aise & de ioye. Mais il se treuva grandement trompé, lors que l'ayant ouuert vn si grand venim en sortit, qu'il en fut tout aussi tost infecté, & tomba roide mort par terre, veu mesme que la force de ce poison estoit

192 *La Metamorph. du Vertueux,*
si grande que les herbes & arbres d'alentour en deuindrent sechés. Par où il faut conclurre, mes bien-aymez enfans, qu'un bien-fait n'est iamais perdu, tout ainsi que l'offence ne manque pas d'estre vengée ou tost ou tard. Icy ceste bõne vieille finit son discours, & donna le bon soir à ces trois ieuues filles, lesquelles estonnees de ceste histoire me regardoient avec vne grande attention, & si croyoient indubitablement, que possible estois ie ce mesme serpent. Le iour ne parut pas si tost que toutes se leuerent pour aller à la feste & m'ayans mis sur vn asne. (qui leur seruoit à porter leurs besongnes) dans vn beau panier plein d'herbes & de diuerses fleurs, elles s'en allerent ioyeusement. Durant leur pourmenade le Prestre les entretint de ce discours, qu'une forme peut estre transmüee en l'autre par la seule apparence, & rapporta cest exemple sur ce suiect.

SOMMAIRE.

S O M M A I R E.

*Vne vi-ille sorciere donne à manger d'un certain fruct à un ieune homme : le transf-
muc en asne : & sous ceste forme luy fait
faire les mesmes fonctions que parauant,
excepté qu'il ne parloit pas. Bref voyant
passer le sainct Sacrement de l'Aurel, il
se met à genoux au grand estonnement
d'un chacun: reprend sa premiere forme, &
la meschanceré de ceste sorciere estant de-
couuerte , elle est bruslee toute viue.*



Ly eut autrefois en Candie vne vieille sorciere, laquelle voyant vn fort beau ieune homme qui sortoit d'vn Nauire pour se raffreschir, & acheter certains fruits, d'abord elle se presenta & s'offrit à luy en vendre. Luy qui ne desiroit autre chose s'en alla droit à sa maison avec elle, & fut vn fort long temps à l'attendre, iusqu'à ce que le nauire voulant desmarer du port il la pria de se dépescher. Ceste sorciere qui ne tarδοit à autre dessein que pour faire ses enchantemens, vint à la parfin à ce ieune homme, & luy donna ce qu'il

194 *La Metamorph. du Vertueux,*
demandoit. Mais il n'en eust pas si tost mangé qu'à l'instant il se sentit serrer la gorge si estroittemēt, qu'il luy estoit impossible de proferer vn seul mot. Ce nonobstant ayant le iugement sain & entier, ainsi qu'il voulut mettre le pied sur la planche du Nauire pour y entrer dedans comme les autres, il se vit chargé de si pres par les Mariniers, qui le voyans en forme d'asne le chassoient à grāds coups de baston, que plus il s'efforçoit de crier, plus ils le frapportoient, ne le recognoissant du tout point. Sur ces entrefaites voicy arriuer la forcierre avec vn baston à la main, qui commença de demander si on n'auoit pas veu passer vn asne par là: Dabord tous luy dirent que si, & le luy ayans monstre, la vieille luy mit le licol, & luy fit rebrosser chemin à grands coups de baston. Il faut croire que le ieune homme n'estoit autre que celui qu'il auoit esté parauant, & que la forcierre charmoit les yeux de tous ceux qui le regardoient. Mais quoy? cela ne pouuoit pas tousiours durer, & il falloit qu'à la parfin le forfait de ceste meschante fut vengé comme il arriua peu apres. Car vn iour qu'il estoit par deuant vne Eglise voyant passer le sainct Sacrement de l'Autel, se

mettant à genoux, en presence de tous les assistans qui s'estonnoient fort de ce miracle: Il y eut entre les autres quelques Marchands de Gennes qui pour mieux sçauoir que c'estoit, s'approchèrent de plus pres. Cōme ils se prindrent garde que la forcierre le chassoit à coups de bastons, ils luy demanderent d'où auoit elle eu cestafne, & voyans qu'elle ne sçauoit que dire, la firent emprisonner par soupçon, & la mirent entre les mains de la iustice, puis on luy fit confesser le fait à force de tourments, & la condēma-on à estre bruslee toute viue, apres auoir remis ce ieune homme en sa premiere forme. Il est aisé de voir par cest exemple qu'à proprement parler ce ne sont pas des transformations, mais qu'en apparence elles le semblent estre, veu que le diable ou bien les forcieres charment tellement les yeux des regardās, que les choses paroissēt autres qu'elles ne sont. Biē que ie ne nie pas qu'il aduiuent par fois que ceux qui sont d'une humeur melancolique & tourmentez de maladies hypocondriaques, s'imaginent souuent des choses estranges, & qui tiennent tout le monde en admiratiō. Ainsi y a il quelques annees qu'un ieune Gētil-hōme

Le liure intitulé *De Malis Maleficarum* traite cecy fort ample-ment, & allegue sur ce sujet, la plus part des opinions des Theologiens.

196 *La Metamorph. du Vertueux,*
de Boulongne s'imaginant d'estre vne
cruche à puiser de l'eau ne vouloit pour
tout rien manger, iusques à ce qu'un
autre se feignant estre vne cruche com-
me luy, faisoit qu'il mangeoit quelque-
fois, plustost par imitation qu'autremēt.
Que si cela peut aduenir par alteration
d'humeurs en la puissance fantastique,
ou autrement, qui nie que le diable peut
produire vn semblable effet & vne mes-
me operation. Vos raisons me conten-
tent fort (repartit alors Domizio Pere
de Praxilda.) Mais ce dequoy ie m'é-
tonne le plus, c'est de voir comme est-il
possible que le diable face paroistre petit
vn grand corps, & qu'il le transforme
en oyseau, en chat, ou en autre sembla-
ble animal? A quoy la sœur du Prestre
repartit: Ne vous ay- ie pas desia dit que
les Fées, qui sont de belles ieunes filles
se transmuent bien neantmoins en ser-
pens? Ne faisons plus mention ie vous
prie, repliqua Domizio, de telles fables,
qui ne sont que vaines erreurs des Payés,
ains apprenons par cest exemple que le
diable ennemy iuré de l'hōme, fait voir
des estranges illusions és corps tant
grands que petits, lesquels il transforme
en apparence.

S O M M A I R E.

Vn homme se voyant assailly de trois chats, prend vn baston, & se defend le mieux qu'il peut, quelque temps apres on l'accuse d'auoir battu trois Damoiselles : il le nie, & s'en dit innocent : mais depuis on treuue que les Damoiselles susdites estoient les trois chats qu'il auoit battus.



L M E souuient d'auoir autres fois ouy dire à vn galant hōme & digne de foy qu'en vn chasteau d'Alemagne vn bon homme voulant fendre ie ne sçay quel bois, vn chat fort hideux commença de se ietter à corps perdu sur son visage, & s'y acharna dessus avec ses griffes de telle façon, que se voulant defendre avec vn baston, autres deux chats beaucoup plus affreux que le premier, se ruerent sur luy avec tant de furie, que bien qu'il frappât ores l'vn, ores l'autre, il eut bien de peine neantmoins à s'échapper de leurs morsures. Peu apres ainsi qu'il se retiroit en sa maison, les Officiers du lieu luy vindrent au deuant, & le firent mettre prisonnier, pour auoir, di-

Voy le li-
vre intitulé,
Stallus Ma-
lificarum.

198 *La Metamorph. du Vertueux,*
soient ils, frappé les trois premières Da-
mes de tout les pais. Luy tout estonné de
ce dont on l'accusoit ne pouuoit s'ima-
giner pour quelle occasion c'estoit, ains
se sentant innocent insistoit à negatiue,
& disoit n'auoir iamais battu personne.

Cela n'empescha pas qu'on ne le tint
prisonnier quelques iours durant, apres
lesquels il fut emmené par deuant le
Iuge pour estre ouy. De façon qu'inter-
rogé du fait dont on l'accusoit, il respon-
dit qu'il n'en sçauoit rien, mais que c'e-
stoit bien la verité que peu aupara-
uant estant appelé en vn Chasteau pour
y fendre du bois, il auoit tasché de se de-
fendre contre trois chats qui luy vou-
loient couper la gorge. La dessus inter-
rogé du iour il fut auéré que c'estoient
les trois Damoiselles qu'on disoit qu'il
auoit battuës. Par où il appert que les en-
chantemens du diable se font aussi bien
paroistre aux petites choses comme aux
plus grandes. Mais quant à vostre opi-
nion; Que les Fées sont des serpens, c'est
vne pure folie de le croire, & ce ne sont
que contes de vieilles.

Le parfait Chrestien doit refuter tou.

Il parle du bō
& parfait

Chrestien, faisant vne allusion à ce qui aduint à S. Macaire, auquel com-
me nous auōs desjà dit fut mené vne fille, qui paroissoit iument à tous
ceux qui la regardoient, excepté à ce saint Personnage.

tes les opinions du vulgaire, les tenir pour erronees : n'adiouster point de foy à ce monstre à plusieurs testes, se iouier de ses discours, en faire moins d'estat que de songes vains, & croire que ce ne sont qu'illusions diaboliques, que Dieu permet le plus souuent pour punition de nos pechez. Ce deuot Prestre parloit ainsi, lors que ces tros ieunes filles qui ne se laissoient iamais, & ne faisoient point vn pas l'vne sans l'autre, arriuees sur vne haute montaigne, au pied de laquelle serpentoit vne douce riuere commencerent à se debattre ie ne sçay comment qui seroit celle d'entre elles qui me porteroit. Sur ces entrefaites ie vins à cheoir d'entre leurs mains, & roulant avec le panier où i'estois, ie mescoulay à fonds sans me pouuoir iamais arrester. O ! mal-heureux que ie suis ! dis ie alors, tous les Elemens sont bandez contre moy, & semble que l'eau ayt iuré ma ruine aussi bien que la terre. Ce nonobstant ie m'eslançay hors du panier, & me mis à la nage tout demesme que si i'eusse esté vne anguille. Abordé que ie fus à la riuere, iouys ces pauures ieunes filles qui s'escricient & deploroient ma perte avec

200 *La Metamorph. du Vertueux,*
vn grād bruit. Mais peu apres ie fus bien
estonné, quand ie les eu perdues de
veuë. Cela fut cause qu'estant fort fâché
de cest inconuenient, ie courus tout le
reste du iour pour les treuuer, mais en
vain. Le lendemain ie fist tant que j'arri-
uay pres du lieu d'où i'estois natif, bien
que sans y penser.

*Cum fuerint
late canes l'an-
dione nato
Nihilur in sil-
mas quaque re-
dire suas.*

O que le lieu de nostre naissance nous
est agreable : Que c'est air est doux, &
que les plus sauuages montaignes sont
aymables, pourueu que nous y soyons
nez. L'espreuue me l'apprend maintenāt,
à moy dis ie, qui couuert d'une peau es-
caillée recognois que les ames les plus
brutales se peuuent civiliser au seul sou-
uenir de leur patrie: Non gueres loing
de ma maison, ie m'arrestay quelque
temps à regarder des Bergers, lesquels
auecques leurs Nymphes s'égayoyent à
l'ombre de plusieurs chastainiers, pro-
che d'une belle fontaine qui sourdoit du
milieu d'un pré, que la Nature embellis-
soit de toute sorte de fleurs. Et parce que
ie ne pouuois pas bien decouuir que
c'estoit, ie m'apochay de plus pres, & y
vis vne grande assemblee de peuple, &
entre autres plusieurs Damoiselles qui
estoient là venuës pour y prēdre le frais.

Ces Dames qui estoient de Boulongne y auoyēt demeureé quelque temps en venant des bains, qui ne sont gueres loing de là, allechees tant par la beauté du lieu que pour la bonne compagnie qu'elles y treuuerēt. Car plusieurs Gentils-hōmes du pays s'y voyoient avec tout leur train, suiuis d'vne bāde de violōs, lesquels pour monstrier que la musique des villes surpassoit celle des champs, commencerent à marier leurs accords à la douce voix d'vne ieune fille, qui chanta ces mesmes vers:

*Petit Archer dont les miracles
Estonnent l'Vniuers,
Et qui fais loÿer tes oracles
Par des effets diuers,
Quelle merueille plus insigne,
Ou quel estonnement plus digne
Honnora iamais tes autels,
Que de voir vn amant fidelle
Viure sans cueur pres de sa Belle
Entre les immortels.*

Les Bergers du lieu qu'y estoient accourus avec leurs chalumeaux pour debattre le prix, furent surpris d'estonnement, si tost qu'ils ouyrent vne si douce voix, & desireux d'en auoir le plaisir

202 *La Metamorph. du Vertueux,*
plus long temps, ils prierent ceste ieune
fille de dire quelque autre chanson. Ce
qu'elle accorda fort facilement & pour
satisfaire à leur louïable desir continua de
la sorte:

*Du temps que vostre beau visage
Ne me tenoit point en seruage,
Et que les loix de vos rigueurs
Debauchoiert mon ame afferuie
Le plus bel objet de ma vie
C'estoit de finir mes langueurs.
Maintenant qu'un amour extreme
Me rend impetueux à moy-mesme
Pour flechir vostre cruauté,
Beaux yeux soyez moy favorables
D'un de vos regards desirables,
Ou n'ayez plus tant de beauté.
Mais non, cachez plustost ces dards,
Qui s'estlancent de vos regards:
Et d'un effet contraire
Faites voir à mes yeux
Que ce qui les esclaire
Est un astre des cieux.*

Le contentement que j'auois d'ouir
ces beaux airs estoit grand, & le desplai-
sir que ie receuois d'un autre costé de ne
voir point ma Cloris en la compagnie

de tant de Bergers & de Nymphes m'affligeoient tellement que ie ne peus me tenir d'en parler en ces termes. O vertueuse Cloris que ie suis fasché que tu n'es point icy pour y paroistre parmy tant de beautez comme la Lune entre les Astres qui embelissent les cieux! Beau Soleil qui as esté si long temps eclipsé de moy, que ne m'est il permis d'estre esclaire maintenant du moindre de tes rayons, & quelle influence ialouse de mon bien me denie ce contentement? Ah! ie vois bien que c'est tu fais comme la chaste tourterelle qui ne chante que les solitudes, apres auoir perdu sa compagne.

Tes chansons ce sont les plaintes, tes plaisirs, les regrets, tes ioyes, les larmes. Ce que tu aymes le plus c'est de ne voir personne puis que ie suis absent de toy, & ce que tu aymes le moins c'est de suivre celles qui te recherchent pour estre honorees de ta douce conuersation. O malheureux! faut-il que ceste mōstrueuse metamorphose me priue de mon premier aise? Faut il que ces monraignes où i'ay autres-fois soupiré si souuent, soyent maintenant sourdes à mes cris?

Je me plaignois ainsi, lors que m'aperce-
 vant que ces Bergeres ne disoient mot,
 ains se laissoient charmer à la melodie de
 ceste ieune fille, ie me falchay en moy
 mesme, & leurs fis vne telle reproche.
 Quoy donc, chastes Nymphes que veut
 dire que vous semblez estre muettes
 maintenant? Vos musettes qui m'ont in-
 uité tant de fois cedent aux violes de ces
 estrangers? Vous ne daignez de leur res-
 pondre? O que ie suis jaloux de cest hon-
 neur, & de voir que vous vous confes-
 sez vaincues en ne disant mot. Non, nō,
 chantez hardiment : n'ayez point de
 peur, la victoire est à vous, Monstrez à
 ces nouveaux venus que la Nature peut
 plus que l'art, & que vostre voix natu-
 relle & sans fard, surpasse de beaucoup
 leurs tirades & leurs fredons affetez.
 Vous ne pouuez manquer de vaincre
 estans fauorisees des Muses & des A-
 moureux qui errent par ces monta-
 gnes.

Je parlois de la façon à part moy,
 lors que sans y penser ie vis vn venera-
 ble Vicillard qui souloit faire sa de-
 meure par ces deserts pour mieux vac-
 quer à la contemplation des choses ce-
 lestes desquelles sa belle ame estoit par-

faicte ment amoureuse. D'abord ie fus fort aise de telle rencontre, considerant qu'il pourroit supplier à ce defaut, & entretenir ces Dames par graues discours, faisant ce que ces bergers ne pouuoient effectuer autrement que par la douce harmonie de leur voix. Ainsi donc il s'alla presenter au milieu de ceste assemblee: & inuerrigé par vne Damoiselle, si ceste musique qu'il auoit ouye, luy sembloit agreable? Il est impossible, luy respondit il, qu'elle m'ait ennuyé, puis que les accords ont esté si harmonieux, & qu'il n'y a point eu de dissonance. Car c'est l'ordinaire que les choses qui s'accordent ensemble par vne mesme vnion, sont toujours agreables aux escoutans, bien que ie n'ignore pas que la consonance de la voix depend principalement du iugement qu'une bonne oreille en scait donner. La Damoiselle, qui auoit vn tort bel esprit, allechee par ces belles paroles, inuita par ces mesmes mots le bon Vieillard à discourir plus au long de ceste matiere Il ne vous desplaira pas, Monsieur, si ie vous dis qu'il m'est bien mal-aise de comprendre: Comme est il possible que par la consonance de l'ouye nous pouuons iuger de celle de l'entendement?

Discours sur
l'harmonie
des Cieux, tiré
de Platon.

206 *La Metamorph. du Vertueux,*
La consonance de l'entendement, repartit il alors, naist de l'vnion qu'ont les parties avecques leur tout, & par consequēt produit vn aussi bon accord en vn corps, que fait vn cistre bien montē, en l'aureille de celuy qui iouē. Prenez par exemple le corps d'vn animal, & inferez que si ces quatre humeurs, scauoir le sang, le phlegme, la melancholie, & la colere sont bien d'accord par ensemble, sans doute la disposition de ce corps sera bōne & bien saine. Mais tout au contraire, s'il aduient qu'il y ait du discord, tout aussi tost il s'affoiblira, & ne pourra se desdire de la mort. Or tout ainsi que l'accord est du tout necessaire en vn corps, aussi l'est il en vne Ame: car si ses passions se reglent sous les loix de l'honestetē, & selon le bon plaisir de Dieu, il se forme vne harmonie, qui n'aggree pas seulement aux hōmes, mais qui plus est aux Anges. C'est pourquoy nous lisons dans la S. Escriture, que nostre Sauueur disoit à ses Apostres: *Les nations & les peuples vous reconnoistront pour mes disciples, si vous vivez par ensemble en vne bonne vnion & concorde.* De là vient que les Anges ne cessent de louer Dieu au Ciel avec vne harmonie admirable. Nous lisons aussi ces paroles dās l'Es-

criture Sainte, *Qui pourra nombrer les constrees du Ciel? Qui fera faire leurs accords?* De plus ne s'est il pas treuvé des Philosophes qui ont dit fort bien à propos, que les Cieux en se mouuât font vne douce harmonie? C'estoit pour le mesme sujet que les Platoniciens disoyent qu'en chaque Ciel il y auoit vne Serene, d où naissoit ce diuin accord. Et de faict, qui peut nier qu'il n'y ait vne mesme proportion & distance en ces Spheres celestes? Sans doute si nous le venons à considerer de prés, nous confesserons que ceste harmonie sy treuue parfaictement. L'espace qu'il y a du Ciel de la Lune à celuy de Mercure faict vn demy ton: du Ciel de Mercure à celuy de Venus vn autre demy ton: du Ciel de Venus à celuy du Soleil il y a trois demy tons: du Ciel du Soleil à celuy de Mars: vn ton entier: du Ciel de Mars à celuy de Iupiter vn demy ton: du Ciel de Iupiter à celuy de Saturne vn autre demy ton, & ainsi de celuy de Saturne au huitiesme Ciel: de façon que du huitiesme Ciel iusques en la terre, il ya six tons qui font l'armonie dicte Diapason. Par où il faut inferer de necessité qu'au Ciel il y a vne parfaite harmonie. Mais quelqu'vn pourra

Iob. 38.

Pline liu: 2.
chap. 30.Platon sur la
fin du 10. liu.
de la Republ.Philon au liu.
des Songes, &
plusieurs au-
tres auteurs

208 *La Metamorph. du Vertueux,*
m'obiecter que ces raisons sont bien foibles, attendu qu'on ne peut pas auoir mesuré ces distâces: mais quoy que c'en soit, il faut qu'on m'aduouë que les Anges ont leur harmonie, les Cieux leur accord, les elemens leur concorde, & c'est qui a faiët dire au Poëte,

*Par ceste union admirable
Tous les Elemens sont d'accord,
Et cet Ouvrier inimitable
En a chassé tout le discord.*

Par ces paroles il faut entendre que la seule concorde vnit les quatre Elements par ensemble, bien que contraires: Et de fait nous voyons que les choses humides cedent aux seiches, les froides aux chaudes: que le feu tend tousiours en haut, & ce qui est pesant en bas Nous en pouuõs dire de mesme des animaux, des plantes, des mineraux, des loix, des mœurs, des coustumes, des Republicques, & finalement de toutes autres choses semblables, lesquelles par la seule concorde sont maintenues, & ne vont en decadëce que par le discord. C'estoit pour ceste occasion que certains Philosophes auoyent accoustumé de dire, Que rien ne pou-

uoit

Boece liu. 4.
met. 60.

*Suppe cõcor-
da res par se
creseunt: hif
cor les maxi-
me dilabon
su-*

*C'estoit l'op-
inion d'Em-
pedocles.*

uoit subsister au monde sans la cōcorde. Et de fait qui y a-il qui corrōpe plustost vn Royaume, vne Prouince, vne Republique, vne Ville que la diuisiō? Ne voiōs nous pas qu'és maisons mesmes tant des grāds que des plus petits, c'est vne misere eternelle, quand le mary n'est d'accord avec la femme, le Pere avec le fils, le frere avec la sœur? Que dirons nous de la beauté si agreable à l'œil? Ne consiste elle pas en la proportion de la quantité & de la qualité tout ensemble? Et de plus qui ne sçait que les choses d'icy bas ont esté creées avec poids, nombre & mesure? D'auantage pouuons nous dire la transformation des Anciens auoir esté autre chose lors qu'un homme se changeoit en beste, sinon qu'il sortoit hors des bornes du nombre poids & mesure, quittant la proportion conuenable & requise à l'estre de l'homme. De là vient que le premier Angel laissant toute sa iuste harmonie, fut transmué en vne forme la plus hideuse de toutes les autres, sçauoir en serpent. En ceste mesme forme il tenta nostre premier Pere, & le fit forligner du commandement de son Dieu, lors qu'il māgea du fruict defendu. Et que ceux-là sont miserables, qui lais-

Sapient. 11.

Boet. liu. 4.
met. 30. prof.

Apoc. 12.

Genes. 30.

210 *La Metamorph. du Vertueux,*
sans la forme de l'homme se transmuent
en vn animal si hideux qu'est le serpent,
pour se trainer tousiours parmy la terre?
Que les hommes donc apprennent à
despriser ces choses basses, & hauffer
leur veuë en haut? qu'ils apprennent, di-
ie, d'auoisiner du ciel toutes leurs actiõs,
pour ouir ceste douce harmonie, les tons
de laquelle, ne peuuent estre compris,
que par des esprits releuez, & cele-
stes.

Car tout ainsi qu'il n'appartient, qu'aux
bons Musiciens de iuger d'vne piece
bien faite, aussi est-il impossible que des
esprits grossiers, & terrestres soient ca-
pables d'ouyr les doux accords, & la par-
faite harmonie des cieux. Où il faut no-
ter, que la voix spirituelle, qui s'eslance
du plus profond d'vne belle ame, est
beaucoup plus agreable, que celle, qui
ne prouient que d'vn gosier enroué, ou
d'vn estomach pulmonique, bref qu'on
apprenne par le sommaire de ce dis-
cours, que l'homme qui est la plus noble
partie de l'Vniuers, le microcosme, &
l'abregé des plus parfaites œuures de
Dieu, ne doit pas seulement receuoir
son harmonie des quatres elemens, mais
aussi des cieux, & se prendra garde que

le discord des vices ne rompe ces doux airs, que les vertus accordees sur vn mesme ton produisent harmonieusement.

Qu'il pense doncques à prester l'oreille à mettre d'accord toutes les fonctions de son ame, à regler ses passions, à chasser toutes dissonances, & à croire que la plus parfaite vnion de son bien depend d'vne parfaite sympathie de ses volontez formees au modele de la vraye raison. Ce Vieillard n'eut pas finy son discours au grand estonnement de ces Damoiselles, & de toute l'assistance, qu'vn chacun luy ayant offert son seruice, se retira chez soy: Ie fus le seul qui demeuray là, non sans vn grand mescontentement de me voir changé en serpent, puis que le discours qui auoit esté tenu blasmoit grandement ceste forme là, de façon que ie fus neuf iours durant dessous le chastanier, au bout desquels iem'en allay droit à la maison de Cloris.

Non gueres loing d'icelle se voyoit vn rocher haut esleué, que les rayons du Soleil frapportoient à plomb de tous costez. Vous deuez scauoir que i'y

vous voyez un serpent. Ouy.

grimpay dessus pour voir si ie la pourrois descouurir d'une part ou d'autre. Ie ny eu pas demeuré tant soit peu, que peu apres ie la vis sortir toute seule de la loge-
 té, voilee d'un crespé noir, & si emmaigrie pour le regret qu'elle auoit conceu de mon absence, qu'à peine la peux ie reco-
 gnoistre. O doux soustien de toutes mes fatigues, commençay-ie à dire pour lors, ce n'est pas sans iuict, que ie te vois maintenant plus triste, que quand ie te
 laissay, ton habit ne deroge en rien à ton dueil, & ton visage blesme tesmoigne as-
 sez l'interieur du mal qui te possede Mais helas! pourras-tu bien croire, si de fortu-
 ne tu me vois en ceste forme, que ie sois ce mesme Acrise, que tu as autrefois veu?
 & qu'il soit possible, que ie me puisse pre-
 senter à toy de la sorte, apres auoir tant couru de pais au hazard de ma vie? Ver-
 tueuse Cloris, j'espère que tu cognoistras maintenant que mon corps t'a laissé, &
 non pas mon Amour. Ie parlois ainsi, lors que me voulant lancer du rocher en bas,
 ie vis de loing vne grãde ombre qui tom-
 boit sur moy, & au mesme instant ie me
 sentis pris par certaines griffes. D'abord
 voulant hausser la teste, voicy vne grãde
 Aigle qui vient à fondre sur moy pour

m'enleuer fort haut. O miserable, ie vois bien que ie n'ay pas encores atteint la fin de mes peines: ie voulu faire resistance, mais ce fut en vain, car cest oyseau m'enleua iusqu'au plus haut de la nuë. Il sembloit que comme vn autre Ganimede, il me voulut porter au giron de Iupiter, mais bien plustost à ses petits aiglons pour en estre la proye. Cela fut cause que ie taschay de resister plus fort que iamais, la serrant de si pres avecques ma queuë, qu'à la parfin elle fut contrainte de me ceder, car iel'estraignois si à propos, que ie la menois où bon me sembloit, & m'a queuë me seruoit de frein, cōme si i'eusse esté monté sur vn cheual. O que ie fus ayse pour lors, voyant d'vn lieu si haut toute la rondeur de la terre, avecques vn contentement le plus grand qu'on se sçauroit imaginer, car comme ie vous ay dit, ie conduisois l'Aigle par l'air, & la faisois passer par tout où il me plaisoit, luy serrant ores le col, ores les pieds, de telle façon, qu'il me fut loisible de voir la grandeur du Monde, & toutes les Mers: Mais quoy? ie vous confesse franchemēt, & c'est la verité, que la terre me sembloit si petite, que ie me pris à rire des miserables mortels, qui pour en auoir vn pou-

214 *La Metamorph. du Vertueux,*
ce tant seulement, excitent des guerres ci-
viles, ne peuvent viure en repos, & s'en-
tretiennent par ensemble. Ce qui me faisoit
dire quelquefois à part moy, qu'est-ce
autre chose que le monde, qu'un point
au respect du ciel? Or qui ne voit, qu'il
est diuisé en trois parties, l'Asie, l'Afri-
que, & l'Europe, & qu'il n'est pas mesme
habité par tout? Miserable condition des
hommes, que pour un point, ils ne ces-
sent de faire la guerre, & d'entretenir vne
haine mortelle entr'eux. Où sont main-
tenant les Caldeens, où les Assiriens, qui
furent destruits par eux? où les Perles? où
les Medes? O combien de nations ont
succédé les vnes aux autres en Asie? Et
toy Ægypte, sous combien de Seigneurs
as tu flechi? Ores sous les Pharaons, ores
sous les Ptolomeés, Sultans & Caliphes,
sans que la diuersité de tes Princes, t'ait
iamais peu garantir de courre vne mes-
me fortune que les autres parties de l'A-
frique, bien qu'elles ne soient habitées la
plus part que des bestes sauuages? O Gre-
ce qui as esté si fleurissante autrefois, ta
memoire n'est elle pas maintenant ense-
uehié sous les ondes d'oubly? Où estes
vous Lacedemoniens, si renommez
pour vostre discipline, & pour la sincé-

rité de vos loix? Où estes-vous Thebains, qui auez nourry de si grands Capitaines? Et vous Atheniens, qui vous pouuez vanter d'auoir esleue les plus fameux Orateurs, & les plus subtils Philosophes du Monde? Le temps a fauché tous ces Heralux, & il ne se parle plus ny de Thessalie, ny de Macedoine, qu' Achilles, & le grand Alexandre ont rendues si fameuses. Que s'il faut parler de l'Europe, que plusieurs nous ont depeinte à la semblance d'un homme, n'est elle pas la moindre partie du monde? C'est elle qui a l'Espagne pour chef, la France pour col, & les Allemaignes pour espaules. O siecles mortels, que vous estes perissables, & que vos grandeurs sont fresles: l'Italie qui a dominé tout le monde, est maintenant tributaire aux autres nations, & tant de belles Villes, si admirables pour leur antiquité, & si renommées pour leurs richesses sont conuerties de poussiere, & de cendre; ou bien esloignees de leur premier lustre. Serst m'en de tesmoignage ô Rome, cōbien de fois t'es-tu veuë à la mercy des nations étrangères, & presté à te rendre à tes ennemis: Cōbien de fois a-on abbatu tes murailles, ruiné tes rempars, bouleuersé tes

216 *La Metamorph. du Vertueux,*
portes? Toy qui commandois à tous les
peuples, Toy qui haussois le chef sur les
plus grandes nations de la terre: Toy, die-
ie, qui n'assaillois iamais sans vaincre, la
terreur de l'vniuers, & l'espouuentail des
plus furieux, es cōtrainte de fleschir sous
les loix de ceux, ausquels iadis tu auois
fait la Loy. Où sont maintenant tes cen-
turies? où tes Tribuns, où tes Consuls?
tes faisceaux de verges, tes enseignes,
tes estendards, & ceste tienne deuise
S E N A T V S, P O P V L V S Q V E R O -
M A N V S.

Tes grandeurs sont des murailles rui-
nees, des statues rompues, des Colosses
demolis, des colonnes abbatues, des ar-
cades que le temps a consumees, & des
amas de pierre, tous couverts d'herbes,
& de chardōs, ce sont là tes magnificen-
ces, & tes trophées. O chose digne de ri-
see de voir, que ceux qui veulent estre
tenus pour grands, sans s'estudier ny à la
bonté, ny à la vraye vertu, n'ont autre
soin que de se faire dresser des statues, se
croyant malheureux, si dans leurs iar-
dins, on ne voit vne longue suite de leurs
ancestres esleuez en marbre, & marquans
l'antiquité de leur maison. Que dirōs nous
de telles gens, sinon qu'ils ont vne ame

terrestre, veu qu'ils s'amusent à des choses si basses, & de si peu d'importance? O aueugles mortels, est-il possible, que vous ayez si peu de iugement, que de ne point considerer que vostre conuoitise estant plus grande que le Ciel, la terre ne vous peut contenter, & que desirant de vous en saouler, vous ne faites autre chose qu'attizer de plus fort vostre conuoitise: car tout ainsi qu'un peu d'huile ietté sur un grand feu, l'embrase d'auantage, au lieu de l'esteindre, qu'ainsi vostre petitesse ne peut satisfaire à vos appetis terrestres, ains tout au contraire de les agrandir: car qui ne sçait, que l'hydropique, plus il boit de l'eau, plus il augmente sa soif, & son mal: De mesme en est il des biens terrestres, qui ne peuuent jamais assouuir ceux qui s'y adonnent par trop. Ce qui fait, que ie ne m'estonne pas, si ce grand Alexandre enuioit la pauuereté du Cinique Diogene, & si ce grand Philosophes disoit, que plus nous auons, plus nous desirons, & que le riche a plus de faute, que le pauvre.

Pendant que ie discourois de la sorte à part moy, ie m'aperceu que l'aigle qui traichoit de se despèstrer de ma queue, commençoit de se laisser choir sur le sommet

218 *La Metamorph. du Vertueux,*
d'une montaigne, que mes compatriotes appellent *Scala*, alors ie m'efforçay de l'estreindre tant que ie peux, pour l'empescher de voler plus auant, mais i'y vlay de telle force que sans y penser ie la vis suffoquee sans pouuoir ny plus voler, ny plus viure. Morte qu'elle fut elle se laissa choir au beau milieu d'un pré, qui est en mon pais en presence de plusieurs Seigneurs & Dames, qui se promenant par là, & voyant vn spectacle si inopiné, resterent tous estonnez, mais i'eu bien plus de peur lors que ie me vis chargé à grands coups de pierre, desquels neantmoins ie m'eschappay, me glissant bellement sous des fueilles. Ainsi ie taschay à me sauuer le mieux que ie peux, iusqu'à ce qu'estant arriué finalement sous vn grand précipice, ie demeuray vn fort long temps à l'ombre d'un grand arbre, tant pour y halener l'odeur qui s'exhaloit des fleurs, que pour y ouyr vn fort beau discours d'un honneste homme, qui se mit à parler ainsi à vn autre.

Voyez vous pas, comme l'exemple que nous venons de voir deuant nos yeux de cest' Aigle qui est cheute, occise par le serpent, faict à nostre propos:

Quelques auteurs racontent vn fait semblable, & disent que iadis vne Aigle semblable à ceste cy, estant volée pres d'vne fontaine pour y boire, elle fut enlaccée par vn serpent qui l'estreignit tellement par les pieds avec sa queue, qu'elle ne peût iamais s'en depestrer qu'à l'aide d'vn certain moissonneur, qui venu de fortune en ce lieu là pour y puiser de l'eau, tua le serpent avec sa faucille, & ainsi deueloppa l'Aigle. Quoy fait, il s'en alla vers ses compagnons, qui l'attendoyent avecques impatience, pour la grande soif qu'ils auoyent, vers lesquels il ne fut pas si tost arriué, qu'ils beurent tous l'vn apres l'autre. Mais comme il auoit le gobelet à la main pour boire comme eux, voicy la mesme Aigle qu'il auoit parauant deliuree, qui fond sur luy, & le luy fait cheoir d'entre les mains, comme se resouenant du bienfait, & ne voulât pas qu'il beut de ceste eau infectée par le venim du serpent. Ce pendant tous ses compagnons tomberent tous roides morts en sa presence, à son grand estonnement: & depuis il reconnut que les bestes mesmes apprennent aux hommes à n'écouter point de conseil de ceux qui ont esté malades.

220 *La Metamorph. du Vertueux,*
stre point ingrats, & à se resouvenir des
biens faits receus: Aussi est-ce vne si gran-
de vertu, qu'elle n'a point sa semblable.
Là où au contraire, l'ingratitude n'a
point de vice pareil: C'est ce qui a fait di-
re à vn Poëte de nostre temps.

*L'ingratitude est un vice
Digne d'eternel supplice,
Qui fut cause que iadis
Les Anges, des hautes Cimes
Du bien-heureux Paradis
Cheurent és profonds abismes.*

Et peu apres il conclud ainsi, apres
auoir detesté l'enormité de ce vice,
qui est vraiment indigne de l'homme,
qui semble n'estre nay que pour faire du
bien à ses bienfaicteurs:

*Voy maintenant quelle peines,
Quels effrois, & quelles gesnes
Iront fondre sur ton chef
Ingrate, puis que ton ame
Porte ce cruel méchef
D'ingratitude pour blasme.*

Bref, ce vice est tel qu'il doit estre dete-
sté d'vn chacun, & fuy comme quelque

monstre hideux, & espouventable, car que sçauroit on voir de plus contraire à l'vnion & commun accord des mortels, qu'un ingrat oubly des bien-faits: où il faut remarquer que pour s'acquitter vraiment des obligations que nous auons à autruy, il faut recognoistre le bien-faict, le louer, en remerciant le bienfaicteur, & s'en reuanger quand l'occasion le nous permet. Et c'est icy où la plus part des hommes se trompent, lesquels s'estant seruis d'un amy, l'abandonnēt au besoin, & luy offrent des seruices, quand ils le voyoyent en prosperité: voire qui plus est, semblables au Crocodile, pleurent deuant celuy qu'ils veulent deuorer. Malheur sur telles viperes ennemies du deuoir, auquel les loix de la Nature nous obligent.

Mais quoy? mes Dames, possible prédrez vous en mauuaise part, si ie vous dis, que le principe de ce vice ne procede que de vous, qui en auez crayonné le tableau, souuenez vo⁹ de ce dire du Poete,

*Bien qu'Hypermeſtra fut du mal d'autruy
blaſmable,*

*Son nom & son renom n'en fut pas moins
louable.*

Toutefois le peu de vertu de quelques vnes, n'apporte point de dechet à la vie des autres : tout ainsi que le peu de clairté que rend vne chandelle, n'empesche pas que les autres n'esclairent estant allumees : C'est ce que nous a voulu enseigner la Sainte Escriture quand elle a dit : *Sicut Liliū inter spinas, sic amica mea inter filias.* Mais quoy que c'en soit, vous qui m'escoutez n'estes pas dignes de blasme, pourueu que vous ne soyez point ingrates comme ceste cy.

S O M M A I R E.

Dalida Damoiselle ingrate, & de meschante vie quitte vn sien Amant galand homme & doué de plusieurs belles parties, pour faire l'Amour à vn perdu, abandonné à tous vices, duquel se voyant depuis mal traictee, elle crie mercy au premier, & rentre en graces avecques luy. Peu apres il aduient que pour defendre l'honneur de sa femme, tue son Corriual : mais elle pour continuer en ses paillardises, traite son mary le plus mal qu'elle peut, & pour toute recompense le liure à la mort.

NADIS en vne ville non guerres éloignée de ce pays icy, fut vne Damoiselle nommée Dalida, parfaictement belle, & qui ne cedoit en rien en perfectiōs à toutes les autres Damoiselles de sa qualité. De ceste cy deuint amoureux vn ieune Gentilhomme de fort bon lieu, qui ne manquoit pas ny d'esprit ny de galantise. Leur amour continua quelque temps avec vn grand contentement d'vne part & d'autre: mais elle qui estoit fort altiere, & ialouse d'honneur, fut cause que les flames s'en amortirent à la parfin: car comme les femmes se laissent porter à leurs premieres imaginations, elle s'estant vn iour apperceuë d'vn autre ieune homme qui n'auoit rien de commun, ny avecques les vertus, ny avecques le merite du premier, commença de l'accoster de lui dōner de l'amour, & de monstrer à l'autre combien peu se soucioit elle de luy, lequel le sceut assez bien cognoistre, mais sa discretion luy defendit d'yser de vengeance: tellement qu'il se resolut d'adoucir & la passion qui le tourmentoit, & la violence de son amour par dissimulation: en quoy il fit paroistre sa sagesse & son beau iuge-

224 *La Metamorph. du Vertueux,*
ment, entant qu'il ne fit pas ce que plu-
sieurs eussent fait, lesquels ne pardon-
nent rien en l'amour, & ne pouuant souf-
frir vn corriual, talchent à luy nuire tout
aussi tost. Cestuy cy tout au contraire, fit
le passionné plus que iamais, bien que sa
douleur ne fut pas petite, ains digne de
compassion, en ce qu'apres auoir receu
vn tel affront, il n'osoit pas mesmes se
plaindre, & pour ne faire point de des-
plaisir à sa Dame, il dissimuloit de tout
son possible. O miserable condition des
hommes, qui pour seruir à leurs passions
se donnent en proye à vn furieux amour,
voyent leur mal & ne le fuyent pas, reco-
gnoissent leur bien & le fuyent, iugent
des embusches qui leur sont dressées, &
neantmoins ne veulent les euter. Ainsi
ce pauvre ieune homme combattu d'v-
ne infinité de passions, languissoit tous
les iours en viuant, & sembloit que toute
sa vie ne fut que la langueur mesme. Aus-
si comme estoit il possible, qu'il se peut
resoudre en son mal, se voyant desdaigné
de ceste ingrante, laquelle sans auoir es-
gard à ses seruices, ny à son merite care-
soit vn nouveau venu, & desdaignoit ce-
luy à qui elle estoit obligee. Mais quoy?
le meschant qui possedoit entierement
ceste

ceste Dame ne pouuoit pas manquer d'estre puny : & il falloit qu'il creust , que la main de l'autre payeroit ou tost , ou tard l'affront qu'il luy faisoit receuoir : & de fait il aduint ainsi : Car peu de tēps apres perdant patience & se voyant le iouiet de cette ingrante , qui se gaussoit de luy par tout , & ne cessoit de le calomnier ; Pour complaire à son dernier Amant , il fit dessein d'en auoir sa reuanche , & de n'auoir recours qu'à la force , puis que c'estoit elle seule qui le pouuoit assister. Ce nonobstant il retint pour vn temps les esclans de ceste furie , s'estant apperceu , que l'ingrante recognoissant sa faute , le recherchoit avec larmes , luy crioyt mercy , & luy offroit son seruice avec plus de zele qu'elle n'auoit iamais fait , le priant de luy pardonner , ou de l'occire du tout. Ainsi ayāt gaigné à soy les bonnes graces de son premier amant , elle le pria de vanger le tort que l'autre luy faisoit se vantant par tout qu'il luy auoit osté son honneur. A ces paroles il rani- ma son premier dessein , & se resolut d'en faire naistre l'effet au plustost qu'il luy seroit possible. Desorte qu'il aduint vn iour qu'ayant rencontré son coriual sans y penser , il l'accosta , & luy donnant

226 *La Metamorph. du Vertueux,*
vne dementie le contraignit de mettre la
main à l'espee: tellement qu'ils chamail-
lerent long temps par ensemble, iusqu'à
ce que s'estant bien blesez, ils iurēt por-
tez tous deux en leurs maisons, comme
demy morts, bien que peu apres le fidelle
Amant eschappa, & ce perfide mourut
par vne iuste vengeance du ciel. Ce non-
 obstant le fidelle fut enuoye en exil
pour deux ans, comme coupable de
l'homicide de l'autre, au bout desquels
considerant que ce desastre ne luy estoit
suruenu, que pour soustenir l'honneur
de ceste ingrate: Il l'a prit à femme au
grand mecontentement de tous les
siens. H' é Dieu que fert il à vne belle ame
de faire du bien, pour n'en receuoir que
du mal? Quel profit a elle de trauailler
pour des ingrats, & de n'en tirer autre sa-
laire que l'oubliance? Ceste cy nous en
fournit d'exēple, laquelle fut bien si mes-
chāte, qu apres auoir esté assistee par son
premier amant de toutes les courtoisies
qu'on scauroit s'imaginer, recognoissant
que c'estoit couper chemin à sa meschan-
te v're, que de viure avecques luy, elle fer-
ma les yeux au deuoir, & à tous les biens
faits receus, le faisant occire miserable-
ment.

Sur ces propos, toutes les Dames se prindrent à crier, blasmans ce meschant iorfait, & comme les vns & les autres alleguoient diuers exemples sur ce suiect, il y eut vn ieune homme de leur compagnie qui les interrompit, leur disant, que certain Prelat auoit auecques soy vn grand Theologien, qui deuoit faire le iour suivant vne fort belle harangue. A ces paroles vn chacun se leua, & ie me mis à dresser l'aureille pour sçauoir s'il n'y auoit pas moyen que i'ouisse ce discours. Lors ayāt ouy dire, qu'il se deuoit faire en l'Eglise, en vne petite chaire, ie m'y en allay tout droit, & me mis proche deluy en vn lieu le plus secret que ie peux, apres qu'õ eut dit la Messe, que les principaux eurent pris leur place, il commença de monter en chaire, & leur tint ces mesmes discours.

Quand le pouuoir marche voit de pair avec ma volonté, Messieurs, il me faudroit estre bien eloquent pour vous dire en beaux termes, combien grande est la pesanteur du peché, & pour vous monstrier ce qui n'vous faut euitier, ou fuir. Que le fardeau du peché soit pesant, Zacharie en red tesmoignage quand il dit: Que l'iniquité resseble au talär de plöb: le Sage Ecclesiast. nous möstre combien pesant & solide est le plöb, mais c'est vne chose

228 *La Metamorph. du Vertueux,*
asseuree, que le peché l'est encore d'auantage:
I'allegue pour exemple le Prophete Ionas, lequel
fuyant deuant la face de Dieu, du temps qu'il
estoit en peché, il appesantisoit tellement le Na-
uire, qu'on auoit beau ietter toutes les hardes de-
dans la Mer: Il y auoit tousiours du danger pour
les Matelots, & pour ceux qui nauigeoient. C'est
pourquoy nous lisons dans la sainte Escripture,
que Ionas estant assis au fond du Nauire, dor-
moit d'un pesant sommeil, & que ceste pesan-
teur ietee en la mer, tout à l'instant la nef fut
rendue legere. Les pierres sont bien pesantes,
& le sable aussi, mais la colere du fol l'est
bien encores plus, dit Salomon. Et quelle est
ceste colere, si ce n'est le peché, laquelle affesse
nos ames sous un fardeau de mille inquietudes,
& ne leur donne iamais de repos, ny de iour, ny
de nuict. C'estoit pour ceste mesme cause que le
Prophete s'escrioit, Mes pechez se iettant
sur moy, comme quelque pesante charge
i en suis tout courbé iusqu'à la fin de la
fin, c'est à dire, iusqu'à la fin de la loy. Et
nostre Sauueur parlant aux pecheurs ne leur dit-
il pas. Venez à moy, vous tous qui estes
chargez, & ie vous allegeray. On il faut
noter que tout ainsi que ceux qui portent un
pesant fardeau courbent le dos à tout coup, vont
bellement, & d'heure en heure sont en danger
de cheoir. Demesme en aduient-il aux pecheurs,

la voye desquels selon le Prophete, est si glissante, qu'ils n'y peuuent aucunement marcher. Et qu'est-ce maintenant autre chose que cheoir, si ce n'est pecher. Dou vient que nous lisons du premier Ange, qu'il cheut du ciel en bas, & que le peché d'orgueil en fut la seule cause. C'est pourquoy l'Apotre nous veut donner à entendre par le mot de cheoir ou de se tenir debout, la voye de grace ou de peché, mais est-il possible qu'un pecheur puisse marcher en la voye de Dieu? Ne scauons nous pas, que les Egyptiens durât leurs plus sombres tenebres ne se bougerēt iamais de leur place. Tout au contraire de ceux, qui portans quelque pesant fardeau, se croient allegez, s'ils marchent un peu: Disons maintenant que les pecheurs ne prennent gueres de goust en la parole de Dieu: ains sommeillent en l'escoutant, ou s'ils oyent une Messe, ce leur est un fardeau insupportable, elle leur dure plus qu'un an, & s'il est besoin de se remuer tant soit peu pour faire quelque acte de deuotion, comme par exemple, pour se mettre à genoux, ils sont si nonchalans qu'ils semblent ne se pouoir remuer: là où quand il est question de iouer, & de perdre le temps, à causer, ou à ouyr une comedie, & quelque autre deuis facetieux, les heures ne luy pesent pas un moment: voulez-vous scauoir pourquoy? parce que le peché est attiré par

230 *La Metamorph. du Vertueux,*
le peché mesme, & qu'un abysme suit
apres l'autre. C'estoit pour ceste occasion, que
David faisoit ceste imprecation aux pecheurs.
Que leurs yeux soient esblouis, & qu'ils
ne voyent rien, & que leurs dos soient tou-
siours courbez, comme voulant dire que tel-
les gens ont tousiours la teste baissée contre terre
qu'ils se deuroient resouuenir de ce que nostre
Seigneur leur dit: haussez le chef, car vostre
redemption s'approche: Par où nous voyons,
que nous sommes tousiours en danger de choir tât
que nous baissions la teste contre la terre, & qu'il
est bien difficile que nous nous puissions remuer,
tandis que le peché nous attache à nos sensuali-
tez. Ce qui nous est enseigné par l'experience
mesme des choses naturelles, car parlant naturelle-
ment, il est impossible que le feu, lequel est tres
actif de soy mesme ne vienne pesant, si premier
il ne se resoud en un autre element à qui la pe-
santeur soit propre. D'ailleurs qui ne sçait que
nostre ame n'est qu'esprit, & que par consequent
elle ne peut estre pesante estant semblable au vêt?
Par où il faut conclure, qu'il y a grande differen-
ce entre les choses spirituelles, & corporelles,
puis que celles-là, ne peuuent prendre diuerses
qualitez, que parauant elles n'ayent prises di-
uerses formes, & que celles-cy en leur propre
estre se vestent de qualitez differentes. C'est ce
qu'a remarqué Iob, lors qu'il a dit, que Dieu a

donné un certain poids aux vents, où il faut croire, qu'il parle du vent corporel, & que la propriété du vent c'est d'estre leger. C'est ce qui a fait dire à Salomon. Il ne se void aucune trace de l'oiseau qui vole, mais on l'oyt tant seulement battre des aïstes les legers vents. Que si par ce nom de vent, nous voulons entendre nostre ame, sans doute le corps luy sert de pesanteur, lors que se souillant du peché, il travaille l'ame, comme dit le mesme Salomon, monstrant que le corps sert de grand empeschement à la sagesse de l'ame: ainsi il faudra tousiours conclure, que les choses spirituelles peuvent prendre diuerses qualitez sans chager d'estre: car si elles sont pesantes, il en faut accuser le peché, si legeres, il en faut deriuier la cause de leur naturel, ou de la grace diuine. Or puis qu'il est ainsi, Messieurs que le peché nous est un fardeau si pesant, que reste-il maintenant, sinon que ie vous incite à le fuir, & à l'auoir en haine, plus que la mort? Ce qui ne sera pas difficile, côme ie croy, sur tout à vous qui estes fermes en vos resolutions, & qui auez des ames genereuses. Et de fait, qui ne sçait que le cœur courageux tels que les vostres, ayment mieux une mort genereuse qu'une insupportable seruitude. La sainte Escriture ne nous en donne pas des exemples sacrees seulement: mais de plus, l'histoire profane nous en fournit assez. Mais de peur d'estre trop long, ie n'en

232 *La Metamorph. du Vertueux,*
fais point de mention, ains me contente de dire,
qu'il n'y a rien de si vray semblable, que ceste
verité: Car que me fert d'auoir les membres du
corps sains, & legers, si i'ay les puissances de l'a-
me debiles & pesantes, cela ne me profite de
rien, ains tout au contraire me nuit: veu qu'il
me vaut mieux auoir l'ame en bonne disposition
que le corps. Nous voyons à l'œil, qu'un chacun
a pitié d'un corps malade, que tout le monde de-
teste vne ame vicieuse, & cauterisee. Nous
sçauons assez, que Dieu nous assiste és affli-
ctions de nos corps, mais qu'il n'est pas avec nous,
quãd le vice de l'ame nous acable: car c'est alors,
que nous sommes bien esloignez de nostre salut.
Et ainsi les douleurs interieures sont beaucoup
plus grãdes que les exterieures suuant le lieu de
l'Ecclesiastique: Que toute playe est douleur du
cœur. Ce que l'experience nous apprend encores:
par exemple, ie suppose, que voyla un ieune
homme sain & gaillard, pris par quelque vo-
leur, qu'il luy dit qu'il faut mourir: Ceste paro-
le ne luy naure elle pas tellemēt le cœur, qu'à l'in-
stant mesme, il a d'estranges ressentimens de
douleur, & ne peut viure en repos, qu'il ne soit
assuré de sa vie. Au contraire, que se soucie-il
de tourmens, si sa belle ame les a preuenus par
vne sainte resolution. Ne voyons nous pas un
sainct Laurent charrier au milieu des flammes,
un saint Estienne diffier les coups de pierres

qui luy fondoient sus comme gresle, & en rendre graces à Dieu. Vne sainte Agathe entrer toute ioyeuse dedans la prison, & une sainte Catherine en faire de mesme. Par où il est aisé à voir que l'infirmité de l'ame est beaucoup plus à caindre que celle du corps. Aquoy ne sert de rien la respõce qu'on me pourroit faire, que ces saints Martirs estoient assisteZ de l'ayde de Dieu, car la vertu morale qui estoit en eux les pouuoit encourager à seroidir contre les tourmens du corps, biẽ que ie ne nie pas, qu'aydez de la grace diuine, le Martyre leur estoit encores plus agreable, cõme le demonstrent ces paroles de saint Tibulze: Il me sembloit d'aller sur les roses, lors que ie marchois sur les charbons ardens: Or puis que les tourmẽs du corps ne me peuuent point estonner, & que ceux de l'ame ne me causent rien que des effrois, & des tremblemens, que veut dire que nous fuyõs ceux-cy, plustost que ceux là. Ces paroles du Prophete nous apprendront d'aborrer ceste pesanteur du peché, & de ne caresser que les ordonnances diuines. O fils des hommes iusqu'à quand serez-vous pesants de cœur. Ce qui se doit entendre lors que nous le sommes volontairement. Iob le demonstre assez, quand il dit: I'ay esté fait pesant à moy mesme: Tellement que Dauid sembloit parler ainsi aux hommes: O mondains ne

234 *La Metamorph. du Vertueux,*
 voulez-vous iamais poser de vos con-
 sciences ce pesant fardeau de pechié. Ce
 qui n'arrive pas de mesme aux autres parties du
 corps: car bien que les Apostres eussent leurs
 yeux appesantis du sommeil, que les mains de
 Moÿse fussent pesantes, ensemble le corps de
 saint Paul, il ne se liét pas que le cœur le fat.
 Ainsi le vray Chrestien se doit rendre leger par
 la meditation, & hausser sa veüe en haut, com-
 me ayant ceste prerogative sur tous les autres
 animaux, que de regarder le ciel, selon ce dire
 du Poete.

*Prænaque cum
 spectat anima-
 lia cætera terræ
 Os hominū su-
 blime dedit, &c.*

De tous les animaux l'homme seul a la
 veüe

Pour la guider s'il veut au plus haut de
 la nuë.

Quoy? ne vous est-ce pas une grande honte de
 nous trainer çà bas à la façon des serpens, sans
 iamais hausser les yeux au ciel, où nous devons
 dresser nos pensees, & nous souvenir de ce dire de
 l'Ecclesiastique? Que l'homme dénué du fardeau
 du pechié court parmy les choses celestes d'une
 admirable vitesse: car Helie alloit bien au de-
 vant d'Acab, bien qu'il estoit porté dans son co-
 che, & qu'il ne laissa de courre assez vistemēt:
 Mais ceste vitesse n'estoit en rien comparable à
 celle de l'ame, qui par la soudaineté de ses mou-
 vements peut s'estancer au plus haut des cieux,

comme nous lisons de plusieurs, lesquels estans en contemplantion ont esté esleuez en l'air. O que ces ames sont legeres, & despoillees de toute matiere corruptible de s'esleuer ainsi par le moyen de la contemplantion, comme avec des aïles. O bien heureux ceux-là, lesquels selon l'Apostre, se surhaussent aux plus hauts estages des cieux, comme l'Aigle auprès de la nuë. Bref nostre Sauueur nous apprit à poser ceste pesanteur de peché, lors qu'il entra dans l'Egypte porté sur vn nuage leger, nous le prierons de nous en faire la grace, afin qu'ayant chassé de nos ames tous ces brouillards du vice, nous soyons ruinez par ce beau Soleil qui est IESVS CHRIST, lequel ie prie d'esclairer d'un de ses rayons l'obscurité de nostre ame. Ainsi soit-il.

Ceste harangue fut ouye d'un chacun avec tant d'attention, que la plus part ne croioit pas qu'il eut acheué son discours, si grand plaisir y auoient-ils pris. Pour moy ie ne vous scaurois dire autre chose, sinon que ie m'y pleu tellement, que n'ayant peu me tenir de regarder par dessus vne poultre, ores les vns, ores les autres, pour auoir plus de contentement à peine sentoïis-ie les coups, qu'on me ruoit d'une part & d'autre, vn chacun s'estonnant de voir vn si grand serpent principalement, en ce lieu là, neant-

236 *La Metamorph. du Vertueux,*
moins la peur que j'auois qu'on me tua
me fit resoudre de m'en retourner par le
mesme chemin d'où i'estois venu. Ainsi
me glissant du long d'une perche, le ma-
lheur voulut que ie cheus dessus vn au-
tel, qui fut caüé que tous se ruerent sur
moy, & me laisserent demy mort sur la
place, il ne se fut iamais plus parle de
moy, si de fortune ce bõ Prelat me voyãt
si piteusemẽt traité, n'eut deffendu qu'õ
ne me tua point. De quoy m'apperce-
uant ie commençay de luy faire des si-
gnes de mon doux naturel, & de luy
monstrer que ie n'estois pas si furieux
qu'on me croyoit. D'abord que i'ouis
le Prelat qui disoit à ses gens qu'on me
laissast faire, m'accostant de luy le plus
doucelement que ie peus, ie commençay à
luy lescher le bord de sa robe au grand
estonnement de tous: de mesme en fis ie
de sa main, laquelle ie luy baisay trois ou
quatre fois. Alors vn des Seigneurs de sa
suinte qui l'attouchoit de parenté, & qui
portoit vn serpẽt en ses armoiries, Qu'est-
il besoin, dit-il, de se tant estonner: Ne
sçavons nous pas bien que la prudence
nous est figuree par vn serpent? & qu'est-
autre chose ce petit enfant qui sort de la
gueule du serpent qui se void en nos ar-

mes, que l'homme prudent? O qu'on deuroit biē plus faire d'estat de cest animal que de tous les autres, puisque nostre Sauueur mesme semble auoir esté figuré par ce serpent de bronze, lors qu'éleué en la croix, il guerit les mortelles blesseures de nos ames. Et qui ne sçait, que possible sous ceste despoüille de serpent se cache vne ame doüee de raison, & de iugement? Ce disant, ce bon Seigneur me prit en la main, & me maniant avecques vne grande seureté, monstra assez par sa façon de faire le contentement & l'aïse qu'il en auoit: j'en faisois aussi de mesme de mon costé, & le flattois tellement avecques ma queuë, luy donnant des apparences de mon naturel humain & courtois, qu'vn chacun estoit desireux de me manier, & entr'autres celuy qui m'auoit pour deuis en ses armoiries, lequel disoit beaucoup de choses à ma louange, & ne pouuoit se saouler de me caresser. Le iugement que les vns, & les autres donnoient de moy estoit fort différent, car plusieurs alleguoient à ce propos, que le serpent se pouuoit appriuoiser, rapportans sur ce suiet l'exemple de cest aspic, qu'vn Ægyptien nourrissoit en sa table, lequel ayant fait ces petits dās

fa maisō en occit l'vn d'iceux, parce qu'il auoit mis à mort l'vn des enfans de son hoste: par où il fut conclu, que le serpent ne manquoit pas d'amitié & peu à peu le discours en vint si auāt, qu'en la table de ce Seigneur on ne parloit d'autre chose, que de l'amour de cest animal: cela fut cause qu'vn iour entr'autres s'esmeut vne dispute entre ces Courtisans, sur la difference qu'il y auoit entre l'amour, la bienueillance, & la charité: plusieurs galands hommes en disputerent long tēps, avecques diuersité d'opiniōs, lesquelles neantmoins auoient plus d'écorce que de moüelle, & ne s'attachoient qu'à la superficie des paroles, non au centre de la verité. Le iugement que ce Seigneur en donna me sembla le seul qui auoit de l'auantage sur l'opinion de tous les autres: toutesfois ne se contentant pas d'en auoir discoursu fort doctement, il pria vn bon Religieux qui seoit à table, d'entretenir la compagnie sur ce suiect, & de traicter de l'amitié du monde. D'abord il s'excusa d'en discourir, comme s'en disant incapable, mais les prieres que le rrelat luy en fit derechef, l'occasionnerent d'en parler ainsi, s'en s'estre aucunement préparé. *Comme est-il possible, Messieurs, que*

ie puisse parler d'une matiere, sans y avoir auparavant pense, & haranguer sur un sujet, qui rendroit estonnez les plus beaux esprits. Qui ne sçait que Moÿse bien que doué de toutes les sciences des Egyptiens ayant à parler de Dieu, devint muet, & ne sceut que dire tout à l'instant, c'est ce qui faisoit dire à S. Paul, preschant l'Evangile, qu'il ne sçavoit autre chose que Iesus-Christ crucifié. Que si vous voulez sçavoir quel est mon advis touchant ceste matiere: Je dis qu'à proprement parler, Il n'y a point d'amitié en ce monde. *Amicitia huius mundi inimica est Deo.* Si ce n'est que l'entende parler de l'amitié, qui n'a que la seule vertu pour estançon, veu que tous sçavent assez, que Iosaphat Roy de Iuda fut repris, pour avoir fait amitié avecques Achab, & qu'en l'ancienne loy: Il fut deffendu d'avoir amitié avec les Cananeens, Mais, reprit le Prelat, ne croyez vous pas, que hors les choses du Monde, il se peut treuver une vertueuse amitié, & beaucoup plus parfaite, que celle dont les Philosophes, & autres Payens estoignez de la cognoissance du vray Dieu, ont faict de livres entiers: Je croy, respondit le bon Religieux, que la vraye vertu ne peut proceder d'autre que de Dieu, pris que selon le dire de l'Apotre. C'est de luy que toutes choses procedēt: Car bien que les Anciē Philosophes, ayēt recognu ce nō de Sagesse & d'amitié, ce n'a esté

neantmoins que superficiellement, & sans auoir
cognoissance du vray Dieu, sans lequel comme
dit fort bien Sainct Ambroise: Ce qui sem-
ble vertu n'est autre chose que vice. Que
veut dire donc, repliqua le Seigneur, que plu-
sieurs d'entre eux, ont esté prisez comme Sages,
& vertueux? Parce, respondit le Religieux,
qu'ils estoient le moins vicieux de tous les autres
La sentence de Sainct Gregoire de Nazianze,
estant vraye, lors qu'il dit, *Optimus ille censen-
dus est, qui inter plurimos malos, paucioribus vi-
tius obnoxius est,* avecques laquelle s'accorde
celle du Poete,

*Nam vitius nemo sine nascitur optimus
ille est.*

Qui minimis vrgetur.

Mais de quelque façon qu'on le prenne
c'est plustost vice que vertu, autrement
le paillard pourroit se vanter d'estre ver-
tueux, n'estant point adultere, & le larrõ
de ne commettre point de faute en son
larrecin, par ce qu'il est moindre que le
sacrilege. Il feroit beau voir vrayment
qu'un chef d'armee, apres s'estre com-
porté nonchalamment en son deuoir,
s'allast vanter neantmoins d'auoir bien
faict, que n'ayant point trahi sa patrie, on
se deuoit contenter, & que ceste seule fi-
delité estoit capable de couvrir tous ses
autres

autres défauts. Si cela estoit ainsi, il faudroit conclure, qu'il n'y auroit point de iustice au monde, ny point de punition pour les meschâs qui s'excuseroient tous de la sorte. Vostre dire me semble vray semblable, respōdit le Prelât: Mais quoy que c'en soit iene peux croire que ces Anciens Romains, si renommez par leurs historiens, pour leur grande force, prudence, sagesse, & vaillance, n'ayent esté vertueux, & ne peut estre autremēt, que leur exploits ne soiēt veritables, puis que les auteurs qui en ont escrit, ont parlé de leurs temps, & que selon le Prouerbe les paroles fameuses ne peuuent estre totalement fausses. Puis quand ainsi seroit, que iamais aucun historien n'en auroit fait mention, ne peut-il pas bien estre aduenü qu'un payen n'ayt esté sobre, magnanime, & valeureux? Cela peut auoir esté vrayemēt de la sorte qu'en la sainte Escriture le mestayer, bien que meschant ne laisse pas d'estre loué, & les folles vierges sont appellees aux nopces, veu mesme qu'auant le retablissement de Dauid, quatre brebis luy estoient demandees pour vne. Bref, il n'est pas indifferēt que l'homme ne souffre quelquefois des maux infinis, avec vne admirable constance, es-

242 *La Metamorph. du Vertueux,*
perant d'atteindre vn iour à vn vray &
solide bien: quoy que ce mot de bien se
preuue en diuerse signification, par les
auares, & par les vertueux. C'est ce qui a
fait dire à Horace,

*Imoiger extre.
mos curris mar
cator ad indus:
Per mare pau
perium fugiens,
per saxa, per
ignis
Horac. Epist. l.
liu. 7.*

*L'iguille de l'Amant te cõduit & te guide
Jusqu'aux derniers bords de l'une & de l'autre
mer,*

*Miserablẽ marchand pour te faire euiter
La Pauuere, la fin, la perte, & le dõmage:
Mais plus tu vas fuyãt, plus tu te vou heurter
Aux caphares escueils où ta nef fait naufrage*

Si la vertu, cõme dit le philosophe est vne
dispositiõ du parfait à ce qui est encores
meilleur, quelle vertu peut estre celle-là
que nous voyons auoir de la sympathie
auecques le vice: Non, non, cela ne peut
estre, qu'elle soit vertu à propremẽt par
ler, ou si elle l'est, ce n'est qu'en apparen
cẽ: car selon ce que dit le Poëte,

*Discipimur sp
ie recti.*

*L'apparence du bien nous trompe bien souuent
ce qui est cause, que les signorans appellẽt
bien, ce qui ne l'est pas: car ce n'est pas
tout que d'estre couuert des especes de
la vertu, il en faut posseder la substance.
S. paul le recognoissoit fort bien quand
il disoit, qu'estant douẽ de toutes les ver
tus du mõde, cela ne luy seruoit de rien,
si la charitẽ luy manquoit. Et de fait qui
croira que l'Auare qui s'abstient de payl-*

larder doive estre qualifié du nō de cha-
 ste: Qui voudra dire, que celuy à qui on
 donne le foüet, & qui ne se reuanche pas,
 parce qu'il ne peut, soit patient? Serons
 nous bien si sots de croire que Diogene
 ayt iamais esté humble, si ces actiōs qu'il
 produisoit aux yeux de tout le peuple, se
 rapportoiēt plutoſt à vne vaine apparen-
 ce, qu'à vne vraye humilité? Non, non,
 Platon nous apprend, que les actes des
 hommes ne valent du tout rien, s'ils ne
 se rapportent à vne fin, qui couronne le
 tout. Or est il, que la vraye fin de l'hom-
 me n'estant autre chose que Dieu, selon
 Dauid, disant: *Mihi adherere Deo bonum est.*
 Quelle vertu peux-ie auoir, si i'en adresse
 les operations aux choses mondaines &
 passageres, & non au vray biē. Mais reue-
 nōs à nostre premiere proposition, & par-
 lāt des amitez du mōde, disons, qu'elles
 se fōt, ou pour nostre propre interest, ou
 pour nostre profit particulier, ou pour
 l'amour de la chose aymee. En cestrois on
 ne peut treuver aucun vray amour en ce
 mōde, attendu que les amitez des sainct̃s
 ne sōt pas de ce mōde ici: selō ces paroles
 de nostre Sauueur: *Ego elegi vos de mundo.*
 Disons dōc avec Lactance, que la iustice
 estāt mere de toutes les autres vertus, les

244 *La Metamorph. du Vertueux,*
Payens ne la pouuoient vrayement posseder. Et ce pour autāt qu'ils ne sçauoiēt ce que c'estoit de la pietē, puis qu'ils n'auoiēt aucune cognoissāce du vray Dieu. Par où il faut conclure, qu'ils n'estoient douez d'aucune vertu, puis qu'ils en ignoroient, & le principe, & la source. Ce bon Religieux n'eust pas si tost parlé de la façō, que le Prelat qui l'auoit escouté fort attentiuement, luy repartit ainsi. Les Philosophes ont dit qu'il y auoit trois sortes d'amitié, sçauoir, vtilles, delectables, & honnestes. Quant aux deux premieres, vous en auez parlé maintenāt, & les auez blasmees: mais pour la troisieme si vous ne la pouuez blasmer, que fera-elle autre chose que vertu. Il est vray, luy respondit le Religieux: mais qui aura ceste vertu que les Payens? ils auoient beau à definir ce qui leur sembloit bō, ils n'en pouuoient iouir parfaitement: Ainsi ils asseroient que l'honneste amitié estoit vrayemēt vne vertu. Mais où se treuuoit elle parmy eux? Quāt à moy ie croy que la vie de Platō & de Socrates, n'estoit autre chose, qu'vn ombre sans corps, vn corps sans ame, & vne apparence sans effect: Aussi Aristote n'apelle pas autrement la force d'Hector qu'vne Idee passagere,

disant que l'opinion d'autruy donnoit
 carriere à ses exploits, & les faisoit estimer
 beaucoup plus genereux qu'ils n'estoiēt
 pas. Bref, toute ceste vertu ne pouuoit
 estre nommee que fard, & feinte, & si
 parauenture quelqu'un ne veut alleguer
 que Platō, & quelques autres ont eu la co-
 gnoissance du vray bien, que par conse-
 quent ils ont esté sauuez, rapportant à ce
 propos, l'opinion de sainct Damascene:
 Que quand Iesus Christ descendit aux
 enfers, ne deliura pas seulement ceux qui
 durant leur vie auoient esté esclairez du
 rayon de la foy, Mais aussi les autres. A
 cecy ie responds, que ce n'est pas chose
 asseuree, qu'on ne tient pas que platon
 ayt iamais eu cognoissance du vray Dieu,
 & que par consequent il l'ayt peu aymer,
 tellement que nostre premiere proposi-
 tion demeure tousiours ferme, & inuiol-
 able, qu'il n'y a point de vraye amitié au
 monde. Ieremie le recognoissoit, quand
 il souloit dire: *Omnis amicus fraudulenter in-*
cedit, & Michee. Nolite credere amico, que si
 le Sage nous dit: *Amicus sit tibi vnus de mil-*
le. N'ayons point d'autre amy que Iesus
 Christ, aymons le, viuons, & mourons
 pour luy seul. Le Religieux finit ainsi son
 discours, duquel toute la compagnie se

246 *La Metamorph. du Vertueux,*
contenta fort. Cépédant, le ieune hōme
qui me tenoit en main, l'uiuid'autresdeux
siēs compagnons, espris de la serenité du
tēps, & du calme de la riuere, qui seuoioit
proche de là, s'allèrent promener vn mil
ou enuiron tout le long de l'eau. Mais il
aduint, qu'ainsi qu'ils se reposoiēt à l'ōbre
d'vn chesne, oyant ie ne sçay quel bruit,
ils se leuerent pour tafcher à descouuir
que c'estoit, mais en ayāt fait la recherche
quelque tēps, ils virēt à la parfin deux ieu-
nes hōmes qui se battoiēt en ducil au mi-
lieu d'vn pré, à l'heure ils mirēt tous trois
la main à l'espec, coururent à eux & leur
demanderent pour quel suiect ils se bat-
toiēt, à vn lieu si escarté, & où persōne ne
pouuoit rendre tesmoignage, ny de leur
courage ny de leur valeur. Messieurs leur
respōdit alors, vn d'entre eux, il faut que
vo^s sçachiez, que nous ne nous battōs pas
pour faire preuue de nostre vaillāce, ny
pour acquerir de l'honneur, mais qu'estās
coriuaux d'vne mesme Maistresse, no^s de-
battōs à la pointe de l'espee qui l'ēporte-
ra, puis qu'il faut aussi bien qu'vn seul de
no^s deux la posside, & que les loix de l'A-
mour sōt telles, qu'elles ne peuuēt point
souffrir de riuā, Vous estes biē fols, repar-
tit vn de nostre cōpagnie Ne sçauuez-vo^s
pas, que ceste marchādisse ne se peut ache-

pter qu'aux despēs de la vie de l'un de vo^{us} deux. C'est tout vn, respōdit vn des leurs: C'est vne Dame si belle, quia tāt de merite, & de perfectiōs, qu'elles nous ont portees ro^{us} deux sur le pré, cōme vous voyez, fort cōtēs de mourir pour l'amour d'elle: à qui no^{us} sōmes redeuables de tāt de seruices, que l'amour rōpt les loix de nostre amitié, & no^{us} fait refoudre à luy rēdre ce dernier hōmage de nostre fidelité, avecques condition que le vaincu cederà la place au vainqueur. C'est pourquoy vous nous obligerez de beaucoup, Messieurs, s'il vous plaist de permettre que nos espées decidēt ce que nos courages ne no^{us} permettēt pas d'effectuer qu'avecques le ter. Ce n'est pas tout repliqua il, vos vies vous doiuent estre plus cheres que celles de vostre maistresse, laquelle oyant les nouvelles de vostre mort, n'ē sera pas plus cōtente, ains au cōtraire maudira l'heure & le iour qu'elle vous ayma jamais, vous tenans pour des barbares, & felons, qui faites gloire de vous ēgorger cōme des bestes, & de vous baigner dās vostre propre sang. Miserables, ne craignez vous point la iustice de Dieu? N'avez vous point de honte de vous vouloir entretenir si miserablemēt pour l'amour d'une

248 *La Metamorph. du Vertueux,*
seule femme. Que s'il est ainsi que vous
l'aymiez tant, comme vous dites, ce n'est
pas cherir ses contentemēs, que de cher-
cher la mort, puis qu'elle n'ayme que vo-
stre vie. Apres, quelle raison m'allegue-
rez vous, pour preuuer que c'est vne
chose bien faite de s'occire de la façon.
Vous ne pouuez pas estre iuges, & par-
ties, si vous me prenez pour iuge, ie vous
condamneray, cōme coulpables, si vous
vous en rapportez au iugemēt de vostre
Dame, elle detestera vostre meschante
volonté, & sans doute, elle ne vous vou-
dra iamais voir, si vous cōtinuez d'y estre
portez. Mais faites autre chose, puis que
vous estes ialoux, qu'elle vous ayme l'vn
plus que l'autre, venez aux derniers re-
medes, & qu'vn seul de vous deux soit à
elle, ou par force, ou par eslection, ou par
sort : Par force elle ne le permettra ia-
mais, moins par election, pour ne deplai-
re à l'vn de vous deux. Il faut doncq, que
ce soit par sort.

Que si vous me demandez par quel
moyen cela se pourra faire, ie m'en vay
vous le dire, voyez-vous ce serpent là,
c'est vn animal du tout admirable, & mi-
raculeux, veu qu'il ne nuist à personne, &
qu'il se laisse manier à vn chacun: voulez-

vous que celuy qu'il touchera le premier des deux soit le seul amant de vostre Maistresse, & que l'autre qu'il ne touchera point, luy cede la place? D'abord ils ne donnerent mot, & par vn commun silence semblerent y cōsentir : mais depuis on y mit la paix, & eux deux s'en remirent à la volonté de ceux de nostre cōpagnie. Ainsi nous nous en allasmes tous de cōpaigne, & apres auoir faict vn mil de chemin, ou enuiron, arriuasmes pres de la maison d'vn de ces deux amans, qui estoit assise au milieu d'vn beau pré, où plusieurs Bergeres dansoient au son de la musette à l'ōbre d'vn chesne. Tout aussi tost ces deux ieunes hommes ne manquerent pas de monstres aux autres trois leur maistresse, pour laquelle ils auoient voulu combattre, eile pouuoit auoir enuiron dixsept ans, & estoit si belle, que ce n'estoit pas suieēt que ces deux ieunes hommes la recherchoient avec tant de passion. Cependant Ermigildo, ainsi se nommoit le ieune homme qui me portoit dedans la main, faisant poursuiure le bal, qui auoit esté interrompu pour l'amour de nous, demanda aux deux amants, s'ils vouloient danser, lesquels lui responderent qu'ouy, & ainsi faisants porter

250 *La Metamorph. du Vertueux,*
leurs espees en la maison, ils commença
de dānter avec que seux.

Le recognu biē que ces deux amants estoicēt fort aymez de leur Maistresse, & que sās doute, il n'y auoit point d'inegalité en l'amour qu'elle leur portoit à tous deux. Carelle se mōstroit fort portee, & d'inclinatiō, & de modestie à les caresser egale-ment, & sās leur dōner de la ialoutie, & parce que le plus galand de nostre cōpagnie l'alla prēdre pour dāser, elle n'osant en faire refus, luy fit vne grāde reuerence, & avecques vne merueilleuse modestie luy tesmoigna qu'elle estoit bien nourrie, & par cōsequēt digne d'estre aymee.

Pendant qu'elle dansoit toute la cōpagnie n'auoit les yeux colez sur autre que sur elle, admirāt ores son graue maintien, ores sa dexterité, & sa bonne grace. Quoy voyant ie ne me peux tenir de dire à part moy. Hé! que ne suis-ie sēblable à ceste Bergere, qui a plustost quelque chose de diuin que d'humain: ou que ne m'est il permis que changeāt de forme, ie reprenne mon premier estre pour danser de la façō avecques ma belle, qui la represēte si naifuemēt! O que ma misere est grande! & quel mal ay-ie fait pour souffrir tant, & tant de tourmēt? O ciel que ie serois heureux si tu me despoüillois de ceste peau,

ou si tu me faisois viure sans lāguir tāt de fois, ou fuir vn nōbre infini de langueurs, pour mourir hōnorablemēt! Mais quoy! tu es sourd à mes plaintes. C est en vain, que ie seme mes paroles en l'air, en vain que mes cris importunēt tout le monde, puis qu'aucun n'a pitié de moy, vne teule Deesse de ces monts me peut soulager, mais elle ne sçait où ie suis, & ne me croit pastrāsmué de la sorte: O Dieu, faut il que les enchātemens ayēt tant de force sur la verité, & que la Sageſſe cede à la malice: ie suis vostre Creature faite à vostre image & sēblance, que veut dire dōc, que j'ay perdu ma premiere forme? qui en est cause Seigneur, mes offēses, & mespechez: Mais helas! pardōnez moy, ie vo' crie mercy, & recognois, cōbien grādes sont les fautēs que j'ay cōmises cōtre vostre S. Iustice. Ie parlois ainſi, & voulois poursuiure pl^o outre, quād ie vis venir de loin, le ieune hōme qui vouloit rapporter l'espee, lequel s'accostāt de trois Gentils-hōmes, les pria fort instamēt de le suiure, & ce disāt, il fit signe à sō riuail de quitter la dāse Ainſi ils s'ē allerēt to^o par ensēble, & suiuirēt celui qui les cōduisoit, Mais à peine furēt ils arriuez au prochain valō, qu'ils ouyrēt vne harmonie si douce, qu'elle sembloit pluſtoſt angeliq̄ qu'humaine, cela fut cause

252 *La Metamorph. du Vertueux,*
qu'ayans auancé le pas, pour sçauoir quel
estoit ce diuin Orphee, qui charmoit
toutes ces solitudes au doux son de sa
lire, ils virēt en fin vn certain Berger qui
s'exerçoit à chanter, & à iouer de cest in-
strument: La douceur de sa voix raut
tellement toute ceste compagnie, que
tous sembloient estre comme attachez
par vne melodie si agreable. Hé Dieu
quel contentemēt ce me fut de me voir
proche de ma maison paternelle, de re-
cognoistre mon pays, & celuy où ma
Cloris auoit esté nourrie. Arriuez qu'ils
furent en vne grotte, où ils disoient que
c'estoit iadis tenue vne honneste Dame,
auecques vn sien fils, qui estant depuis
party de ce pays là, auoit bien fait parler
de soy par où il estoit passé, le Berger ces-
sa de iouer, & fut vn long temps à contē-
pler avec eux ceste cauerne deserte, au
pied de laquelle se voyoit vne fontaine,
ensemble vn petit iardin. Bref apres auoir
beaucoup regardé ce lieu là, il s'assit des-
sus des gazons, prenant sa lyre en main,
commença d'accorder ses airs à ces pa-
roles.

*Dieu te gard', ô cauerne obscure,
Grotte, où j'ay pris ma nourriture,*

Lieux agreables & plaisans
 Et toy solitaire bocage,
 Où loing du soin des Courtisans
 J'ay passe mon ieune aage.

Dieu te gard, ó claire fontaine
 Qui serpentant sur ceste plaine
 As souuent charmé mon sommeil
 Et de ton ondoyante glace
 Chasse l'ardeur que le Soleil
 Dardoit dessus ma face.

Et toy cher tesmoin du martyre
 Que celle pour qui ie respire
 M'a faict endurer dans ce bois
 Chastagnier où les colombelles
 M'ont ouy gemir tant de fois
 Des plaintes eternelles

Ne me cache plus ton ombrage
 Et permets qu'en ce verd bocage
 Je contemple encore ceste eau
 Autour des riuées de laquelle
 Ramenant le soir mon troupeau
 Je soulois voir ma Belle.

Mais ce qui plus fort me contente
 C'est de voir ce roc en pente
 Et en pointe se retenant

254 *La Metamorph. du Vertueux,*
Sur quiles Nymphes & les fees
Se viennent promener souuant
A tresses descoifees.

I amais pensif ie ne m'approche
Aupres de ceste mesme roche
Que de mille & mille façons
Tout soudain ie ne confidere
Les preceptes & les leçons
Que m'y donna ma Mere.

Ce fut ou pour me faire ensuiure
La droite reigle de bien viure
Elle me dit ces mots un iour
Aux regrets portant i'ame ouuerte
Et pour marques de son Amour
Ayant peur de ma perte.

Mon fils sçache que tout le monde
Le Ciel, le feu, la terre & l'onde
Et les Astres du firmament
N'ont eu qu'un rien pour leur matiere,
Dieu seul en est le fondement
Et la cause premiere

Esleue si tu veux la veüe
Dans les chimeres de la nuë
Du plus haut iusqu'au plus bas lieu
Ces valons, ces bois, ces montaignes

*Ne doiuent leur estre qu'à Dieu
Ny ces larges campagnes.*

*Le Soleil, le feu de Latone
Et tout ce qui çà bas rayonne
Aux yeux des fragiles humains.
L'estre, la forme, la substance
Sont des chefs d'œuvres de ses mains
Et de sa providence.*

*Ces forests, ces rochers superbes
Ces fleurs, ces arbres, & ces herbes
Et ces prez tousiours verdissants
Tesmoignent par tout ce bas Monde
Par des miracles si puissants
Sa sagesse profonde*

*Mais l'homme fait à sa semblance
Les autres animaux deuance
Et seul a proprement parler
Peut dire qu'il n'a son semblable
Comme se faisant appeller
Animal raisonnable.*

*Aussi son essence diuine
Tire d'en haut son origine,
Car estant doué de raison
Son ame doit quitter la terre.
Et cognoistre que sa prison
C'est le corps qui l'enferme.*

256 *La Metamorph. du Vertueux,*
Rien plus beau que ceste belle ame
Pourueu que d'une sainte fiame
Elle se laisse consumer
Rien tant à son Seigneur n'agree
Sinon qu'elle rasche d'aymer
Celuy qui l'a cree.

Rien plus laid, que quand elle glisse
Aux profonds abyssmes du vice
Et de la triste volupté,
Car alors elle s'abandonne
A une aspre captiuité
Qui tousiours l'emprisonne.

Ainsi lors qu'un orgueil estrange
Eust possédé le plus bel Ange
Et quand cest Esprit reuolsé
Se laissa porter à son vice
En l'infemale obscurité
Il treuua son supplice.

Et à l'instaut ceste ame fiere
Quittant son lustre & sa lumiere
Perdit le nom de Lucifer
Pour souffrir les peines damnables
Et les durs supplices d'enfer
Qu'esprouuent ses semblables.

N'estoit-il pas bien temeraire

De

De croire qu'un effort contraire
 Pût contre Dieu se reuolter,
 Se promettoit il l'assurance
 De pouoir, foule, resister
 A sa toute puissance?

Alors dans l'infornalle mine,
 Où l'horreur & l'effroy domine
 Dieu condamna tous ces peruers,
 Et leur orgueil insupportable
 Leur fait souffrir dans les enfers
 Vn tourment lamentable.

Après d'une puissance entiere
 Il fit de terrestre matiere
 Vn corps tout parfait, & tout beau,
 Inspirant en luy cest image
 Qui se voit comme en vn tableau,
 Peint en nostre visage.

A ce corps il donna la femme
 Pour chere moitié de son ame,
 Et leur defendit à tous deux
 De ne point gouster de la pomme,
 Qui depuis rendit malheureux
 Et la femme, & son homme.

Mais pour leur desobeissance
 Ils espremerent que l'offence

258 *La Metamorph. du Vertueux,*
Qu'on fait contréle Createur
Reçoit tost ou tard son supplice,
Et que c'est en vain qu'un pecheur
N'en attend la iustice.

Ce Berger qui comme vn autre Amphiõ charmoit l'oreille de tous les etcou-
tans vouloit pourfuiure plus auãt, n eust
esté que tout à l'instant, on ouyt abboyer
des chiës & crier au loup, ce qui fut cau-
se à mon aduis qu'il cessa, car il s'en alloit
nuict & le Soleil estoit desia couche. Les
trois Gétils hōmes auoiēt tant pris de cō-
tètement à la douce melodie de sa voix,
qu'ils resterēt tous estōnez, sans haleine,
& sãs poux, ensēble les autres deux ieunes
hommes, lesquels crainte du loup se reti-
rerent en vne maison proche de là. Ce-
pendant ie recognus en ce mesme lieu la
petite cabane de ma Cloris, ce qui me
contenta fort, & de telle sorte que ie ne
manquay pas d'en donner plusieurs si-
gnes de reioüissance. Mais peu apres la
nuict, laquelle comme ie viens de dire,
paroissoit fort obscure, les contraignit
tous de faire de necessité vertu, & de se
retirer en la plus proche loge du premier
hameau qu'ils treuuerent. D'abord ils y
furent fort bien receus par le maistrē de
la maison, qui leur fit le meilleur traite-

mēt qui luy fut possible, & apres les auoir fait souper leur donna le bon soir, & leur promit de les esueilleir du grand matin, & ce pour autant qu'ils auoient grande enuie de partir auant iour. Mais ce dessein qu'ils s'estoient proposéz fut sans aucun effet, & l'incommodite du temps qui fut fort pluuiieux toute ceste iournee là, ne leur permit pas de partir. Le bon-homme qui auoit pour hostes de si galans hommes, & qui luy sembloient meriter beaucoup, tatchoit cependant à les entretenir le mieux qu'il pouuoit, tellement que pour les des-ennuyer il fit venir vne troupe de Bergeres, à chacune desquelles il enioignit de chanter à son tour, cōmençant par la pl^llaide, mais la plus gracieuse de toutes, laquelle s'excusa du cōmencement, disant qu'elle ne sçauoit pas chanter. Alors vn de ces trois Gentils hommes qui pensoit la vaincre de courtoisie, & la contraindre à ce faire par ses prieres, ou plustost par ses gaulleries, Vous auez beau vous en excuser, luy dit il, si chanterez vous pourtāt, & ie vous assure que vous n'ẽconduirez pas vne cōpagnie telle que la nostre: Vous vous mocquez de moy, Mōsieur, luy repartit elle. Ne voyez-vous pas que ien ay ny maintie ny beau-

260 *La Metamorph. du Vertueux,*
té? Que ne vous adressez-vous plustost
à quelqu'une de ces ieunes filles, aufquel-
les ie ne fers que de nombre, & non pas à
moy qui ne suis qu'un rien au respect d'i-
celles: Aussi vois-je bien que vous le re-
cognoissez assez, & que vos parolles ne
tendent qu'à riler: mais quoy que c'en
soit laissez moy, & croyez que ma laideur
les fait paroistre plus belles.

Ce discours esmeut tellement à rire le
Gentil homme, que la maistresse de la
maison s'en apercevant pour luy donner
suiect d'en dire d'auantage, Voy-tu, luy
dit elle ô Isola, (tel estoit son nom) ou
t'en va: Vous vous trompez, luy repartit
elle, le Prouerbe dit, ou boy ou t'en va.
Que si tāt est que vous me vueilliez don-
ner à boire, n'ayez peur que ie dilaye de
m'en aller apres auoir beu. Lien, ie m'en
vay faire autre chose: puis que tu ne veux
pas chāter, fais nous recit à tout le moins
de quelque compte aduenu de nouveau,
avec condition que chacun dira le sien
apres toy. Le m'accorderay plus volon-
tiers à cela, luy respondit elle, que nō pas
à dire des chansons, m'asseurāt sur vostre
parolle, que tous ceux & celles de la cō-
pagnie en diront autant que moy. Ce di-
sant elle leur parla de la sorte.

S O M M A I R E.

Marcel de saint Marceau s'estant mis au service d'une grande Dame, elle apres plusieurs annees le recompense à une seruiette de grande vertu & propriété, par le moyen de laquelle & d'un flacon, & d'une phiole, qui n'auoient pas moins de vertu, il reuiet à saint Marceau, où il acquiert l'Amour d'une Damoiselle Florentine niece du gouuerneur, qui luy est donnée en mariage. Apres par l'entremest de sa fiolle, il fait la roche que l'on voit à present au dessus de Popiglio, & là il demeure, faisant avec la vertu de sa seruiette une si agreable violence aux passans, qu'il falloit ou qu'ils mangeassent, ou qu'ils s'en allassent.



P V I s que nous auõs fait mention du Prouerbe qui dit, ou boy, ou t'en va, ie m'en vay vous faire vn plaisant conte qui aduint n'agueres sur ce

suict. Il faut que vous scachiez qu'il y auoit en ce pays icy vn ieune Gẽtil homme, fort beau, & de bonne facon (bien que pauure) car il se disoit issu de cest an-

262 *La Metamorph. du Vertueux,*
cien Marcellus qui s'acquit tant de reputation lors de la conspiration de Sergius Catilina. Cettui cy donc, qui ne manquoit pas de iugement, se resolut de s'en aller où la fortune le porteroit, & de courre le pays au gré des aduantes & du destin. Mais il aduint qu'ayant fait trois ou quatre iournees de chemin, il rencontra de bõne fortune à l'escart d'un vallon & au beau milieu d'une prairie, vne grande Dame, accompagnee de plusieurs Damoiselles qui prenoient le frais & discouroient sur diuers subiects, laquelle iugeant à sa phisionomie qu'il luy sembloit estre de bon lieu, tant pour la bonne façon qu'il auoit, que pour le naturel courtois qui se lisoit en son visage, luy demanda s'il vouloit estre à son seruice, luy qui ne cherchoit autre chose que quelque honneste party, fut fort ioyeux d'auoir treuue celuy-là si à point, & fit offre de son seruice à ceste Dame, laquelle l'accepta tres volontiers. Et bien que ce ieune Gentil-homme fut né en ces lieux montagneux, & nourry fort grossierement, ce nonobstant à l'aide de son bel esprit & du courage que l'extraction de sa maison luy accroissoit, il fit si bien, que dans peu de temps il se façonna plus

que tous les autres domestiques de sa Dame. De plus il eust tant d'industrie & d'adresse à gagner à soy l'amitié d'un chacun, qu'il ne le falloit que voir vne seule fois pour l'aymer tousiours! Mais la souuenance de son país qui luy estoit beaucoup plus chere que toute l'esperance qu'elle eust sceu pretendre de la maison où il seruoit, ne le peut iamais garantir de reuoir ces forests, & de quitter les rifees que la fortune luy donnoit pour se rendre à sa terre natalle, estant veritable le prouerbe qui dit, Que chaque oyseau ayme son nid. Ainsi, non tant pour se contéter soy mesme, que ses pères, lesquels il auoit delaissez & pour les consoler en leur pauureté, il demãda son congé à la Dame, laquelle le luy donna, mais avec beaucoup de difficulté, & sous condition de retourner le plustost qu'il luy seroit possible. Ouy si les intentions qu'il se promettoit de sa liberalité eussent produit quelque effet, & si son espoir ne l'eust deceu à son grand desauantage. Car s'asseurant d'estre recompensé de celle qui luy en promettoit de reste il ne receut d'elle pour tout salaire qu'un simple mouchoir, pour s'en essuyer la face en marchant. Ce qui

254 *La Métamorph. du Vertueux,*
l'offença de telle sorte, se voyant destitué
de tous moyens, & denué d'argent pour
faire son voyage (quoy que richement ve-
stu) qu'au plus fort de son affliction, il
profera ces mesmes mots à part soy. O
miserable que ie suis, quel dessein m'est si
ennemy que de me faire viure avec tant
de regrets: Que le ciel m'est contraire, &
que les influéces ont trame de malheurs
à l'encontre de moy, pour me reduire
maintenant à vne telle extremité que de
n'auoir pas vn seul morceau de pain pour
mettre à la bouche. Qu'ay ie fait autre
chose que seruir vne ingrante qui pour les
agreables seruices que ie luy ay faits ne
me dōne rien qu'vn mouchoir. Desloyal-
le m'auois tu promis cela? est ce l'amour
que tu disois me porter? Est il possible
qu'aprestant de seruices que iet'ay ren-
dus tu me renuoyes avec vn si petit
salaire. Cruelle qui me soulois appeler
ton cœur & ton ame, ne voyla pas de bel-
les amitez que de me recōpenser si pau-
urement? Ce pauvre ieune homme s'en
alloit plaignant de la sorte, lors que lassé
de ses plaintes, mais bien plus de chemin
& tout affame, apres s'estre vn fort long
temps esluie le visage, il s'assied sur des
gazons, & contemplant son mouchoir

dit ainsi. Ce sera donc tout le repas que j'auray de toy, & mes larmes me serviront de breuvage? A peine eust il proteré ces parolles que tout le mouchoir se treuua plein de viâdes si delicates & si chaudes, qu'il sembloit qu'elles ne faisoient que sortir du feu. D'abord le ieune homme demeura tout estonné, & ne sçachant ou s'il veilloit ou s'il dormoit, il ne sçauoit à quoy se refoudre, ains croyoit que ce fut quelque illusion, iusqu'à ce qu'estonné de croire tant de viandes, il se mit à faire la preuue, si ce qu'il disoit estoit vray ou non. Ainsi se mettant à manger il faoula son appetit, & apprit par effet que ces viandes estoient reelles & non imaginaires. Ce qui luy donna suiet de considerer à part soy la grande vertu de ce mouchoir, & de se persuader qu'il en restoit redeuable à sa Dame qui l'auoit assez recompensé des seruices à elle faits. Sur ces entrefaites il aduint de fortune qu'un voyageur passant par là s'estonna de voir tant de viandes en vn lieu si desert. Ce qui fut cause qu'apres luy en auoit demandé la cause, l'autre luy respondist qu'il mangeast, & qu'il ne s'enquist pas d'autre chose, luy disant ces mesmes parolles. Tu t'enquiers de trop d'affaires, Boy ie te

266 *La Metamorph. du Vertueux,*
prie, & mange fans autre ceremonie. A
quoy ayant fait responce qu'il ne vouloit
ny boire ny manger. Va ten donc, luy
repartit-il, & souuienne toy du Prouerbe
qui dit qu'estant en compagnie il faut ou
boire, ou s'en aller. A lors le passant, qui
ne manquoit pas d'appetit, quelque sem-
blant qu'il fit du contraire, commença
de manger, & entendant que toutes ces
viandes ne procedoient que de la vertu
du mouchoir, tirant au flacon qu'il por-
toit à la ceinture, il dit à son cōpagnon:
Vois tu bien ce flacon-là, il n'a gueres
moins de proprieté que ton mouchoir,
car il faut que tu sçaches que toutes les
fois que ie le frappe i'en fais sortir dix
hommes armez prests à me rendre tous
les seruices que bon me semble, que si
tu en veux faire la preuue, ie te le feray
paroistre tout maintenant. Veux tu que
nous fassions vn change, luy respon-
dit l'autre, de ton flacon avec mon
mouchoir? Ie le veux dit-il. Ainsi s'estans
accordez par ensemble ils prindrēt con-
gé l'vn de l'autre, & celuy de nostre país
ne cessa de marcher iusqu'à ce qu'assailly
de faim, & n'ayant plus de mouchoir il
s'escria de la façon pres d'vne fontaine:
N'as-tu pas esté bien sot d'auoir change

ton mouchoir duquel tu faisois tant d'estat, avec vne chose de si peu de valeur? Ne t'appartient-il pas de mourir de faim maintenant que tous les remedes de te rassasier te sont defendus? Miserable, où sont les viandes que tu auois hier si à commandement, & que dois tu esperer en ceste extremité qu'vne foiblesse & langueur qui sera cause de ta perte par le chemin? Se plaignant de la sorte il s'aduisa que pouuant faire sortir des hommes de son flacon, prest à le seruir en tout, possible luy rapporteroient ils son mouchoir, s'il leur commandoit de l'aller oster d'entre les mains de celuy qui le possedoit: Et de fait il aduint ainsi. Dequoy bien ioyeux il se mit à manger, & chassa la faim qu'il auoit si long temps enduree. Ce ne fut pas tout, car ainsi qu'il repaissoit vn autre voyageur s'estant presenté à luy tout de mesme que le premier, luy dit qu'il auoit vne fiolle de telle vertu, qu'en la posant à terre tout aussi tost il s'y esleuoit vn fort & imprenable chasteau, & que s'il vouloit changer avec son mouchoir, il en estoit fort content, ce qu'il fit par la mesme ruse que parauant il recouura derechef son mouchoir, & ainsi riche de cest trois cho-

ses il se retire en son pays, où il enrichit ses pere & mere, ensemble plusieurs siēs freres & sœurs, qui estoient nez depuis son depart.

En ce mesme temps il y auoit en nostre pays vn Seigneur de ceux que nous appellons maintenant Capitaines, lequel auoit vne niepce si belle, & doüee de tant de perfections, tant du corps que de l'esprit, que personne ne la voyoit qui d'abord ne fut espris de sa beauté. Aussi peux-ie dire sans mentir que ces montaignes n'en ont iamais veu vne semblable, ny possible mesmes les villes de ceste Prouince, où se recherchent d'ordinaire les belles.

Il aduint doncques que ce mesme ieune homme dont nous parlons s'en rendit esperduement passionné, ne l'ayant veüe qu'vne seule fois. Elle qui n'auoit gueres moins d'amour enuers iceluy, ta-choit semblablement de luy complaire de tout son possible, & de luy donner autant de preuues de son amour, qu'elle en eut sceu desirer: Veü mesme qu'à la parfin pour le posseder entierement, elle fut en partie cause de ce qui s'ensuit. Le pere de ce ieune homme icy deuoit quelque argent à l'õcle de la maistresse, & ce pour

vn certain impost, auquel ne pouuant satisfaire comme il eut bien voulu, vn iour qu'il n'estoit pas en sa maison, le Greffier du lieu accōpagné de quelques Sergeons s'y achemina, & n'y treuuāt personne fit enleuer le peu de meubles de ce pauvre logis. Quoy voyant les petis entans commencerent à s'escrier, de sorte que le ieune homme estant accouru aux cris de ses petits freres, & d'abort voyant le beau meynage qu'on auoit fait en la maison de son Pere, il frappa son flacon avecques la main, & fit commandement aux dix hommes qui en sortirent, de suiure le Greffier, ensemble les gens, & de ne leur espargner pas les coups de bastons. Cela ne leur fut pas si tost cōmandé que l'effet s'en ensuiuit peu apres au grand desaduantage du Greffier, & de ceux de sa suite, lesquels furent tous biens battus, & si rudement traitez que pour en auoir leur reuanche ils en firent informer, mais en vain. Car le ieune homme aduertty des informations qu'on faisoit contre luy s'en alla sur ceste haute montaigne avec son Pere & sa Maistresse semblablement, Où ayant pozé sa fiolle tout à l'instant ceste tour que vous voyez y fut esleuee : Et par ce que tandis qu'il se sau-

270 *La Metamorph. du Vertueux,*
uoit au dessus du mont, vn chacun crioit
de tous costez *Piglia para, piglia para*, de-
puis par corruption du mot ce lieu a
toufiours esté nommé *Papiglia*, ou *Pepi-
glio*. Cependant le ieune homme y ves-
cut vn fort long. temps avec sa Ma-
stresse, sans que iamais il eust faite de vi-
ures: car comme nous auons dit toutes
les fois qu'il vouloit prendre les repas,
il n'auoit qu'à estendre son mouchoir:
car des l'heure la table se treuuoit cou-
uerte de toutes sortes de viandes; de
forte que tous allans & venans estoient
les bien-venus en son chasteau, & con-
traints ou de boire ou de s'en aller. Ce
qui peut auoir donné lieu à ce prouer-
be. *Isotta* finit ainsi son discours, qui fut
ouy fort attentiuellement de toute la com-
pagnie, laquelle pria sa compagne *Mil-
la* d'en dire autant, tant pour passer l'en-
nuy que leur causoit le temps pluuieux,
que pour entretenir les assistans. Ceste
ieune fille, qui ne manquoit pas ny de
beauté ny de grace, s'y accorda tres vo-
lontiers, & commença de parler ainsi.

S O M M A I R E.

Marradi Secretaire du Capitaine de saint Marceau deuenit amoureux de la belle vesue: & pour l'amour d'elle se treuve à vn certain ballet, où voulant représenter les forces d'Hercules, il se fait mocquer de soy, & apreste à rire à toute la compagnie.



EST la verité, cheres compagnes, que le compte qu'I-sotta vient de vous faire me fait resouvenir d'un semblable discours aduenu n'agueres de la façon. Vous deuez sçauoir qu'il y a ia plusieurs années, que le Gouverneur de nostre país fit entrer en charge vn certain Notaire, lequel bien que Romain (nation qui est d'ordinaire fort hautaine eust esté neantmoins plus propre à seruir de iardinier en quelque Conuent, que de Secretaire: Tout ce qu'il auoit de plus excellent estoit d'estre si glorieux & si presomptueux qu'il n'est pas possible de plus. Or bien qu'en ces montaignes où nous habitons, les hommes allent vestus de bureau, à cause de

272 *La Metamorph. du Vertueux,*
la subtilite de l'air & du froid qu'il y
fait, leurs esprits neantmoins ne laissent
point d'y estre fins & desliez. Ce sot ne
fut pas plustost arriué qu'il fut mōstré au
doigt, & principalement quelques ieu-
nes hommes de nostre pays commence-
rēt à l'esueiller: Entre autres il y eût deux
cousins germains qui auoient long tēps
demeure à Rome lesquels se delibere-
rēt de luy bailler quelque trouffe, & pour
cest effet ils le courtoient soir & matin.
En fin ils se rendirent si bien ses familiers,
encores que du commencement il les
mesprisast, qu'ils ne depeschoiēt la moin-
dre prouision du mōde sans la leur com-
muniquer.

Seroit-il bien possible, luy dit vn iour
vn de ces deux galands nomme Niceo,
que vous puissiez viure en ce pays sans
vous rendre amoureux de quelq' e Da-
moiselle de nos contrees. Ne voyez-vous
pas qu'elles sont si belles qu'elles paroif-
sent toutes des Rymphes: Il faut dire
Nymphes, luy repartit le Secretaire, sot
que tu es Benit de Dieu soyez vous, re-
part l'autre cousin, nomme. rilla, & sur
cela se tournant à Niceo il luy dit. Ne
penses tu pas auoir à faire à moy, t'inge-
rant de parler ainsi à ce Seigneur dont
dès

dés long tēps ces montagnes n'ōt eu son esgal. Tire roy loing d'icy, & va apprendre les louanges que de luy recitoit l'autre foir Meneo de Bruta, Falugia & Tanciera Muletiers, & autres qui faisoient resonner son merite, & publioient que c'estoit le plus digne Secretaire du monde. Et quoy? respond Niceo, m'estimes-tu si sot que ie ne le sçache pas bien? & que mesmes en passant hier pres de la fontaine forcierc, i'ouys des lauandieres qui disoient de ses louanges, ce que tu ne sçauois iamais reciter. Or il faut que tu sçaches qu'on ne me sçauroit faire vn plus grād plaisir que de me reprēdre cōme ce Seigneur a fait maintenant, parce que c'est la plus belle chose du monde que d'apprendre d'vn homme qui sçait. A la verité (adiouste Prilla) si ce Gentilhomme ne sçait, il n'y a homme au monde qui sçache rien: car il semble qu'il a fait avec les pieds toutesces lettres que tu vois icy, tant bien il les lit. Tādīs qu'ils tenoient ce discours mon Secretaire deuenoit si glorieux qu'il ne pouuoit se contenir dans sa peau. Mais dittes moy (poursuiuoit toujours Niceo) n'auēz-vous point enuie Monsieur de vous rendre amoureux? Et de qui voudrois-tu

274 *La Metamorph. du Vertueux,*
que ie me rendisse amoureux ? De
celle (replique Niceo) qui est amou-
reuse de vous : A peine, respond l'au-
tre, suis-ie arriué en ce país, & tu me
veux faire accroire que les femmes
courent apres moy. Il falloit (repart
Niceo) n'estre point vn si excellent
Secretaire comme vous estes, & n'a-
uoir point tant de grace & de meri-
te que vous possédez, si vous ne vouliez-
point que les Dames courussent apres
vous. Par ma foy, respond le Notaire,
plusieurs choses courent aprestoy, les-
quelles tu aimerois mieux voir fuir & al-
ler deuant. Mais dy moy, est ce pour le
moins quelque chose de bon ? Commét,
de bon ? dit Niceo, vous me feriez iet-
ter la maison par la fenestre. Il y a vne ieu-
ne vefue, belle entre les plus belles & les
plus gentilles de ce país, qui court apres
vous, non moins que fait le chat apres le
lard.

Or pour auoir cognoissance de ce-
ste vefue, c'estoit vne ieune femme de
l'aage d'environ vingt cinq ans, qui
depuis trois annees auoit perdu son
mary, si belle, si propre, & si accorte,
qu'on ne parloit en nos montaignes que

de son merite. Et tant ils luy en parlerent, & la luy mirent si bien en teste, luy faisant accroire qu'elle estoit amoureuse de luy, la luy faisant voir quelque fois, non sans vn grand plaisir de la ieune vefue qui estoit de la partie, que le miserable Notaire ne tournoit fucillet de son registre qui ne fut accompagné de la belle vefue. Et comme celuy qui n'auoit ny mine, ny contenãce, il estoit tellemēt transporté de l'amour de ceste belle que maintenant en presence des deux cousins, & tantost en la compagnie d'autres il disoit & faisoit les choses les plus estranges du monde. Et soit qu'il se treu-
 uat seul ou accompagné, il n'estoit iusques aux pierres auxquelles il ne racontast son amour passant & repassant deuant la porte de sa maistresse. Ceste vefue encōres qu'elle se donnast carriere, & prit son plaisir à l'amour de ce sot, neantmoins se fachant à la fin de voir ce butor tant aller & venir à l'entour d'elle, fit sçauoir plusieurs fois à ses freres proches parens de Prilla, & de Niceo, qu'on le luy ostant d'alentour.

Ces drolles ayant bien pensé à la trouffe

Skii

276 *La Metamorph. du Vertueux,*
qu'ils luy vouloient donner apprirent
à la veſue le moyen de iouir ſon perſon-
nage, & le commencement de la Farce.
Vn iour qu'elle eſtoit à ſa porte l'ayant
découuert de loing, eile l'attendit de
pied ferme pour ſçauoir ſ'il auoit à luy
dire quelque choſe de nouveau: Mon-
ſieur le Notaire ne manque pas de venir
droit à elle, la plume à l'oreille la main
dans la poche (car il commençoit de ſia
de faire froid) & avec vne demarche gra-
ue, apres luy auoir fait vne reuerence à la
courtiſane parut le plus contant homme
du monde. La veufue, laquelle outre la
beauté dont la nature l'auoit enrichie ne
manquoit pas ny de grace ny de galanti-
ſe, le ſalua fort courtoiſement, & mon-
ſtrant à ſa façon riante qu'elle aggreoit
fort la venuë du Notaire, luy demanda
d'abord quelle choſe l'iuſtoit à paſſer ſi
ſouuent par ceſte ruë, & de ſ'arreſter de-
uant ſa porte. Madamoifelle, vous deuez
ſçauoir, luy repartiſt il, que ceſte meſme
paſſiõ qui flechit les plus ſauuages cœurs
m'eſmeut à paſſer ſi ſouuent par de-
uant vous pour auoir l'honneur de vous
voir, & vous faire offre de mon ſeruiſe:
Car ſe puis quelque temps vos beautez
m'ont tellement charmé qu'il m'eſt im-

possible de viure en repos, & que parauantie ne vous aye descouuert le grand amour où vostre merite me porte. Et quoy, repartit la vefue, est-il possible; Monsieur, que vous foyez si amoureux de moy que vous dites? de moy dis ie, qui ne vous ay iamais obligé de la moindre occasion de m'aimer. Vos beaux yeux, adiousta Messer Friccasso, ont tant de force sur moy, qu'il faut que vous croiez que leurs attraitsp eueēt estrevaincueurs des plus grands Princes du monde, & les contraindre à vous aimer, car i'esprouue assez pour mō particulier cōbien afferées sont les pointes de vos regards, qui me portent à vne vraye & sincere amour, & ie vous prie de croire Mademoiselle, que mes parolles sont sans fard & sans feinte. Monsieur, luy repliqua la vefue, c'est l'ordinaire des amans de ne manquer pas de discours, mais bien d'effets, & encores que ie vous tienne pour galād hōme cela n'empesche pas que l'inconstance d'amour ne me fasse entrer en soupçon. C'est bien la verité repartit elle, mais i'ay ouy dire autrefois que tous ceux qui font semblant d'aimer, ne sont pas amoureux. Comment, repliqua le Notaire, vous me tenez donc en qualité de trom-

278. *La Metamorph. du Vertueux,*
peur: Moy qui ay tant fait paroistre des
preuves de ma fidelité, & qui ay esté à la
suinte de tant de grands Seigneurs, car ie
veux bien que vous scachiez Madamoi-
selle, bien que vous me voyez paroistre
en qualité de Notaire tant seulement, ce-
la n'empesche pas que ie ne sois noble
de race, Gentil-homme de bon lieu, &
des premieres maisõs de Marrady. Quoy
Monsieur, estes-vous de Marrady? Ouy
de verité, Mademoiselle, respondit le
Notaire, & tous ceux de ce pais là me
cognoissent assez. Mais tous ces discours
ne font rien à nostre propos, contentez-
vous que ie vous aime plus que creature
du monde, & que vous estes la seule à
qui j'ay voué mon service.

Pardonnez moy, Monsieur, (luy res-
pondit la vefue) vous scauez-bien qu'il
n'est pas beau à vne femme de se laisser
emporter à l'amour d'un homme qui
tient sa grauité comme vous. Vous me
faites tort, Mademoiselle (repart le No-
taire) de croire que ie fais du grand, au
contraire tous ceux qui me cognoissent
me tiennent pour l'homme du monde
qui se prise le moins. Quoy disant il com-
mença vn bransle à la Florentine, pour
monstrer à sa Dame qu'il estoit d'une bel-

le humeur, laquelle voyant sa graue demarche & ses beaux passages ne peut se tenir de rire. Et bien, Madamoiselle, luy dit-il alors sortant de la danse, ne vous sēblay-je pas bien dispos, & de bonne grace en dançant, Ma foy, luy respondit elle, ie ne pense auoir iamais veu homme plus leger que vous, & qui capriolle de meilleure grace. Vous pouuez cognoistre par là, adiousta-il, que i'ay veu du país, & que ie suis fort y d'un bon lieu, puis qu'on m'a fait apprendre tant de galantises, desquelles ie vous fais preuue maintenant. Vrayement, repliqua la vefue, celle là se peut dire bien-heureuse, à qui vous faites l'honneur de l'aimer, & tant de belles parties qui sont en vous l'obligent à vous seruir à iamais. Aussi deuez vous sçauoir, Madamoiselle que de tant de Dames qui m'ont iamais recherché, vous estes la seule qui vous pouuez vanter d'auoir eu cest aduantage sur moy que de me posseder entieremēt. Tāt plus heureuse ie suis (respondit la vefue) d'estre recherchee par vn Gentil-homme de si grand merite que vous.

Je n'ay pas tant de merite, repar- tit le Notaire, que vous auez de beauté: Car les seuls attraits de vos

280 *La Metamorph. du Vertueux,*
yeux sont capables de donner de l'amour
aux marbres, & aux choses inanimees,
vous n'avez que ce seul vice d'estre si
cruelle enuers ceux qui ne vous veulent
que du bien. Que vous me faites tort,
repartit elle, de me dire cela, que vous ay-
ie fait? vous ay-ie iamais offēcee? A Dieu
ne plaise que j'aime autre que vous, puis
que vos propos tesmoignent la grande
affection que vous me portez, vous pou-
uez vous en tenir assuree, continua-t'il,
& croire que ie veux ny viure ny mourir
que pour vous seulement. Je vous en re-
mercie, luy respondit elle, & me pro-
mets tant de vostre honnestetē qu'au be-
soin les effets ne dementiront point vos
discours. Elle dit ces parolles avec tant
de grace, & de souftris, que le Notaire
doublement passionnē, & faisant de
soufpirs de Muletier quand il est bien
las se pasmoit aupres de la belle vefue, la-
quelle pour luy dōner plus d'amour con-
tinua de luy parler ainsi. Dittes moy ie
vous prie n'assisterez vous pas demain
au soir au ballet qui se doit faire en la
maiso de Frilla? Et vous, repartit il? Pos-
sible non, respondit la Damoiselle, & ce
pour autant que i'auray demain à souper
quelques miens parens qui sont venus

des champs. Je ne m'y treuveray donc pas, dit le Notaire, car voudriez vous biẽ que ien'allasse point là où vous irez, dit ce Jean cul, i'irois s'il estoit de besoin pour vous en enfer. Pleust à Dieu, repliche la ieune vefue, que i'eusse ce bonheur de vous y voir danser avec la grace que vous dansiez tantost. Et pourquoy ne seriez-vous pas digne d'auoir vn tel bon-heur adiouste le Notaire, Voudriez-vous parauanture dire qu'estant de la qualite que ie suis, cela ne me seroit pas bien honeste. Je vous feray paroistre que sans faire tort à ma qualite, ie sçauray encore danser deux bransles, parce que ie viendray masque & ie pourray danser sans estre cogneu. A la verite, repart la ieune Dame, il n'y a que pratiquer avec personnes accortes & de bõ esprit. Vous viendrez doncques aux masques, O que vous auez bien tost treuue vn bon expedient. Que c'est vne belle chose d'auoir du sçauoir, & beaucoup de lettres. Mais dittes moy ie vous prie comment est ce que ie vous pourray recognoistre. Laissez-moy gouverner dit-il, ie feray en sorte que vous me recognoistrez aisemẽt & pleust à Dieu que ie fusse si bien en vostre bonne grace comme vous estes en la

282 *La Metamorph. du Vertueux,*
mienne, car ie desire de vous satisfaire en
tout ce que vous voudrez. Croyez, res-
pond la ieune vefue, Monsieur le Secre-
taire, que vous y auez si bonne & tant de
part, qu'il suffit, & ie ne vous en diray rien
plus. Le vous supplie, repart le Notaire
de me dire de grace combien i'y en ay.
Tant ce dit elle, que i'ay peur de faire de
folies. Mais ie vous prie ne parlons-
plus de cecy, car ie n'ay pas loisir de de-
meurer icy d'auantage. De maniere s'e-
stant leuee de bout, & luy ayant fait
vne grande reuerence, entendu qu'elle
cut au prealable de quelle façon il vien-
droit, elle s'en alla. Ainsi venu que fut
le soir du ballet, apres le souper vn cha-
cun de la compagnie prit place pour
voir ce nouveau baladin, lequel affu-
blé d'vn manteau d'Harlequin, por-
tant vn turban en teste, & vne gregue à la
Mantrelotte fit l'entree tout le premier.
Vous eussiez dit à le voir que c'estoit le
Bacha du grand Caire, ou pour mieux
dire le grand Turc. Et non content de
se faire cognoistre à sa Dame par ses ha-
bits deguisez, il luy voulut encore faire
voir qu'il estoit grand Poëte, & à cest ef-
fet luy presenta des vers de telle sub-
stance:

*Non, non, ie ne suis pas si sot,
Combien que ie ne die mor,
De cacher mon nom & ma flame
A celle de qui la beauté
Possede mon cœur & mon ame
Pour gage de ma loyauté.*

Ie vous iure que la façon grotesque de ce maistre Secretaire, esmeut tellement à rire vn chacun, que tous auoiēt les yeux comme collez dessus luy. Car à proprement parler on l'eut pris pour vn de ces Termes qui se voyēt sur le portail du Palais de Florence, ou plustost pour vn Iacquemard. Ce ne fut pas tout, car pour en auoir plus de plaisir, Niceo, Prilla, & les freres de la belle vefue l'vn desquels se nommoit Toignet, & l'autre Sandro, l'allerent prendre pour danser, & peu apres le prierent de représenter les forces d'Hercules, ce qui estoit vne maniere de danse semblable à vne Moresque, ou cinq ou six ieunes hommes (car on n'y receuoit point de femmes) sautans par rang les vns sur les autres, & ores se portans d'vne façon, ores de l'autre, donnoit mille plaisirs aux assistans. Ainsi donc il commença le premier ceste maniere

284 *La Metamorph. du Vertueux,*
de passetemps, sans pouuoir ny charger
les autres sur ses espauls pour sa grande
lourdise, ny estre porté par eux pour la
pesanteur de son corps. Sur ces entrefai-
tes Sandro, qui ne manquoit pas ny de
disposition ny de force, feignant de vou-
loir faire à son tour en ce ieu, vous prend
ce galad par le milieu du corps atiec vne
telle souplesse, que le sot se voyât surpris
laila choir en bas son calçon ainsi qu'il
se vouloit defendre, & sans y penser a-
pressa à rire à toute la compagnie, à la-
quelle il fit voir vn comette sans hauller
les yeux au Ciel. Quoy fait-il prit des
verges en main, & l'en fella si rudement,
que le bon homme n'osant crier tant soit
peu de peur d'estre recognu, se treuua
bien estonné quād son maïque luy cheut
en bas, car alors se voyant descouuert
il eust toutes les hontes du monde, &
s'escoulant secrettement de la compa-
gnie, s'alla retirer en poste & si confus
qu'on ne le vit de trois iours apres.

Milla finit ainsi ceste plaisante histoire,
qui esmeut tous ces Gentils hommes à
rire, lesquels n'attendans que le beau
temps pour partir prenoient vn merueil-
leux plaisir au récit de comptes si face-
cieux. Mais ce qui leur agreea le plus ce

fut d'ouir le maistre de la maison, parlant de la sorte à vne belle ieune fille, qui ne cedoit en rien à toutes ses autres compaignes ny en merite ny en bien dire. Elisabeth (ainsi se nommoit elle) Nous scauons assez qu'estant issue d'un Pere à qui rien n'estoit incognu, ton bel esprit n'a pas failli de retenir toutes les histoires desquelles il te faisoit recit en son viuant; & de plus tu es si curieuse d'apprendre, que tous les iours tu fais prouision de quelque nouvelle histoire, pour la racõpter quand tu te treuues aux cõpagnies honestes, veu mesme que tu ne cesse iamais de lire les bõs Autheurs, C'est pourquoy il faut que maintenãt tu dise la tiene à ton tour, & que tu sois la troiesme qui nous recite vn compte, bien que ie n'ignore pas, sans offenser personne, que tu meritois bien d'estre la premiere, si tu ne fusse venue si tard. Mais c'est tout vn, tu ne laisseras pas d'obliger la compaignie si tu l'entretiens de quelque longue histoire, par le moyen de laquelle elle puisse se desennuier, attendant le beau temps.

La ieune fille aagee de quelques vingts ans ou enuiron ne sceut d'abord que respondre à tant de louanges que l'hoste luy auoit donnees, ains demeura toute

286 *La Metamorph. du Vertueux,*
honteuse en la presence de si galands
Gentils hommes, & fut vn long temps
la veuë baiffée contre terre, & sans dire
mot, iusqu'à ce que rassuree par ses
compagnes qui l'animerent à ne rien
craindre, elle prit couraige à la parfin, &
apres auoir vn peu pensé, elle commença
de raconter ceste histoire, laquelle bien
que longue, selon qu'il luy auoit esté en-
ioint, plust neantmoins merueilleuse-
ment à la compagnie.

S O M M A I R E.

*Le Roy des Indes commande à deux siens en-
fants de s'en aller au pays du Levant pour y
chercher d'une herbe nommée Pistis, qui a
beaucoup de vertu, laquelle estant treuuee
par le fils naturel, luy est depuis ostee pour
n'auoir fait ce qui luy auoit esté enioinct, &
de plus on le menace de mort, iusqu'à ce
qu'on luy pardonne à la fin, avecque con-
dition qu'il s'en ira treuuer Agappé, ieu-
ne Damoselle fort belle, au seruice de la-
quelle s'estant porté aussi nonchalamment,
qu'en la conseruation de cest herbe, il court
derechef un grand hazard de sa vie. Mais,
apres plusieurs fatigues il triomphe de la
fortune: & montant sur le cheual Pegase,*

s'en retourne vers son Pere avecques Agap-
pé, luy presente ceste herbe, & est fait suc-
cesseur du Royaume.



Je ne fay point difficulté,
(mes cheres compagnes)
de vous racôter à mon tour
mon histoire, pour quelque
crainte que j'aye que celles
qui m'escouteront ne puissent supporter
mon ignorance, puis que nostre longue
& estroite familiarité supplee à ce de-
faut: mais d'autant que ie n'ignore pas
que la nouvelle que ie reciteray ne sera
pas si bië à propos, si plaisante & si agrea-
ble que l'autre que nous venons d'en-
tendre. Car tout ainsi que ie suis assuree
que vous ne me tenez pas si despourueüë
d'esprit, & de iugement que ie me face à
croire que mes contes soient plus beaux
& recreatifs que les autres, vous devez
croire aussi par mesme moyë que ie ne me
persuade pas qu'ils soient à propos, mais
plustost inutiles & de peu de valeur. Et
neantmoins estât obligee à dire la mien-
ne, comment est-il possible que ie ne de-
meure pensue & muette, puis que mes-
me en des deuis familiers l'ô crain de dis-
courir avec ceux qui scauent beaucoup?

Quand ie suis donques deuenue ainfi penſue en la maniere que vous m'auiez veue, c'eſtoit que ie me deſſiois autãt de l'vn cõme de l'autre. Toutesfois aſſeuree de voſtre courtoisie, ie m'efforceray autant qu'il me ſera poſſible de ne m'eſloigner pas tant du dernier recit, qu'on ne remarque quelque choſe approchante d'iceluy en ce que ie vous diray, pour autant que ie parleray d'vn cheual, autant conuenable à tous ces Gentils-hommes & nous autres encores, que celui, duquel nous auons parlẽ l'eſtoit au Notaire. Puis que, (comme nous a dit Mila) ceſtuy-cy ſe faiſoit porter, & l'autre portoit fort bien non ſeulement par terre, mais encores en l'air. Ce que vous ne treuuez eſtrange, ſi nous nous eſgarons de noſtre pays, où nous ne voyõs aucune merueille, & ſi nous paſſons iuſqu'aux Indes, auſquelles les choſes emerueillables ſont preſque naturelles. Et ſ'il vous ſemble, que nous faſſions vn trop long voyage d'icy là: aſſeurez vous qu'il n'eſt pas grand, au regard de ceux que noſtre cheual fait, qui ſ'eſleue de terre iuſqu'au Ciel, comme vous verrez ſi vous eſtes attentifs à ce que ie vous diray.

Vous deuez-doncques ſçauoir qu'aux
Indes

Indes, où les Espagnols descouurent tous les iours de nouveaux païs par le moyen des Italiens, qui ont esté les premiers qui les ont descouuers: Il y auoit iadis vn certain Roy, riche & puissant & qui auoit deux fils, l'vn qu'il auoit eu de legitime mariage, & l'autre d'vne cõcubine: Il ay moit le legitime, comme y estant obligé par la Loy, & l'autre par la Nature. Le peuple diuers en opinion, & qui est accoustumé de ne s'arrester iamais à vn seul suiect, estoit diuisé en deux parties: Les vns tenoient le party de l'vn: & les autres de l'autre: La noblesse, & les gens de bien sui uoient le fils legitime, mais le populaire enclinoit du costé du bastard, si bien que de là mille débats, & seditions naissoient tous les iours. Et comme les meschans estoient en plus grand nombre, que les gens de bien, on commettoit mille outrages, mille iniustices, & larcins. Les rapines, les adulteres, les homicides & autres malefices infinis se pratiquoient par tous les lieux du Royaume.

Ce qui desplaisoit grandement à ce Pere, lequel admonestoit doucement son fils legitime, luy remonstrant de ceder

290 *La Metamorph. du Vertueux,*
plustost que de debattre, & de se cōtenter de ce qu'il estoit le legitime, & qu'il l'aymoit plus que l'autre. Il menaçoit l'autre, luy faisant cognoistre qu'il le puniroit selon les demerites: ores le priuant de sa presence. & l'exilant de son Royaume, ralschant par toutes sortes de chastimens de luy faire changer de vie. Mais c'estoit en vain: d'autant qu'au lieu de samender, il deuenoit encore plus melchant. Ce qui l'attristoit à toute extremité, lequel faisant assembler tous les principaux de sa Cour, leur demanda leur aduis, comme il pourroit retirer son fils des mauuaises habitudes où il estoit porté: lesquels apres plusieurs considerations, opinerent, qu'il deuoit vser de douceur à l'endroit de son fils: veu que ce ieune homme qui est d'un naturel assez altier, s'enclinoit plustost au mal par les rigueurs: desorte qu'il suiuit leur opinion, & commença deslors à le caresser, & luy monstrier quelques indices d'amitié, luy donnant des charges honorables, par le moyẽ desquelles il peust embrasser la vertu, & tuir l'oyssiueté. La premiere charge donc qu'il luy remit, ce fut celle des iardins du Leuant, pour l'ornement de ce royaume, auquel on

n'en pouuoit point treuuer de sembla-
bles: croyant que les fatigues qu'il en-
dureroit en ce long voyage, le range-
roient plus facilement sous le ioug de la
vertu. Ces jardins estoient certains beaux
lieux du Leuât, assez esloignez de ce Roy-
aume, & renommez par la vertu de plu-
sieurs herbes, & entr'autres on y treu-
uoit vne nommee *Pistis*: les feuilles, & les
fruits de laquelle estoient si bons, qu'ils
guerissoient toutes sortes de maladies,
& prolongeoient la vie de plusieurs ans.

Ce conseil pleut au Roy, si bien, qu'il
le tient quelques iours aupres de sa per-
sonne, luy faisant des caresses extraor-
dinaires, & en fin luy ouurant son cœur
qui estoit de l'enuoyer en Orient pour
recouurer ceste herbe, laquelle seroit
beaucoup profitable, & à luy, & à son
Royaume Et afin qu'il ne creut pas, que
ce fut vn moyen pour l'oster au deuant
de soy, il fit la mesme priere à son fils le-
gitime, & le coniuira d'y aller tous deux
ensemble. pour s'ayder & s'assister l'vn
& l'autre s'il estoit de besoin, promettant
qu'à leur retour, & en leur rapportant
ceste herbe pleine de vertu, il les feroit
participant de son Royaunie, de sa gloi-
re, & de ses qualitez.

Le bastart n'eust sçeu entendre vne nouuelle si agreable , considerant que par ce moyen il pouuoit acquerir ce que la loy luy denioit , & que par ainsi il ne seroit point inferieur à son frere legitime, qui mettoit en cōpte , & se glorifioit de son priuilege, & lequel pour ce subiet deuint neantmoins tout triste & fasché. Il luy falchoit d'auoir vn superieur: si biẽ que l'enuie venant à le ronger, il s'alliena de l'amour qu'il portoit à son Pere, & faisant semblant d'aller chercher de ceste herbe, il partit accompagné de plusieurs satellites, en intention de tendre des embusches à son frere bastart, & de le tuer, à l'aller ou au reuenir. Ce fils naturel cheminoit cependant tousiours vers l'Orient , & se treuant vn iour à l'entree d vn valon sans compagnie, ny sans aliment, tout las, & tout fasché, il se coucha en terre, & s'endormit. En ces entrefaites il luy fut aduis qu'il voyoit vne Dame d'un regard venerable, laquelle piteusement luy demanda ce qu'il alloit recherchant par ces deserts, à laquelle ce ieune raconta toute son aduventure, & la supplia humblement de l'assister, L'assistance, dit elle, ie te la donneray facilement, pourueu que tu la sçache reco-

gnoistreen faisant ce que iete diray. Alors il luy promet d'accomplir sa volonte. Puis qu'ainsi est, adiouste elle, chemine par ceste vallee, & dans vn quart de lieuë, tu treuueras vne fontaine, & à l'entour d'icelle des bonnes herbes, dont tu pourras manger, & appaiser la faim & la soif qui te pressent. Ce fait tu verras encores vne pierre precieuse de couleur celeste, au fonds de la fontaine. Prens-là, & chemine au courât de l'eau, qui saugmentant d'autres ruisseaux fait vn fleuue, qu'en fin tu treuueras fort profond, & grãd outre mesure, lequel se coupant en deux branches arrose les beaux iardins que tu demandes. Quand tu seras arriué au pont du fleuue, tu verras vne grosse troupe de Soldats qui le gardēt, & ne laissent passer personne s'il n'est cogneu: Alors prens en ta main dextre la pierre, & passe en assurance, car elle te rendra inuisible. Entré que tu seras au iardin, qui te semblera vn Paradis, cherche tant que tu treuues vne fontaine, laquelle sort de terre sans artifice au pied de l'arbre dont les fruits sont remplis de vertu. Prens en tant que tu voudras, car ils ressemblent à des espics remplis d'vne semence, comme de graine de moustar-

294 *La Metamorph. du Vertueux,*
de: Ces fueilles te rassasieront, car leur
goust est fort doux, & rēply de substan-
ce: Puis apres estant party de là, tu ren-
cōtreras vn arbre semblable à vn figuier,
excepté que les fueilles tesembleront
estre d'or. Or ie t'aduertis de ne t'arre-
ster point à le regarder, non pas parce
qu'en effet cest arbre soit mauuais de
foy, mais pour autant qu'il te d'estourne-
roit aysement, & allumeroit dans ton
cœur vn appetit de conuoitise, de manie-
re qu'il te prendroit enuie de manger du
fruit d'iceluy, en apparence doux & deli-
cieux, ce qui causeroit ta ruine. Tu seras
donc aduisé, de n'y mettre point ta pen-
see, mais de t'en esloigner le plus viste
que tu pourras. Ie te prie dōcques mon
fils, que tu ne sois pas moins prest d'ob-
seruer mes paroles, & de fuir ce second
arbre, que tu es desireux de rechercher
le premier, autrement tu t'en repentiras.
Ayant ainsi parlé, elle disparut, & le ieu-
ne homme s'éueillâ, lequel se resouue-
nant fort bien de son conseil, il ne man-
qua d'executer tout ce qu'elle luy auoit
commandé, excepté qu'il luy print fan-
tasie de contempler ce bel arbre, dont
les fueilles estoient comme de l'or, se fiât
que la veuë ne luy feroit pas enuie du

fruct. O humaine fragilité! cōme est ce que tu surmonteras le mal, lors qu'il sera accreu, si tu n'as le pouuoir de le surmōter, quād il est petit. Miserable celuy, dōt la presōption delaisse le conseil d'vn plus Sage. Ce ieune homme, n'ayant pas creu au bon conseil de la Dame, se mit à contempler l'arbre deffendu, mais il fut dés aussi tost surpris d'vne telle conuoitise de manger du fruit d'iceluy, qu'il croioit mourir, sil ne tentoit d'en gouster. Il s'appreste doncques de venir à bout de son dessein, luy estant aduis qu'vn si bel arbre ne pouuoit produire vn si mauuais fruct, que luy auoit dit ceste Dame: si bien qu'il mōte dessus, & voulant estendre sa main pour en prendre, la branche se rompit & il cheut en terre, grieuement blessé. Ce fait, tout le terroir commença à trembler, & les gardes crians au volent, se ruerent sur luy avecques vne telle furie, que l'ayans pris, ils le lierent estroitement, & le ietterent dans vne basse fosse, attendans la venue du Seigneur du lieu, lequel sans vouloir receuoir d'excuse, le vouloit faire mourir sur le champ, ce qu'il eut fait sans vn de ses Barons, qui luy remonstra, qu'il n'auoit point d'honneur d'ensanglanter ses mains

296 *La Métamorph. du Vertueux,*
d'une chose si vile, & si abiecte, mais qu'il
le fit plustost en maniere, que le prison-
nier se donna la mort de sa propre main.
Ce Seigneur demandant comment cela
se pourroit faire, l'autre respondit: Ce-
tuy cy, comme l'on peut voir est fauo-
risé de la fortune, neantmoins le iuge-
ment qui conduit à bonne fin luy de-
fait, ainsi que l'acte present le fait paroi-
stre: de sorte que iamais il ne viendra à
bout de bonne entreprise. Que pour pu-
nition donques on le charge d'aller au
Royaume du Midy, chercher la belle
Agappé (qui estoit la plus belle Dame
du monde) Car si sa bonne fortune ne l'as-
siste, & fasse tant qu'il la treuve, la lon-
gueur du chemin, & de la peine le fera
mourir. Toutefois si la fortune le fauo-
rise de tant qu'il la puisse treuver, ne lais-
sera pourtant de recevoir la punition,
parce qu'il est si temeraire, & inconfide-
ré qu'il ne sçaura iamais iouir du fruit
de sa bonne aduventure. Le Conseil de ce
Baron pleut à ce Seigneur: si bien qu'il le
fit venir deuant luy, & avecques grands
sermens luy fit promettre, s'il vouloit
sauuer sa vie, d'aller au Royaume du Mi-
dy, chercher ceste belle Dame. Estant
ainsi eschappé, & ayant cheminé plu-

siours iours deçà & dela , cherchant ce qui luy estoit cōmandé, vn iour entr'autres il rencōtra vn Vieillard fort venerable & saint , qui luy demandant où il alloit, & qui il estoit, sçeut par sa bouche, tout son dessein, & ce qui luy estoit arriué en son entreprise. Si r'estois certain, dit le Vieillard, que tu fusses plus sage que tu n'as pas esté, ie ne failleroisp point de te donner l'aduis & le conseil, qui t'est necessaire, & profitable. Le ieune hōme luy promit de faire & dire tout ce qui luy commanderoit, comme celui qui auoit appris à ses despens de se resouuenir d'un bon aduis. Croy moy, mon fils, adiouste le Vieillard, que tu ne feras rien de ce que ie te diray, & en suis assure, parce que desia tu presumes d'auoir appris: toutesfois afin que tu puisse voir, combien ie souhaitte ton bien, & que cy apres tu n'ayes point d'occasion que de te douloir de toy mesme, ie ne laisseray point de te monstrer le chemin que tu dois prendre pour paruenir au bout de ton desir. Quand tu feras donques monté en ce petit costau que tu vois, tu treuueras vn autre mont assez haut, & vn fort beau chasteau & comme tu t'approcheras de l'entree de la porte,

298 *La Metamorph. du Vertueux,*
les gardes viendront à l'encontre, & te
demanderont qui tu es, & où tu vas. Tu
leur respondras humblement que tu es
vn pauvre ieune homme, qui t'es obligé
de seruir la Roynie de ce pays, laquelle
on t'a dit habiter en cē chasteau. Ils te de
manderōt encores de quel mestier tu es,
& ce que tu scais faire : tu leur diras que
tu ne scais, ny ne tes jamais exercité à au
tre chose, qu'à ne scauoir point faire ta
propre volonté, mais bien le vouloir de
celle à qui tu as dedié ton seruice. Et sur
cela ils te loueront d'estre scauant en v
ne si diuine & noble sciēce, & te deman
deront plusieurs & diuerses choses pour
t'esprouuer, iusqu'à t'equerir de toy, quel
salaire tu desires pour ce seruice; Et com
bien de temps tu as desir de la seruir. Et
mettons le cas qu'elle te commāda cho
ses impossibles qu'est-ce que tu ferois, ou
si non impossibles, au moins inconue
nientes, & en quelle forte tu t'es obligé
à faire ceste promesse, si ç'a esté par force
ou par amour. En outre, si tu desires de
demeurer tousiours avecques elle, ou
bien qu'elle aille, demeurer avecques
toy. Et finalement aduenant le cas, que
ne te voulant point receuoir en son ser
uice, comme ne s'en estimant point di

gne, & choses semblables, qu'est-ce que tu as deliberé de faire. Or si tu rends responce sagement à toutes ces propositiōs. Eux te deffendant l'entree, & te deschassant, tu t'en iras errant par ces deserts, & indubitablement tu mourras de faim, ou quelque beste sauuage te deuorera. Quant à ce qui concerne la premiere demande, tu respondras que tu ne veux point d'autre salaire que ceste belle Dame. Pour la seconde, que tu la veux seruir autant que tu la veux aymer: & par ce qu'entre toutes les choses du monde tu la veux aymer avecques raison, tu la seruiras tant que la vie demeurera dans ton corps. Pour la troiesme qu'elle estant telle qu'on la renomme, il est impossible qu'elle te commande choses, que tu ne puisses point parfaire. Pour la quatriesme, puis qu'elle est non moins saincte que sage, & qu'elle ne peut commander choses impossibles: ainsi ne t'enioindra elle point de choses inconuenientes. Pour la cinquiesme, tu diras qu'il est veritable, que le commencement d'une telle promesse prouient de ie ne sçay qu'elle crainte qui ne fut de tō propre vouloir: mais que maintenāt c'est vne chose qui t'est fort agreable, d'auoir

300 *La Metamorph. du Vertueux,*
passé ceste obligation, à laquelle tu en
adioustes vne nouvelle, & promets de
confirmer la premiere. Pour la sixiesme
tu pourras dire, que tout ainsi que le na-
uigeant ne change point de demeure,
bien qu'il change de port, qu'ainsi la di-
uersité des lieux ne te fera point changer
d'amour. Pour la septiesme, qu'il est veri-
table que tu es indigne de la seruir: mais
qu'elle avecques le seul gré qu'elle pren-
dra te fera digne que tu la serue: & de
l'autre costé, si elle ne s'en contente pas,
lors qu'elle considerera qu'il est impossi-
ble qu'elle empesche qu'on l'ayme, tu es
asseuré qu'elle te recevra pour seruiteur.
Ayant ainsi respondu brefuement, tu se-
ras introduit vers elle, à laquelle avec-
ques toute humilité, tu feras don de toy
mesme, & alors fais tant que tu te rēdes
digne de son amour, en ne faisant rien
que ce qu'elle voudra. Si tu le fais, il ne
tardera pas long temps, que ceste belle
se monstrant toute affable & courtoise,
se donnera toute à toy, voire s'offrira de
s'en aller avec toy, comme celle qui ne
pourra viure hors de ta compagnie. Et
alors ne le refuse, parce que cōme nous
auons dit cy dessus, le changement du
lieu ne change point l'amour. Et cela

dois tu faire quand ne seroit que pour l'amour de tes parens, auxquels tu pourras apporter avecque zele la plante d'excellente vertu. Accordes-toy dōc qu'elle vienne avecques toy, mais prens garde, que tu te contente d'elle seule, sans perimetre qu'elle emporte avecque soy, que le seul vestemēt de pourpre duquel elle est vestuë. Que si elle te disoit, qu'il seroit bien fait d'ēporter aussi des ioyaux, des vestemens, de l'argēt ou de l'or, croy moy, qu'elle te le dira pour t'esprouuer, & qu'il ne t'aduienne point de prendre aucune chose en faisant paroistre d'auoir agreable quelque chose, hors d'elle : car si tu le faisois vn plus grād mal'heur t'arrieroit, que celuy qui t'est adueni en l'arbre defendu. Resouuiens toy doncques, mon fils, de cest aduertissement, si tu ne veux point mourir miserablement. Ayant acheuē son discours, il luy dōne congē avecque promesse, qu'il gardera de point en point son commandement. Il arriue doncques au chasteau, & apres auoir respondu aux gardes comme il auoit appris, il est introduit à la Dame, les beautez de laquelle le rendirent tout estonné, & si bien la seruit par plusieurs iours, qu'elle luy donne ses bōnes

302 *La Metamorph. du Vertueux,*
graces, & se fait toute sienne Or vn iour
elle luy demâda, s'il ne vouloit pas qu'ils
s'en allassent tous deux, pour secourir
son païs, & le ieune homme luy respon-
dit, que n'ayant point d'autre vouloir
que celui d'elle, il feroit tout ce qu'il luy
plairoit, ne se souciant d'aucun, sinon en
tant qu'elle l'auroit agreable. La belle sa-
tisfaite de ceste responce, fit dessein
des'y en aller, & à ces fins le meine en
vne chambre, où il y auoit vn grand tre-
sor, & luy dit qu'il prit tout ce qu'il vou-
droit, laquelle chose luy aborrant com-
me de la bouë, sort de la chambre, disant
que son amour n'estoit point mercenai-
re, & qu'il n'estoit point la venu en autre
intèrion, que pour la posseder seulemēt.
Ce qui donna encores vn grand conten-
tement à ceste belle Dame, qu'elle se mit
à soufrire de si bonne grace, qu'il sem-
bloit que le Paradis s'ouuroit, si bien
qu'elle luy dit encores. Et pourquoy
est ce, que tous ces beaux ioyaux ne te
sont point agreables? Parce, repar-
tit-il, que ien'ay desir de me complaire
en chose que ce soit qu'en toy seule: Et
bien soit, de par Dieu soit, dit elle, mais
pour le moins, pourrons nous empor-

ter ceste bague, où, comme tu vois, ton pourtrait y est si bien engraué. Sur cela elle le luy mit en la main vn ioyau pretieux, où il estoit si bien represente, qu'il ne luy manquoit que la parole. Le iouuenceau demeura tout estonné, voyant comme l'artifice auoit en ceste bague esgale la nature, & se contemplant vne & deux fois, & se plaisant de soy mesme: respondit, A la verité, nous ne deuons point mespriser vne si belle piece: Il est doncques veritable, luy dit elle alors, que tu te plais à autre chose qu'à moy. Et comment sera il possible que tu te puisse hayr toy mesme pour mieux m'aymer, si tu te rends ainsi amoureux d'vne figure qui te represente? Sçache que celuy ne m'ayme point parfaictement, qui ayme chose hors de moy. Ce disant toute courroucée, elle le quitte, le miserable restant si estonné par la recoignoissance de sa faute, que la pierre luy cheut des mains, & se brisant en terre en mille pieces, il sembloit que tout vn bastiment tomba, tant fut grand le bruit qu'elle fit. Ce qu'ayans entendu les gardes du Palais, y coururent, & voyans la riche pierre pretieuse

304 *La Metamorph. du Vertueux,*
en pieces, & croyans qu'il l'auoit dero-
bee, le chargerent à cous de pieds, & de
pains, & apres l'auoir bien bouchonné,
le lierent, & le tramerent dans vne ob-
scure prifon, là où ils le firent demeurer
trois iours fans boire ny fans manger: Au
quatriefme iour on l'en tira plus mort
que vif, & comme on le menoit au sup-
plice, le Vieillard qui luy auoit donne le
bon confeil auant qu'il entra au Cha-
fteau, s'offrit à fes yeux, & avecques lar-
mes, commença à luy dire: O infortuné
ieune homme, d'où viēs, que tu ne m'as
point voulu croire. Pourquoi as tu vou-
lu monter si haut, puis que tu ſçauois que
la cheute en feroit plus d'agereufe? Pour-
quoy encores n'as tu appris à tes despens
d'estre ſage? Miserable que tu es: d'vne
si haute felicité, tu es tombé en vn abyf-
me de miseres. Le malheureux que la
douleur oppreffoit, & que la honte ren-
doit confus ne ſçauoit que répondre,
mais ſeulement commençant à ſe plain-
dre, il ſembloit à blasphemer dans ſon
ame, & maudire de ce qu'il auoit eſté ſi
peu accord, & ſi peu ſage. Mais cela n'e-
ſtoit riē au prix de la douleur qu'il auoit
d'auoir taſché ſa maiſtreſſe, en fin avec
vne plaincte interrompue il répondit au
vieillard:

Vieillard: Mon cher Pere, ma douleur est grande, mais ie desire qu'elle le soit encores plus, pour expier la faute que i'ay commise, ayant offensé celle que i'ayme plus que moy mesme. Et comment la peux tu aimer, que toy mesme, repart le Vieillard, si tu te plais aux choses qu'elle ne veut pas? Je cōfesse, replique le ieune homme, que i'ay offensé, mais inconsideremment: C'est pourquoy ie m'ē vay en faire de la penitence avecques de la cōsideration pour luy satisfaire. La mort adioust le Vieillard, nous peut arriuer bien souuent outre nostre volenté, mais le resister à la tentation, moyennant l'assistance diuine, ne peut aduenir sans nostre volenté: si bien que ie desirerois, que tu luy fisses satisfactiō, non pas avecques la mort, mais avecque la punition, pour faire apparostre ton bon courage, en souffrant constamment. Je desire, dit le ieune homme de faire tout ce qui me sera possible pour recouurer sa bonne grace: si tu es mandé replique le bon Vieillard en vne entreprise, à l'execution de laquelle il te faut estre plus fort, & plus constant qu'en nulle autre, où tu as esté par cy deuant? Qu'en dis-tu? tu ne respōs rien: Que puis-ie respōdre adiouste-

306 *La Metamorph. du Vertueux,*
il, ma foiblesse est si grande, que ie ne
puis promettre aucune fermeté de moy-
mesme: toute fois ie respondray cecy:
que i'ay vn extreme desir d'estre tel, que
ma Dame desire; Que si ie ne le suis point,
ie vous prie de me laisser plustost mou-
rir. Ceste responce pleut au Vieillard, qui
luy dit, Mon fils, tu me respons mainte-
nant d'autre façon, que tu ne me respon-
dis pas autre fois. Or comme par la pre-
miere responce ie iugeay que tu serois
plus constant; Ores ie fais vn contraire
iugement. De maniere que ie croy que
ce sera vne bonne œuure, si ie t'adresse là
où ie t'ay dis, Ayant ainsi parlé, il le fit de-
lier; & conduire en son logis, là où l'ayãt
bien traicté l'espace de six iours il l'euoya
vers le Septentrion, luy commandant de
cheminer iusqu'à tant qu'il auroit trou-
ué vn mont appelle Ipporé, c'est à dire le
mont du cheual; à la cime duquel il y
auoit vn beau cheual, & qu'il ne fit faute
de le prendre, & l'amener à sa Dame, & à
ces fins, qu'il trouueroit des gens en che-
min qui luy enseigneroient ce qu'il de-
ueroit faire.

Le ieune homme qui ne desiroit autre
chose que d'effacer la faute qu'il auoit

faite, par quelque genereuse entreprise, se met en chemin, & tire du costé qui luy estoit enioinct. Ainsi apres s'estre esgaré quelques iours, tantoit çà, tantoit là, il aduint que la nuict l'ayant surpris en vne forest fort sombre, de peur qu'il auoit des bestes sauuages, il mōta sur vn arbre fort haut, & peu apres s'estant pris garde que trois voyageurs s'y estoient mis à couuert, & que pendant que les deux veilloient, le troiesme qui faisoit le guet estoit assailli par deux furieux loups desquels ils ne se pouuoit deffendre, bien qu'assisté de ses compagnons qui auoiēt aussi belle peur que luy, tout soudain esmeu de pitie il descend de l'arbre, & mettant la main à l'espee il en perce la teste à vn, faict prendre la fuitte à l'autre, & par ce moyen deliure ces trois pauures voyageurs d'vn si grand danger, lesquels l'en remercierent infiniment, & sur le point du iour se mirent en chemin par ensemble.

Ils ne furent pas à vn iet de pierre de leur chemin, que tout aussi tost vn bon Vieillard de la compagnie des trois luy ayant demāde où il alloit, apres auoir appris de luy toute son intētion &

308 *La Metamorph. du Vertueux,*
ſceu quel deſſein le portoit en ce lieu là,
mon fils, luy dit-il, tu ne te dois pas repē-
tir de nous auoir garentis de la gueule
des loups, ains croire que ie me veux re-
uancher en particulier de ceſte obliga-
tion, & t'inſtruire de ce qu'il te faut faire.
Tu dois doncques ſçauoir que ceux qui
deſirent auoir le cheual que tu cherches,
doiuent faire trois choſes. La premiere
c'eſt qu'il faut que pour eſtre nets & ſans
aucune ſouillure, (& ce pour autant que
ce cheual ne ſe nourrit d'autre viande
que de ſouefues odeurs) il faut qu'ils la-
uent leurs veſtemens en vn fleuue qui ſe
voit au pied du mont. Secondement par
ce qu'il a des aiſles dont il ſe ſert pour vo-
ler en l'air comme vn oiſeau, ceux qui le
veulent monter doiuent mettre à bas
tout fardeau pour petit ſoit-il, c'eſt pour-
quoy ie vous aduertis, ſi vous auez quel-
que choſe de peſant de vous en deſ-
charger, meſme de poſer voſtre eſpee, &
vous contenter d'eſtre ſimplemēt veſtu,
& à la legere. En troiſieſme lieu pour au-
tant qu'il a le ſentiment naturel que de
cognoiſtre ſi celuy qui le mōte a peur &
le ietter par terre tout auſſi-toſt, il faut de
neceſſité que tu t'acouſtumes à marcher
par des chemins deſtournez, & par les

precipices & lieux montagneux, & ce à celle fin que tu n'aye point de peur, lors qu'à la façon d'une aigle il viendra à t'esleuer iusques en la moyenne region de l'air. Et par ce que cecy te pourroit possible sembler vn peu trop difficile, apres que nous t'aurons accompagné pres de la montagne, & que tu te seras laué dās la riuere qui l'auoisine, nous te guiderons par ces sentiers & destours qui te sont incognus. Peu apres qu'ils l'eurent fait lauer dans le fleuue, ils se deuoyerēt au milieu du mont où il demeura quelque temps s'accoustumant peu à peu à marcher sans aucun effroy sur ces hautes simes, iusqu'à ce à la parfin il se mit au hazard de mōter dessus le cheual, qu'il treuua dans vn petit bois d'arbres odoriferans. Il ne l'eut pas si tost accollé, que fendant les nues de l'air il le porte en moins d'vn rien droit au Palais de sa Dame, laquelle luy venant à rencontrē se iette à son col, & luy fait vn million de caresses. Luy ioyeux de cest heureux succez la mer en crouppe s'en va voir son Pere avec elle, & luy presente l'herbe pleine de tant de belles vertus, qu'il auoit treuuee. Si le contentement que son Pere & tout le peuple de son Royau-

310 *La Metamorph. du Vertueux,*
me en receut, fut du tout grande, l'enuie
que ses freres en eurent ne fust gueres
moindre: car tout aussi-tost ils quitterēt
leur pais, & quelques prieres qu'on leur
sceut faire ne voulurent iamais retour-
ner au Royaume Paternel, estant fort fa-
chez de ce que leur frere auoit treuue
vne plante si rare, & vn si bon cheual, sur
lequel on n'alloit pas seulement par ter-
re, mais aussi par l'air. Elizabeth finit ain-
si son histoire, laquelle bien que lon-
gue, fut neantmoins recitee avec tant
de grace qu'vn chacun s'en tint pour
tres-contant, & principalement ce
galand homme, lequel le considerant
de pres l'expliqua fort doctement, & luy
donna vn sens fort mystique, & mon-
strant que la semence dont on auoit par-
lé n'estoit autre chose que la foy, la Da-
moiselle la charité, & que par le cheual
l'oraison estoit proprement entendue,
laquelle deuoit estre faite avec vne pure-
té de conscience, sans aucune ambition
des choses terrestres desquelles il failloit
se despoüiller, & avec vne grande con-
fiance & seureté. La dessus il passa plus
oultre, & vint à parler de la noblesse de
l'ame, & des perfections qui luy estoient
requises, pour seruir totalement à son

Createur: adioutant de surplus que c'e-
 stoit vne chose trop abiecte & du tout
 indigne d'vn homme de l'assuiettir au
 corps & de luy lascher la bride à toute
 sorte de vices, sans auoir esgard qu'elle
 tiroit ses origines du ciel, ny sans pen-
 ser à son immortalité, & que ce n'estoit
 autre chose à proprement parler, que la
 transformer en beste brute. A ces paro-
 les vn de la compagnie adiousta: Qui est
 l'ignorant qui doute de la noblesse de
 nostre ame, & qui venant à penser à ses
 fonctions ne les iuge toutes celestes. Cō-
 siderez vn peu ie vous prie par quels de-
 grez elle s'esleue iusques dans le ciel. Par
 son moyen ce corps mortel subsiste avec
 ses parties, ne se corrompt pas, se garan-
 tit de la puanteur, & est exempt de toute
 infection. Car c'est elle qui par sa vertu
 digere la viande, separe le pur d'avec l'im-
 pur, distribue les alimēs à tout le corps
 avec vne mesme esgalité: renforce les
 membres: fortifie les esprits, purifie le
 sang: augmente les forces: & chan-
 ge de sorte en substance du corps la
 nourriture, qu'elle conduit nostre vie
 ioyeusement à son terme prefix. Mais que
 dirons nous de la beauté, de la vigueur,

312 *La Metamorph. du Vertueux,*
du mouuement & de la vertu qu'elle
donne à nostre corps, qui par son moyē
a pouuoir de nourrir, d'engendrer, & de
conferuer d'autres semblables à luy? O
combien grande est ceste vertu de l'ame
appellée tantost nutritiue, ores genera-
tiue, maintenant conferuatiue, tantost
augmētatiue, ores expulsiue, ores lanati-
ue, maintenant viuificatiue, tantost d'v-
ne maniere & tantost d'vne autre, sui-
uant les diuers effets qu'elle rend.

Certes elle est non seulement tres
grande & tres merueilleuse, & pour cela
ce n'est pas toute sa perfection, & en ce-
cy ne se montre pas toute sa noblesse,
parce que toutes ces vertus se peuuent
attribuer aux plantes, qui ont la mesme
qualité. Montons doncques à vn autre
plus grand degré & plus noble, à sçauoir
oultre la vertu vegetatiue qu'elle a com-
mune avec les plantes, & les sentimens
avec les animaux. Disons qu'elle est d'au-
tant plus noble que le sens est plus excel-
lent que la seule vie. Quant à ce qui tou-
che ce degré, qui est celuy qui ne voit
pas qu'elle est véritablement digne, mais
que dis-je digne, elle est merueilleuse &
admirable, si l'on considère les diuerses
formes des choses crees qu'elle aprehēde

par l'entremise des sens, l'attouchement discernant le chaud d'avec le froid, l'humide d'avec le sec, le delicat d'avec l'aspre, le mol d'avec le dur, le leger d'avec le pesant, le tendre d'avec le solide, & choses semblables. Le goust discernant le doux de l'amer, le fade d'avec le saoureux, l'odorat discernant la puanteur d'avec les choses odoriferentes. Que dirons nous pareillemēt de l'ouye, laquelle sert de tant à la doctrine qu'on apprend d'autruy? Combien de choses reçoit elle, qui procedent du son, de la voix, de la melodie & du cōcert harmonieux? Mais laissant à part tous ces sentimēs, qui voudra raconter les diuerses choses que nostre ame reçoit par le moyen de l'œil? Quel corps y a t'il, car ie ne parle pas des inferieurs que nous voyons, & que nous touchōs, mais des superieurs qui ne participe de la lumiere? Qui voudra raconter la quantité & la varieté des couleurs que la lumiere, & les corps transparans produisent? Combien est grand le monde, combien les cieux sont hauts? combien spacieuse la terre? combien la mer profonde? Et neantmoins l'ame avec l'œil recueille en soy en vn instant toutes ces distances. Et ce qui est de plus

314 *La Metamorph. du Vertueux,*
grande consideration, & qui nous doit
plus & d'auantage estonner pour la gran-
deur de ceste ame, c'est que les sens
estans endormis les interieurs operent
encore plus que les exterieurs, puis que
par eux nous imaginons les montagnes
d'or, les chasteaux en l'air, les chimeres
& les choses impossibles: Toutesfois di-
sons que cecy n'est pas grand chose qui
se fait par le moyẽ du sens, soit exterior
ou interieur, par ce que les brutes ont
encore le sens. Que dirons nous donc de
l'autre degre ou l'ame arriue, à sçauoir la
raison & le discours, qui fait que nous al-
lons aucunement de paix avec les Anges
& surpassons en cela les bestes? Qui
pourra reciter les actiõs infinies qui pro-
cedent de l'ame par le moyen de ce de-
gre? Combien d'arts, combien de scien-
ces, combien de vertus, combien de me-
moires, combiẽ de discours, d'illusions,
de cognoissances & d'actiõs. De là nous
auons l'agriculture, la guerre, les edifi-
ces, les artifices des draps, des bois, du
marbre, du metal, des pierres & autres
semblables matieres. Delà les mede-
cines, la cognoissance des herbes, la
propriete des choses, les loix, les cou-

stumes, les diuersitez des Prouinces, des republicques, des familles, & choses semblables, laquelle diuersité l'ame venant à apprehender & retenir avec la ferme memoire, apporte admiration, non seulement aux hommes, mais aux Anges; si bien qu'à bon droit l'homme doit estre honteux, permettant qu'une telle noblesse soit suiecté à vne si vile passion. Mais posons le cas que nostre ame ne soit pas si noble pourtant d'art & de cognoissance qu'elle peut auoir, ses vertus pouuant estre communes aux bons & aux mauuais, & d'autant que par elles les bons ne peuuent point estre discernés des meschans, on ne les peut pas appeller trop nobles. Or qui est ce qu'ignore qu'une personne pour scauante & docte qu'elle soit, estant vicieuse est tenuë au rang des choses de neant, & qu'au contraire la personne est reuerée, qui vit bien, encore qu'elle ne sçache rien. Ce degré doncques estant commun aux bons & aux mauuais; ie ne veux pas que nous l'appellions beaucoup noble. Mais montrons à vn autre qui le surpasse à scauoir au degré de ceste vertu qui s'espand

316 *La Metamorph. du Vertueux,*
seulement la l'ame des saincts, & proche
duquel se treuve la vraye louange, parce
que là où est le grand sçauoir qui man-
que de bonté rend les hommes sembla-
bles au diable, de qui est escrit qu'il voit
hautes toutes choses, & la seule bonté
nous rend semblables à Dieu. Arrestons
nous doncques sur ce degré : Et parlant
de luy, qui est l'homme qui peut louer
dignemēt vne ame sainte, qui esloignee
du vice se voit proche de la vertu? Nul
ne le sçauroit: car tantost toute simple &
toute pure s'esloigne du peché; elle va
de pair avec les Anges: ores sainte & in-
nocente, elle est semblable aux Archā-
ges, ores dedaignant de se voir suiette,
non pas aux passions iniques, mais à ceux
qui sont sans peché se rend esgalle aux
principautez. Ores avec vitesse reprimāt
les premiers mouuemens que la chair, le
monde, le diable luy mettent au deuant
monte au cœur des puissances.

Ores operant choses Heroïques & di-
uines, elle se treuve parmy les vertus.
Ores dedaignant tout principe bas & vil
& s'esleuant avec l'entendemēt au Crea-
teur, sans s'arrester à la Creature reside
au milieu des dominations. Ores se dele-
ctant au saint amour & receuant en soy

l'infinie & immense Maiesté de Dieu se montre non differente des Throsnes. Ores esleuee au sommet de ces sciences, qui sont hors de la cognoissance des creatures, & ne sont cognues que par le seul Createur, se surhausât au plus haut degré des sciences celestes, il se fait du nombre des Cherubins. Ores transformee en Dieu par vn sainct amour, elle s'assied sur les spheres des Seraphins, & ainsi toute diuine & celeste, elle est digne d'vne louange eternelle, comme celle qui n'est plus en soy mesme, ains en Dieu. En Dieu dis-ie pour autant que c'est vne chose assuree, & laquelle nous voyons à l'œil que les sciences diuines nous rendēt semblables à ces bien heureux & angeliques esprits pourueu que nous sortions hors de nous mesme, & que nous n'ayons rien tant en recommandation, que le vray amour, c'est à dire la vertu, de laquelle elle se peut dire parfaitement douee, l'ors qu'elle en reçoit l'habitude, ne se contentant pas d'estre aucunement chaste & d'aimer ceste belle vertu, mais qui plus est y prenant tout son plaisir, esmeu de ceste consideration, qu'il y a bien de la difference (comme disent les Philosophes Moraux) entre

318 *La Metamorph. du Vertueux,*
ces deux actes, ſçauoir operer choſes iuſtes, & faire iuſtement; veu que l'on peut eſtre mis en effect par vn vicieux, & que l'autre ne conuient qu'au ſeul vertueux. Car qui ne ſçait que l'auare peut faire vne action de liberalité, & que ce faiſant il operera vne choſe iuſte, mais non pas iuſtement? & qu'au cōtraire le vertueux les accomplira tous deux parfaitement? C'eſt donc vne choſe aſſeuree, & l'on ne peut me denier ceſte verité, que l'ame accouſtume'e aux bonnes œuures, commence à ſauouer les fruiçts de la vertu, ou pour mieux dire il la gouſte avec tant de douceur qu'elle ne ſent plus ces amertumes qui luy ſembloieēt ſi aſpres au commencement, ains atteint ſans doute à vn ſi haut degré de perfection, qu'il n'y eſt pas difficile de ſ'vnir à Dieu, & ainſi paruenir au comble de nobleſſe. De ſorte que ſe voyant ſur-hauſſee par deſſus toutes les creatures, elle ſ'eſtonne, & ſe repent de ſ'eſtre autres-fois auilie iuſques à la baſſeſſe des beſtes bruttes, ſe laiſſant gliffer au courant de ſes appetits deſreglez, & de ſes paſſions deſordonnees. Que ſi quelqu'vn vient à m'obicter ces paroles. Mais qui eſt celuy qui peut ſ'eſleuer à vn ſi

haut grade: & comme peut il par consequent recognoistre sa bassesse, & en auoir honte: A cecy ie luy respons qu'il suffit qu'il ait seulement sauoué tant soit peu la douceur de la vertu pour recognoistre sa meschâte vie, & la honte qu'il encourroit parauant en souillant son ame de tant & tant de taches de peché. Pour preuue de cecy, ie suppose que voila vn ieune homme, si subiet aux passions de l'amour, que ses appetits deregles le rēdent plus semblable à vne beste brutte qu'à vn homme, mesme le rendant ores volage, tantost impatient, altier, fantasque, soupçonneux, babillard, & plain de vanité. Je dis donc qu'il n'est pas impossible que pour quelque temps cestuy-cyne gouste tant soit peu la vertu: car nous voyons tousiours deuant nos yeux que plusieurs pecheurs, & hommes perdus, touchez du moindre rayon de la grace diuine, viennent à vne repentance si grande, qu'ils ne peuvent penser à leur meschante vie sans auoir leur vice dutout en horreur. Cela se void en vn homme coléré, lequel epoinçonné de ceste bestialle furie, il n'y a mal qu'il ne face, bien qu'ils en repēte apres, & qu'il en porte vn extreme

320 *La Metamorph. du Vertueux,*
regret, lors que sa colere est passée, &
qu'il se resouuient n'auoir point fait le
mal qu'il s'estoit proposé de faire. Or ce
ieune homme agité de ceste furieuse pas-
sion d'amour est rendu semblable à vne
beste, iusqu'à ce que comme nous auons
dit, touché de l'assistance diuine, & ve-
nant à considérer à part soy ses meschan-
tes actions, sans doute il s'en repent à la
fin, & tache d'amender sa vie. Par où il
apert que ceste passion amoureuse luy
filloit parauant les yeux. Et que par cō-
sequent l'ayant exilee de son ame, il a le
iugement plus meur, pour comprendre
ce qui est de son salut. Car qui est celuy
si aliené de sens, qui n'ayant hanté que
des personnes infames, apres auoir dis-
sipé tout son bien, & toute la substance
de son Pere avec les Putains, cōme l'en-
fant prodigue, souhaitté la mort de ses
ennemis, voyre de ses compagnons, &
de ses parens pour la moindre ialousie,
venant à la parfin à se recognoistre, &
penser à la noblesse de son ame, ne soit
touché d'vne grande repentance? Que si
d'auenture quelqu'autre m'obiecte que
cest bien raremēt que les pecheurs sont
touchez de la grace de Dieu, & que cela
estant, il leur est bien difficile de perdre
leurs

leurs meschantes habitudes : le luy respond, que tout au contraire, Dieu ne cesse de frapper à la porte de nos consciences, & qu'il y entre, comme vn beau Soleil à trauers vne claire verriere : ou bien qu'il se presente à tous ceux qui le veulent receuoir. Aussi lisons nous dans la sainte-Ecriture. Que la sapience diuine se communique à celuy qui l'ayme, & se laisse treuuer à celuy qui la cherche. Que si la meschante inclination du pecheur le fait obstiner en son mal, de sorte qu'il face la sourde oreille aux inspirations diuines, cela n'empesche pas, que Dieu ne le visite tousiours pour le cōuertir à foy. Et ne s'ensuit pas, qu'encore que ce soit vne chose malaysee au pecheur, de dire adieu à son vice, apres l'auoir fomenté tout le temps de sa vie, qu'il ne doie pourtant tascher de tout son possible à se faire homme de bien, quelque difficulté qu'il luy puisse suruenir. Car qui est l'ouurier, qui treuuant vn art difficile, laisse des'y adonner? Quel soldat, qui estant commis à la garde d'vn chasteau, ne le vueille point deffendre, à cause des fatigues qui luy conuient supporter? Si cela estoit ainsi, il ne se feroit rien au monde. Car quelle chose y voyons nous qui ne

322 *La Metamorph. du Vertueux,*
s'acquiere avec beaucoup de travail, l'a-
griculture, le trafic, la navigation, la me-
decine, qu'est-ce autre chose qu'un tra-
vail continuel? les fatigues duquel n'ont
pas assez de force neantmoins pour en de-
tourner les hommes. Le soldat ne fuit-il
pas le son du tabour? fuit-il s'il oit sonner
la chamade? le salues des arquebusades
l'estonnent il? A il peur du boulet des
canons? Tourne il le dos à son estédart?
Le nocher laisse il de voguer en pleine
mer, quand les vagues engloutissent sa
nef? Le Medecin quitte il son art, bien
quel Aphorisme de son Hyppocrate luy
apprenne qu'il est long, & la vie trop
courte; Nō nō, toutes ces fatigues sōt de
peu d'effet, & ne peuuent arrester les des-
seins des magnanimes courages, qui ont
resolu de viure, ou de mourir en les exer-
çant. Que si cela est ainsi, O biens perissa-
bles, & fragiles' sera il bien possible, que
l'hōme se laisse tellemēt desbaucher à ses
passiōs, qu'il n'ēdure pas des moindres fa-
tigues pour acquerir des biens eternels à
son ame. Non, non, cela ne peut estre. Il
faut que l'hōme se resouuienne de sa pre-
miere origine, & qu'il ne cede point au
travail, puis que c'est luy seul, qui fournit
d'alimēs à sa vie. Je sçay biē neantmoins,

que si nous venōs à cōsiderer de pres des yeux de l'ētendemēt, nous verrōs vne infinite de personnes qui ne sont qu'hōmes en apparence, qui sēt indignes de ce beau nō, & semblables aux statues de marbres, paroilsēt hōmes sans raison, sās discours, & sans iugement. C'est donc de la seule vertu, que nostre amē prend sa noblesse. Nostre amē, di-ie, se peut dire vrayemēt noble, lors qu'elle obait aux cōmandemēs de son Dieu, est officieuse enuers ses parens, obeissante à ses superieurs, humble à l'endroit de son prochain, charitable aux estrangers, affable à les plus proches, patiente enuers ses ennemis, agreable à les amis, modeste es choses prosperes, constante es aduersitez, prudente, iuste, preuoyante, veritable en son parler, modeste en ses habits, sobre en son boire, & en son manger, & finalement conforme en toutes ses actions aux cōmandemēs de son Dieu. Or pour quelle raison, les hōmes vitieux, tels que sont la plus part de ceux d'être le vulgaire, sōt appelez bestes brutes: sinon parce qu'ils n'ont riē que l'exterieur d'hōme, & qu'ils ne different d'avec les bestes, que par la seule forme. Concluons doncques, que toutes les fois, que nous adhe-

324 *La Metamorph. du Vertueux,*
rons à nos appetits desreiglez, & que
nous derogeons à la noblesse de nostre
âme; laquelle tire son origine du ciel,
nous sommes faits semblables aux be-
stes, qui portent tousiours la teste baissée
contrela terre.

Telles ou semblables paroles, que ce
bon Vieillard proferoit, eurent tant de
force à flechir le cœur de ces deux ieu-
nes homnies qui parauāt s'estoient vou-
lu battre, pour vn amour debordé, & s'en
repentant tout à l'heure, ils se promirent
l'vn à l'autre de viure en bonne paix, &
de preferer leur amitié, à l'amour qu'ils
auoient porté à ceste ieune fille. La des-
sus, le temps s'estant remis au beau toute
la compagnie print congé de l'hôte, qui
leur auoit fait si bõ traictemēt avecques
vne infinité d'offres & de remerciemens.
Maisquāt à moy, me voyant proche de la
maisō paternelle, que i'auois desiree dès
si long tēps, ie me delibcray de n'aller pas
avecques eux. A cest effet ainsi qu vn
chacun s'apprestoit pour partir, ie sortis
de la maison, & d'vne vitesse estrange
m'en allay droit à celle de Cloris, où ie la
treuuy endormie en son petit iardin. O.
que ce me fut vn grand heur de reuoir
encores vn coup auant que mourir celle

pour qui ie respirois. Le desir que i'auois de m'approcher d'elle, de luy faire vn millon de carettes, de me glisser sur son sein, de la baiser, & de luy lescher ses belles mains estoit grand, mais la peur, qui me possedoit de l'effrayer ou de l'euiller en sursaut, le surpassoit beaucoup : cela fut cause, que ie fus vn long temps à la contempler, disant à part moy ces mesmes paroles, rauy d'aïse & des beautez d'vn si diuin obiet. Et le lieu, heureux air, heureux vestemens, qui tenez enclos ce chef d'œuvre de Nature que ie vous suis redeuable, de vous reuoir, apres tât de fatigues, & de tourmens. O amour ! sçache que ie ne me plains pas d'estre couuert de ceste peau, & d'auoir changé d'estre : au contraire i'en fais trophée, puis que c'est pour l'amour de Cloris. Ce disant, ie ne faisois autre chose, que de baiser sa belle bouche, & ses yeux, doux suiets de mon martyre : Mais comme ie me voulois glisser sur son beau sein, ie me vis furieusement attaqué d'vn lezard, lequel à ce que ie peuy iuger, croyant que ie voulois nuire à Cloris, y estoit accouru, pour m'en empescher. Vn chacun sçait assez, combien grande est l'amitié, que ce petit animal

326 *La Metamorph. du Vertueux,*
porté à l'homme: & comme il le deffend
de la morsure des serpens, principalemēt
quand il dort: comme il peut assez en ce-
stuy cy, qui s'acharna de telle sorte sur
moy, que ie fus contraint de la cher-
ce que j'aymois le plus: bien qu'en mes-
me temps, il me fut impossible que ie ne
louasse d vn costé, & que ie blamasse de
l'autre l'intention de cest animal: car de
fait, ce m'estoit vn contentemēt de voir
qu'il vouloit deffendre ceste Deesse, &
vne peine de ce qu'il m'empeschoit de la
caresser, à cause dequoy ie me deffendis
quelque temps contre luy, lequel se
voyant inegal à mes forces, eut recours
à la ruse & se glissa sur le visage de ma Bel-
le, pour l'esuciller. Ce qui n'aduint pas
qu'à mon grand desaduantage, & mes-
contentement: Car tout à l'instant ayāt
ouuert ses deux beaux yeux, ou plustost
ses deux soleils, me sentant sur son beau
visage, elle fit vn aussi grand cry, qu'Euri-
dice, lors que l'aspic la picqua iadis au ta-
lon. O miserable condition de celuy qui
ayme, & qui ne peut faire preuue de son
amour! O cōbien de fois maudis ie alors
ceste hideuse forme.

O que i'enuiois le bon heur des ar-
bres, qui le cruel Eriethon couppa, qui
se pouuoiet descouurir leur cōception.

Vous deuez doncques ſçauoir que pour ne l'eſpouuenter d'auantage, & pour voir ce qu'elle feroit mieux à mon aife, ie me retiray en arriere, & m'apperceuy qu'elle tiroit droit en ſa maiſon. De ſorte que s'eſtant miſe à la fenestre, qui reſpondoit ſur ſon iardin, elle me regarda toute eſploree, pendant que ie luy faiſois mille ſignes à elle incognus, ores roulaſt la teſte, tantost ouurant la bouche, & maintenant remuant la queuë en ſigne de careſſe. Alors, elle qui iugeoit de toutes ces façons de faire, au contraire de mon intention, ſe prit à me parler ainſi.

O malheureux ſerpēt, d'où viēt ceſte rage que tu mōſtres par ce que tu ne m'as peu faire mal? O que ie fus faſché, de ne luy pouuoir reſpondre, bien que ie pourſuiuiſſe touſiours à luy donner des ſignes de flatteries, leſquels attribuāt pluſtoſt à vne rage, Cruel repliqua elle, tu ne veux donc pas t'en aller delà, attens vn peu? Quoy diſant, elle prenoit des pierres, & me les iettoit contre. Mais moy qui me tenois heureux, & qui ne demandois autre choſe que de mourir de ſa main, ie ne daigné me bouger de la place. Puis les coups qu'elle me donnoit, ores ſur la queuë, tantost ſur le dos, n'eſtoient pas

328 *La Métamorph. du Vertueux,*
trop grands, quoy qu'elle s'esmerueillant de ce que ie m'enfuióis, me creut à la fin pour quelque mauuais démon, ou pour quelque ombre infernale: Cela fut cause, que toute poureuse, elle prit vne houffine à la main pour plus grande assurance, & s'en vint droit à moy. D'abord elle s'arresta fort esbahie, & voyant en moy quelques marques qui ne sont point aux autres serpents, plus elle me regardoit, plus elle restoit estonnee. D'ailleurs, ie sentoís fort bon, & n'auois point le regard trop furieux, outre que i'estois insensible à tous les coups qu'elle me donnoit. ce qui la rendoit si pensue, que pour preiuger mieux au vray qui i'estois, elle commença de me frapper derechef, bien qu'assez legerement, & ce pour autant qu'elle craignoit d'offencer en moy quelque diuinite. Neantmoins ie me laissay frapper, & pour me faire cognoistre à elle par quelque signe plus euident ie fis cetuy-cy, mais en vain. Il y auoit en son iardin du sable qu'on auoit semé par terre, pour la ietter par l'air, lors que les essens des auetes sortiroient de leurs rufches, pour s'appeller au combat, & venir à la meslee: pour voir d'ocques si ie pourrois faire comme la miserable lo, lors

que changée en vache, elle escriuit au bord du riuage son nom, ie taschay d'en faire de meisme, mais parce que le sable estoit trop sec, & que pour sa dureté, ie n'y pouuois former les lettres que ie me figurois, cela ne me seruit pas de beaucoup. Ce nonobstant Cloris eust bien le iugement de cognoistre, que ie ne faisois pas ces signes sans occasion, & que ie luy voulois donner à entendre quelque chose. Tellement que toute pasmée, & demy morte, elle se laissa cheoir sur vn siege, où elle recommença ses plaintes, & ses douleurs. O Dieu quel regret ce me fut de voir les larmes qui descouloient de ses beaux yeux sur le corail de sa bouche, & s'alloient perdre dedans son sein. Miserable que ie suis, disoit elle? quelle augure voy ie maintenant? quel presage me donne ce serpent par des marques si esmerueillables, ou pour mieux dire miraculeuses? D'où vient il, ou qui me l'enuoye? O mon cher Amant vis-tu, où si tu es mort? Ah desolee plus que routes les ames du monde! que ne m'a il esté permis de mourir avec toy! De mourir, die, car ie ne te croy plus viuant: il est vray, & ie m'asseure que ce serpent est

330 *La Metamorph. du Vertueux,*
quelque ombre infernale, qui m'en
vient aduertir, ou possible son bon de-
mon, qui ayant abandonné son cœur,
viēt estre messager de sa mort. Mais que
ne di-ie plustost, que c'est son ame qui
me vient trouuier maintenant: & neant-
moins ô cruelle i'ose bien te frapper, &
te poursuiure si rudement. Mais qu'en
peux-ie sçauoir, & peux-ie biē croire que
les diuins esprits se cachēt sous vne for-
me si affreuse? Belle ame si c'est à toy que
ie parle, ie croyois de te posseder vn
iour entierement: Mais hélas ie vois
bien que c'est; tu t'en es allé en vn pays
estrange, où possible apres auoir esté
tué tu viens prendre congé de moy
maintenant. O beau Soleil de mes
yeux, tu t'es doncques esgaré de
moy? O mon seul Amour, tu m'as
quicté pour ne me reuoir iamais plus.
O Acrise, l'honneur des plus ver-
tueux ieunes hommes, tu n'es doncques
plus au monde; Mon cher Acrise, que
feront ces forests sans toy? Ne feront
elles point desertes? ne pleureront-
elles doncques pas ta mort? Que diront
les Nimphes? Que feront les pauues
Bergers? Mais moy-mesme misera-

ble qui parle des autres, à qui auray ie recours? Cùm retirera-ye? viuray-ye, ou si ie mourray? Viure? non, mourir, ouy mourir? Mais hélas! ie voy bien qu'il m'aduiendra tout le contraire, il me sera bien permis de viure, mais non pas de mourir. Quelle sera doncques ma condition en viuant? ô Ciel sois tesmoins de mes plainctes! Et toy mon Acrise, qui t'es esloigné de moy, dis ie te prie à ton Amante, pour quoy n'es tu retourné! Hé malheureuse, que des conceptions formay-ie dessus ton depart; Mais ceste seule a esté veritable. Tu n'es pas retourné ô Acrise, Hé miserable, dirai ie pourquoy? Nenny: toutefois tu le dois dire ô Cloris: Dis-le doncques? C'est qu'il est deuenu amoureux, d'une fille plus vertueuse que toy: toutefois seroit-il bien possible, non ne le croy pas, ce ne sont que pures imaginations: il t'aymoit trop pour te quicter si lâchement, & il auoit l'ame trop releuee pour te manquer de parole. Pourquoi? doncques n'est il retourné? pourquoy? parce qu'il n'a peu. Quoy? qui l'en a empesché? qui la retenu? qui la

332 *La Metamorph. du Vertueux,*
deuoyé du chemin? Dis moy finalement,
pourquoy n'est-il pas retourné ! mal-
heur! il est mort. O parole trop cruelle!
mon cœur, la peux-tu bien proferer sans
mourir, ou te regarder toy mesme sans
en auoir horreur, & en demander la ven-
geance à tes mains! Que ie vueille surui-
ure à Acrise? Qu'Acrise m'ait delaisé,
& que ie ne l'aille pas treuer? Acrise est
au Ciel, & ie demeureray çà bas ? O
Cloris Acrise est mort, Que dis-ie? est-
cevn songe, ou vne verité? Non, il est
vray. Pleurez tousiours mes yeux, ce
n'est pas en vain, vous en auez du su-
iect.

Elle en estoit venue-là pour la grande
douleur qu'elle ressentoit en son ame,
qu'elle s'arrachoit les cheueux, decolo-
roit le lustre de ses beaux yeux, se plum-
boit le visage à coups de points, se des-
honoroit son beau front, & se frap-
poit la poitrine si rudement, qu'il sem-
bloit que pour aller voir son Acrise, elle
ne voulut plus voir le Soleil. Cependant
elle ne reconnoissoit pas, que ie n'estois
gueres loing d'eile, & que tant de coups
qu'elle donnoit pour l'amour de moy,
me faisoient autant de mal, qu'à elle mes-
me: Et que ie luy en donnois assez de

signes , me tourmentant en cent mille façons, fâché de la voir toute ensanglantée: Mais lors que i'y pensois le moins, elle vint à moy tout à coup, & me regardât fixement, elle me prit par la main sans auoir aucune peur & apres m'auoir approché de son sein tout sanglant, elle me parla de la façon : Dis moy ô ombre, s'il est vray, que mon Acrise soit mort: Je luy voulois respondre que non, & que i'estois Acrise moy mesme. Mais par ce que ie ne pouuois pas encores parler, ie ne dis autre chose que *Si*, en sifflant, selon ma coustume : alors elle croyant que ie faisois volontairement ce où la necessité me contraignoit, se laissa du tout vaincre à la douleur, & son sang se retirant au cœur, elle perdit son teint vermeil, & plus blanche que les lys, se laissa choir en terre toute pâmée. Ce fut là le comble de toutes mes peines, car vous deuez croire, chers Lecteurs, que la douleur n'a pas assez de force pour faire mourir, car si cela estoit, ie ne serois plus en vie. O amour, que deuis-ie, quand ie vis choir ceste Belle parmy les fleurs, & les herbes, Mais hélas ! ce qui m'affligoit le plus encores, c'estoit, que ma

334 *La Metamorph. du Vertueux,*
forme de serpent, me denioit, les larmes
& les souspirs : Toutesfois l'exces de ma
douleur paroissoit assez en ce, qu'ores ie
m'estendois par terre, ores ie m'ellan-
çois en l'air, ores ie sifflais fort hideuse-
ment, & tantost ie faisois vne chose, tan-
tost l'autre. Et bien que ma douleur fut
grande ie ne laissay pas d'auoir quelque
contêtement en luy lechant le sang, qui
degouttoit sur son sein plus beau que
l'albastre.

Mais ô miracle d'amour ! que ie vous
coniure de croire, chers Lecteurs,
comme veritable. A peine eux-ie posé
ma petite teste entre les deux tetins, &
essuyé le sang avec ma langue, qu'à la
façon d'un homme qui s'eueille d'un
profond sommeil, ie sentis que mes
pieds, mes mains, & tous mes autres
membres, s'estendoient : & peu à peu,
ie treuuy auoir reprins ma premiere
forme, & vestu de mesmes habits que
iauois, alors : d'abord ie restay tout
estonné, & comme cheu des nues,
ou frappé d'un coup de foudre, ne
me pouuant resoudre à croire que ie
estois moy, iusqu'à ce que me resou-
uenant, qu'au bout de sept lunes, le

sang de ma Dame me deuoit rendre à ma premiere forme. Le repris courage, surtout quand ie me refouuins que la vieille auoit proféré en m'enchantant.

Voyez le second Liure.

Ainsi ayant atteins ce que ie souhaitois le plus, tout ioyeux, & surpris d'ayse, ie me iettay sur le bras de ma Cloris, & versant vn ruisseau de larmes sur ses beaux yeux luy essuyay toute sa face sanglante, avecques les baisers que ie luy donnay. En fin apres beaucoup de regrets ie vis ces deux belles estoilles decourir peu à peu leurs brillants, de façon qu'estant reuenüe à soy, elle demeura fort long temps tout estonnee, & ne sçachant à quoy se redoudre, ce pendant que ie talchois de luy donner à cognoistre par tous moyens qui i'estois, & avec tant d'amour qu'il n'estoit pas possible de plus.

Mais elle qui le voioit bien, ny pouoit se redoudre iusqu'à ce que me recognoissant pour Acrise elle me terra fort estroitement, & dit ces mesmes paroles la larme à l'œil. O miserable vie, c'est maintenant que ie recognois que tu n'es autre chose. qu'vn songe,

336 *La Metamorph. du Vertueux.*
que tes contentemens sont meslez
d'amertume, & que nous deuons aspi-
rer à la Celeste qui se doit rechercher là
haut, & non icy bas.

*Fin du Troiesme
Livre.*

LA META-



LA

METAMORPHOSE

DV VERTVEUX,

LIVRE QVATRIESME.

S O M M A I R E.

Cloris apprend la cause de la longue demeure d' Acrise : se fache fort contre luy ; & pour plus grande punition de sa faute s'absente de luy par plusieurs iours. Mais en fin apres auoir flechi ses rigueurs, pendant qu'ils discourent ensemble des diuers effets de l'amour, selon le recit qu'ils en ont ouy faire à deux Bergers, elle est picquee par vne araignee sur le nez gauche, & meurt entre les bras de son Acrise.



CLORIS la merueille de son temps, ne fut pas si tost reuenüe à foy, que baignant son beau visage de larmes, elle me receut avecques plus d'aïse, qu'vne Mere n' fait son enfant, &

Y

338 *La Metamorph. du Vertueux,*
ne pouuant se faouler ny de baisers, ny
d'embrassemens, la force de son Amour
estoit telle, qu'elle luy denioit de croire
que ie fusse son Acrise: iusqu'à ce qu'apres
auoir referré ses sospirs, & essuie ses lar-
mes, nous nous assimes ensemble, à l'es-
cart d'un valon, où ie luy fis tout le recit
de mes aduantures. Ie luy dis aussi, com-
me i'auois esté changé en serpent, par
vne vieille forcierre, pour n'auoir voulu
contenter les desordonnez appetits d'une
impudique. Mais elle m'oyant reciter
de si estranges euenemens, ne peut se tenir
de me reprendre fort aigrement, consi-
derant que i'estois coupable de tous les
maux que i'auois soufferts: & que la cau-
se n'en deriuoit que de ma seule faute, de
forte que deslors elle conçeut vne mau-
uaise opiniõ de moy, & croyãt que la for-
me de serpēt en laquelle i'auois esté chã-
ge eust alteré mes premieres humeurs,
& façõs de faire, elle se prit à sospirer, &
changeant de couleur à tout coup, mon-
strãt bien par les signes exterieurs, cõbien
grãd estoit le regret qu'elle portoit en sõ
ame de mõ depart. Ie voyois bien, à la ve-
rite, que i'auois failly, luy decouurant ce-
ste miene trãstornãtiõ, & que c'estoit la
seule cause, qui luy faisoit cõceuoir de si
estranges impressiõs: Mais que pouuois-

ie faire, que m'en repentir, car c'estoit en vain: que m'excusât enuers elle le luy alleguois vne infinite de raisōs, auſquelles elle ne repartit iamais rien, sinon qu'à la parfin elle profera ces paroles, toute troublee, & comme hors de loy meſme.

Il est vray, le Poëte tragique auoit raisō de dire, que no^r auis to de l'esprit quād il estoit question de reprendre les fautes d'autruy, mais que nous māquions de iugement, lors qu'il falloit recognoistre les nostres. Ceste sentence ne se treuve que trop veritable en toy, qui voulant t'excuser de ta faute, m'allegues vn miliō de discours trop foibles pour la palier, car toutes tes raisons ne sont pas assez preignātes pour me faire croire que tu ayes eu ſuiet de retarder si long tēps ton voyage, que si tu as bien eu du mal, comme tu me dis maintenant tu n'en dois accuser autre que toy meſme: car si tu consideres attentiuemēt, tu ne pourras te dedire, que tous les malheurs que tu as encouru depuis que tu voyages ne procedent que de toy; puis que tu les pouuois euitier, si tu m'eusses voulu croire veu que si l'ō n'ēt l'homme pour vitieux, quine fuit point le vice, que pourra on dire de toy qui en as toujours cherché les occasiōs. Ne lisōs

340 *La Metamorph. du Vertueux,*
nous pas dans la sainte Escriture que
l'enchanteur Balaam fut plustost repris
que les Moabites pour leur auoir appris
à pecher. Ce qui ne fut pas sans occasion;
puis que c'est pecher par malice, qu'ensei-
gner le mal, là où le vice qui procede d'i-
gnorance ou de fragilité, est par fois excu-
sable. C'est bien la verite, qui t'est permis à
toy de dire ce que bon te sèblera, & à moy
de le croire, pourueu qu'il ne semble vray
semblable. Dis moy ie te prie à quel su-
iect, ceste impudique se rëdit-elle amou-
reuse de toy, & t'alla voir trois ou quatre
fois la nuit, pour te passionner à son
amour? Je sçay bien que tu me respon-
dras, que le seiour que tu fis en sa mai-
son en fut cause, & que si tu n'eusses esté
contrainct d'y demeurer si long temps,
cela ne fust pas arriué. Mais voila vne
belle responce, ta volonté n'estoit-elle
pas libre? la pouuoit-on forcer? ton se-
iour qui estoit ce autre chose qu'une oc-
casion qui l'inuitoit à mal faire. Le ser-
pent qui persuada iadis à nostre premier
Pere de manger du fruct de vie, ne fut-il
pas puny? O Acrise que tu meritois bien
d'estre transformé en serpent, pour n'a-
uoir sceu recognoistre ta faute, & eiter
le mal qui t'est depuis arriué. O qu'Esopé

dict bien vray, que l'homme pour estre trop curieux, à considerer les defauts d'autruy, ne peut prendre garde aux siens, qui sont infinis, semblable à celuy, qui portant vn petit sac deuant l'oy, & vn autre derriere, peut bien voir l'vn, mais non pas l'autre. Vn pauvre homme, qui portoit vn iour sur son dos vne charge de bois fort pesante, fessant arresté au beau milieu du chemin avec vn autre homme pour tirer quelque argent de sa bourse, vn de ses amis qui vint à passer par là, l'interrogea de ce qu'il faisoit, à qui l'autre ne respondit pas mal à propos, ie fais les affaires d'autruy & si ie ne cōsidere pas les miennes Cōment donc, luy respondit l'autre ? Parce, adiousta il, que ie suis chargé d'vn pesant fardeau, lequel ie supporte le mieux que ie puis, pour m'amuser à conter de l'argent qui n'est pas à moy. Combien s'en treuent-ils qui en font de mesme, & qui ayant la conscience toute courbee de pechés, ne s'en soucient pas, ains perdent le temps à esplucher les defauts des vns, & des autres ? O qu'il est bien difficile de iuger de t lles gens ? Si difficile, dis-ie, que l'Oracle tenant pour heureux celuy qui se sçait cognoistre soy mesme. Nous pouuons

342 *La Metamorph. du Vertueux,*
dire à bon droit, que personne ne se co-
gnoist, puis qu'aucun n'est heureux au
monde. Je sçay bien neantmoins, que ta
faute t'est alliez cogneuë en ta conscience,
& que toutes les raisons que tu allegues ne
seruent que de pretexte pour les colorer,
te resouuenant du Prouerbe qui dict,
Qu'il n'y a si grand forfait, qui ne treuve vn
Aduocat pour le deffendre. Mais si c'est vne
chose meschante, que de commettre vn
forfait, c'est bien encores le pis, que de
ne le sçauoir point deffendre apres l'auoir
commis: Aussi dois tu croire, que ie ne
suis pas si faschee de la faute, que de voir
que tu ne la veux pas reconnoistre, ny
considerer, que ceste cognoissance im-
porte beaucoup, & que le medecin a
guery le malade à demy, quand il a reco-
gnu son mal. Je sçauois bien me diras tu,
que mon seiour ne me pouuoit estre que
nuisible: Mais quelle opinion eust on
eue de moy, si ie m'en feusse allé si tost?
Tout cela ne sert de rien, repartit elle;
tu auois beau moyen de t'excuser hon-
nestement, & de t'en aller, & d'ailleurs,
ie ne croy pas, que celuy qui te deuoit
donner cet argent, te retint pour son
plaisir, & qu'il n'eust le iugement de con-
siderer, que tu n'estois pas venu de si loin

fans occasion. Mais ie vois bien que c'est, la conuoitise de l'argent, te faisoit perdre l'appetit de ta premiere vertu. Ie ne pensois pas, respondi-ie, d'oublier la vertu en receuant cet argent : au contraire, re-partit-elle, tu deuois croire, que tu perdrois l'vn & l'autre, & l'on te l'a bien monstré par effect : car tu t'en es retourné vuide del'vn & de l'autre. Que pleust à Dieu, que celà ne fut pas arriué, & que ie n'eusse pas tant d'occasion de m'en plaindre. I'ay belle peur, ce qui est le pis, que la volupté, n'ayt esté la cause de ton si long seiour, plustost que l'argent. A cecy tu m'obiecteras ; quel plaisir pouuois ie auoir, lors qu'il me sembloit n'estre plus hōme, & auoir changé mon estre en celuy d'vn serpent, quād ceste meschāte se vint coucher aupres de moy ? Cōme est il possible que cela fut, dict elle, veu que ceste forme hideuse deuoit auoir assez de force pour luy faire perdre tout son amour, le cōuertir en hayne: non nō, si tu n'y eusses cōsenty du cōmēcemēt, cela ne fut iamais arriué : car en nos appetits desordonnez il en est demesme, qu'en vn vaisseau, où s'il y a la moindre ouuerture, tout aussi tost l'eau y entre dedās, & le faict couler à fōds: Ainsi lors que nous laschōs tāt soit peu la

bride à l'ambition : elle gagne les plus nobles parties de nostre ame & les infecte de son venim. C'est elle qui est l'origine de tous les maux, & qui fait souffrir tant d'incommoditez aux mortels. C'est elle, di-ie, qui ravage tous les beaux desseins de nos ames, & en chasse la vertu, pour y loger le vice : Car quelle chose peut émouuoir vne fille deuant qu'elle se laisse porter aux lasciuetez de l'Amour, & se faire voir en vne fenestre, à paroistre en vn bail, à hanter des compagnies, si ce n'est l'ambition de se vouloir faire accroire autre qu'elle n'est pas ? Que si elle est tenuë de si pres, que l'occasion de se faire luy soit deniee, ceste mesme ambition, ne luy fournit elle pas d'inuentions, ne luy met elle point la plume en la main, pour se descouuir à son amant, & ne luy esblouit-elle pas les yeux par vn vain orgueil, comme par quelque espais broüillard ? Qui ne sçait, que le vice se targue bien souuët du nõ de vertu ? Mais quil est difficile de desguiser tellement ses imperfectiõs, qu'on ne les decouure ? & que de peine a vn orgueilleux qui veut paroistre humble, d'estre modeste en ses œillades, bien aduisé en ses discours, gracieux en son ris, & prudent en toutes ses

autres actions, pour estre prisé d'un chacun: Il est bien vray, que les ames superbes, font semblant le plus souuent de ne se soucier pas beaucoup d'estre douces de si rares qualitez: à cause dequoy par fois elles se contreferont à dessein, & se feruiront d'un langage affecté, bien que grossier pour se faire croire auoir faute de ce qu'elles souhaitent le plus. Mais qui ne voit que ce n'est que pure vanité, qui ne procede d'autre chose que d'une inclination penchante à l'orgueil. Car d'ordinaire telles gens ne peuuent pas si bien desguiser leurs façons de faire, que les marques n'en paroissent tousiours en quelque façon. Et toutesfois tu me voudrois bien faire accroire que ceste lasciuie beauté ne te dōnoit pas de l'amour, que tu ne prenois point de plaisir à ses visites, que ses œillades ne t'esmouuoient pas, & que tu ne te laissois pas emporter à ceste creance, qu'elle te tenoit pour un galand homme, & pour un esprit du tout releué. O que celuy qui eut peu voir à l'instāt l'interieur de ton ame l'eut bien iugé tout autrement! O que tes intentions eussent eu de dispartie avec tes paroles! Tu dis que tu dedaignas de lire la seconde de ses lettres: Je suis contente

346 *La Metamorph. du Vertueux,*
de le croire, car aussi bien, n'est-ce pas un
point de foy. Mais dis-moy ie te prie,
pourquoy faisois-tu cela? estoit-ce pour
l'amour de moy, ou pour t'en venter en
apres? Si cela est tu t'estois bien esgaré du
chemin de la veru, puis que l'ambition
te seruoit de guide à m'aimer. Mais, me
diras-tu, ce ne fut à autre intention que
pour le seul amour que ie vous portois:
ô qu'il m'est bien difficile de croire telles
paroles, puis qu'elles ont dementi les ef-
fets! Responds moy encore vne fois pour
qu'elle occasion as tu seiourné si long
temps? Ace esté pour l'amour de l'or, ou
pourquoy? Si pour l'or, tu merites d'e-
stre repris à bon droit pour en auoir plus
fait d'estat que de moy mesme: si pour la
volupté ie t'en blasme encore d'auanta-
ge, & conclus que la seule ambition de
laquelle i'ay parlé tantost t'a lait choir
dans ce precipice. Voy donc si ce n'est pas
en vain que pour l'excuser tu accuses ce-
ste fille, à laquelle si tu n'as pas accordé ce
qu'elle te demandoit, neantmoins tu ne
luy en as pas desnié l'esperance. Quoy?
ne sçais tu pas encore qu'une chose se
peut donner en trois façons, sçauoir en
la donnant toute, ou en partie, ou en
esperance, car ou nous la nions tout à

fait, ou nous la promettons. Je veux que tu ne l'ayes que promise tant seulement, n'est-ce pas la raison que tu l'accomplisses. C'est la raison, & si tu m'auois pour iuge en ceste cause, croy que ie ne t'espargnerois pas. Car estimes-tu que celuy ne soit digne d'un grand chastiment, qui prouoque autruy à peché, bien que l'effet ne s'en ensuiue pas: Si cela n'estoit ainsi, il faudroit dire que le Diable ne doit point estre blasme, lors qu'il nous prouoque à la paillardise ou à d'autres pechez auxquels nous resistons courageusement. O Acrise tu as fait vne grande faute, & merites bien d'en estre puny, car il ne faut pas que tu croyes que pour auoir esté trāsformé en beste durāt quelque temps, cela ait esté capable d'espier vn si grand forfait, attendu qu'il est trop enorme, & que les blesseures de l'ame ne marchent pas de pair avec celles du corps: non, il faut que tu fasses penitence vn long temps, encore ne sçay-ie, si pour grande qu'elle soit, elle aura assez de force pour te rēdre à ta premiere innocence. Apres auoir parlé de la sorte, elle se teust, & pēcha ses beaux yeux en terre, attendāt que ie luy fisse responce: Mais la hôte que i'eus d'abort seruit de closture

348 *La Metamorph. du Vertueux,*
à ma bouche, considerant que tout ce
qu'elle m'auoit dit estoit veritable, ce qui
fut cause que s'apperceuant que ce mien
silence procedoit de la honte que j'auois
de ma faute, elle continua de me dire.

Les anciennes fables nous comptent
que les forests n'ont iamais eu faute d'a-
mours, & là dessus nous alleguent pour
exemples celles de Paris, de Narcisse,
d'Echo, d'Endymion, de Pan, d'Apol-
lon, & autres semblables, lesquels aimās
chastement dans les bois ont euité les
lasciues amours qui se voyent és villes.
Car bien que le Poëte Tragique intro-
duise Fedra disant à Hypolite, qu'ils a-
uoient fait apprentissage de leurs lasci-
uetez dans les bois, cela paroist faux
neantmoins en ce que ce Paliphae Mere
de Fedra s'estant renduë amoureuse du
Minautaire fit ce mōstrueux accouple-
ment dans vne ville, & non en vn lieu
solitaire & desert. Qui ne sçait que l'hi-
stoire nous en fournit plusieurs autres,
tous lesquels en firent de mesme? Edipus
ne s'accoupla il pas avecques sa Mere?
Mirra avec son Pere, Biblis avec son
frere, Thieste avecque sa niepce, Terec
avecque sa cousine, & ainsi plusieurs au-
tres monstres de nature. Mais ie ne

penſe pas d'auoir leu que tels accouple-
mens illicites ſoient iamais arriuez aux
lieux foreſtins : car bien qu'ils ne ſoient
que repaire de beſtes , que les gens y
ſoient groſſiers, & qu'ils n'y puiſſent rien
apprendre , neantmoins leur ignorance
les garantit d'une infinité de vices, & de
maux qui font leur demeure dans les ci-
tez , les habitans deſquelles ſçauent bien
pluſieurs loix , mais ils n'en obſeruent
pas vne ſeule. Car qu'ils ſe ventent tant
qu'ils voudront d'auoir la cognoiſſance
de toutes choſes, ie leur reſpons que cela
ne peut eſtre , puis qu'eux meſmes ne ſe
ſçauēt pas cognoiſtre. Qu'ils m'aduouēt
donc que les foreſts ſont autant eſloi-
gnees du vice que les citez en ſont pro-
ches , puis que ſelon le dire du Poëte il
n'y a point de lieux au monde , où l'on
obſerue mieux les anciennes couſtumes
qu'en ceux là. C'eſt où la chaſteré regne,
c'eſt où elle fait ſon ſeiour , & d'où la vo-
lupté eſt entierement bannie. La moi-
dre de ces conſiderations euſt eſté capa-
ble d'empêcher ce voyage qui te couſte
ſi cher , ſi tu m'euffes voulu croire ; mais
puis que tu as preferé ta legere opinion
à mes veritables conſeils, & que l'euē-
ment ra appris à tes deſpens que pour

350 *La Metamorph. du Vertueux,*
n'estre point entaché du vice il falloit
demeurer icy & n'aller point visiter les
citez, ie suis faschee que ton peu de con-
duite me force necessairement à te dire
adieu, car ie ne puis supporter en toy le
moindre defaut. Tu sçais assez que Clo-
ris fut vne Nimphe; que Zephir embas-
ma de toute sorte d'odeurs qui s'exha-
lent des fleurs: ie ne desire pas de d'ero-
ger à ce beau nom; ains tout au contrai-
re ie n'ay rien tant à souhait que d'estou-
fer toutes les mauuais senteurs du vice
pour flairer celles de la vertu. C'est pour-
quoy sçaches qu'il m'est impossible de
t'aimer, puis que tu t'es laissé gagner
vne fois à tes appetis desordonnez. Ce
disant elle se leua de la place & s'en alla
droit en sa maison, fort faschee à l'en-
contre de moy.

Le vous laisse à penser. (chers Lecteurs)
si ie ne fus pas bien estonne de voir que
celle de qui ie me croyois estre parfaite-
ment aimé s'en alla si coleree; & avec
tant de desdain que plus y pètois alors,
plus i en conceuois de regret. Ce qui fut
cause qu'apres auoir songé long temps
à part moy sans sçauoir de quel bois fai-
re fleche, ny à quoy me resoudre, ie m'en
allay finalement à ma petite logette, la-

quelle ie cherissois autant que celle de mes ancestres, bien qu'elle ne fut pas si superbement bastie. Arriué que i'y fus ie trouuay ma Mere au lit si malade qu'elle n'en pouuoit plus, de sorte qu'elle ne me sceut iamais recognoistre, bien que par mes piteuses paroles ie luy mōstrasse assez que i'estois son fils. La dessus ie demāday à vne bōne femme qui la seruoit, qu'elle estoit la cause de ceste sienne maladie, & s'il y auoit long temps qu'elle tenoit le lict. Aquoy elle me respōdit. Que i'estois la principale cause de son mal, & que d'ailleurs me tenant pour mort, elle croyoit que ce peu de moyens qu'elle esperoit d'auoir pour se sustanter durant le reste de ses iours ne fussent perdus. Adionstant au surplus que depuis quelques iours sō petit troupeau estoit mort, ensemble toutes les auetes de son iardin. Toutes ces nouuelles afflictions estoiet autant de poignans aiguillons qui me nauoient le cœur. Si failloit il poutrant m'y resoudre, & ne point ceder à tant de traueses, ains chercher quel que remede à son mal & au mien. Mais quelles medecines y pouuois ie appliquer, qui eussēt assez de force pour le guerir. Les rigueurs de ma Belle estoient telles enuers moy,

& les preuues iournalieres que ie faisois de sa cruauté m'affligeoit de la sorte, que si ie ne craignois de l'offencer, ie dirois que les furies d'enfer ne me pouuoient tourmenter d'auantage, que faisoit le seul souuenir de ses desdains. Mais auant que de passer outre il eut de besoin que ie vo^o fassè recit de la dernière fin de ma Mere, puis ie vous raconteray en peu de mots quel fut le catastrophe de ma Tragedie. Quelques iours apres mon arriuee elle alla de vie à trespas, & quelques remedes que i'y sceusse appliquer, il me fut impossible de la garantir de la mort. O douleurs que vos aiguillons me furent poignans, & que vos pointes m'offencerent lors que ie vins à penser à part moy combien grandes estoient les afflictions qui fondoient sur mon chef. Tout l'heritage qu'elle me laissa ce fut vne mienne sœur, de laquelle il me falloit auoir soin non comme frere, ains plustost en qualité de Pere, mais ie faisois peu d'estat des malheurs qui se renouelloient en moy tous les iours au respect de l'ennuy que me caufoit l'absence de Cloris. Peu de iours apres ma Mere venant à mourir elle fut enterree fort pauurement, & ma petite sœur, en eut telle douleur durant quel-

quelques iours que i'eus bien de la peine à la faire resoudre: toutesfois ie la consolay le mieux que ie peux, & pour me cōsoler moy mesme ie fis tout mon possible pour faire la paix avecques ma cruelle, à laquelle ie ne sçeus iamais parler, ny mesme la voir vne seule fois. Cela fut cause que i'eu recours aux lettres, lesquelles ie luy faisois tenir par vn de mes amis, mais ie ne puis pas croire qu'elle y iettast la veuë tant seulement: car ie suis biẽ assureé que mes plaintes eussent flechi la rigueur, si elle les eust leuës tant soit peu. D'ailleurs le peu d'estime qu'elle faisoit de moy quãd on luy offroit des recommandations de ma part, me faisoit croire qu'elle ne s'en soucioit pas beaucoup; car ou elle changeoit de propos tout à l'instant, ou bien elle s'excusoit à ceux qui luy en parloient, & se disoit auoir d'autres empeschemens. Je n'eusse iamais creu que ceste ieune fille, qui par le passé m'auoit tant donné de signes de son amour, fut tout à coup deuenue si fiere. Mais quoy? ce n'estoit pas vne fierté, ains vn honneste desdain qu'elle conceuoit de mon long voyage. En ces extremitez ie ne sçauois à quoy me resoudre, ny à quel amy recourir pour

354 *La Metamorph. du Vertueux,*
donner quelque allegement à mon mal.

Il y auoit en ces montagnes vn fort honneſte Berger nommé Macrin, lequel bien que deſia vieil & ridé, eſtoit neantmoins amoureux, & auoit aſſez de vigueur pour entretenir les feux de l'amour lequel plus il treuue vne matiere ſeche & aride plus promptement il ſ'allume. Cetui-cy auoit pour Maïſtreſſe vne ieune Bergere douee d'vne rare beauté, & de pluſieurs belles perfections qui l'accompagnoient, laquelle ne laiſſoit pas d'aimer ce Berger, bien que ſa cheueleure toute blanche ſemblait le diſpenſer de faire l'amour. Car elle voyoit bien que ſon eſprit meur & ſçauant ſuppleoit au deſaut de ſon aage. Ie m'acoſtay donques de luy pour me conſeiller de ce que j'auois à faire, & parce que ie ne l'auois pas veu depuis mon voyage, d'abord qu'il me vit venir de loing il me ſalua, me demãdant où i'uois ie tardé ſi long temps, & ſi ie m'eſtois touſiours bien porté? A quoy ie luy reſpondis qu'ouy. Que veut dire donc (me reſpartit il) que vous me ſemblez ſi triſte? D où vient que vous eſtes ſi paſſé? Deſcouurez moy voſtre mal comme à vn amy, & ne penſez pas que ie m'y eſpargne ſi ie vous puis alle-

ger. Les offres de ce Berger eurent tant de force sur moy qu'elles me firent oublier la moitié de mon mal, tellement que m'affiant à luy comme au meilleur amy que i'eusse pour lors, ie luy tins ce mesme discours. Vous deuez scauoir (cher amy) que i'ay bien eu du mal durant mon voyage, & que i'ay fait espreuue de toutes les fatigues que vous scauriez vous imaginer. Mais helas! tous ces trauaux m'ont esté beaucoup plus tolerables que ne sont à present les rigueurs de Cloris, laquelle me fait vn si cruel traitement, que pour n'estre plus le iouet de ses cruautéz, il faut necessairement que ie meure de ma propre main, ou que ie fasse vne autre Maistresse. Ce sage Berger me voyant porté à vne resolution si funeste, & m'oyant parler avec tant de passion qu'il sembloit que ie fusse à dernier desespoir, me consola de la façon:

Garde toy bien (ô Acrise) d'en venir là que de penser à t'occire si miserablemēt. Tels desseins ne se forment que dans le cerueau des hōmes perdus; & qui n'ont autre Dieu que leur meschante volōté. Mais qu'il faille qu vn Berger si vertueux que toy, ait recours à vne fin si tragique pour terminer ses malheurs, le souuenir

356 *La Metamorph. du Vertueux,*
de ceste intention est trop odieux pour y
pēser. & tu es trop bien né pour en venir
là. Quāt au dessein que tu cōçois de quit-
ter ta Cloris pour seruir vne autre Ber-
gere, ne vois tu pas que tu te ferois tort
& que tu ne gaignerois rien au change?
Car où trouuerois tu son egale? O qu'il
te seroit bien difficile d'en rencontrer
vne pareille. Cest pourquoy ie te con-
seille, si tu me veux croire, de t'atcher à
t'accorder avec elle. Quant à moy ie
t'en prie fort instamment, l'amour t'y ap-
pelle, & ces trois considerations t'y doi-
uent contraindre.

La premiere que tu prēdras beaucoup
plus de contentement avec elle qu'avec
aucune Bergere de ces mōtagnes, car plus
tu auras esprouué de trauerſes pour son
amour, plus elle t'ēſçaura de gré, & ainsi
ton amour sera de longue duree.

La seconde qu'elle t'aimera d'auātage,
venant à considerer ta constance, & ainsi
tu esprouueras que les belles choses sont
plus trauerſees de la fortune, mais qu'il
n'y a rien si difficile que la patience & la
fermeté n'acquierent à l'homme.

La troisieme que s'il est vray que l'a-
mour des amās se renouuelle par le cour-
roux, tu n'as pas de suiet de chercher vne

autre Maistresse, & pour vn peu de colere te faire accroire qu'elle ne fait plus d'estime de toy. Souuienne toy (cher Acrise) qu'il y a bien difference de faire vne chose de neuf & de la refaire: car l'vn manque de fondemens & de matiere, là où l'autre a tous les deux ensemble, & se peut facilement rebastir. Et de plus dy moy ie te prie, ne scais tu pas qu vn arbre qu'on plante si souuent ne porte point de fruit? Que si l'arbre ne fructifie point en vne terre fertile, que fera t il si elle est sterile? Par où il faut inferer, que s'il n'y a point de Bergere en ces hameaux qui marche de pair avec Cloris, il te sera biẽ difficile de t'accorder avec vne autre qui n'aura rien de comparable avec elle. A cecy tu me respondras possible que le fruit que tu te promets d'elle est trop long à cueillir, & que la longueur du tẽps t'en fait perdre l'esperãce: lors que nous aymons (cher Acrise) nous ne deuons pas tant faire d'estat de la beauté de nos Maistresses, que de leur vertu. Que si elles sont ensemble belles & vertueuses, il faut attremper la trop grãde passion que leurs regards nous esclancent, estre modestes en amour, preferer leur honneur au nostre, & si nous recognoissons en

358 *La Metamorph. du Vertueux,*
elles quelque imperfection, vser d'artifice pour la leur faire perdre. Qui plus est, en ce qui les peut faire soupçonner au vulgaire il faut paroistre discret, & imiter le Soleil, lequel ne laisse pas de luire au Ciel, bien qu'à cause des brouillars il nous cache çà bas ses rayons. Je n'allegue autre exemple que moy mesme qui ne diminue en rien le grand amour que i'ay porté de tout temps à ma Bergere, quoy qu'il y ait ia trois ans que ie n'ay iamais peu reconnoistre par le moindre signe qu'elle m'aimast. C'est bien la verité que i'ay esté quelque temps sans la voir, & ce à cause des calomnies de certains medisans, lesquels plus curieux des affaires d'autruy que de leurs propres, alloiēt disant partout que i'estois trop vieil pour vne Bergere qui ne peut auoir que vingt ans. Qu'en ce mariage il n'y auoit point d'esgalité, & que ce m'estoit vne grande folie de m'amuser là. Paroles qui me retinrent aucunement, mais qui n'empescherent pas que l'interieur de mon amitié ne dementit l'apparence que l'exterieur en donnoit. Je te laisse à penser maintenant, si ie n'auois pas

bien du suiect de me plaindre tant pour les trauerfes que les malueillans me faisoient, que pour estre priué de l'agreable presence de ma Bergere, ce nonobstant ie parus tousiours le mesme, & la force de tant d'orages qui m'agitoyent ne peust iamais esbranfler tant soit peu ma resolution.

Aussi ne falloit-il pas que ie l'aimasse, puis que par le passé elle m'auoit tant porté d'affection? Que si la memoire des choses que nous auons autrefois animees doit estre eternelle, n'eusse-ie pas esté bien ingrat de l'abolir entiere-ment, & de ne m'en plus resouuenir? D'ailleurs tu ne me peux nier que plus vne chose a de merite, plus on la doit tenir chere: Pourquoi donc ne prati-queray-ie ceste maxime enuers elle, de qui ie suis le redeuable pour m'auoir preferé à vn ieune Berger, moy qui ay la cheueleure toute blanche, & qui porte les rides sur le front? Moy di-ie qui n'ay ny beauté ny grace qui puisse l'inuiter à m'aimer. Ne sçais-tu pas (Acrise) que le vray amour n'est point mercenaire, & que la vertu n'a point d'autre prix que soy-mesme? Il est

vray; ie le recognois par effect maintenant, & ceste verité me force, quand ie ne le voudrois pas, à seruir ma Bergere, avec plus de courage que ie n'en ay iamais eu: ie veux qu'elle ne m'aime point qu'elle ne fasse point d'estime de moy; que ie sois indigne deluy rēdre du seruice: toutes ces cōsiderations n'espēscherōt iamais que ie ne persiste en ma premiere fidelité. Sa vertu m'y appelle, son merite m'y contrainct, & ce beau nom d'OLIMPIA, qu aucuns ont separé, comme voulans dire O L I M P I A, me faict esperer, qu'un iour elle aura pitié de moy, & me cherira plus que iamais. Il faut estre patient en amour (cher Acrise) & auoir tousiours l'estomach ouuert pour recevoir les coups que nos Bergeres nous fōt souffrir. Que si leurs rigueurs nous semblent insupportables, faisons en trofee, & l'effect nous apprendra que la bonnasse succede à l'orage. Quant à moy ie me cōsole en mon mal quand ie considerē que les changemēs de l'amour sont diuers; & le bon-heur d'un Berger que iay cognu fort familièrement autrefois, m'inuite à estre constant. Je m'en vay te faire le recit de sa fortune: car ie m'assēre que tu seras bien aise d'en apprendre l'histoire.

S O M M A I R E.

Siluius honeste Berger se rend amoureux de la belle Cynthia, laquelle estant exleuée comme par force par le Seigneur de Luc, refuse d'adhérer à sa meschäte volonté. Peu apres icy luy deuenü malade, elle le sert si fidellement, que luy la tient pour son espouse, & à la fin de ses iours la fait heritiere de tous ses biens, & la laisse encore vierge. Depuis recognoissant les fidelles seruices qu'un sien Berger luy auoit rendus, elle le rend possesseur, & de ses biens, & de sa chasteté par un legitime mariage.



I O R S de ma premiere ieunesse, du temps que ie menois paistre mes brebis par les plaines de l'Apennin, tout contre la ville de Rieto il y auoit vn Berger nommé Siluius, lequel deuint si passionné d'une ieune Bergere appelée Cynthia, que par toutes les valles d'alentour on n'oyoit resonner autre chose que ce seul nom. Car ne se contentant pas d'en chanter les loüanges par tout, il le grauoit avec la pointe du cousteau sur

362 *La Metamorph. du Vertueux,*
l'escorce des arbres de ces forests, voire en faisoit le chiffre avec du charbon, ores sur la pierre, & tantost sur du bois, ou autre matiere, & ce avec tant d'artifice qu'on ne pouuoit croire que ce fut là de l'ouurage d'un Berger, mais plustost de quelque excellent Peintre. Aussi estoit-il doué d'un si bel esprit qu'il se pouuoit vanter à bon droict de n'auoir point son egal, & d'estre le seul de tout le pais qui emportoit le prix à bien peindre, & tailler en bois. Tescmoin ce bel hanap de bois, duquel n'agueres il me fit present, faict avec tant d'inuention que c'est vn chef d'œuvre vrayement diuin. Premièrement il est entouré d'un sep de vigne plein de pampres & de raisins, à costé duquel se voyoient deux Satyres si bien faicts, qu'il n'est pas possible de faire mieux. L'un tient vne escuelle en main, & tasche à y boire dedans, mais l'autre se surhaussant sur ses pieds l'en empesche, & semble qu'estendant ses bras il la vueille faire cheoir. De l'autre costé se voit le pourtraict de la Bergere, couronnée d'une guirlande de fleurs, & se ioyant avec deux petites filles, qui la tirent par les replis

de sa robe, & descouurent le threfor de son beau fein. Au couuercle du harnap est depeinte la Lune, laquelle à la faueur d'un Ciel calme & serain contemple son Endymion dormant à l'escart d'une petite forest. A l'entour de la Lune se voyent toutes ces Estoilles que les Bergeres cognoissent si bien, pourtraies avec tant de naifueté, que l'œil n'en sçait que iuger. Mais parce que ie serois trop long, si ie voulois te descrire toutes les particularitez de cest ouurage, ie viens au fil de mon histoire. Tu dois sçauoir que Siluius deuint si passionné de Cynthia qu'il ne pouuoit viure sans elle, ains auoit tousiours cet obiect pour derniere bute de ses plaisirs. Mais la fortune qui se ioue des volontez des amans, ne voulut pas permettre que son aise fut exempt d'amertume, & que son espoir ne fut trauersé.

Au pied d'une montagne se void un lac, de large estendue, que les habitans du pais appellent *Pied de Luc*, & tout cōtre iceluy vne forte place où se tenoit l'un des pl^r grāds Seigneurs de ces terres. Cestuy-cy auoit passé le plus beau de son aage à toute sorte de luxe & de volu-

364 *La Metamorph. du Vertueux,*
pté, & pour viure plus en liberté ne s'e-
stoit iamais voulu marier, tellement que
sur la fin de ses iours il n'auoit autre exer-
cice que d'aller à la chasse, & monter à
cheual. Vn iour qu'il alloit chassant par-
my ces forests, suiuy d'une bonne troupe
de ieunes Seigneurs arriué qu'il fut au
pauvre logis de Cynthia, d'abord qu'il
la vit si belle, il en deuint amoureux, &
ne voulut poursuiure autre proye que
cela là. Ainsi l'ayant faite demander à ses
Pere & Mere, & voyant qu'ils luy en fai-
soient refus, il eut recours aux menaces,
& les contraignit de consentir à sa vo-
lonté. Cependant ceste ieune fille, la
constance de laquelle dementoit son se-
xe, & portoit vn courage viril, consoloit
ses parés, les exhortoit à ne rien craindre,
ains de se recommander à Dieu, & prier
pour elle, quoy disant avec vne face rian-
te elle suiuit ce Seigneur. Ceste assearâce
qu'elle monstra pour lors fut prise en
bonne part par quelques vns, & fit soup-
çonner les autres. Pour moy quand ie la
vis monter à cheual si volontairement, ie
me fis accroire tout aussi tost qu'elle pre-
feroit l'amour de ce Seigneur à celuy
d'un simple Berger. Quelques vn estoiet
de contraire opinion, & disoient que

ceste si grãde assurence procedoit d'une bonne volonte, & de fait il parut assez que ce qu'ils opinoyent estoit veritable. Arriuee qu'elle fut au Chasteau son nouvel amant la fit vestir fort somptueusement, & pour mieux l'attirer à son amour luy donna des ioyaux de grands prix. Cependant le Vieillard amoureux qui ne pouuoit prendre ny repos ny repas, ne pouuoit se souler des regards de ceste beauté, & brulant de desir pensoit desia de la tenir entre ses bras, lors qu'elle s'estant retiree en la chambre, où il esperoit d'en auoir la iouissance, s'assied sur vn coffre, & considerant en quel danger elle estoit de perdre ce qu'elle possedoit de plus cher, ensemble son fidel amant, ses Pere & Mere & tous ceux de sa cognoissance, elle r'affermit la resolution qu'elle auoit de ne point souiller son honneur de la moindre tache. Ainsi comme elle noyoit son beau visage de larmes: estouffoit sa parole de ses soupirs, & ne pouuoit se resoudre qu'aux plaintes, le Vieillard tout passionné, suruenant là dessus l'interrogea du suiect de ses pleurs & fort estonné d'un changement si soudain, la pria de luy en descouuir la cause. La Bergere qui par les larmes ne ra-

366 *La Metamorph. du Vertueux,*
choit que d'esteindre les feux que ses regards allumoient au cœur de cet impudique, se leua toute droite, & apres l'estreiettee à ses pieds luy tint ce discours: C'est maintenant (Monseigneur) que ie veux esclorre ces regrets lesquels j'ay couuez à mon depart, & tout le long du chemin, pour n'attrister ceux de qui ie tiens la vie apres Dieu. Et tout ainsi que l'aïse que ie semblay monstrier lors de mon depart, ne procedoit pas d'un cœur insensible, ny de me voir aimée d'un grand Seigneur, estant pauvre comme ie suis, de mesme les larmes que j'espans maintenant ne procedent pas d'une feinte ny d'une timidité, ains d'une assurance qui me porte à la conseruation de mon honneur, qui m'est plus cher que toutes les choses du monde. C'est pourquoy (Monseigneur) ie vous pried'auoir pitié de moy, & de considerer ce que ie m'en vay vous dire. Vous vous trompez fort pensant de m'auoir conduite icy à l'intention de faire de moy comme d'une paillarde, scachez que vous aurez plustost ma vie que ma virginité, laquelle ie n'ay vouee à autre qu'à celuy qu'il plaira à Dieu de me donner pour Espoux. Non non, ce n'est pas la terreur de la

mort qui m'estonne. Tous les tourments que vous sçauriez inuenter auront peu de force pour me faire flechir sous vostre meschante volonté. Au reste ne vous faites point accroire que la force ou les menaces puissent affoiblir ma saincte resolution, car ie me tiens assuree que l'assistance diuine ne me manquera pas, & qu'ainsi ie paroistray inuincible à l'encontre de tous vos efforts. Il est bien vray que ie ne suis pas douee de ceste grace, qui s'est monstree en plusieurs sainctes Vierges, lesquelles ont sçeu conseruer leur honneur par le moyen de la seule foy: C'est pour cest honneur que ie combats à present, lequel me peut acquerir la couronne de martyre, en tant que ie l'endure pour ne point offencer mon Sauueur. Vous iugerez d'abord que ie parle bien hardiment, & avec vne confiance trop grande, mais ie ne doute pas que venant à considerer à part vous combien grand est le suiet que i'en ay, vostre beau iugement qui est meur & solide, ne m'accorde tout à l'instant que vous deuez refrener ces passions desbordees, & ne me point demander ce

Souffrir pour
ne point of-
fencer Dieu
c'est vne es-
pece de mar-
tyre.

roles di-
es de re-
arque.

quel'honneur m'oblige de vous refuser. Cōtentez vous donc, Monseigneur, que ie vous aime cōme Pere, vous crains cōme Seigneur, & vous respecte comme vn venerable Vieillard. Souuenez vo^s, ie vo^s prie, que tout ainsi qu'une belle mort couronne toute nostre vie, de melme vne action louable faite sur la fin de nos iours, efface tous les maux que nous auons commis en nostre ieunesse.

Ces belles paroles de ceste sage Bergere estonnerent tellement l'impudique Vieillard, que voyant ses esperances abbatues & plus effrayé que s'il eust esté frappé d'un esclat de toudre, il fut long temps sans dire le moindre mot, iusques à ce que reprenant ses esprits, vaincu d'amour & d'impatience, il la pria de contenter son meschant vouloir pour ceste seule nuit, & finalement des prieres il vint aux menaces. Mais elle ne s'efoucioit pas beaucoup, ains semblable au rocher qui se ioie des vents & des vagues, demouroit tousiours ferme en sa resolutiō. Le Vieillard voyant qu'il n'auāçoit rien, se met dedans le liēt, & ne dort point de toute la nuit: Eueillé qu'il fut dès le matin, il se treuve surpris, d'une grosse fièvre, qui luy fit bien perdre la passion que

quel amour luy donnoit, car elle le tint six mois entiers avecques des grandes douleurs, durant lequel temps la sage Bergere ne cessa de le seruir le mieux qu'il luy fut possible, l'exhortant à se recognoistre, à se confesser, & à se faire agneau, de loup qu'il estoit; de tyrā, vray Seigneur, & de pecheur, iuste & innocent. Ceste exhortation, luy fut si agreable, qu'à l'instant mesme il fit beaucoup d'aumosnes aux pauvres: & de grandes recompenses à ses vassaux. Et qui plus est, si tost qu'il fut releué de maladie, il tint ceste Bergere pour sa fidelle espouse, l'ayma comme sa propre fille, & la fit heritiere de tous ses biens. Quelque tēps apres venant à mourir, elle le fit enterrer fort honorablement, & apres auoir mis ordre à toutes ses affaires, elle māda querir les Pere & Mere, ensemble son cher Amant, lequel n'auoit cessé de plorer & de plaindre par l'espace de dixsept moys sans iamais diminuer en rien son amour. Ie ne pense iamais à part moy, combien grande fut la constance de ce Berger envers sa Bergere, que soudain ie ne reste tout estonné, sur tout quand ie considere que la moindre des paroles & des raisons que ie luy auois alleguees, deuoit

370 *La Metamorph. du Vertueux,*
estre capable de le destourner de l'aymer
iamais plus. O combien de fois luy ay-
ie dit, qu'à son despart elle s'en estoit allee
toute riante, que son visage tesmoignoit
assez l'interieure ioye qu'elle en portoit
en son ame, & que les signes exterieurs
qu'elle en donnoit, ne pouuoient demen-
tir l'enuie qu'elle en auoit de suiure ce
Seigneur pour s'abandonner à luy. Se-
rois tu bien si sot, luy disois-ie, que de l'ay-
mer, ayant eu tant de preuues de son peu
d'amour, & de son infidelité? Te vou-
drois tu bien souuenir de celle qui a en-
seuely ta memoire dans les ondes d'ou-
bly: N'es tu pas bien fol de te plaindre
pour elle, puisqu'elle fait aussi peu d'estat
de tes plaintes que de ton affliction. A
ces paroles, il ne manquoit iamais de re-
partir, ains tout au contraire, il sembloit
que la force de la passion, qui le posse-
doit, le fit parler en Orateur, plustost qu'en
Berger, de sorte que la plus part du temps
il me respondoit en ces termes: Je veux
cher Berger que tout ce que tu me viens
de dire soit veritable, & que ma Ber-
gere n'ayt plus souuenance de moy, ce-
la n'empesche pas, que son amour
n'ait toujours place au milieu de mon
cœur, & que ie ne la chérisse plus que

ie n'ay iamais fait. Car ne ferois-ie pas bien ingrat, si ayant reconnu tant de serment de fidelité, quelle m'a iurez tant de fois, ie les salariois maintenant d'une ingratitude? Elle m'a aymé, n'est-ce pas assez? Et la raison, ne me commande elle-pas de l'aymer semblablement: Tu dis qu'elle a suiuy ce Seigneur, pour se donner à luy, ie n'en croy rien:& ne pense pas, qu'elle soit avecques luy, à autre intention que pour le servir avecques tout honneur. O ciel que ie serois cruel, d'estimer qu'une si belle fleur se voulut flestrir deuant qu'estre espanouie, & que ma Cynthia, qui a l'ame toute celeste, aussy bien que le nom, voulut déroger à la bonne opinion, que toutes les Bergeres ont conceuë de sa vertu. Non, non, c'est en vain que tu tasches à m'en destourner, ie n'aymeray iamais autre: Elle seule sera desormais le seul obiet de tous mes plaisirs, & ie me tiendray bien heureux, si le bon heur de l'aymer ne m'est point denié. Que si tu me dis, que le bien d'un Amant consiste à iouir de la chose aymee, que iamais ie ne cueilleray aucun fruct de mon Amour,

Ce discours est remarquable, car celuy qui est issu d'une basse extraction, doit tascher premierement à se cognoistre, & contenter de ce qu'il peut avoir.

372 *La Metamorph. du Vertueux,*
& que par consequent ie suis bien fol de
m'y amuser. Ie te respōdray que c'est vn
decret du ciel qui m'a fait naistre pour
la seruir, & que si ma fidelité n'a point
de bornes, il faut que ie paroisse tous-
iours le mesme, sçauoir, amoureux, & fi-
delle. Tu me pourras encores obiecter,
que ce ne m'est pas beaucoup de louan-
ge d'aymer par contrainte, puis que c'est
l'amour qui m'y force. Mais si tu sçauois
que ceste violēce m'est agreable, & com-
bien ie m'y plais, tu ne m'en voudrois ia-
mais parler. Ie t'auouë, que ie n'ay point
de repos en mon Amour, priué de la
chose aymee, que ie ne chersis que son
idee, Mais c'est tout vn, tousiours ay-
ie quelque meflange de contentement. Et
si maintenant ie suis triste, tantost ie suis
ioyeux, si ores i'ay de l'espoir, tantost
le desespoir m'emporte : car, hélas ! tout
mon plaisir n'est que le iouet de l'incon-
stance, & le regret fait bien plus de se-
jour dans mon ame que l'ayse. Ce di-
sant, il faisoit de si estranges exclama-
tions que i'en restois tout estonné, &
par fois, pour se soulager en son mal, il
chantoit ces vers, resmoins du martyre
qu'il enduroit.

Vrayes mar-
ques d'un fi-
del Amant.

*Forest que les Zephirs embasmoient autrefois
Du musc de leur haleine,
Voy comme maintenant à'une plaintiue voix
Ie deteste ma peine.*

*Puis que ie perds l'obiect que ie tenois si cher
Despouille ta verdure
Sois tesmoin de mon mal, & toy petit Archer
Du travail que i'endure.*

Ce pauvre Berger fut enuiron dix sept mois, qu'il ne cessoit de faire de semblables plaintes, iusqu'à-ce que la Bergere, ayant ouy de ses nouvelles, & comme il estoit plus zelé à son seruice, qu'il n'auoit iamais esté, elle en voulut faire l'espreuue: & à cest effect, s'estant vestuë en garçon, elle sortit du chasteau avecques deux siennes compagnes, & l'alla chercher au mesme lieu où elle sçauoit qu'il se tenoit d'ordinaire. Ellen'eut pas beaucoup de peine à le treuuer, car il nemanquoit point d'estre en la plus proche forest, où elle le descourit de loing, & s'approchant de pres, ouyt qu'il faisoit ceste plainte.

*Quand Cynthia luisoit iadis
Dedans l'obscur de ce bocage*

Elle en faisoit vn Paradis

Des rayons de son beau visage.

Mais dés aussi tost que ses yeux

N'esclairerent plus en ces lieux

La terre fut toute deserte,

Les Nymphes n'eurent plus de fleurs,

Et pour deplorer ceste perte

Firent vn ruisseau de leurs pleurs.

Ces regrets proferez d'une voix tremblante, & qui tesmoignoient assez qu'il y auoit de l'amour, eurent bien tost la Bergere à pleurer, laquelle, recognoissant la grande fidelité de son Siluio, ne peut se tenir d'accourir à luy, tellement que le prenant par la main, elle le mena droit à son chasteau, & par vn legitime mariage le fit possesseur, & de ses biens, & de la virginité. Cest exemple nous apprend, cher Acrise, d'imiter ce fidel Berger & de ne laisser pas d'aymer nos Bergeres, bien que par fois elles se montrent trop rigoureuses enuers nous, considerant qu'il n'y a rien de si fort, que la patience ne gaigne, rien de si desesperé, que la perseuerance ne conduise à vne fin desirable. Et puis qui ne sçait quel Amant a bien peu d'esprit, qui ne peut recognoistre l'humeur de celle

qu'il fert. Que s'il la treuve mal nee, malicieuse, meschante & cruelle, il n'est pas obligé à l'aymer. Que si au contraire sa modestie, sa sagesse, & sa fidelité l'a font iuger digne d'estre aymee: Pourquoy ne la cherit-on? Nos Bergeres ne manquēt pas de toutes les perfections qui peuvent rendre recommandable vne belle Ame. Nous auons assez de cognoissance de leur vertu, que reste il doncques mon cher Acrise, sinon que nous rasi chions à leur agreer, non pour estre Seigneurs de fortes places, ny de superbes Citez, mais pour estre Roys de leur cœur.

Quelle doit estre l'electi
de celuy ou
de celle qu'
veut aymer.

Telle fut la harangue que me fit ce sage Berger, laquelle me consola tellement: que tout à coup ie me resolus d'affermir mon premier Amour, de redoubler ma fermeté, & d'esperer que les fruits que i'en cueillerois ne seroient pas inutiles. Je m'entretins en ceste esperance l'espace d'un mois, ou environ: Mais il ne fut pas si tost escoulé, que ie perdis tout espoir, recommençant à me plaindre plus que iamais. Mais helas! que pensay ie faire vn iour que rencontrant ma Bergere fortuitemēt, ie m'apperceuy,

376. *La Metamorph. du Vertueux,*
que du plus loinqu'elle ne descouurit, elle prit la fuitte, & s'enfuit de moy, comme si i'eusse esté quelque serpent venimeux. Vne autrefois elle en fit de mesme, car comme elle s'en alloit vn peu loin de sa petite logette, il aduint, qu'estant surprise de la pluye, elle s'alla mettre à couuert sous vn chastanier: à cet instant mesme, ainsi que ie passois par là. de peur d'estre mouillé ie m'en allay droict sous ce chastanier à l'ombre duquel ie m'estois autrefois reposé, & sans y penser, la rencontray à mon grand contentement. D'abord ie deuins tout passe, & comme ie la voulois saluer d'une voix tremblante, elle sans plus craindre la pluye se mit à la fuitte, à trauers les haliers & les ruisseaux, & me laissa là fort estonné: car tout à l'heure ie me pris à pleurer fort amerement & m'en retournay droict à ma petite loge resolu de me donner à la mort, ou de mettre quelque remede à mon mal. Mais à la parfin, contre tant d'irresolutions qui me combattoient, ie deliberay de m'en aller voir ma Partenopé, que i'auois autrefois fort aymee, mais cōme i'estois sur le poinct de ce faire, il me prit fantasie d'escrire ceste lettre à ma cruelle Cloris, afin qu'elle n'eut point de suiet, ny de

Partenopé,
est à dire la
ville de Cloris,
autrement
dit Naples
d'aujourd'hui.
nou-
elle Cité.

s'excuser, ny de m'accuser d'infidelité.

*Acrise a la plus cruelle, mais plus aimée
& vertueuse Bergere de l'vniuers.*

Les experts Medecins, nous apprennent par les remedes qu'ils appliquent aux blessures du corps de guerir celles de l'ame, car premiere-ment s'ils recognoissent vn mal dangereux, ils usent d'huiles, emplastres, & autres semblables medicamens: Mais s'ils voyent que le mal s'enuenime pour sauuer les plus nobles parties du corps, ils appliquent les remedes caustiques. Vous sçauex assez cruelle Bergere, qu'il y a ia long temps, que vous me tenez en langueur, & que ma maladie se vangrege de iour à autre. Que me reste-il doncques, pour donner guerison à mon mal, sinon que ie vienne aux derniers remedes, & que ie finisse tant de douleurs, que vous me causez, par vn mourir honorable? Mais las! Pardonne moy passion, c'est toy, qui me portes à dire ces cruelles paroles: Non, non, Rigoureuse Cloris, ne pensez pas que ie sois si cruel à moy-mesme, & à mon ame, que de me faire mourir volontairement. I'auray plustost recours à l'absence, me bannissant de mon propre pays, pour oublier l'importun souuenir que vos rigueurs font naistre en moy: Toutefois, par ce que i'aimerois mieux perdre mille vies, que ceste

378 *La Métamorph. du Vertueux,*
generosité de courage, que ie vous ay monstree
de tout temps, i'ay bien voulu recouire à vous,
comme au dernier remede, qui me peut guerir
entierement: Ne permettez doncques pas belle
Bergere, qu'un amant que vous auez autre-
fois chery, comme l'ame de vostre fidelité, fle-
chisse sous les rigueurs de sa perte; & ne soyez
point coupable de sa mort, Que si vous desirez
de pouruoir à mon bien, & d'effectuer ce à quoy
mes prieres vous inuitent si instamment, vous
sauuerez un Amant si vous l'obligez de tant,
que de venir en la petite logette proche de la fon-
taine qui ruiselle au pied d'un Chastanier,
& qui sert de retraicte à tous nos secrets, où
vous treuuerz,

Celuy qui fut iadis vostre Acrise.

Après auoir cacheté cette lettre, il ne
fallit pas de l'euoyer à sa cruelle Bergere,
& des aussi tost s'en alla droict l'attendre
au lieu où il la prioit de se treuuer sur le
tard, car il sçauoit bien que la nuict estoit
le tēps le plus fauorable aux Amans; se-
lon ce dire du Poëte,

O nuict qui des Amans adoucis le martyre

Vien bien aymee nuict, toy seule ie desire.

Mais hélas! ce dernier vers ne m'estoit
gueres propre, ains plustost cestuy cy.

La seule nuict renouuelle

L'essence de mes douleurs,

Et me faict verser de pleurs.

En l'absence de ma belle.

Là ie l'attendis iusqu'à la minuiet avecques vne grande impatiēce, car ie me faisois à croire, que possible se seroit-elle offensee de ceste lettre, & accufois ainsi mō indiscretion, Que tu as esté fol Acrise d'auoir escrit à celle qui ne te descouure point de signes de son amour: Que ne l'allois tu trouuer toy-mesme, pour sçauoir d'elle son intention: P'ensois-tu, qu'elle te deut venir voir à cet'heure icy? Ce disant, ie me promenois ores d'un costé, tātost de l'autre, & ores vaincu d'Amour, ores agité de crainte, ie ne sçauois à quoy me resoudre, & croiois tousiours qu'elle ne faudroit pas à me venir voir, iusqu'à ce que voyāt qu'elle tardoit tant, i'en perdis du tout l'esperāce, & me laissay vaincre à l'exces d'une iuste douleur. Miserable que ie suis, disois ie, à qui me dois ie fier desormais puisque i'esprouue tāt d'incōstāce en ceste ingrate Bergere. O Acrise c'est là le salaire de tō amour, & la recōpēse de tes fatigues! O que ta cōditiō est cruelle! as-tu meritē d'estre traité sicruellemēt? T'edoit on accuser de n'auoir pas esté fidelle, & de t'estre cōporté avecques trop d'indiscretiō en ayant? As-tu seruy iamais autre

Berger, que celle cy? N'as tu pas toujours euité tout ce qui luy desplaisoit? O ingratitude trop grande, pour elle tu as quitté tes parens, abandonné les richesses, mesprisé les honneurs, delaisié ta propre Mere, & pour recompense, tu n'en as autre chose qu'un repentir. Ingrate Bergere ne recognois tu pas les seruices que ie t'ay rendus? Pour toy i'ay fait vn voyage qui me couste si cher? Pour toy i'ay esté transmüé en la forme d'un serpent, par l'espace de sept mois: Que pleut à Dieu que ie ne suis encore serpent! O que ce iour fut heureux, auquel ceste transmutation fut faite de moy, possible si ie n'eusse repris ma premiere forme. serois ie mort maintenant! Mais hélas! lors que i'estois couuert de ceste hideuse peau, que ne m'escrasoit-on la teste? Que ne me faisoit on mourir? Je ne souffrirois point maintenant de mal, & la mort auroit mis fin à tant de malheurs qui fondent sur mon chef. Mais que me seruent les plaintes, puis qu'il est vray que le destin, me reseruoit à tāt d'afflictions: Pourquoi, quand l'oyseau rauisseur me vint fondre sus, m'eschappay ie d'entre ses griffes? Que ne me laissois-je deschirer à luy? Que pēsois-je deuenir? Que me sert

d'auoir vescu iufqu'à maintenant, fi ma fortune n'est en rien changee? Car quel momēt de bon-heur eſpreuay ie? Tout ſemble auoir conſpire contre moy. Ie ſuis en proye aux aduerſitez, le mal heur me terrafſe, & ceſte deſloyalle Cloris, de qui i'attendois tout mon bien, fert de paſture à mon mal, encore ſi elle daignoit de me parler! Si elle me fauoriſoit d'vn ſeul de ſes regards! Si elle me monſtroit le moindre traict de ſon amour, ie viurois vn peu plus content, & l'eſpoir m'inuiteroit à perſiſter en ſon ſeruiſe: car ce qui m'afflige le plus, c'eſt de voir qu'elle me dedaigne ſi fort, que ie ne luy en ay iamais donné le ſuiect: elle ne peut pas nier, que pour ſon ſeruiſe, ie n'aye quité ma premiere Bergere, meſpriſé ſon amour, trahy l'eſperance qu'elle auoit de moy, oublie ſon merite, abuſé de ſes faueurs, de ſon affection & de ſa fidelité: auſſi eſt-ce maintenāt que ie recognois, que le ciel me punit par le moyen de ceſte cruelle, qui eſt inexorable à mes cris, ſe iouē de mes prieres, dedaigne de reſpondre à mes lettres, & fait trophee de tous les maux que ie ſouffre pour elle. O Ame obſtinee, eſt-il poſſible que le ſouuenir de ton premier amour ne puiſſe

382! *La Metamorph. du Vertueux,*
fléchir a pitié tes rigueurs : Tu te de-
urois souuenir, ô cruelle, que tant de
seruices que ie t'ay rendus meritent bien
que tu m'aymes vn peu: Mais ie voy bien
que c'est, tu ne me sçauois plus aymer,
car possible ce qui t'en degoute, c'est ce-
ste consideration que de beste ie suis de-
uenu homme, & tout au contraire de fil-
le, tu es deuenüe beste. Toutes fois as-tu
peur de moy, n'ay ie pas les mesmes traits
du visage, que i'auois auparauant? Ah!
ma Belle, ne me fuis plus, si tu ne veux
que ie te suiue iusqu'à la mort.

*Grimpe d'un pied léger sur les plus hautes
Cimes*

*De ces rocs sourcilieux, saute dans ces abismes
Ie te suivray par tout, iusqu'à ce qu' Atropos
Ait rendus au cercueil tributaires mes os.*

Toutes fois, (ô Amour que tu fais naistre
de varietez en moy, que de changemens
en mes opinions, me donne elle iuicêt
de faire quelque chose pour l'amour
d'elle, n'ny se tuis trompe, & n'ay pas
occasion de luy reimoigner mon serui-
ce, puis qu'elle est si eschorte de son A-
mour enuers moy, Qu'à Dieu ne plaise,
que ie l'ayme iamais plus, puis que ie
voy en elle tant de marques de cruauté,

& qu'elle semble n'auoir esté nourrie que parmy les Ours, & les Tygres. Ne laisse pas de te faire vn Amant, ô ingrate, tu en treuueras vn autre, si cestuy-cy te fasche, ignare que i'ay esté d'auoir quité l'or pour prendre le plomb, encores la monstre m'en est refusee. Mais c'est tout vn, cela m'apprendra d'estre sage vne autre fois, aussi bien vois-ie, que cela m'est bien deu, & qu'il faut que ie le reçoie pour penitence. Si faut-il neantmoins faire essay de recouurer ce que i'ay perdu. Ce disant, ie commençay à me preparer pour aller voir ma Partenopé, dès que l'Aurore nous le denonce-roit le iour. Mais à peine eu ie mis le pied hors de la porte, que la voicy venir à moy. Le vous laisse à penser, si ie ne fus pas bien estonné de la voir si à l'impourueu, mais ie fus bien encore d'auantage, quand elle me repeta toutes les paroles que i'auois dites, lesquelles elle auoit fort bien ouyes, n'estât gueres loing de moy, quand ie les proferois. Qu'est-ce là nouuel Amant me dit-elle? Vous voila bien en pressé? Que n'attendez-vous le iour pour aller voir ce bel or duquel vous faites tant d'estat. O terre que ne t'ouuris-tu alors pour m'engloutir,

384 *La Metamorph. du Vertueux,*
pour ne me point faire ouyr tel discours!
O que i'eus de frayeur, quãd elle me parla de la sorte! Je vous assure que mon sang s'estant tout gelé, ie restay aussi immobile qu'une statuë de pierre. Va, va, ne laisse pas de faire ton voyage, & considere premierement ie te prie, quelle est la qualité de ce plomb que tu laisses, & fais moy voir ceste nouvelle transformation d'une fille changee en beste. Croiez (chers Lecteurs) que ces paroles me traufferent le cœur, de façon qu'une telle frayeur me surprit, que pour mieux entendre ce qu'elle auoit à me dire, ie m'assis tout aupres d'elle, aussi estonné que le criminel qui n'attend que l'arrest de sa mort. Elle fut quelque temps sans sonner aucun mot: finalement, comme si elle eust pensé ce qu'elle auoit à me dire, la principale suite de son discours fut telle. Acrise fut iadis à moy, que cela me suffisoit, ce n'est pas peu de chose d'auoir esté heureux vne fois en sa vie, toutesfois la souuenãce en est fort fascheuse: Mais il ne faut pas que ie craigne de m'en resouvenir cy apres, car le plomb estant vne chose de peu de valeur, la rouilleure n'en fera bien tost perdre la memoire. O que ceste nouvelle Maistresse que tu t'en vas

faire

C'est vne
espece d'in-
fortune, qui
est insupportable,
d'auoir
esté autres
fois heureux.

faire se peut dire heureuse d'auoir vn Amant qu'il la tient aussi chere que l'or, & qui la gardera tout de mesme, que ce dragon, que les Poëtes nous ont figuré, surueiller tousiours à la garde de ceste pretieuse toison : Aussi ne crois ie pas, que cest Acrise voulut estre immobile, & changé en pierre comme l'autre, puis qu'il se peine tant, non à la conseruation de la vertu, mais de l'or, lequel il a tousiours en la bouche, & qu'il luy a fait courre tant de dangers. Maintenant il n'aura plus affaire avecques vne Bergere ingrate, mesconnoissante, perfide, meschante & si cruelle, qu'il l'a dit auoir esté changee en beste. Mais avecques vne belle ieune fille, sage, vertueuse, & honneste, laquelle il ne blasmera pas comme l'autre, pour auoir dedaigné les lettres, & ses recommandations, ne faisant cōpteny de son amour, ny de ses paroles. Sa nouvelle Maistresse raschera de luy complaire en tout, & n'ayant point tant d'imperfections que moy, luy fera perdre la souuenance de tous les maux que ie luy auray fait souffrir. O qu'il fait bien d'aller chercher sa Parthenopé, de preferer l'or au plomb, & de ne point suiure les traces d'vne

386 *La Metamorph. du Vertueux,*
beste si farouche que moy : Toutes-
fois, parce qu'il n'a iamais manqué de
courage, il l'a bien voulu aduertir ô
Cloris de sa resolution, par ceste lettre
qui t'a escrite, qui commençoit ain-
si, *Acrise à la plus cruelle, mais plus ai-
mee. & vertueuse de l'univers.* Ce com-
mencement semble inferer vne gran-
de contrariété: car comme est-il possible
que ie puisse estre vertueuse & cruelle
tout ensemble? Quant à moy ie ne me
sçauois persuader que la vertu, & la
cruauté pussent subsister ensemble, si ce
n'est qu'on me vueille faire à croire, qu'il
ne faut qu'un peu de sucre pour adoucir
beaucoup de poison. En ceste mesme
lettre comparant la santé du corps à cel-
le de l'esprit, il dit, *Que si l'expert Medecin re-
cognoit que les huiles, unguents, & autres me-
dicaments ne profitent de rien à son malade, il
vient aux derniers remedès, & se sert du fer &
du feu pour guerir le patient.* Pour moy ie
n'en sçauois venir là, & me contente
bien d'vser de remedes plus doux, & qui
auront autant de force pour le guerir,
que si ie le punissois à la rigueur, car il
ne faut pas qu'il craigne, que ie sois la
cause de sa mort, y pouuant apporter du
remede. Au contraire, qu'il s'assure, que

s'il venoit à mourir, ie le voudrois r'animer s'il m'estoit possible. Mais quelles paroles sont celles-là de dire que ie le puis faire mourir? O quels discours ridicules! vit-on iamais vne lettre plus affectee que celle là, & où il y eut plus de contradiction? En quoy il donne assez à cognoistre qu'il ne se laisse plus guider à ce vertueux Amour qui le possedoit du commencement. Que les actions n'ont ores rien d'agreable, que la recherche de l'or luy a fait oublier celle du vray bien, & que depuis quelque temps il est deuenu tout brutal, aussi est il bien difficile que l'Amour de la conuoitise de la vertu puisse s'accorder par ensemble. *L'or est pesant, & tiré tousiours à son centre, & la vertu toute pure se guide tousiours iusqu'au Ciel. La vertu fait sa demeure dans les solitudes, & la conuoitise ne regne que dans les superbes Cittez: La vertu ne chert que les choses celestes, la conuoitise n'ayme que les terrestres.* C'est pourquoy ie ne m'estonne pas, si la forme de cest animal, qui n'a point d'aisles, & qui rampe tousiours par terre, fut donnee à cest Amoureux indiscret. Quoy? n'est il pas semblable au serpent, en ce que son

Amour n'a point de pureté, ces paroles point de verité, ses actions point de constance: Ce qu'estât ainsi, se faut-il estonner s'il y a du defaut en son Amour, du menlonge en ses discours, & de l'impatience en ses traux. Ne sçait il pas, que le vray Amour a trois principales qualitez, la premiere c'est la pureté, aussi le peint-on tout nud, & comme vn enfant. La seconde, c'est la loyauté, car sans ceste vertu ce n'est que trahison. La troisieme, parce qu'il triomphe de tout le monde, & pour trophée de ses victoires, porte tousiours l'arc, & les sagettes en main. Mais parce que ce nouuel Amant à tourné le dos à cét Amour, pour en suiure vn autre, il manque de ces trois qualitez, comme il se voit assez en ses actions, & par sa lettre, laquelle ie veux bien censurer, pour luy faire voir que ce sont paroles sans effets, & que tout ce qu'il dit n'est qu'une fumee sans feu. l'ay des ia montré comme il a vsé mal à propos du nom de vertueuse, luy donnant pour adioint celui de cruelle. Venons maintenant au reste de la matiere. Que veut il donner à entendre quand il dit, que là où les premiers remedes n'ont de rien seruy, il faut venir aux derniers? Dis-moy, ie te

Qualitez du
vray Amour.

prie ô Acrise! as tu iamais fait esprouue des premiers? Si tu me dis que non, pour quoy dōcques as tu recours aux dernieres? Tu n'imites-pas en cela les bons Medecins, de la comparaifon desquels tu te fers. Si tu me respons, que si: Pourquoy dōc adioustes tu que tu ne m'escriis à autre intention que pour m'empescher par quelque medicament, que ie n'vse ny du fer, ny du feu? Si les premiers remedes te peuuent guerir, pourquoy souhaittes-tu les derniers? Ne vois-tu pas que ta lettre, n'est qu'un vray exemplaire de contrarietez, & de mēsonges. Mais quand tu dis en ceste belle lettre que tu ne veux pas te faire mourir, à cause de l'enormité du peché: Respōds moy ie te prie, pour quelle occasion veux tu doncques t'en aller: Tu me repliqueras possible, que c'est pour euiter à vn plus grand mal. Quoy donc voudrois-tu bien partir, pour ne plus voir? Si tu t'en vas, pour ne point commettre vn si grand peché que de t'occire, tu fais fort bien. Mais quoy n'emporteras-tu pas avecques toy ta volonté? toutesfois tu te pourras chastier ailleurs de la vanité, de l'auarice, & de plusieurs autres vices qui te retiennent icy, car aussi bien de deux maux,

faut il eslire le moindre. Ie ne veux pas neantmoins, que pour fuir vn grand mal, il soit de besoin que tu t'en ailles en vn lieu où les vices fōt leur demeure. N'y a il pas d'autres moyens pour les pouuoir euiter? Mais ie vois bien que c'est: tu as volonté de mentir, & ne sçais pas mentir

à propos N'as tu pas encores appris ceste maxime, *Que le menteur doit auoir bonne memoire?* Ie viens au dernier poinct de la lettre, ou d'vn stile affecté, tu m'inuites à me trouuer pres de ceste fontaine, que tu dis seruir de retraicte à tous nos secrets. Enquoy tu monstres bien qu'il n'y a ny rime ny raison en tō faict, & que tes discours sont imaginaires. Ne serois-ie pas bien mal-auisee de t'aller communiquer mes secrets en vn lieu proche duquel tout le monde passé? Ne eslirois-ie pas plustost quelque lieu à l'escart? N'as tu pas encores appris ces vers de ta Partenopé:

*Que le fidelle Amant doit celer à propos
Les secrets de son cœur, s'il veut viure en
repos.*

Apprens de moy, Acrise, que les secrets se doiuent dire à l'escart d'vne so-

litude, & non au milieu d'une campagne. Mais j'ay touché trop haut à la conclusion de ta lettre. Je te deuois monstrier qu'il n'y a point de sens en ces paroles, par lesquelles me demandant guerison, tu ne veux autre remede pour te garantir de la mort, sinon que ie ne te voye pas mourir. Quels termes sont ceux-là? Pour moy ie n'y vois point de sens, & m'estonne comme tu as laissé couler si mal à propos ceste glissade de plume: vne autrefois quand tu escriras vne lettre, ie te conseille de la relire, de voir s'il y a des fautes, de les corriger, & te donner garde de ne te point achopper aux contradictions, qui ne procedent que d'un defaut de memoire, & de iugement. Tu vois comme les fautes que tu as faites en ta lettre sont grandes, & dois croire, que si ie l'eusse leuë à loisir, & non par maniere d'acquit comme j'ay fait, i'en eusse bien trouué d'auantage: Mais possible m'objecteras-tu, que l'amour m'a priuee de tout sentiment, & que quand ie le voudrois, j'aurois possible bien de la peine à mieux faire. Dis moy ie te prie, de quel Amour entends-tu parler, est-ce du vertueux, ou du lascif? Si du Vertueux

392 *La Metamorph. du Vertueux,*
tu commets vne grande absurdité, car
tant s'enfaut que la vertu oste le senti-
ment, qu'au contraire, elle semble rani-
mer les choses insensibles. Si du lascif, ie
voudrois bien sçauoir, si tu en parles à ma
consideration, ou de ceste nouvelle A-
mante, que tu prises comme l'or, & moy
comme le plomb. Ie ne peux pas croire
que ce soit à ma cōsideration, car tu sçais
assez, que durant tant d'annees que ie t'ay
aymé, mon amour a tousiours esté cha-
ste, & que ie t'en ay rendu tous les effects,
desquels vne belle Ame peut estre sus-
ceptible Si c'est pour ta nouvelle Deesse,
ie m'y accorde, & me fais à croire, que tu
es vrayement insensible, que tu tiens en-
cores de la premiere transformation, &
qu'il y a de l'alteration en tes sens, &
que ce n'est pas le fin or que tu aymes,
quand tu cheris tant ta Parthenopé.
Car prens le comme tu voudras, quand
ie considere tant de defauts en toy,
ie ne puis que ie ne t'en reprenne. Or ce
qui ni estonne le plus en ta lettre, c'est de
voir que tu ne te souuiens pas de tes pre-
mieres demandes, & que tu te contredits
à tous coups. Ce qui me fait douter, que
possible voyageant par le pais as tu beu
del'eau de ceste fontaine, qui fait per-

dre le souuenir des choses passées, Que si pour ne point mourir, tu veux quicter ce pais icy? Que te sert il de me prier que ie n'assiste point à ta mort? Cela se peut il faire sans contradiction? vrayement non, ie n'ay garde de te voir mourir, si tu ne meurs pas. Que diray-ie d'auantage de ton stile affecté, de tes façons de parler trop vulgaires, de tes comparaisons mal adaptees, & d'vn commencement de lettre si discordant? toute-fois tout cela n'est rien au respect de ceste conclusion, *Celuy qui fut iadis vostre.* Dis moy ie te prie, qui est celuy qui fut iadis mien, si ce n'est toy? Ce n'a pas esté vn autre, car ie n'ay iamais aymé que toy. Que veut doncques dire ce mot de iadis, si ce n'est qu'il denote vn long espace de tēps? Ainsi peux-tu dire, que tes Ayeulx ont iadis couppé les branches de cet Oranger, que tu portes pour deuise avecques ces mots de l'Escriture *PRÆCISVM RVR SVM VIRESCIT.* Mais qui peut sçauoir, combien y a il de temps que cela s'est fait? Tu fus iadis à moy, dis-tu, il est vray, il ne tient pas à moy, que tu ne le sois encores, si tu n'es à ceste nouvelle Parthenopé toute dorée, laquelle t'a sans douté transformé en

Iudore dict
à ce propos
qu'il se treuve
vne fontaine
en la Boec
l'eau de la-
quelle fait
perdre la me-
moire du pas-
sé à ceux qu
en boient.

294 *La Metamorph. du Vertueux,*
beste, car sans cela tu serois encores à
moy, & ie te croirois estre tel que tu as
esté. Ainsi Patroclus, comme dict Home-
re, tandis qu'il estoit endosse des armes
d'Achilles, aucun n'osoit prendre la har-
dieffe que de le toucher: mais si tost qu'il
fut recognu pour n'estre point Achilles,
tous se ietterent sur luy, & le mirent à
mort. Tant que tu as esté mien ô Acrife,
nul n'a esté si hardy de t'oster à moy, mais
si tost que tu as commencé de t'auillir
avec le menu populaire, les moindres
femmes ont faict de toy comme d'un en-
fant, & leurs funestes regards t'ont en-
chanté, tellement que ie peux bien dire
avecques le Poëte,

Je ne sçay pas quel œil mes agneaux enforcelle.

A ce propos Pline raporte que toutes
les femmes qui ont deux paupieres en vn
œil, enforcelent les hommes avecques
leur regard. Ce qui se peut entendre des
femmes impudiques, les œillades des-
quelles font beaucoup plus dangereuses,
que celles du Basilic, puis qu'elles n'infe-
ctēt pas seulement le corps, mais aussi l'ame,
tesmoin le chaste Hypolite, lequel par le
conseil d'une vieille forcierre, & pour l'a-
mour d'une ieune putain, fut miserable-
ment occis. Le mesme t'en est il aduenü

non au corps, mais en l'ame, dont les maladies sont le plus souuēt mortelles. Mais pourfuiuōs ie te prie, si tu n'es plus maintenant à moy, en suis-ie la cause, cōbien de fois te voulus ie retenir? Cōbien versay-ie de larmes pour te destourner de ce voyage? Cōbien grandes furent les prieres que ie te fis, de ne point quitter ces hameaux, pour t'en aller voir les palais des superbes Citez? Croyois tu que les larmes que i'espandrois alors, procedassent de quelque contentement particulier, que i'esperasse d'en auoir? Au contraire, ce que i'en faisois, c'estoit pour ton bien, duquel i'ay tousiours fait plus d'estat, que du mien propre. Ie te proteste, que ce qui m'esmouuoit ainsi à pleurer, c'estoit que ie preuoyois, bien les plainctes que tu fais maintenant, des lors ie voyois le mal qui te pendoit sus, & presageois le coup de la flesche deuant que l'arc fut tendu; car l'experience du passé, m'apprenoit à iuger du malheur, qui te deuoit aduenir. Quoy que s'en soit, nostre mal a esté cōmun en ce que tu t'es en allé sans moy, & que ie suis demeuree sās toy. Miserable conuoitise, qu'il faille qu'elle ait apporté tāt de troubles à nostre amour! C'est elle

quia fini mon repos, & qui te couste en partie la perte de ta Mere, ensemble la miene. Que pleut à Dieu que c'eust esté vn arrest du Ciel, qu'elle fut morte auant ton depart, ie te possederois maintenant, & nostre Amour seroit parfait en son contentement. O que tu reçois bien le chastiment de l'or que tu as tant cherché! Mais en vain, car ie me fais à croire que quand tu l'eusses treuue, il ne t'eust iamais de gueres profité, veu que comme dit le Prouerbe, c'estoit *de l'or Tholo-* *sain*, puis qu'il a tant causé de malheurs. Mais quand ie pense à part moy, que tu t'en es retourné de ce voyage, tout chargé de pechez, ie ne sçay à quoy me resoudre: Et l'estonnement qui me saisit est si grand, qu'à peine peu-ie croire, ce que ie vois de mes propres yeux. Ce qu'ayant recognu: i'ay bien voulu faire comme les experts Chyrurgiens, lesquels recognoissant le mal du patient, y tastēt tout à l'entour, & le cōtraignent de crier ne pouuant supporter la douleur: Ainsi dès que i'eu sondé ta maladie, tu ne te peux tenir de la confesser, & il te fut force d'auoner la verité, iusqu'à ce que me voyant faschee cōtre toy, tu vins au dernier desespoir, & t'en allas criant parmy

L'or Tholo-
sain ayat esté
consacré à
Dieu, causa
vne infinité
de maux, non
seulement à
celuy qui l'é-
leua, voire
qui plus est à
tous ceux qui
le possederēt
de main en
main. Voy
Aul. Gell. au
3. des nuits
attiques. c.9.

ces forests, comme vne Ame esperduë, ores me nommant meschâte, tantost ingrate, & maintenant cruelle. D'où pouuoit proceder ceste rage, que de la mauuaise habitude que tu auois prise par les champs: car du temps que tu habitois ces hameaux, tu estois d'un doux naturel, constant en tes aduersitez, & patient aux trauerfes, dont la fortune t'agitoit. Or ne sçais tu pas, que ces belles vertus ne sont autre chose, que le nerf, & le soustien de l'Amour. Combien de fatigues t'auoisie donnees autrefois, & combien monstré de desdains, faisant semblât de ne me point soucier de toy, sans que tu t'en fusse iamais offensé? Aussi deslors tu te iouïois des afflictions, les reuers de fortune releuoient ta constance, & semblable au fin or, tu t'espurois dans la fornaisse des aduersitez. Et d'où vient que tu fais maintenant tout au contraire, d'où procede ce changement si soudain, si ce n'est de ton peu d'amour. Car tout ainsi que celuy qui a mal à vn bras, n'y peut rien souffrir dessus, non pas mesmes la chemise: Ainsi depuis que tu t'es laissé gagner vne fois aux maladies de l'ame, tu n'as peu supporter la moindre trauerse. *Reconnois doncques, Miserable, re-*

398 *La Metamorph. du Vertueux,*
 cognois en quel precipice tu t'es laissé
 choir, puis que comme ie t'ay delia dit, tu
 es deuenu melchant en ton parler, impa-
 tient au traual, lascif en Amour, & bien
 peu vertueux en toutes tes autres actiōs.
 O deploree que ie suis, eussé-ie iamais
 creu, que les cōmencemens d'vn si saint
 Amour, eussent eu vne issue si deplora-
 ble! Voila le salaire de mō merite, duquel
 tu as tant fait d'estat autre ois! Voyla la
 recompense que ie reçois de toy, pour
 rauoir rendu possesseur de mon cœur,
 aussi bien que de toutes mes volonte:
 C'est là le prix de toutes les vertus, pour
 lesquelles tu ne cessois de me vanter? O-
 res m'accomparant à vne Venus pour la
 grace, tantost à vne Pallas pour le sça-
 uoir, & maintenant à vne lunon, pour
 mes façons de faire maiestueuses. & gra-
 ues. Acrise desdis toy de ces paroles,
 l'Amour t'auengloit quand tu les disois,
 cela n'est pas. Car si comme tu dis, ie
 n'estois aussi vile que le plomb, Pour-
 quoy me laisserois-tu pour vne autre?
 Pourquoi ferois-tu plus d'estime de Par-
 thenopé, que de Cloris? O merueille
 que tu quittes celle que tu prisois tant,
 quand tu auois le iugement sain & en-
 tier: car maintenant tu n'en sçauois iu-

La vertu re-
 quiert gene-
 ralement trois
 choses. La
 premiere
 qu'on cognois-
 se ce qu'on
 fait, voila
 Pallas. La se-
 conde, que ce
 soit d'vne li-
 bre volonte,
 & non force.
 voila Venus.
 & finalement
 que ce soit

ger selon son merite, puis que ton vice ou
 tō ignorance t'inuitēt à dire qu'elle n'est
 que de plomb, au respect de ta nouvelle
 Deesse. Ainsi Paris en la forest Ida, pre-
 fera iadis la beauté de Venus à la sagesse
 de Pallas, & à la generosité de Iunon,
 d'où l'ensuiuit la ruine de toute l'Asie.
 Elle parloit ainsi, & eusse sans doute
 pourfuiuy plus auant, si mes plaintes
 n'eussent interrompus ses paroles: Mes
 plaintes, di ie, qui eurent assez de force
 pour l'esmouuoir à pitié, & pour tirer
 quelques larmes de ses yeux. Ce qui me
 donna l'assurance deluy parler vn peu
 plus hardiment, & de meller mes souf-
 pirs avecques ceste requeste, que ie luy
 fis. Je sçay bien, sage Bergere, que mon
 depart a esté la seule cause de tout ce
 que vous me venez de dire, à cause de-
 quoy i'en porte la honte sur le front, &
 les larmes aux yeux. Mais considerant
 d'ailleurs que ce que i'en ay fait, ç'a esté
 plutoft par ignorāce, que par malice, ie
 près la hardiesse de me ietter à vos pieds,
 pour vo' prier de me receuoir à mercy, &
 prédre pitié de celuy, qui est prest à vous
 demāder pardō de toutes les fautes qu'il
 peut auoir faites. Je cōfesse d'auoir peché,
 mais ç'a esté cōme celuy, qui apres auoir

continuelle-
 ment, voyla
 Venus.
 La vertu ne
 veut estre
 louee de pas-
 sion: c'est pour-
 quoy il dit
 qu'Amour te
 trompe.
 Voyla la fa-
 ble de Paris
 aux epistres
 d'Ouide.

400 *La Metamorph. du Vertueux,*
demeure vn long temps en vne sombre
prison, perd la veüe si tost qu'il sort à la
lumiere du iour. Les tenebres del'igno-
rance m'ont scillé les yeux: il est vray, i'ay
commis plusieurs fautes, lesquelles ie re-
cognois fort bien, mais ie ne me plains
pas tant de souffrir les tourmens qui
m'affligent, que de me voir dilgracie de
vous: Aussi le iuiect que vous auez de me
pardonner est d'autant plus iuste, que
mon forfait est grand, les vertus qui vous
embellissent plus que nulle autre du mō-
de, les humbles prieres que ie vous fais,
& le desir que i'ay de vous resmoigner
mon seruice, en toutes les occasions,
vous obligent à me pardonner, & de ne
point prendre garde aux paroles, que ie
vous puis auoir dites: car si (comme
vous me reprochez à bon droit) ie vous
ay appellée ingrata, cruelle, & mes-
chante, attribuez-le plustost à vne impa-
tience d'amour, laquelle comme vous
sçauuez, n'a point de semblable, ie ne veux
autre exemple que vous mesmes. Dites-
moy ie vous prie, combien grande a esté
vostre impatience, durant que i'ay esté
absent, & combien impatient le discours
que vous venez de me faire, bien que
neantmoins ie ne doute pas que vous ne
m'ay-

m'aimiez: i'aduouë à la verité, que vostre colere ou plutoft impatience, a esté iuste, & la mienne iniuste. Mais quoy, les premiers mouuemens ne sont pas en nostre puissance, & ce que i'en disois, ne procedoit pas d'une mauuaise intention, mais plustost de la hayne que ie conceuois contre moy mesme, me voyant disgracié de vous. A ces paroles, essuyant les larmes qui s'escouloient de ses beaux yeux plus luyfants que n'est le cristal, elle repartit de la sorte. Ceste sentence du Poëte tragique estant veritable, ô Acrise, que le vainqueur doit appaiser sa colere, quand le vaincu pose les armes à ses pieds. Ton humilité me contraint à te pardonner, & ie confesse que tu m'as vaincuë de ce costé là, bien que les larmes que tu as versees il y a ia lōg tēps, soient trop foibles pour lauer l'offence que tu m'as faite, & tes souspirs de trop peu de force, pour expier les fautes par toy commises. Viuons doncques mon cher Acrise, viuons avecques le mesme contentement que nous auons eu par le passé: cherissons ce vertueux Amour, qui a tousiours paru sur toutes nos actions, & couronnons nos commencemens amoureux d'une issue honorable.

Sentence de
Sen. dās Her-
cule furieux.

Ce disant, elle se leua sur ses pieds, & ve-
 nant à moy, elle m'embrassa fort amou-
 reusement, & me porta vn baiser au frōt.
 O heureux embrassemens, doux soulage-
 ment de toutes mes trauerſes passees,
 que tu me fus agreable & de quel enfer
 me retiras-tu, pour me loger en vn Para-
 dis de delices, heureuse iournee, qui ter-
 mina toutes les afflictions que i'auois
 souffertes vn an durant. Mais, ô plaisir
 infortuné que tu fus bien de peu de du-
 ree, que tes roses eurent d'espines, & tes
 „ douceurs d'amertume? O malheureuse
 „ vie, est-il possible que tu ne sois autre
 „ chose que vne longue trainee de mise-
 „ res: vne girouette qui te tournes au
 „ moindre orage, vn auorton, qui fais les
 „ funerailles de ta naissance, & neãtmoins
 malauisez que nous sommes, nous ne
 voudrions iamais mourir, semblables à
 ce sainct Vieillard, qui voulut faire trois
 tabernacles sur la montagne: & bien que
 nous voyons que les afflictions de ceste
 vie sont infinies, ce nonobstant nous en
 voulons prolonger le iour. O fols que
 nous sōmes! l'experiēce ne nous a elle pas
 appris encores, que les beaux iours sont
 ceux qui se changēt le plustost, que no-
 stre vie ne pēd qu'à vn filet, & que cōme

dit le poëte Toscan, parlât à vn sien amy.

Ceste vie est vn pré, les fleurs sont les plaisirs

Mais parmi ces plaisirs l'amertume se cache

On decouure le mal au creux de nos desirs

Ainsi que le serpēt sous l'herbe qu'o'arrache.

Ces miseres dont i'ay tant fait des preu-
 ues depuis quelque temps, me sont si dif-
 ficiles à digerer, que toutes les fois, que ie
 pense à la vie, au mesme instant ie vou-
 drois auoir atteint ma derniere fin. Et
 qu'est-ce autre chose la mort, qu'vn doux
 repos apres vn lōg trauail, qu'vn port fa-
 uorable apres vne fascheuse nauigation?
 Toutesfois ie suis redeuable au ciel, de ce
 qu'il luy a pleu de me faire viure iusqu'à
 maintenāt, & de regagner l'amour de ma
 Cloris auāt que mourir. Ie tenois vn sem-
 blable discours à part moy, lors que ve-
 nant à me resouuenir tout à coup, que ce
 mesme iour qui estoit le premier de May,
 c'estoit la coustume des Bergers, que de
 se reiouir par ensēble, & de chāter quel-
 que chose à la louange de ce mois, cōme
 estāt le plus beau de l'annee. Ie priay ma
 Bergere des'y acheminer avec moy, pour
 y en auoir le plaisir: Ce qu'elle ne me vou-
 lut point acorder, se cōtentāt de les ouyr
 de quelque lieu à l'escart. Ainsi nous y al-
 lasmes par ensēble, & pour les ouyr avec

404 *La Metamorph. du Vertueux,*
ques plus de contentemens, nous nous
assimes au pied d'un chastanier, tandis
qu'un des principaux Bergers, prenant
sa Lyre en main, commença de chanter
ainsi.

Amant desolé que ie suis
Sous quel astre ay-ie pris naissance?
Et quelle fatalle influence
M'aproche du mal que ie suis?

Quel demon ialoux de mon bien
Me vient ça bas faire la guerre?
D'où vient que le malheur m'atterre,
Et m'amuse à l'ombre d'un rien.

N'est-ce pas d'un archer vaincœur
Que toute ma peine procede?
Ou bien de celle qui possede
Ma foy, ma constance, & mon cœur?

Que les miserables amans
Sont aveuglez, de rendre hommage
Aux pieds de cest enfant volage
Qui leur cause tant de tourmens.

Qui ne sçait que ce petit Dieu
Est l'obiet de nostre martyre,
Et que neantmoins son Empire
Se fait recognoistre en tout lieu.

Heureux qui n'a iamais esté
 Bruslé de ses cuisantes flames
 Qui s'allument dedans nos ames
 Par le vent de l'oisiueté.

Heureux qui pour ne sousspirer
 Sous le ioug de sa tyrannie
 Vit contant, & sans esperer
 Ce que l'inconstance luy nie.

Mais plus heureux, si cognoissant
 Que l'amour nous rend tributaires
 De mille aduersitez contraires,
 Soudain il le va delaisant.

Après mille, & mille trespas,
 Alors il apprend par esprenue
 Combien d'amertume se treuve
 Dans les charmes de ses appas.

Il se ioue de tous ses dards
 De son arc & de ses flammeches
 Et luy mesme porte des fleches
 Contre les amoureux regards.

Dessus son visage riant
 Il a l'asseurance peinte,
 Sans qu'apres une vaine creinte
 Nuiët & iour il aille criant.

*Il ne fait plus hors de ses yeux
 Ruisseller doux, larges riuieres,
 Ains noye ses plaintes premieres
 Dedans vn Lethe obliuieux.*

*Le souuenir d'une beauté
 Ne le rend ny triste, ny morne,
 Et son esperance se borne
 Par vne iuste volunté*

*Sus donc retirez vous de moy
 Plaintes vainement esiances,
 Loing, loing, des loyales pensees,
 Vous ne me faires plus la loy.*

Le Berger finit ainsi sa chanson, à laquelle tous les escoutans prindrent vn merueilleux plaisir, & le louerent fort pour sa belle voix. Mais ainsi que ie tournois les yeux du costé de ma Cloris ie m'aperceu que le second Berger commençoit à chanter ces vers au doux son de sa lyre, les airs de laquelle ne rauiffoient pas seulement les Nymphes & les Bergers, mais qui plus est, il sembloit que ce Berger charmast les montaignes & les forests voisines, comme vn antre Silene.

Cest enfant qui blesse les Dieux,
 Et qui tousiours victorieux,
 Porte le carquois, & les fleches,
 Le bandeau, l'arc, & le brandon
 Duquel il ard les plus reueches
 S'appelle le Dieu CVPIDON.

Lors que les pointes de ses dards,
 Ou bien les amoureux regards
 Qui partent des yeux d'une belle
 Viennent à trauffer nos cœurs,
 Blessez d'une playe mortelle
 Nous nous aduouons ses vaincœurs.

Et son feu qui comme un esclair
 Qui fend les nues en l'air
 Brusle d'aise nostre poitrine,
 Nous fait honorer ses autels,
 Et croire ce fils de Cyprine
 Pour le premier des immortels.

Mais aussi tost que la beauté
 Qui detient nostre liberté
 Se ioue de nostre seruice
 Nous blasmons cest auengle enfant
 Et recognoissans sa malice
 Ne l'appelons plus triomphant.

Aussi c'est un auenglement

De s'imaginer qu'en ayant
 Les choses fresles & legeres
 On puisse auoir quelque plaisir
 Puis que les beautez passageres
 Nous repaissent d'un vain desir.

C'est suiure le mal qui nous fuit,
 Chercher le iour parmy la nuit,
 Vouloir embrasser la fumee
 Que de se tenir pour heureux,
 Iouissant de la chose aymee
 Pour estre à la fin malheureux.

Car que sert d'auoir endure
 Pour l'obiet cent fois desiré
 L'effet de mille, & mille peines,
 Si nous esprouuons à la fin
 Que nos esperances sont vaines,
 Et trompees par le destin.

Ce faux Dieu nous fait ressentir
 L'amertume d'un repentir
 Apres ses tardiuës caresses,
 Et ses gluantes voluptez
 Comme Serenes charmeresses
 Enforcellent nos volontez.

Heureux qui brusle nuit & iour
 Des flammes d'un celeste amour.

Et qui sans s'amuser à suivre
Les plaisirs qui coustent si cher
Meurt au monde, afin de suruiure
Au mal que nous fait cest Archer.

Doux feu, qui sans nous consumer
Brusle nos cœurs, & fait aimer
Le Ciel, non la terre à nos ames,
Puisses-tu luire desormais
Et rasserener de tes flammes
Ceux-là qui t'aiment à iamais.

Puisse-je te cherir tousiours
Comme le phanal de mes iours
Et ne desirer autre chose
Que de suivre ton mouuement
Iusqu'à ce que mon corps repose
Dedans le creux d'un monument.

Afin qu'apres tant de malheurs,
De pleurs de cris & de douleurs
Qui m'accablent en ceste vie
Je viue au celeste seiour,
Et que mon ame soit suiuiue
Des ioyes de ce saint Amour.

Ce Berger ne passa pas plus outre à mon
grand regret, & de ma bien aymee Clo-
ris, laquelle me prenant par la main, me

410 *La Metamorph. du Vertueux,*
mena dans son iardin. ou m'ayant fait as-
seoir à l'ombre d'un rosier: As tu bien ouy,
me dit-elle, combien differēs sont les ef-
fets du vertueux Amour, d'auecques
ceux de l'amour deshonneste & lascif?
à quoy elle adiousta: Tu vois comme ces
honnestes Bergers, ne pensent à autre
chose qu'à ceste sainte affectiō, & qu'ils
ne font resonner parmy ces forests, que
les louanges de ces chastes flammes, qui
brulent les cœurs des vrays Amans.
Quoy doncques, ne discourrons nous
pas de ce mesme amour à leur imitation?
C'est le plus grand bien, qui me scauroit
aduenir, luy respondis-je: attendu que ce
que i'ay le plus à souhait, c'est d'observer
tout ce que ie luy ay ouy dire. Discourez
en dōcques, ie vous prie, car, plus i'oy par-
ler de cest Amour, plus i'en suis amou-
reux. I en suis contente, dit elle, & pour
le desir que i'ay, que tu paruiennes au
comble de toutes les vertus, pour attein-
dre à la perfectiō, & à la vraye felicité, la-
quelle se treuue au ciel, & nō en ceste va-
lee de miseres: ie m'en vay commēcer par
l'amour diuin, qui est le premier eschel-
lon de toutes les autres vertus.

Tu dois doncques scauoir, que le saint
Amour a trois parties, conformes à ces

trois elemens, ſçauoir à l'eau, & à l'air, & au feu; attendu que le S. Esprit, qui eſt le vray Amour, eſt ores nommé eau, tant oſt air, & maintenāt feu: Eau, ſelon qu'il eſt eſcrit, *J'envoyeray ſur vous l'eau nette.* Air, ſelon le dire du Prophete, qui promet *le vent de ſes treſors:* Feu, ſuiuant ce que dit la Verité meſme: *Je ſuis venu apporter le feu en terre,* ſçauoir eſt l'amour de Dieu. Ainſi comme i'ay deſia dit, le ſainct Amour a trois parties, ſemblables à ces trois elemens. Ce qu'eſtant ainſi, nous en tirerons neuf conſiderations, conformés aux neuf chœurs des Anges. Qui ne ſçait Acrife, que les proprietéz de l'eau ſont trois, lauer, nettoyer, & cuire: car c'eſt la verité, qu'il laue les choſes mal nettes & nettoye & cuit celles qui ſont crues. L'air en a ſemblablement trois autres, qui ſont viuifier, nourrir, & delecter: veu qu'il viuifie avecques la reſpiration, nourrit, & maintient la ſanté, & delecte nous faiſant voir la beauté des couleurs! Quāt au feu il en a trois autres auſſi, ſçauoir, reluire, bruler, & enflammer. Proprietéz, qui ſont entierement conuenables au ſainct Esprit, & qui luy ſont attribuees par noſtre ſaincte Mere

Marie

l'Eglise en ce bel hymne composé à sa louange. Qui ne voit qu'elle luy attribue ces trois proprieté de l'eau, sçauoir l'a-
uer, mollifier, & cuire, quand elle dit.
Laua quod est sordidum, Riga quod aridum,
Flecte quod est rigidum, Celles de l'air, qui
sont, respirer, entretenir en santé, & de-
lecter: lors qu'elle le prie ainsi: *Reple cordis*
intima, sana quod est saucium, Dulcis hospes
anima, dulce refrigerum. Celles du feu, qui
sont luire, brusler & enflammer, le
prient ainsi: *Veni lumē cordium, foue quod est*
frigidum. Et en vn autre hymne, *Flammef-*
cat igne charitas. Par où tu peux voir, que
toutes ces qualitez se trouuent parfaite-
ment accomplies au saint Esprit, &
qu'elles se peuuent encores considerer
au neuf cœur des Anges. Les Anges la-
uent, les Archanges mollifient, les
Principautez cuisent, les Puissances viui-
fient, les Vertus sont salutaires, les Do-
minations delectent, les Thrones en-
enflamment, les Cherubins illumini-
ent, & les Seraphins bruslent. Con-
siderons maintenant, comme ces mes-
mes qualitez se treuuent en vn vray
Amour.

Nous sçauons Acrise que l'amour
naist d'une ressemblance, & la sainte Ef-

criture nous l'apprend, quand elle dict que tout animal ayme son semblable. Nous n'ignorōs pas aussi qu'entre Dieu, & le pecheur, il ne se treuve point de sēblance? C'est pourquoy Dieu parle ainsi au pecheur par la bouche du Prophete: *Tu as pensē, mais malheureusemēt, que ie suis sēblable à toy,* Et selō l'Apōstre *Il n'y a point de cōpagnie entre les tenebres, & la lumiere.* Dieu est la lumiere, le pecheur les tenebres, cōme est-il doncques possible qu'ils puissent s'accorder par ensemble. A cause dequoy il faut couper chemin au peché, & que le pecheur se laue de son offense, se resouenant de ce que dict le Prophete.

Ie vous arrouseray d'eau nette, & vous serez nettoyez de vos iniquitez. Ce sera doncques le premier effect de l'eau, entant que le pecheur se lauera de son offense, non pour la crainte de la peine, ny pour le desir de la recompense; mais pour le seul amour de Dieu, qui est vn acte de charité: lequel conuient proprement aux vrais enfans, & là où l'autre n'est propre qu'aux mercenaires, & seruiteurs. Or il faut que nous recognoissions cher Acrise, que le Seigneur nous arrouse de ceste eau nette, pour nous lauer & pour faire en nous vn esprit & vn cœur tout

414 *La Metamorph. du Vertueux,*
net, qui n'est autre chose qu'une nouvelle
maniere de faire de bonnes œuvres, en-
tant qu'on quitte le péché, non pour crain-
te, comme serf, comme nous venons de
dire, ny pour en estre recompensez com-
me mercenaires: mais pour le seul amour
de Dieu; comme vrais enfans. Et ce pour
autant que les deux premiers Actes se ra-
portent au vieil Testament, & le troisi-
me au nouveau. C'est pourquoy nostre
Seigneur nous admoneste ainsi: *Je vous
donne un nouveau Commandement ou comme
nouveau, non pour eiter la peine, ny pour en
attendre recompense, comme faisoit la Synago-
gue, mais afin qu'on s'ayme d'un vray amour,*
ce qui est le propre de l'Eglise, & qu'on
observe les diuins Commandemens, coupât chemin
au péché, &c. Et par ce que ce n'est pas as-
sez de couper chemin au péché, veu qu'il
en faut arracher la racine, & tous les re-
iettons. Ce n'est pas sans raison, que
nostre eau ne laue pas seulement, mais
qui plus est, elle mollifie, ce qui est la
secõde operatiõ du saint & diuin amour.
Car tout ainsi que la meschante herbe
qu'on coupe ne laisse pas de croistre si
on ne l'arrache entierement, de mesme
en est du péché: si on ne luy fait resistan-
ce du commencement: Et si on n'en oste

la cause. Ceux qui sont enflammez d'un celeste amour, ne se contentent pas de sortir d'Egypte avecques Moysse, & à l'imitation de David ne tuent pas seulement Goliath, mais de plus, luy coupent la teste, apres l'auoir mis à mort, disans avecques le mesme Prophete Royal: *Je poursuuray mes ennemis, & les escarteray comme poussiere au gré du vent.* Ces diuins amoureux, ô Acrise, ne se contentent pas d'auoir en haine le peché, mais qui plus est, ils s'hayssent eux mesmes. C'estoit ce qui faisoit dire à S. Augustin. L'amour de Dieu, téd à la fin au mespris de soy-mesme tout ainsi que l'amour propre nous porte finalement au mespris de Dieu Par où il faut conclure, que celuy, qui s'ayme par trop, ne peut vrayement aymer les disciples de Christ, venons au troisieme degré, qui cōsiste à bien preparer les facultez de nostre ame: afin que nous puissions faire les bones œures, lesquelles à peine sçauions nous considerer au cōmencement, disans avecques Iob, *Ce à quoy mon Ame ne vouloit pas toucher iadis, me sert maintenant de viande.* De ceste bonne disposition de nos sens s'ensuit le grand goust que nous prenons aux inspirations diuines, c'est elle qui ne fait prolonger nos prieres, sans en receuoir le moindre ennuy, nous exercer aux

416 *La Metamorph. du Vertueux,*
œuvres de misericorde avecques vn mer-
ueilleux contentement, resister aux ten-
tations, & supporter les croix, ensemble
les fatigues, & les trauaux, suiuant le con-
seil de l'Apostre quand il dict: *Imaginez*
vous, mes freres, d'auoir treuue tout contente-
ment, quand vous aurez treuue plusieurs &
diuerses tentations. Bref, c'est cette bonne
disposition, qui nous porte au seruice de
nostre Dieu, & qui nous fait prendre
goust aux choses de deuotion. Dail-
leurs, lors que nous sommes vne fois em-
brasez de ce saint Amour, rien ne nous
semble difficile: Nous voulons tout en-
treprendre, les traueses ne nous eston-
nent pas, & toutes nos actions n'aspirent
qu'en ce qui est de celeste: bien que sou-
dain nous ne donnions point de com-
mencement aux actes externes, comme
par trop difficiles, ains seulement aux in-
ternes, qu'on peut effectuer fort facile-
ment: car tout ainsi que le mouuement
naturel se rend opposite au violent. Tout
de mesme les operatiōs qui deriuent d'un
saint Amour sont differentes en ce que
les premieres s'augmentent tousiours, là
où les secondes se vont diminuant peu à
peu. Or si celles-cy prennent accroisse-
ment, leur principe ne sera pas difficile:
nostre

nostre Sauueur le nous apprend, quand il dit, que le vin nouveau ne doit pas estre mis dans de vieux tonneaux: Par où il veut donner à entendre que les œuures qui sont difficiles, telles que sont les ieunes, les veilles & les penitences ne doiuent pas estre ordonnees à ceux qui sont par trop foibles, sçauoir à ceux-là qui sont encores nouveaux aux choses de deuotion: car tout ainsi que les viandes solides ne doiuent estre presentees qu'aux hommes, & non aux petits enfans: de mesme les œuures difficiles conuiennent aux plus auancez, & non à ceux qui ne sont encores que commencer.

C'est pourquoy ce n'est pas sans vn grand mystere qu'au vieil testament les prestres sont repris de ce qu'ils ne uoioient pas sacrifier de la chair creuë, mais cuitte, aussi est-ce là verité que ceux-là meritent bien d'estre repris, lesquels ayãt charge d'autruy, leur enchargent du cõmencement des choses fort difficiles ne considerans pas, qu'il faut s'acheminer à la perfection de degré en degré. Le vray amoureux des choses saintes doit semblablement auoir esgard d'effectuer ce qui est des œuures interieures, apres auoir arraché les racines du peché, & s'exercer

aux effets de la charité, laquelle cōme dit l'Apostre, est patiente, benigne, sans enuie, sans courroux, sans ambition, exempte des mauuaises pensées, & d'autres semblables vices. De plus il faut qu'il s'adonne à la meditation des commandemens de Dieu, se resouuenans de ces paroles du Prophete: *Seigneur i'ay aymé ta loy, & l'ay meditée tous les iours.* Ne vois-tu pas maintenant ô Acrise, que la meditation est vn vray indice de l'amour & non les œuures exterieures, lesquelles neantmoins ne laissent pas d'estre bōnes, bien qu'en celieu icy il faille auoir plustost esgard aux interieures: Mais pour y paruenir plus facilement, il faut que premiere-ment nous recherchions la netteté de cœur, & que par apres nous venions à ce qui est de plus difficile: Or est il que pour cest effet nous deuous espurer nos consciences, & considerer, que les actions du saint Amant doiuent briller comme le Soleil, lequel fut créé le quatriesme iour. Aquoy nous seruira de beaucoup de porter la croix, & macerer nostre chair, de veiller, & de passer les nuicts entieres en oraison pour paroistre vrais seruiteurs de Christ. L'Apostre nous y appelle quand il dit. *Les vrais enfans de*

sal. 118.

Gal. 5.

Christ crucifient leur chair avecques leurs vices, & concupiscences. Et de fait, tout ainsi que les mondains se font recognoistre pour tels par leurs mauuaites œuures : Ainsi les vrais amateurs de Dieu par la souffrance des travaux. Les fatigues sont telles que l'aimant, elle attirent le vertueux, & le portent à des effets qui semblent impossibles aux yeux mortels. Ce sont les roses pestanes qui ne flestrissent iamais : & les œillets qui se maintiennent en leur vermeil. Cela nous est enseigné par le mesme Apôstre : *Faites vous paroistre vrais serui-^{2. Cor. 4.}teurs de Dieu par le moyen de la patience, de la tribulation, de la pauureté, des angoisses, des prisons, des playes, des travaux, des veilles, &c.* Car pourquoy n'endurerons nous pas pour l'amour de Christ, puis qu'il a tant souffert pour l'amour de nous, & que plusieurs saincts personnages nous en ont tracé le chemin? C'est cest Amour, qui faisoit que Daniel quitoit les mets delicieux, pour manger des racines : qu'Elizee ay moit mieux les herbes cuites avecques vn peu de farine, que les riches presens, que luy vouloit faire Naman : que Michee se plaisoit plus aux obscures prisons, qu'aux

420 *La Metamorph. du Vertueux,*
hateries d'Achab: Que Moÿse elisoit plu-
tost d'estre persécuté avecques le peuple
de Dieu, que non pas d'heriter les riches-
ses de toute l'Egypte: Que Ioseph pre-
noit plus de plaisir dedans vne prison
avecques les criminels, que dans vne sale
richement tapissée avecques vne femme
impudique. C'estoit pour la mesme oc-
casion, que l'Apostre aymoît mieux por-
ter la croix, qu'estre enleué au ciel, sça-
chant bien que la tribulation est la pierre
de touche, où s'espreuent les vrais amis:
Car comme nous lisons en l'Escriture, si
tu te dis auoir quelque amy, ayes-le en
vn temps d'affliction. Aussi ceux qui par
espreuue se monstrent vrais amis de
Dieu en sont honnorez eternellement:
d'où vient que nous lisons, que tes amis
sont grandement honnorez ô Seigneur,
& c'est de ce degré, où sont les Puissan-
ces, qu'on vient à cèluy des Vertus. D'où
s'ensuiuent des effets du tout émerueil-
lables, & miraculeux. Par le moyen d'i-
ceux, Daniel reuele le mystere, Elysee re-
suscite les morts: Michee preuoit les cho-
ses futures: Moÿse fait des miracles qui
estonnent toute l'Egypte, Ioseph inter-
prete les songes, & l'Apostre sainct Paul
guerit les malades par son seul cōman-

dement. Mais quel plus grand miracle que celuy-cy, que de perdre l'habitude de ses propres vices, & en arracher les racines: Miracle, di-ie, que les anciēns peres ont estimé plus grand, que de deliurer les demoniacles, & guerir les maladies du corps. Il est vray, que les actions de l'ame sont beaucoup plus nobles, que celles du corps, i'entens parler de ces ames nettes, & pures qui font des miracles en terre, & se font admirer en leur vie ie n'allegueray pour preuue de mon dire que cest exemple. Il y auoit iadis vn sainct personnage, lequel auoit atteint à vne telle perfectiō, que les demons mesmes ne le tenoient pour autre que pour sainct. Il aduint vn iour, que cestuy-cy voulant apprester à disner à quelques bons Religieux qui l'estoient venu voir, se brusla la main en tirant le pot du feu, dequoy fort estonné, que veut dire ceste bruleure, dit il à part soy? Que veut dire, que ce feu me brusle, & que les demons ne me peuuent point offencer? N ont-ils pas plus de pouuoir que ce feu: puis qu'il est escrit, qu'il n'y a puissance sur terre, qui soit égale à la leur. O Dieu, si ce feu elementaire qui n'est rien au respect de l'eternel, me brusle de la façon, que celuy de l'enfer doit estre

422 *La Metamorph. du Vertueux,*
cuisāt. Sur ces paroles, vn Ange s'apparut
à luy, qui luy dit: T'estōnes tu ò Pafūtius,
tel estoit son nom, que ce feu t'ayt ainsi
bruslé, croy moy, si n'eut point treuvé
de matiere en toy pour te brusler, cela ne
fut pas arriué. Mais ie te cōseille, que sans
pēser à autre chose, tu prepares ton ame
à la netteté, & que pour recognoistre si
elle est pure, & lauee de toutes ouilleures
de peché, tu regardes fixemēt vne ieune
fille toute nuë, & croyes que tu es exēpt
de peché, si elle ne t'emeut aussi peu qu'v-
ne pierre, ou quelque autre chose insens-
ible. Apres ces paroles il disparut, & laif-
sa ce bõ Vieillard tout consolé, lequel re-
cognut biē par ses discours, qu'il n'estoit
pas encores si pur, qu'il ne fut susceptible
de la bruslure. Cest exemple nous apred
ô Acrise, que c'est vn plus grand miracle
d'esteindre le feu de conuoitise, & de vo-
lupté, que de faire des grāds miracles, cō-
me i'ay dit tantost. De ce degré de vertu
nous atteignons à celui des domina: iōs,
qui cōsiste à se vaincre soy mesme, & à re-
frener ses passiōs desreiglees: Ce qui n'est
autre chose, que s'adonner à la pureté de
l'ame, & fouler aux pieds les faueurs, les
richesses, & les hōneurs desquels le mōde
fait tant d'estat. O amour que tu es grād,

que tu as de force, & que tu excelles par dessus toutes les loix! tu n'as point le iugemēt pour regle, le cōseil pour guide, la honte pour frein. Tu n'es point suiect à la raisō, tu confons l'ordre: Tu ne te foucie de l'vsage. Bref tu veux triōpher de tout, & auoir toutes choses à desdain, ne te cōtentāt que de toy mesme. Telles & sēblables paroles ô Acrise, ont esté proferees par vn sainct embrasé de ce diuin amour. Mais l'ame ne se contentant pas d'y estre portee, en veut estre entieremēt embrazee afin que quittāt ces choses terrestres elle n'aspire qu'au ciel, & sēble mesme se trāsformer en Dieu. C'est delà que procedēt les extases, & les Martyres, que tant de glorieux saincts ont soufferts, disant. *Ceux-cy m'ōt tiré, & te ne l'ay pas sery, ils m'ōt battu, & ie ne m'ē suis ia nais plaint.* Ainsi lisōs no^o qu'vn S. Frāçois, & vne saincte magdelaine estoient enleuez de terre au ciel en leurs Meditations. Que si cela estoit, qui nierā, qu'ils ayēt eu faute des autres deux effets, qui se treuuēt au feu: qui sōt, esclai- rer, & bruler? Quoy? ne luisoiēt ils pas cōme Cherubins, & ne bruloient ils pas cōme Seraphins? Que si nous ne sommes pas si parfaits ô Acrise, que deuous nous desirer autre chose que la mort, pour

424 *La Metamorph. du Vertueux,*
iour biẽ tost de ce sainct Amour là haut
au ciel, & pour y voir face à face le souue-
rain Bien, ayons recours au doux espoux
de nostre ame, & prions le du profond de
nos cœurs, qu'apres estre deliurez de ce
mortel exil, nous receuions le salaire que
nous esperons avec tant d'impatience.

Elle parloit ainsi, & vouloit poursuiure
plus outre, n'eust esté (ô douleur, que
tout ce beau discours se changea biẽtost
en pleurs) qu'une venimeuse Araignee
s'efflançant de dessus l'un de ces buissons,
sous lequel nous reposions, fondit sur
son tetin gauche, & la blessa d'une playe
mortelle. D'abord la vertueuse Bergere se
sentãt picquee, mit la main sur sa blesseu-
re, qui n'estoit gueres plus grande que la
teste d'un petit clou, & se voyant le tetin
tout enflé, & deuenu noir, commença à
changer de couleur, & se tournant vers
moy, me tint ce discours. Tu serois bien
estonné, cher Acrise, si ce que nous
venons de dire de parole, se trouuoit
vray en effet. Au mesme instãt ie fus fort
troublé, & la voyant toute changee, luy
demanday, pourquoy me disoit-elle ce-
là: non pour autre suiect, me respondit el-
le, poursuiuons nostre discours. La des-
sus, ie m'apperceu que ce venimeux ani-

mal s'elançoit pour la seconde fois le lög de son filet, pour la naurer encore vn coup. Mais ie l'en empeschay bien, car apres l'auoir iettee par terre, ie luy mis le pied dessus, & dis à ma bien aymee Cloris. ie crois que ceste petite bestiole vous vouloit offenser, car il me sembloit d'auoir ouy dire autrefois que tels animaux sont fort venimeux. Il n'est plus temps, quand la playe est faite, dit-elle, mais laissons cela à part, assiez-toy, si tu veux que i'acheue mon discours. O malheureux que ie suis, luy di-ie alors, que me dites-vous? Alors s'appuyant dessus moy d'une main, & de l'autre descourant sa playe, elle profera ceste sentence du Poëte Tragique: Il n'y a point de bon heur de longue duree, se laissant cheoir sur moy, & baignant ma face de larmes. Ah ma chere Amante, luy di-ie, ne voulez-vous pas me dire, ce que vous auez? Ne voulez-vous pas, que ie trempe à vos douleurs, & que s'il faut mourir, ie meure tout maintenant pour l'amour de vous? Ma chere vie ne me voyez vous pas? N'oyez-vous pas ce que vostre Acrise vous dit? A ces paroles elle ouurit ses beaux yeux, qui s'en alloient mourans, & accompagna ses souspirs de ceste responce. Je suis morte,

426 *La Metamorph. du Vertueux,*
mō Acrise, mais hélas, ce m'est vn cōtēte-
ment indicible que de mourir entre tes
bras, tu as tué la cause de ma mort, mais
cela n'ēpesche pas, que ie ne luy paie le tri-
but maintenāt. Ce disāt, elle me decou-
urit sa playe, & ce beau marbre, tout ta-
cheté du venin, qui luy auoit iagaigné les
parties nobles. Hélas! quel deuins ie alors
voyant cest albastre tout liuide, & ses te-
tins, qui faisoient hōte autrefois à la blā-
cheur de la neige, deuenus to'iaunastres.
O malheur m'ēcriay-ie, il ne me falloit
dōc que ce dernier accidēt pour comble
de toutes mes miseres. Et en mesme tēps
ie taschois d'attirer avec la bouche ce ve-
nim, plustost pour mourir avec elle que
pour la garantir de la mort, car ie ne pou-
uois. Le venin auoit trop de force, &
quand ma Cloris eut eu dix mille vies, el-
le n'en pouuoit eschaper. Que fais-tu mi-
serable, me dit elle alors! veux-tu auoir
part à mon mal? laisse cela ie te prie, si tu
ne veux auācer ma mort, & cōtente toy,
que ie meurs cōtente, & que l'amour que
ie te porte ne peut mourir. Vis mon cher
Acrise, vis, & n'ayant iamais plus d'autres
Bergeres, vis cōtent, si le souuenir de ma
mort ne t'en empesche, & ne quitte point
ces hameaux, pour taller rendre habitant

des citez, où les douceurs sont meſſāgees d'amertume, & où les plaisirs trainent apres eux mille ennuis Souuiennes toy de nos chastes amours, portes ma mort en patience: moderes ton dueil plains moy, cōme si ie n'estois point morte, & plains moy, cōme si i'estois encor viuante. Ie la voulois escouter dauātage: mais helas, la passion emporta mō dessein: de sorte que ne pouuant plus retenir l'impetuosité de mes pleurs, qui cōme vn torrēt rōpoit les dignes de ma raison, & ne me resouuenāt pl^s de ce qu'elle m'auoit dit. ie me dōnay en proye aux regrets, & ores me battāt la poitrine, tātost frappāt de la teste, contre terre, & maintenāt n'ayāt recours qu'aux souspirs, aux cris, & aux plaintes, ie montray biē qu'il n'y auoit point de cōmandemēt qui fut capable d'arrester vne iuste douleur. Ma petite ſœur, vne bōne fēme, qui estoit en ma petite loge, & plusieurs des voisins d'alentour, qui estoient accourus pour me consoler auoiēt beau m'inviter ô me resoudre, toutes leurs cōfolations estoient vaines, & de nul effet, c'estoit grand pitié de me voir estraindre le corps de ma Bergere mourante, baiser ses yeux à demy ouuerts, noyer sa face de mes pleurs, & auoir tousiours

428 *La Metamorph. du Vertueux,*
les mains sur la playe Et bien que la force de la douleur m'empeschast de parler à propos: si est ce neantmoins, que porté au dernier desespoir, ie fis ceste plainte capable de fendre les marbres, & de flescir les rochers à pitié, O ciel est il possible que mon mal ne t'esmeue pas! ô forests: ô monts! ô valles! ô fleuves ne montrerez vous pas quelque signe de la perte que vous faite! O traïstrelle fortune! tu m'as d'õc voulu flatter vn peu, pour me faire desesperer tout à coup? Cruelle, n'est il pas vray que tu t'es seruie d'vne forcierre pour me transformer en serpēt? Et n'est-il pas vray encore, que ceste malheureuse a auancé la mort de ce que ie cherissois plus au monde, enuoyant ce venimeux animal, pour picquer ma vertueuse Cloris de l'aiguillon de la mort? Mais hélas! falloit il se vanger sur ceste innocente: falloit-il que ceste belle colombe deuint aussi noire qu vn corbeau? O beautez où estes-vous maintenant? ô thresor de vertu qui t'a osté de la terre: O vaisseau d'honesteté qui t'a derobé au monde: O Cloris, ton Acrise te deuoit-il suiure il est vray il faut que ie le die de rechef, c'est ceste meschante qui me fit deuenir serpent. C'est elle qui a causé ce

venim dans ce chaste cœur. C'est elle qui se vāge de moy: mais c'est à ton desauantage. C'est moy qui ay fait le mal, & c'est toy qui en portes la peine. Je suis donc la cause de ta mort? O ciel, ne permets pas que ie viue dauantage! ô malheureux, qu'il ne soit pas dit, que vous vous vantiez de m'auoir osté ce que i'aymois le plus, pour me faire mourir tous les iours de mille trespas attends moy ma chere Ame, attends moy, ne meurs pas encores, & attends que ie t'accompagne à ceste derniere fin. A peine eu-ie fait ceste plainte, que comme vn autre Hercule furieux, ie me leuay sur pieds, afin de chercher vne espee pour m'y laisser cheoir sur la pointe, & n'eust esté que tous les assistans me retindrent de part & d'autre, il ne faut pas douter, que ie n'eusse fait naistre des effets de mes paroles. Ainsi demeurant quelque tēps sans dire aucun mot, comme i'ouys que quelques vns me disoient que ie prinse patience: Patience? leur die: laissez-moy, si vous voulez: Laissez-moy, pourquoy ne voulez-vous pas que ie meure? N'estes-vous pas bien cruels, de ne vouloir pas que ie suiue à la mort celle pour qui i'ay tousiours vescu! Laissez-moy derechef, que vous fert-il de me

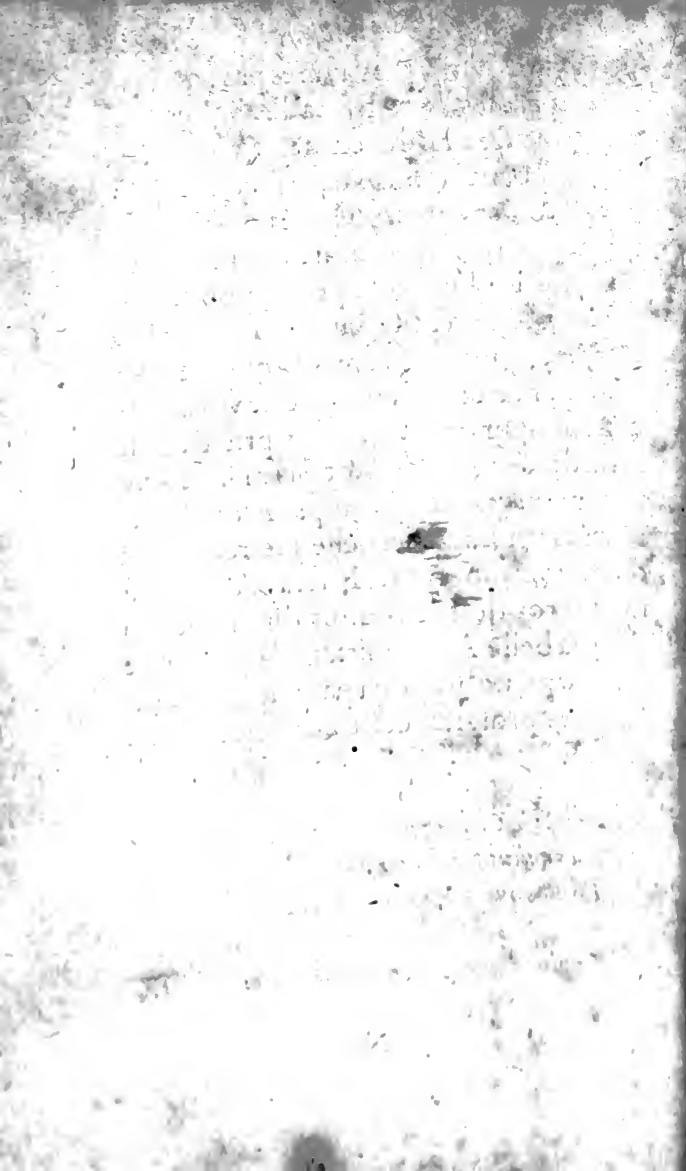
430 *La Metamorph. du Vertueux,*
retenir, vous pouuez bien croire, que
vous ne me garderez pas tousiours, &
que ie ne manqueray pas d'instruments
propres à me faire mourir? Ostes moy les
cousteaux, les poignards, les espees, vous
ne pourrez-pas empescher que ie ne
m'eslāce dans vn precipice, que ie ne me
iette dans vn fleue, que ie ne m'etrase
la teste contre vne muraille, ou que ie ne
me laisse mourir de faim? Non, non, ie
trenueray par tout la mort, & quelque
empeschemēt qu'on me dōne, ie ne chā-
geray pas de resolutiō. Laissez-moy dōc,
& ne me deniez pas ce que ie recherche
avec tant de desir. Toutes les responce
qu'on me faisoit là dessus, n'estoient que
plaintes & que soupirs. Car iamais le
Palais del'infortunée Didon n'ouyt tant
de regrets, tant de gemissemens, lors
qu'apres le depart de son cher Enée, elle
se fut donnée à la mort, qu'on ouyoit de
plaintes par ce iardin, & par toute la fo-
rest voisine. Cependant ma bien-aymée
Cloris ouurant ses yeux languissans, &
peu à peu s'acheminant à la mort, me lais-
sa ces dernieres paroles, pour gage de no-
stre affection: Acrise, où est ceste Vertu,
que requiert l'amour que nous nous por-
tons? si tu ne l'as, tu n'as point d'amour

si tu aymes, vis, si tu n'aymes pas, meurs.
 A ces paroles, elle ferma les leures, ne
 pouuant dire autre chose. Et pour ce
 qu'é luy baissant son sein, ie reconus qu'il
 luy restoit encores quelque peu de souf-
 fle, ie luy repondis ainsi, retenant mes
 sospirs le plus que ie pouuois, pour ne
 la point attrister : Le viuray ô vertueuse
 Bergere, puis que vous le voulez ainsi :
 Mais par ce chaste amour que vous m'a-
 uez tousiours porté, ie vous prie d'auoir
 pitié de moy, & ne point permettre que
 ie vous suruiue long temps. Alors hauf-
 sant ses yeux au Ciel, elle me respondit
 d'une voix mourante, Je seray avec toy à
 IA (ie croy qu'elle vouloit dire IAMAIS)
 mais sa belle Ame quittant la prison de
 son corps, ne luy dōna pas assez de souf-
 fle, pour proferer ceste dernière sylabe
 MAIS.

*Ainsi le Ciel jaloux des vertus de ma Belle
 La voulut faire voir parmy les Deitez,
 Tandis que i'honorois d'une voix immor-
 telle
 Le plus doux souuenir de ses rares beautez.*

F I N.





2

Intervention à la
réunion du premier
carré, manuscrit

F Selva

RT

50

ot

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

celui qui rapporte un volume
après la dernière date timbrée
ci-dessous devra payer une amende
de cinq cents, plus deux cents
pour chaque jour de retard.



The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on
or before the last date stamped
below there will be a fine of five
cents, and an extra charge of two
cents for each additional day.

1-12-66.

--	--	--

